





LE

FER SUR L'ENCLUME

DU MÊME AUTEUR

Les grandes formes de la Musique : l'Œuvre de Camille Saint-Saëns (Ollendorff).

L'Immolé, roman, ouvrage couronné par l'Académie française), 8e édition (Bernard Grasset).

La Fosse aux lions, roman, 8e édition (Bernard Grasset).

Trois villes saintes : Ars-en-Dombes, Saint-Jacques-de-Compostelle, le Mont-Saint-Michel, 10e édition (Bernard Grasset).

Le Baptême de Pauline Ardel, roman, 10e édition (Bernard Grasset).

L'abbé Chevoleau, caporal au 90e d'infanterie (Perrin).

La paix du septième jour, 9e édition (Perrin).

ÉMILE BAUMANN

LE
FER SUR L'ENCLUME

ROMAN

PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1920

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des **Papeteries Lafuma**.*

A

LA MÉMOIRE TRÈS HAUTE

DE

GEORGES DUMESNIL

ET

A SON BEAU-FILS

JACQUES LEBÈGUE

HÉROS SIMPLE AU GRAND CŒUR

E. B.

LE FER SUR L'ENCLUME

PREMIÈRE PARTIE

I

CE QUI EST FAIT EST FAIT

Séverin Lhostis s'était allongé près du feu, dans un fauteuil de cuir, un de ces fauteuils amples, bas, matelassés, profonds, où l'on peut aussi commodément songer à tout qu'à rien. Un cigare, dont il aspirait, à de longs intervalles, des bouffées lentes, se consumait entre ses doigts. Il regardait, du moins il paraissait regarder, Marie, sa femme, et son beau-père, le commandant Burdéron, installés vis-à-vis, sous la haute lampe, à une petite table verte, devant un échiquier garni de ses pièces qu'ils manœuvraient en silence, méditant leurs coups.

Depuis que le commandant avait obtenu sa retraite et vivait chez son gendre, au Mourillon, sa fille, tous les soirs, une fois ses enfants couchés, jouait aux échecs avec lui. Séverin, que le jeu intéressait, en demeurait simple spectateur, soit par nonchalance, soit pour de plus obscurs motifs. D'habitude, il assistait au début de la partie ; ensuite, il sortait, car il aimait, avant d'aller dormir, humer le vent de la mer et marcher au bord, dans la nuit. Fils de marins bre-

tons, ayant navigué lui-même jusqu'à trente-deux ans — il commençait alors sa trente-quatrième année —, la mer lui tenait au cœur comme la grande nourrice originelle. Dès qu'il s'en approchait, son sang battait plus clair; même en la saison froide, il s'y trempait. Elle respirait presque à sa porte : il n'avait qu'à traverser le jardin de la villa pour descendre, au-dessus du flot, vers le chemin abrupt qui longe la Pointe de la Mitre, en face de Saint-Mandrier.

Mais, ce soir du 19 mars, un acerbe vent d'Est, qu'exaspérait l'équinoxe, précipitait les houles à l'assaut des promontoires ; et la maison des Lhostis, battue en plein par l'ouragan, vibrait dans toute sa membrure, comme un navire enlevé sur une lame, quand l'hélice crie hors de l'eau. Séverin, en Bretagne, et au large des lointains Océans, avait affronté des tempêtes apocalyptiques. Cette nuit-ci, pourtant, le tumulte de la mer et de l'espace opprimait son âme d'une appréhension, semblable à l'attente incertaine d'une catastrophe.

Par un pli qu'il avait de tendre ses sens vers l'extérieur, il essayait de réagir en décomposant les bruits du chaos : l'informe trépidation de l'abîme, rumeur de chaudière effervescente ; les chocs rauques et caverneux, les explosions des vagues brandies contre les rocs, et dont les gouttes giclaient sur les agaves des buissons, sur les pierres du talus ; plus près, le mugissement de trombe qui déferlait dans les arbres, autour de la villa, les rafales qui grondaient, au creux de la cheminée, comme des bêtes fauves. Il *voyait* les masses d'air se rompre aux angles du toit, filer en ondes glaciales sous les joints des portes, par les fentes des volets, glapissantes,

geignantes, ululantes, rôdant avec des plaintes d'agonie, jusqu'à ce qu'un autre tourbillon les dévorât. Il écoutait aussi les flammes des bûches, à l'intérieur du poêle, ronfler dans des soubresauts furieux, comme au milieu d'une musique sonnant la charge, des roulements de tambours ivres; cocasse analogie, insérée entre des impressions anxieuses, sans rien en dissiper. Puis, une phrase lui vint, puérile d'apparence, et claire pour lui seul :

— *Heureusement*, il ne pleut pas.

A l'instant même où cette réflexion, inarticulée, glissait au bord de sa vie consciente, sur le perron, sur la tôle des cheneaux la pluie crépita. Il envoya un coup d'œil rapide vers la pénombre du mur, à un cartel doré, en forme de cul-de-lampe, lequel marquait neuf heures moins cinq.

— Dans vingt minutes, se dit-il encore, *elle* sera là.

Il considéra les deux joueurs d'échecs perdus dans leur stratégie, et soudain leur sécurité lui parut étrange :

— Le bel engin qu'une passion pour abolir ce qui existe au dehors! Marie s'aperçoit-elle seulement qu'il pleut sur notre toit?

Tandis que le commandant poussait en droite ligne une de ses tours, le visage honnête et régulier de Marie n'énonçait qu'une attention calculatrice à la riposte qu'elle préparait. Cette veillée, pour elle et son père, en continuait des milliers d'autres, toutes sérieuses, silencieuses, tranquilles comme les pulsations du cartel qui, depuis le règne de Louis XV, dans la famille des Lhostis, sonnait les heures et les demies.

Mlle Lhostis s'était initiée d'abord aux échecs, afin

de servir un goût déjà ancien du commandant; ne devait-elle pas à son père un moment de sa journée? Sa complaisance d'affection cessa bientôt d'en être une : à mesure qu'elle dominait les aridités du jeu, satisfaite d'exceller dans une science difficile, elle joua pour jouer, de plus en plus appliquée et fervente. Elle ne prévoyait pas le moins du monde quels contre-coups impliquerait en son ménage cet abstrait et tyrannique divertissement; elle trouvait, d'ailleurs, très simple, que son mari, chaque soir, rêvât à son aise ou déambulât sans elle.

Abandonner une minute de bonheur, et n'en plus souffrir, c'est le vulgaire symptôme qu'une affection languit. La jeune femme de Séverin, lorsqu'elle sacrifia les calmes délices de leurs sorties nocturnes, avait obéi aux exigences tacites du despotisme paternel. Puisque son mari, par bonté, pensait-elle, consentait à cette privation, elle s'y accoutuma généreusement; mais elle se fût indignée si on était venu lui dire que les échecs la consolaient d'une heure d'intimité perdue. Elle restait, d'ailleurs, au jeu, maîtresse de ses propensions, s'évertuant moins à triompher qu'à maintenir jusqu'à la fin le duel indécis : son père, elle le savait, quand il se couchait sur un mat, reprenait dans sa tête ses combinaisons malchanceuses et ne s'endormait plus.

Or, elle voulait éliminer toute peine de la vie des siens, comme d'autres tiennent à voir leurs meubles sans cassure ou les allées de leur jardin sans feuilles pourries. Elle-même n'avait connu d'aigres souffrances, dans sa chair, qu'en mettant au jour ses deux fils, et, dans son âme, qu'à chaque séparation, tant que Séverin s'embarquait, au péril des mers, pour des mois.

Saine et forte, d'une humeur, jusque-là, radieusement égale, Marie semblait prédestinée à vivre heureuse. Elle marchait dans la paix avec les hommes et avec Dieu. Cependant une présomption la leurrait : elle s'imaginait émettre sur tout ce qui l'approchait une clarté de joie nécessaire ; comme, d'une source fraîche dérive la verdeur d'un pré.

Séverin la dévisageait sous la lampe dont le capuchon rabattait une lumière d'ambre autour de ses épais cheveux mordorés. Il lisait, une fois de plus, sur sa mine, la confiance naïve d'un cœur en repos.

Toute la personne de Marie certifiait l'insouciant abandon d'une épouse sûre de sa jeunesse et qui se croyait aimée. Son exubérante chevelure était nouée en un chignon simpliste ; une raie unie divisait ses bandeaux. Pas un diamant ne décorait ses oreilles, pas un bracelet son bras. Sa robe, d'un bleu gris, effaçait, plus qu'elle ne les faisait valoir, les lignes robustes de son corps. Et, surtout, bien qu'une ombre, pour Séverin qui la voyait obliquement, drapât ses yeux, sa figure portait une certitude de calme que la tension du jeu laissait intacte.

Elle n'était point belle d'une beauté charmeresse, mais l'effigie d'une race s'était burinée dans ses traits. On eût volontiers chargé sa tête de l'ample chapeau noir qu'aux grands jours mettent encore les paysannes de Bresse, du chapeau rond comme un dôme, fièrement surmonté du cône hiératique, avec les barbes pendantes de dentelle et le double gland d'or. Née d'une mère et d'un père bressans, elle rappelait les femmes de Pont-de-Veyle ou de Viriat par l'ovale d'un profil osseux et sévère, un nez rectiligne, des lèvres droites, serrées, un contour de menton quelque peu rude. Seulement, le bonheur, aidé du

bien-être, amollissait à la surface cette énergique ressemblance. Le hâle de la mer avait eu beau toucher ses joues, le bleu des veines entreluisait, vers ses tempes, sous l'épiderme velouté. Une habituelle gaîté détendait sa bouche volontaire. Elle était la femme créée pour l'homme, à sa place et tranquille au foyer. Ce qui plaisait en elle, comme le fond de cette harmonie, c'était un air absolu de franchise et de sagesse.

Son père, vis-à-vis d'elle, offrait les mêmes accents de visage, mais qu'avaient durcis trente années de labeur et de commandement, la tristesse d'un veuvage précoce, des amertumes ou des passions rentrées. M. Burdéron avait le teint sec et recuit de l'ancien colonial, des creux jaunes sous les pommettes qui signifiaient un foie malade. La vigueur probe de sa face n'en ressortait pas moins, avec une âpreté de médaille. La mâchoire appuyée sur la paume de sa main, il faisait songer à d'impassibles joueurs d'échecs arabes, accoudés, durant une après-midi torride, contre les dalles d'une ruelle, devant une taverne ombreuse, autour de l'échiquier posé à terre. Son œil net d'artilleur dominait son étroit champ de bataille, comme s'il eût réglé le tir d'une batterie. Une telle rectitude était écrite dans son regard, que nul ne paraissait pouvoir mentir en sa présence. De ses lèvres, qu'adoucissait une moustache blanchissante, souplement touffue, jamais une fausseté méchante n'avait dû s'évader.

Séverin, le comparant à lui-même, l'appelait « une âme à la vieille marque », « un homme cubique, fait d'un seul coup ». Au fond, le commandant était quelqu'un de plus compliqué que ses apparences. Le métier militaire avait renforcé sa droiture native, son

bon sens, sa décision. Mais l'âge — quoiqu'il eût juste cinquante-trois ans — faisait coriace tout le rugueux de son caractère : pointilleux comme un bureaucrate, maniaque dans son amour de l'ordre, autoritaire, irritable, il rendait parfois à son entourage l'existence incommode. Pour l'heure, en beau train de battre sa fille, il se sentait naïvement satisfait. Séverin, qui suivait cette impression au coin de sa paupière, dans un certain plissement de sa patte d'oie, revenait, par antithèse, aux mystérieuses anxiétés dont, seul, il se formait une pâture :

— Le pauvre homme ! Lui et Marie ne pensent qu'à leurs pions, comme s'il n'y avait rien d'autre sous les astres. Un cyclone renverserait la villa, ils ne l'auraient pas entendu venir. Ils croient tout paisible autour d'eux, comme ils sont. Et, pourtant, un mot suffirait à culbuter leur illusion dans un désastre. Ils sont heureux parce qu'ils ignorent. Je ne veux pas qu'ils *sachent*, ils ne sauront jamais !

Neuf heures allaient sonner ; il se leva sans hâte et passa dans le vestibule. Le vent, tel qu'un chien noir, hurlait à ses talons. Une lampe orientale, en forme d'œuf pointu par le bas, sous les bouffées d'air qui entraient, balançait au plafond le demi-jour treillissé de ses verres multicolores. Une jeune fille brune, le cou entortillé d'un châle, tenant un bougeoir, montait l'escalier de marbre. Elle se retourna vers Séverin, et, sur un ton de prudente familiarité :

— Monsieur sort avec ce temps ? Je souhaite bien du plaisir à monsieur.

— Oh ! répondit-il, enfilant les manches d'un long manteau à pèlerine, j'en ai vu d'autres.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Aline.

Aline était la fille d'un ancien commis aux vivres, nommé Pascal, retiré, dans la banlieue de Toulon, au bourg de La Valette, où il sonnait les cloches et chantait la grand'messe. Marie l'avait prise pour femme de chambre. Malgré son encolure épaisse et le roulis vulgaire de sa démarche, Aline méritait d'être appelée par le commandant « une fine mouche ». Elle apportait à son service une surprenante diligence. Seulement, son œil d'émerillon laissait moins encore échapper un point faible en ses maîtres qu'un grain de poussière sur un meuble. Prompte aux galéjades et aux brocards, elle serait devenue trop familière si on ne l'eût parfois bridée. Séverin la maintenait à distance, tout en la ménageant. Il trouva déplaisante l'ironie couverte de son mot : « Je souhaite bien du plaisir à monsieur. » Mais d'autres soucis l'absorbaient et il rouvrit la porte du petit salon pour jeter aux deux pousse-bois cette parole d'habitude :

— A tout à l'heure.

Marie, qui adoubait, un doigt levé sur sa dame avant de la déplacer, inclina la tête en signe d'assentiment. Le commandant, tout à sa tactique, n'eut pas l'air d'avoir entendu...

Séverin sortit par la vérandah donnant sur le jardin. Aussitôt dehors, la tempête le heurta en pleine figure ; la pluie criblait sa barbe et lui brouillait la vue. Il descendit, ployé en avant, les degrés de la terrasse. Les ténèbres étaient compactes ; à peine discernait-il deux gros pins agitant, pareilles à des fumées sombres, leurs masses orageuses.

Au bout du jardin, vers le balustre, il descendit encore quelques marches, et, ayant tiré derrière lui la porte de bois, il entra sur le chemin de la falaise,

fruste, bossué, qui subit les ressauts du rivage, les redans et les entailles des criques.

Aucun réverbère ne l'éclairait en cet endroit ; mais, du port, les deux fanaux de la passe, les rampes électriques des navires disposés comme des châteaux de lumières, renvoyaient jusque-là leur éclat rigide ; du large, à l'est de la côte, le feu tournant d'un phare arrosait d'un jet brusque les rivages ; et, plus près, les blancheurs livides que les lames remuaient autour des brisants, par secousses, faisaient une clarté.

Séverin s'avança, tendant son corps de biais, le long de la corniche déserte. Il s'arrêta devant une ruelle où les rafales s'entonnaient à la façon d'un torrent; et il regarda au fond de l'obscurité, comme s'il eût cherché quelqu'un. Il dépassa ce couloir, puis retourna sur ses pas, scruta une seconde fois la ruelle; l'ombre y palpitait avec les houles du vent; mais personne ne parut. Il n'eut aucun signe d'impatience, en homme qui a devancé le moment exact d'un rendez-vous.

Il remonta vers la villa, le cou entre les épaules, frappé dans le dos, comme par un fouet, par les bourrasques impulsives. Ses narines s'ouvraient à l'émanation des varechs et à l'odeur térébenthineuse des eucalyptus mouillés. Il retrouva sourdement la jouissance coutumière de percevoir le goût du sel sur ses lèvres humides d'embrun. Sa solitude entre le vent féroce et la mer pantelante reconstituait pour sa mémoire des nuits à bord telles que cette nuit, des heures de quart sans nombre et qu'il ne recommencerait plus.

Depuis qu'il avait quitté la marine, son passé le tirait à soi par des reprises nostalgiques. Il n'avait point, comme tant d'autres, brisé sa carrière dans

une crise de dégoût, indigné de voir des marins qui naviguaient relustrer jusqu'à cinquante ans sur leur manche leurs trois galons, tandis que des « fils d'archevêques », embusqués dans les majorités d'escadre ou au Ministère, s'adjugeaient toutes les faveurs. Qu'aurait-il perdu à finir simple lieutenant de vaisseau? Des inclinations méditatives, un mélange d'indolence et de fierté le rendaient peu sensible aux avancements et aux glorioles. Même il eût trop volontiers pensé de sa personne : ce qui me regarde me regarde à peine. Une sorte de bouddhisme latent s'insufflait, comme une vapeur d'opium, en son énergie. Il se demandait si sa vie n'était pas un songe où le dormeur n'était certain que de songer; il suspectait la valeur de ses actes avant de les accomplir, et, par intervalles, estimait son Moi « autant qu'une pelure d'oignon ».

Mais une chimère l'avait induit, comme disait le commandant, « à casser sa gourmette ».

Dès sa sortie du *Borda*, chaque fois que le service lui laissait du répit, ou, le soir, sur la table de sa chambre, il notait des esquisses de poèmes et de drames symbolistes. Il débuta — on s'en doute — par des paysages maritimes. Excellent nageur et plongeur, bien des fois, les matins d'été, en contemplant au travers de l'eau des pourpres brunes de madrépores et des fonds glauques oscillants, il s'était dit qu'un artiste dont l'œil serait bon, obstiné à surprendre le mystère des pénombres sous-marines, en extrairait des merveilles. Afin d'explorer mieux les « Paradis de la mer », il s'était fait descendre, dans une cloche de verre, muni d'un réflecteur, jusqu'à la zone opaque. Des impressions qu'il « dragua » naquit un livre descriptif, d'une écriture singulièrement

tarabiscotée; car une erreur le tourmentait, il croyait qu'on n'a point de style, sans habiller d'un vêtement d'artifice les choses que l'on veut rendre. A son immense surprise, une revue notable inséra son manuscrit; autour de son nom se fit un bruit passager.

Vers cette époque, on parlait de construire des sous-marins. Il souhaita manœuvrer un de ces périlleux bateaux; le mécanisme des moteurs et des torpilles lui était extraordinairement familier. Il commandait en second l'*Arbalète*, un aviso-torpilleur de la défense toulonnaise, et il aurait servi « à son banc de quart », plus longtemps, si l'un de ses oncles, l'armateur de Cherbourg, M. Hervé Lhostis, n'était mort en lui léguant quinze mille livres de rente. Séverin conclut que sa vocation ferme était d'écrire, puisque lui tombait au creux de la main « la poignée d'olives », faute de laquelle l'homme de lettres, producteur besogneux et contraint, dissipe à mesure ce qu'il acquiert intérieurement.

D'autres motifs spécieux, épaulant celui-là, emportèrent sa décision. A l'improviste, il pouvait être désigné pour une station d'Extrême-Orient, avoir en perspective trente mois d'exil. Lui-même serait parti sans répugnance : l'Inde et la Chine miroitaient à l'arrière-plan de ses imaginations, comme de fantastiques architectures vermeilles dont la distance évaporait les formes, et il eût joui de les raviver. Marie, au contraire, toute résignée qu'elle fût à ses demi-veuvages, quand elle s'en représenta le terme possible, inclina vers la pente où s'entre-bâillait un avenir heureux.

« Séverin n'aurait qu'à rédiger une lettre de dix lignes, et ce serait fait. Il ne *nous* quitterait plus. »

De leurs deux fils, Albert et Ferdinand, Albert, l'aîné, turbulent déjà, raisonneur, avait besoin d'une formation virile. Marie, jusque-là, suffisait à le dresser. Mais, dès qu'il serait grand, maintiendrait-elle sans l'aide du père, l'équilibre de cette discipline? Des prudences maternelles appuyèrent donc ses vœux d'épouse amoureuse. Pourtant elle contredit d'abord Séverin dans son projet : jamais il n'aurait l'approbation du commandant. Au premier mot qu'elle en proféra, M. Burdéron haleta fortement, secoua les épaules, croisa les bras :

— Et tu vas lui laisser faire cette boulette ! Vivoter de ses rentes, c'est bon pour un traînard comme moi. Peut-on savoir ce que l'avenir nous réserve ? Ce garçon, s'il prend ses quartiers, que deviendra-t-il ? Un ratureur de papier, un mandarin. Nous en avons trop de cette engeance, nous en crevons.

Le commandant n'admettait dans un état que trois espèces d'hommes nécessaires : le laboureur, le prêtre et le soldat ; il eût mis aisément le soldat plus haut que le laboureur et le prêtre ; et il n'était pas loin d'opiner : « Qui démissionne déserte. »

Mais, s'il se gendarma seul à seul avec Marie, ses objurgations, en face de son gendre, perdirent de leur rudesse bougonne. Le flegme extérieur, quelque peu distant, du marin le bridait à son insu ; modeste, il se jugeait inférieur à Séverin, admirait ses facultés d'artiste, quoique ses œuvres lui parussent baroques. Le prestige des trois cent mille francs avait obscurément accru cette déférence tacite. Séverin, lorsque son beau-père critiqua ses intentions, se contenta de rétorquer au vieux colonial une de ses boutades :

« Tout ce qui reste d'honnête dans le militaire devrait démissionner en masse. »

L'humiliation croissante de l'armée sous le joug des potentats civils écœurait M. Burdéron ; pour arracher la France aux démagogues il estimait seuls expédients les moyens désespérés. Il n'en pressa pas moins son gendre par des arguments de fidélité, d'honneur, l'adjura même de rester à son poste, « comme un timonier tient la barre jusqu'au bout ». Séverin, que cette dialectique impérative délogea de son apathie, se défendit avec véhémence, résolu d'ailleurs, quoi que pût dire son beau-père ou Marie, à passer outre ; et il fit ce qu'il voulait faire.

Maître brusquement de ses jours, il céda aux mollesses câlines d'une existence où sa femme et ses fils lui appartenaient, où il dormait et veillait à sa guise, lisait sans s'interrompre, poursuivait l'achèvement d'un grand drame légendaire en prose rythmée qu'il avait entrepris, étant à Bizerte.

Cependant, après quelques mois d'indépendance, une satiété gâta cette vie sans chocs. Un malaise lui vint de ne plus se vouer tout entier à la mer. Tant qu'il foulait le pont d'un navire, la mer le possédait, corps et âme, jusqu'à la mort. Maintenant il ne lui donnait que ses heures oisives ; l'amour dont elle l'avait lié se tournait en des relations raisonnables, exemptes de risques. Ce changement l'affectait, comme s'il eût été infidèle à une maîtresse qu'il ne cessait pas d'idolâtrer. En effet, il pouvait bien, avec un illustre Celte, appeler la mer « sa vieille maîtresse » ; mais il en avait une autre, et c'était elle qu'il attendait.

Un dimanche de mars, l'année précédente, il revenait de Saint-Mandrier, par les Sablettes, avec Marie et ses deux fils. Devant l'embarcadère, où se massait une foule, son ami Bordes, un officier de la *Dévastation*, le présenta, lui et les siens, à la veuve d'un

contre-amiral, Mme Lougrée, depuis peu établie au Mourillon. Celle-ci avait auprès d'elle sa nièce Eliza, une jeune fille de vingt-trois ans, dont les Lhostis avaient entendu dire qu'elle composait des vers et les déclamait. Quand tous montèrent sur le bateau, la poussée des embarquants isola de Séverin Marie, Ferdinand et Mme Lougrée. Il se porta, tenant Albert par la main, vers l'avant du pont, et, comme il tournait la tête, il reconnut à deux pas de lui Eliza, séparée de sa tante dans la cohue. Entre eux se noua une de ces conversations superficielles d'apparence, où un homme et une femme perçoivent des unissons légers, se donnent le *la*.

Eliza Lougrée ne paraissait rien avoir de ce qui foudroie le commun des hommes jusqu'à la cécité de l'adoration : elle était d'une taille ordinaire, la sveltesse de son corsage confinait à la maigreur, une maigreur nerveuse qu'il devina tressaillante ou crispée au moindre frôlement. Sa figure laissait entrevoir une tension réfléchie, mélancolique. Ses yeux pers, dont les cils vibraient à chaque instant, s'absentaient dans une sorte de somnambulisme; si quelque impression les ranimait tout d'un coup, leur stupeur se changeait en inquiétude exaltée. Des souffrances incommunicables — ou peut-être des pressentiments de souffrance — avaient endolori ses lèvres. Elle semblait faite pour subir plus que pour agir. Une délicatesse maladive distinguait son profil : son nez s'incurvait doucement, à peine charnu, translucide ; son menton était spirituel, mais trop pointu. Une chose unique, en elle, séduisit dès l'abord Séverin : le timbre de sa voix. La voix d'Eliza détenait une volupté; le plus souvent, nonchalante, serpentine, mouillée de vagues tendresses; le peu d'accent pro-

vençal qu'elle s'était incorporé en faisait mieux chanter les inflexions; chaque fois qu'y passait un éclat d'enthousiasme ou de moquerie, elle sonnait comme un violoncelle qui monte à l'aigu...

Etait-ce le sursaut d'un contraste, au fond de la nuit sauvage, ou parce que ce rendez-vous serait un rendez-vous d'adieu? Séverin, marchant seul sur la falaise, retrouvait dans la chambre obscure de ses souvenirs, entouré d'un halo pourpre, le soir étincelant de leur première rencontre. Ces images exactes flambaient devant lui, à la manière d'un brasier qu'une rafale excite. Des centaines d'autres dimanches, il avait regardé le soleil, s'inclinant vers les toitures de l'arsenal, rebondir sur les coques des grands vaisseaux, et viser, comme des cibles d'or, les plaques de cuivre aux bouches des canons, tandis que des files de matelots, en blanc sur les passerelles, suivaient d'un œil placide le sillage des canots-majors chargés d'hommes à cols bleus. Pourquoi, en cette minute-là, le spectacle de la rade heureuse, des navires au repos, l'orgueil des pavillons qui claquaient sur les mâts et les vieilles magnificences des sites avaient-ils fait vibrer sa belle humeur comme si, dans un coup de lumière, il les découvrait? Le contact de cette inconnue lui insinuait-il déjà d'illusoires émerveillements?

A un an de distance, il sentait encore près de son visage le voile bleuâtre enroulé autour du chapeau d'Eliza, et ce voile, que le vent lutinait, recevait, au déclin du jour, la couleur soyeuse des petites houles dont toutes les pointes bougeaient sous le ciel diaphane. Elle parlait, et il la considérait, moins occupé de ce qu'elle disait que d'elle-même : les souffles de l'espace éveillaient une rougeur sur ses joues claires,

au bord de son oreille festonnée de frisons châtains ; le couchant s'attisait en ses prunelles ; les mots qu'elle articulait séparaient ses lèvres finement froncées, ombrées, là où elles se joignaient, par un mince renflement. Comme elle s'extasiait en montrant à l'est de la ville, la cime nue, marmoréenne du Coudon, tel qu'un sphinx qui, d'en haut, scrutait la mer brumeuse, il lui désigna de l'autre côté, vers Ollioules, les crêtes hérissées contre les lances obliques et rutilantes de l'Occident.

— Ne dirait-on pas, remarqua-t-il, que ces hauteurs furent construites pour la guerre dès avant les siècles ? Les rocs ont des airs de bastions, de redoutes, de tours ébréchées. On s'attendrait à voir, entre leurs créneaux, des canons s'allonger et circuler des sentinelles.

— Vous croyez donc, monsieur, répondit Eliza, des guerres encore possibles?

— Non, répliqua-t-il, j'ai fini d'y croire ; mais Toulon, s'il n'y croyait plus, cesserait d'être Toulon.

Avant qu'il eût achevé son idée, elle l'avait comprise, et, mobile, oubliant sa question, à l'aspect d'un yacht amarré, elle évoqua une croisière qu'elle avait faite entre Alger et le Bosphore :

— Le matin, par le hublot entr'ouvert, la brise me réveillait. Je n'apercevais que l'eau et le soleil, le soleil et l'eau...

Elle avait, de même que lui, une passion pour la mer. Sans paraître le citer, elle répéta, de son livre qu'elle avait lu, une phrase « sur l'éther qui encercle l'orbe marin, comme l'anneau d'une bague en presse l'émeraude. » Ce lyrisme de réminiscences déplut à Séverin qui tenait de sa mère, une lorraine, un fond judicieux ; malgré tout, son amour-propre d'auteur fut secrètement chatouillé.

Pendant qu'ils causaient, un remorqueur à aubes croisa leur bateau ; l'écume de son remous jaillit jusque sur le pont. Albert éclata de rire ; Eliza eut le dos éclaboussé. Elle portait une robe « coque d'amande » que l'eau de mer tacha vilainement. Séverin, avec son mouchoir, l'essuya d'une main légère et respectueuse. Il ne se doutait point qu'un tel mouvement d'obligeante familiarité présageait une prise de possession...

Ces menus épisodes et leurs suites, en quelques secondes, durant son attente, s'entrenouèrent dans sa lucidité. L'imminence d'une séparation jetait, pour l'instant, son passé plus hors de lui ; et il examinait :

— Comment l'ai-je aimée ? Comment m'a-t-elle aimé ? Qu'y eut-il en moi, puis en elle, de si terrible que nous n'avons su nous éviter ? Quand je l'ai connue, j'étais inactif, trop de désirs inemployés m'alourdissaient. Avant elle, aucune femme ne m'avait pris par un élan durable. Marie, je l'aimais, je l'aime toujours ; elle est plus belle de corps qu'Eliza ; elle a des vertus éminentes ; peu de choses lui manquent pour égaler la femme forte des Ecritures. Mais elle s'est donnée dans l'ordre, elle est à moi trop absolument, je ne possède en son amour que des joies sans résistance.

La résistance d'Eliza fut l'aiguillon... D'abord, une prévention désavoua mon amitié pour elle. Je pensais que tous les sentiments d'une femme qui écrit doivent se volatiliser en métaphores. Parfois elle devisait trop bien, elle m'agaçait. Elle nous avoua un jour qu'elle tenait au *z* de son prénom ; je trouvai ridicule cet enfantillage romantique. Cependant, je lui reconnaissais des dons tellement subtils ! Elle pénétrait les nuances de tout ; ses intuitions terminaient ce que

ma paresse négligeait d'articuler. Lorsque je lisais devant elle des scènes de mon drame, elle atteignait mieux que moi l'art où je tendais. Un mot qu'elle laissait tomber à l'aventure me fixait dans l'axe d'une conception. Ses idées semblaient sortir de profondeurs mal définies et d'autant plus attirantes. Je devins curieux d'entr'ouvrir les plis de cette pénombre. Mon intelligence, seule, était conquise ; je le croyais du moins. J'étudiais Eliza comme une figure singulière, si différente des jeunes filles dont se meublent les salons ! Des saillies lui échappaient qui prolongeaient à son égard mes incertitudes. Un jour, elle disait à Marie devant moi :

— Je voudrais me teindre les cheveux au henné, me mettre du kohl aux yeux ; *j'adore le maquillage.*

Ce goût du faux qu'elle simulait aurait pu me désenchanter sans retour ; Marie la défendait contre ma méfiance :

— Elle est plus simple qu'elle n'en a l'air, et c'est une fille malheureuse.

Eliza vivait tristement : un père et une mère divorcés et remariés tous deux ; un frère, parti pour le Japon et dont elle n'a plus de nouvelles ; sa tante, une excentrique, une spirite fantasque et maussade. J'eus compassion d'elle ; c'est par la compassion qu'elle me troubla.

Elle plaisait à Marie ; Marie plaisait à Eliza ; il fallait bien que cela fût. Eliza admirait chez Marie la femme de caractère, la maîtresse de maison qu'elle-même ne sera jamais. Marie s'étonnait des supériorités d'Eliza, sans en être jalouse — est-elle capable de jalousie ? — Elle s'aidait par cette amitié à mieux comprendre mon œuvre. Eliza, d'ailleurs, se targuait peu de ses avantages ; comme pour les amoindrir,

elle déplorait ses insuffisances, ses distractions, ses manques de logique, sa pente à la morosité.

Au moment où Marie, en juillet, se fit une entorse, Eliza venait passer des après-midi près de sa chaise longue; elle allait lui cueillir, au jardin, les figues les plus mûres, elle arrangeait à Ferdinand des jeux de patience. Etais-je pour quelque chose dans cet empressement? Elle prétend que non, elle voudrait me convaincre que, si je ne l'avais pas cherchée, elle n'eût aucunement songé à moi.

Certaines de ses façons dénonçaient pourtant une coquetterie. Une fois, Marie, étant seule avec elle, la conseillait sur le plissé d'une jupe. J'arrivai, je m'arrêtai au seuil de la porte entre-close. Eliza se retourna, et, d'un ton cavalier :

— Allez-vous-en, fit-elle ; nous sommes dans les chiffons ; nous n'avons pas besoin de vous.

J'entrai comme si elle n'eût rien dit ; mais déjà elle essayait son pouvoir sur ma volonté : son tact délié la prévenait qu'un effluve d'elle passait et repassait dans les vagues de mon sang.

Une découverte m'inquiéta : je m'aperçus que je dissimulais mon inclination, et, moi, qui ai la haine de toutes les hypocrisies, je prenais plaisir à celle-là. Ce m'était une volupté de nourrir au plus intime de moi-même une plaie cuisante que personne ne soupçonnait. L'idée de tromper Marie, d'exposer son bonheur me consternait, et la tentation de séduire Eliza m'affolait...

Ici, le soliloque de Séverin dévia vers des transports d'homme ivre. Chaque fois qu'il se butait à l'alternative : choisir entre Eliza et Marie, son âme rebondissait en arrière ; il ne se résignait ni à rompre avec l'une ni à sacrifier l'autre. Une délibération sur

ce choix lui apparaissait atroce et vaine. Il se savait coupable envers Marie, envers ses fils. Théoriquement, il avait pu se poser la question : « Où est le mal ? Qu'est-ce que le bien ? » Mais, au travers des fumées de sa vie charnelle, le précepte de l'immémorial catéchisme : Adultère point ne seras, s'obstinait à luire, fanal incorruptible. Sans nier ses désordres, il se refusait à les voir tels qu'ils étaient. S'il se penchait sur ce gouffre vague, un je ne sais quoi de nauséabond sortait de là, et il se détournait en hâte.

Pouvait-il, impliqué dans sa passion, en débrouiller les phases ? Il allait jusqu'au bout de son égarement, ainsi qu'un joueur, au milieu d'une mauvaise série, persiste et ne veut rien savoir de sa ruine presque certaine, mais se dit en aveugle : « Demain, je ferai mon bilan. »

Sa liaison avec Eliza Lougrée avait eu des origines antérieures au temps où ils se connurent. L'un et l'autre subissaient l'infection obscure de ce sophisme : pour l'artiste la commune sagesse ne fait pas loi. Ils étaient les contemporains d'un Rimbaud, d'un Signoret, d'un Verlaine, qui, par dégoût de végéter comme des ronds-de-cuir ou des marmottes, galvaudèrent effrénément des forces splendides. L'illusion d'être indépendants sollicitait Eliza et Séverin vers des paradis romanesques. A cette chimère sans objet, tous deux, en se découvrant, donnèrent une prise.

Séverin, né pour les rudesses et l'imprévu d'une vie maritime, se dissolvait dans sa langueur présente. Son avenir s'annonçait aussi rectiligne que le trot d'un bon cavalier sur une longue piste molle. Au sursaut d'un rêve amoureux ses puissances imagina-

tives tressaillirent, comme jadis, les veilles de grands départs, quand il ne savait pas quelles eaux l'hélice de son navire ferait bouillonner.

Il approchait d'un âge où ceux dont la jeunesse fut chaste ont faim et soif, par moments, des mauvais fruits qu'ils n'ont point mordus. Par cela seul qu'il tenait en main toutes les chances d'une félicité moyenne, il éprouva l'envie de les anéantir, comme s'il voulait se prouver qu'il la méprisait. Son affection pour Marie était devenue plus sensuelle, depuis que nulle absence ne rompait leur intimité : désirant trop sa femme, il était d'autant plus induit à en convoiter d'autres. L'entrée d'Eliza dans leur existence irrita cette inquiétude voluptueuse. Des affinités esthétiques le grisaient. Trois mois il s'abusa d'un semblant d'amitié : tandis qu'il croyait n'aimer que sa conversation et ses poèmes, il s'imbibait d'elle toute, et, au lieu de l'Eliza réelle, c'était une créature fictive, divinisée, qui se faisait maîtresse de lui. Résolu à ne jamais porter sur elle des yeux d'amant, il laissait au plus profond de ses veines cette passion couver, se délectait dans le premier frisson de sa fièvre.

Quand elle venait avec sa tante, les soirs de l'autre printemps, à la villa Lhostis, Séverin, avant qu'on servît le thé, ne manquait pas de s'approcher d'elle et lui demandait :

— Voulez-vous nous dire quelque chose ?

A cette phrase attendue, elle se soulevait un peu, promenait sur son front les doigts de sa main droite, abaissait les paupières afin de se recueillir. Cette minauderie préalable n'offusquait pas l'assistance, tant elle semblait, chez Eliza, spontanée ! Sa voix de sirène, languide et chaude, s'élevait, célébrant en

des vers païens « le jeu sacré du naître et du mourir », et « les mystiques symphonies » de la mer

Où glissent les archets d'argent du clair de lune.

Le calme crépusculaire de la rade, le brusque dégorgement du flot au creux des falaises, l'odeur du myoporum et du genêt d'Espagne dans les massifs du jardin s'ajoutaient à la résonance des strophes. Elle croyait chanter ses émotions, alors qu'elle diluait des thèmes ressassés par les poètes à la mode. Séverin, malgré son goût du factice, apercevait confusément l'inanité de cette poésie. Mais, déjà, il perdait sa clairvoyance critique, moins attentif aux vers eux-mêmes qu'à celle qui les modulait. Il l'écoutait, et il contemplait ses mains. Les mains d'Eliza, d'une finesse aiguë, intelligente, émettaient plus d'idées que sa bouche n'en proférait. Une sorte de vibration musicale passait quelquefois jusqu'au bout de ses ongles roses et brillants et, lorsqu'elles se tendaient dans l'ombre, Séverin voyait fuser aux pointes de ses doigts comme des lueurs magnétiques.

Devinait-elle le prestige dont il se laissait ensorceler ? Il s'appliquait à contenir ce qu'il éprouvait ; elle n'y répondait par aucun émoi passionné. « M. Lhostis, jugeait-elle, est un homme supérieur. » Elle l'eût pensé, même s'il ne se fût pas départi d'une réserve indifférente ; car les paroles de Séverin, perspicaces et brèves, tombaient rarement dans le vide. Elle le pensa d'autant plus qu'il admirait ses talents.

Marie, davantage que Séverin, les premières semaines, retint l'amitié d'Eliza. Elle sut gré à Mme Lhostis de ne pas lui faire sentir, comme d'autres en son milieu, l'irrégulière position de ses parents. Sa tristesse native se fondait en bien-être à respirer

la joie et la bonté de cette puissante femme épanouie. Marie possédait assez de littérature pour que la jeune Muse ne s'ennuyât pas auprès d'elle. Eliza, jusqu'alors, avait dédaigné beaucoup de vertus pratiques ; elle en prenait exemple dans cette maison pertinemment dirigée. Mais une bizarrerie l'intriguait : par quel art Mme Lhostis était-elle heureuse, mariée à un homme aussi froid? Sur cette apparente froideur, dès que leur intimité fut mieux assise, elle aventura une réflexion :

— Oh ! s'empressa d'expliquer Marie, il a gardé au dehors l'habitude, prise en mer, d'être strict avec ses hommes ; mais si vous saviez quelle âme tendre, compatissante, même trop... Et, quand il se tourne à être gai, c'est un démon...

Elle rougit un peu de sa confidence, comme si elle avait trahi le fond de son bonheur. Eliza, aussitôt, démêla de quel amour M. Lhostis comblait sa femme ; et une jalousie subite la pinça au cœur. Ce mouvement, dont elle eut honte, s'apaisa. Puis, lorsque la passion clandestine de Séverin lui fut perceptible, elle voulut croire qu'elle se leurrait. Cependant, l'hypothèse d'un triomphe sentimental, l'appât de se savoir préférée à une autre excita son imagination vaniteuse. Elle eût tremblé d'horreur si quelqu'un lui avait dit : « Vous serez, dans ce ménage, la cause d'un désastre. » Elle se riait, malgré tout, de sentir que Marie n'était effleurée d'aucun soupçon.

Pourquoi Marie, en effet, eût-elle craint, comme une rivale, « cette petite maigriote » ? Pourquoi eût-elle mis en doute, chez Séverin, la fidélité d'une tendresse plus amoureuse que jamais? La curiosité d'Eliza rôdait autour de conjectures possibles :

— Marie ne voit rien ; c'est peut-être qu'il n'y a

rien. Je me trompe et je suis une sotte de rêver qu'il s'occupe de moi. Ou bien, elle ignore, parce qu'il dissimule; mais, dans quel espoir dissimulerait-il? Si j'étais sa femme, j'aurais vite lu dans son jeu. J'ai peur que Marie ne soit pas fine; est-ce ma faute?

Elle-même, en attendant, se garda de laisser transparaître qu'elle comprenait. Au fond de leur amitié s'insinuait donc un mystère, ils en jouissaient tacitement, et, par là, nouaient entre eux une sorte de complicité latente. L'image de Séverin se fixait, plus avant d'un jour à l'autre, dans la substance d'Eliza; l'absurdité d'une liaison *réelle* avec lui rassurait sa vertu contre le péril de songeries idolâtres.

Elle découvrait en ses yeux glauques de Breton le sérieux des immensités, la profondeur des abîmes. Elle aimait le pli noble de ses paupières pesantes, le sourire dont ses fortes dents éclaircissaient parfois sa barbe brune. Ses allures possédaient une élégance, son port, de la souplesse; une courtoisie discrète mesurait toutes ses manières; sa voix un peu sourde savait prendre des intonations persuasives. Eliza trouvait à son front étrangement bombé, d'une blancheur mate, un air de génie. Elle rendait au centuple à Séverin ses admirations littéraires; elle espérait en lui l'écrivain novateur, le symboliste qui allait restituer au drame sa grandeur perdue depuis des siècles, et en ferait « un miroir convergent », une synthèse du visible et de l'invisible.

Il lui prêtait des livres, surtout des romans où se dévidaient les sempiternelles fictions du désir trompé; c'était, pour lui, un prétexte à éprouver sur elle l'idée qu'il se formulait de l'amour, « une exaltation dans la conscience de vivre, jointe à l'appétit de s'engloutir dans l'inconscient ». Cette étreinte éperdue des

contraires, des mots, prétendait-il, ne pouvaient la représenter ; la musique seule en figure le frémissement. Eliza saisissait à moitié tout ce que signifiait la métaphysique sensuelle et confuse de son ami ; par une trouble attente, elle pressentait à quoi peut-être il en viendrait ; mais alors, ne saurait-elle pas se défendre ? Tandis qu'elle cherchait avec délices sa perdition, elle se croyait donc sûre d'elle-même.

Les premiers mois de leur amitié, d'occultes puissances semblèrent disposer tout afin que la catastrophe devînt facile. Les occasions se coalisèrent où ils se retrouvaient et se parlaient sans témoins.

Lorsque la saison chaude s'établit, Mme Lhostis offrit à Eliza de lui apprendre à nager. Eliza, régulièrement, arrivait entre cinq et six heures ; quelques jeunes voisines venaient aussi ; elles se dévêtaient dans la villa, n'ayant, hors du jardin, qu'une dizaine de marches à descendre pour se jeter à l'eau. Séverin ne se baignait pas en même temps qu'elles ; mais, après que toutes étaient remontées et rhabillées, on servait sous les pins de la terrasse une collation ; souvent, ensuite, les baigneuses s'éparpillaient à travers les allées ; Séverin se promenait tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre ; de la sorte, personne n'était surpris si Eliza et lui allaient ensemble jusqu'au balustre ou s'en retournaient vers le mur du clos, jusqu'au puits.

Ces moments-là distillaient à tous deux, goutte à goutte, le philtre des illusions dévorantes. Jamais l'univers ne parut à Séverin plus éblouissant ; jamais il n'avait mieux senti la maturité de sa force, les consonances de ses orgueils ; les pulsations de ses veines bourdonnaient comme une musique étouffée. La fraîcheur liquide des ombres, le brasier amorti du ciel, les

reflets de la mer assoupie entre les bras fumants des promontoires, tout se condensait autour d'Eliza transfigurée, sans qu'il s'avouât encore de quel amour il s'envoûtait. Un certain soir de juin, comme ils marchaient là l'un près de l'autre, au loin sur un boulevard passa la voix traînante d'un marchand d'oranges qui clamait : « Mayorca la bella ! Mayorca la bella ! »

— *La bella!* dit Séverin. Vous l'entendez? C'est le chant même des espaces. Tout est beau, tout est heureux. Êtes-vous heureuse, vous aussi ?

— Je le suis presque, répondit-elle, percevant dans ses membres une légèreté qu'elle supposait devoir à l'excitation du bain.

— Pourquoi presque? Marie et moi nous voulons que vous le soyez en vérité.

— Je ne puis pas l'être, même en songe, répliqua-t-elle, se contractant soudain, car cette façon de langage : *Marie et moi*, l'avait secrètement dépitée. Vous connaissez le fond de ma tristesse. Depuis l'instant où j'ai entendu ma mère dire à mon père : « Tu sais, j'ai assez de toi, j'en aime un autre et je pars », depuis cette minute-là, je n'ai plus foi dans la durée d'un bonheur humain.

En se prenant pour une désabusée, Eliza était sincère. Son passé de jeune fille impliquait un avenir d'amères prédestinations. Le premier ménage paternel, en apparence paisible et stable, s'était disloqué tout d'un coup, devant ses yeux, comme une baraque de foire qu'un ouragan démolit. Son père, un graveur sur bois, Breton abstrait, têtu, ne voyait que ses planches, ses gouges et son couteau. Il avait épousé une amie d'enfance, et, d'un naïf égoïsme, se reposait dans cette affection. Après ses gravures, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était sa femme et ses

enfants. Mais, tyrannisé par son œuvre, il ne leur abandonnait que des miettes de sa vie. Sa femme, une Bourguignonne enjouée et caressante, se lassa vite de ressembler au mendiant de l'Evangile, mourant de faim à la porte du riche qui n'aperçoit même pas sa présence. Elle trouva, aisément, dans Paris, des compensations, et devint la proie d'un pervers doublé d'un sot, d'un peintre nietzschéen. Ce Don Juan de vingtième ordre s'estimait un surhomme; il la persuada d'être une surfemme, dédaigneuse des morales d'esclave, implacable pour les faibles. Sous prétexte de franchise, elle quitta son mari d'une manière cyniquement brutale. Eliza resta longtemps bouleversée de cet horrible départ : son père sanglotant dans le vestibule, tandis qu'elle se pendait à son cou; en bas, le choc des malles qu'on chargeait, sur un fiacre, comme des cercueils, ces impressions écrasaient sa mémoire, pareilles aux images d'un cataclysme.

Deux ans après son divorce, M. Suliac Lougrée se remaria; il prit une femme laide et vulgaire dont il eut un fils. La marâtre s'ingénia sournoisement à rendre aux enfants de l'autre épouse la maison exécrable. Aussitôt majeure, Eliza se réfugia chez sa tante Lougrée qui voulut bien la prendre; car, n'ayant jamais été mère, elle jugea commode d'acquérir une fille déjà élevée, douce, séduisante et propre à lui faire honneur dans le monde.

Mais Eliza paya cher cette sorte d'adoption. Mme Lougrée, personne haute et anguleuse, d'une pâleur lunaire, toujours habillée de noir ou de violet, avait le renom d'une originale; c'était, dans l'intime de son existence, une femme plus qu'étrange, tour à tour funèbre, d'une solennité glaçante, se mettant en

toilette pour dîner avec sa nièce et ne desserrant pas les lèvres à table, ou subitement enthousiaste, pérorant, drolatique, éperdue d'un héros qu'elle se forgeait, songeant à se ruiner pour de chimériques œuvres sociales. Elle amalgamait à une dévotion fantaisiste des pratiques de spirite, prétendait lire à livre ouvert au fond des pensées d'autrui, tenait des Esprits, disait-elle, le pouvoir de mettre en branle les choses massives, d'arrêter les pendules et d'évoquer les morts. On racontait au Mourillon que, vers la fin du carême, l'année d'avant, étant allée à confesse, comme son curé refusait de l'absoudre tant qu'elle n'aurait pas cessé d'interroger les tables, elle le menaça de « faire danser sa boîte », se leva furieuse du confessionnal dont les parois ensuite craquèrent et oscillèrent, et le prêtre, en surplis, l'étole au cou, épouvanté, sortit. Elle méditait d'utiliser sa nièce, étonnamment nerveuse, pour des séances d'hypnose. Eliza aurait volontiers glissé vers les troubles recherches de l'occultisme ; mais l'idée d'être « un sujet », un medium, humiliait son indépendance ; elle tenait à sa personnalité. Son refus de se prêter à des nécromancies exaspéra sa tante qui la bouda, l'accusa ensuite d'ingratitude, lui reprocha une robe et un bracelet, deux cadeaux vieux de six mois.

— Eh bien ! ma tante, répondit Eliza, si je vous suis à charge, je n'ai donc plus qu'à vous quitter.

A ces mots dits d'un ton nettement tragique, Mme Lougrée, par un revirement de son incohérence, l'attira sur ses genoux, la noya de caresses, implora son pardon. Respirer l'air de cette demi-folle qu'à de certains moments elle aurait crue hantée de plusieurs démons contradictoires, c'était sur l'âme d'Eliza un poids sinistre. Cependant, émigrer ailleurs, et, pour

s'assurer un toit ou du pain, devenir institutrice, secrétaire, demoiselle de compagnie, ces emplois asservissants lui répugnaient. Elle patientait donc, dans l'espoir candide qu'après un volume de vers publié elle trouverait à vivre de sa plume.

Séverin, sachant ces infortunes, au lieu de se détourner d'Eliza, l'en aima davantage. Il oubliait la dure maxime qu'il avait une fois écrite : « Laisse la Misère creuser sa fosse, si tu n'y veux pas choir avec elle ». L'écorce froide de sa complexion — Marie le jugeait bien — couvrait des fibres de pitié facilement vulnérables ; une moelle de charité, quoiqu'il fût un chrétien vague, avait, depuis son baptême, imbibé ses os ; son penchant à compatir lui masquait la déraison croissante d'un amour qui devait être sans merci. L'affection de Marie et la sienne paraissaient bonnes à Eliza ; en la dilatant dans une confiance radieuse, il la sauvait d'elle-même et des sujétions d'un milieu néfaste ; et, pour un fort saturé de sa force, n'était-ce pas une volupté délicate, d'élever la faiblesse jusqu'à soi ? Mais les appétits amoureux qui serpentaient à l'abri de son amitié induisaient de cet abandon déjà tendre la perspective, chez elle, d'une moindre résistance.

Quelques soirs après la conversation où, dans l'allée des myrtes, il lui avait dit : « Nous voulons que vous soyez heureuse », Marie, en descendant à la mer pour son bain, fit un pas trop brusque sur l'une des marches rudes taillées au flanc du talus ; son pied droit se tordit, se déboîta presque ; elle dut rester immobile près de trois semaines. Eliza n'en continua pas moins à venir quotidiennement. Sa présence, dans la maison, devint une habitude. Elle se faisait aimer des enfants, même des domestiques, et M. Bur-

déron prenait pour elle des attentions galantes dont sa fille et son gendre plaisantaient doucement entre eux.

En août, comme Toulon brûlait, sous une canicule africaine, au bas de ses rocs, Mme Lougrée emmena sa nièce dans la montagne. Marie, avec Albert et Ferdinand, accompagna le commandant à Vichy. Séverin, que les villes balnéaires horripilaient, demeura seul au Mourillon.

C'est alors qu'il se vit dans la geôle terrible de l'idée fixe et tenta de s'en libérer. Absente, Eliza aspira son être par les multiples sortilèges que trois mois de contacts avaient alourdis. Au salon, au jardin, devant la porte de la rue comme sur celle de la falaise, il retrouvait, subtils et suaves, les fantômes de ses allées et venues. Il souffrait de ne plus la tenir, près de lui, charnellement tangible ; et, cependant, parce que nul ne contrariait leur tête-à-tête imaginaire, il s'attardait à recréer la forme idéale de son corps et de son âme. Mais, trop libre dans cette divagation, il s'en lassait ; des intervalles de conscience nette l'aidaient à rompre son apathie de dormeur qui ne voulait plus s'éveiller ; et soudain, en face de lui-même, il sursauta :

— Que se passe-t-il donc? *Il n'y a plus qu'elle.* C'est insensé !

Les fils de soie dont son amour le garrottait il les sentit brusquement pareils aux tentacules d'un poulpe inexorable ; il espéra « chavirer » la bête et l'assommer d'un coup ; mais les ventouses collaient trop bien.

Il envisageait de sang-froid les calamités concevables où cette passion l'impliquerait. L'attente du péril, au lieu de le rebuter, ne pouvait qu'allécher ses

instincts de coureur d'aventures. Les obstacles, pour lui, se posaient ailleurs : l'hypocrisie énorme d'un adultère l'effrayait, et l'atroce duplicité qu'il faudrait soutenir, le désespoir de Marie si jamais elle se savait trompée, l'humiliation de laisser à ses fils un exemple indigne dont ils se souviendraient.

A l'égard d'Eliza, oserait-il, loyalement, se l'assujettir, avec la certitude que cette liaison aurait une fin ? Et qu'avait-elle de plus que cent autres pour fasciner son choix ? N'était-ce pas sa puissance de rêve à lui qui, seule, faisait belle et désirable une créature de commune sorte ?

— Je ne *dois* plus la revoir, conclut-il sans marchander. Si notre intimité recommence, nous sommes perdus. Mais, quel prétexte inventer pour que Marie, à son retour, ne l'attire plus innocemment ?

Il décida de rejoindre sa femme à Vichy, de lui avouer son désarroi, façon irrévocable de casser les reins aux espoirs d'une tendresse prohibée ; et, sur le champ, il prévint Marie qu'il arriverait la semaine d'ensuite. En attendant, sa solitude ne fut pleine que de l'image d'Eliza, et, pendant qu'il se disait : « C'est fini », il cédait d'autant plus à l'enchantement d'un désir sans lendemain.

L'exaltation amoureuse se transmuait, pour son cerveau, en un afflux de pensée radieux. Il travaillait avec une fébrile aisance ; ses perceptions atteignaient, du matin au soir, cette limpidité ultra-lucide qu'apporte, un instant, au buveur, son premier verre d'absinthe. La lumière sentait bon, la brise imbibée de sel lui tendait l'odeur chaude des figues trop mûres. Chaque minute du jour semblait l'agonie d'une splendeur menant à des splendeurs plus hautes. Même les appels des clairons dans les casernes et, dans les

cales de l'arsenal, les chocs précipités, aigres et stridents, des marteaux pneumatiques sur les rivets rendaient à ses oreilles un son gai, un son de victoire.

Ainsi continuait le mirage où il devait se perdre. Il avait réservé pour ses heures de méditation laborieuse un étroit pavillon, au bout du jardin, du côté de la rade, une pièce qu'Eliza, encline au style précieux, dénommait « le pavillon d'émeraude », parce que des faïences, d'un vert miroitant, rehaussaient le linteau de sa porte et les jambages de ses fenêtres en arc brisé. Plus d'une fois, elle y était entrée avec lui, s'était assise au bord du divan. C'était là qu'il écrivait, durant ces journées d'août, même vers midi, s'apercevant à peine des effluves torrides que le toit de briques déversait sur sa tête. De là il contemplait la mer foudroyée de soleil, évaporée dans un songe d'argent, telle, sous la brume de ses haleines, qu'un miroir contre lequel on eût soufflé. L'azur fou de ses reflets se projetait, à gauche, au delà de la petite jetée grise et du vieux fort Saint-Louis, sur la courbe dorée des rivages et l'éperon ocreux du Cap-Brun. Des pins bleuissaient autour d'une colline dont la cime tremblait d'un feu rose. Le rouge des tuiles, sur une villa, se décolorait dans la blancheur vorace du ciel où le môle du Coudon, haut et loin, paraissait vitrifié sous la pluie sèche des rais solaires.

Séverin dominait cette lassitude de la méridienne ; devant sa fenêtre, les buissons de troènes blancs de poussière, les agaves aux bouts pendants comme les pointes de sabres tordus, et, en pleine rade, les buttes nonchalantes de Saint-Mandrier, les formes trapues des navires de guerre pareils à des îlots morts, plus à droite, la bosse fauve et verte de Sicié, tout succombait à un sommeil d'anéantissement. Lui seul vivait

et la clarté, la clarté nue, crispée, souveraine qui semblait ne plus pouvoir changer.

Parfois ses paupières battaient, se fermaient, molles de chaleur. Il recueillait, dans les vibrations de l'espace, des souffles bas, imperceptibles comme le chuchotement d'un rêve. Rien ne s'égarait, pour lui, des sons épars à travers le silence. Il écoutait langoureusement le pas d'une servante sur le chemin, la chaîne d'un puits étirée sur la margelle, un piano assourdi derrière des persiennes closes, la rumeur ivre des insectes, un bourdon qui ronflait pompant des fleurs jaunes de cassis, les ondulations vagues qui roulaient dans les pins, le ruissellement du flot dont les murmures s'écoulaient en son âme, comme la fontaine d'un ravin parmi des pierres moussues.

Puis, il rouvrait les yeux et son extase s'en allait vers l'empire indéfini des eaux embrasées. Des îles claires, à l'est de la rade, se levaient de l'orbe marin dont le limbe était si ferme qu'il ressemblait à un balcon noir arrondi au-dessus du vide, contre l'éther pâle et fondu, à l'intersection des deux gouffres. Là où le soleil marchait sur la rade, une nappe d'acier bouillant s'y étalait, des aigrettes de flamme pétillaient. Les vastes rides lentes qui se développaient en demi-cercle, incurvées selon l'ovale des golfes, charriaient dans chacun de leurs plis des étincelles. Séverin suivait cette fournaise aveuglante ; sa rétine la défiait de longues minutes. Il se sentait, avec un frémissement d'orgueil, affranchi de son corps et de ses convoitises, simple, uni comme un rayon. Mais cette ivresse victorieuse n'était que le simulacre d'une délivrance. L'accablement de toutes choses enserrait son énergie d'une molle incantation :

« Abandonne-toi, modulaient la mer et la terre, laisse-toi vivre, dissous-toi. » A l'ombre de ses élévations contemplatives, son amour, ainsi qu'une plante malsaine, rampait et bourgeonnait.

Quelques jours plus tard, il prit le train pour Vichy. En route, son projet de se confesser à son épouse lui apparut une démarche humiliante, ridicule, scabreuse. Marie le croyait un homme de caractère ; elle s'appuyait sur lui ; il était une partie de sa force. Après un tel aveu, sans doute lui pardonnerait-elle ce commencement d'infidélité. Pourtant, quelle diminution d'estime ! Il ne serait plus devant elle qu'un fragile, un pauvre cœur de rien. La colonne de confiance qui portait leur affection en resterait ébréchée. Marie, désormais, aurait peur des autres femmes ; sur l'insouciante gaîté de leur ménage persisterait la menace d'une rupture possible. Aussi conclut-il, raidi dans son amour-propre :

« Je ne dirai rien et je me vaincrai moi-même. »

Son secret demeura donc impénétrable au fond de sa poitrine, et sa passion s'obstina, comme un vautour, à lui manger le foie. Ils revinrent au Mourillon ; Eliza, déjà rentrée, s'empressa de faire une visite à Marie.

Il avait résolu de se tenir à l'écart, chaque fois qu'elle serait là. Or, Marie vint elle-même dans sa chambre l'appeler pour entendre Eliza lire un conte nouvellement écrit. Il secoua la tête d'une façon qui signifiait : « J'ai autre chose à faire. » Cependant il descendit, et son cœur tressauta d'un émoi où il reconnut la gravité de sa défaite. Toute la véhémence de ses désirs comprimés se précipitait vers elle par une sorte d'explosion intérieure durement déchirante.

Il la retrouva engraissée et embellie par l'air

des montagnes. Sa manche de dentelle laissait entrevoir un coude fuselé, d'une blancheur qui s'animait d'un rose lumineux. Les contours de son visage, plus arrondis, se répondaient dans une mollesse heureuse. Une aisance d'humeur presque insouciante atténuait ses contrastes de langueurs pensives et de saccades agitées. Elle revenait, visiblement en joie, sans doute d'avoir acquis des nerfs moins susceptibles, mais davantage de se revoir chez les Lhostis.

Séverin résista mal à la fausse simplicité du conte qu'elle leur lut avec sa voix délectable, pareille, lui disait-il, « à du cristal dans du velours ». Au lieu d'imiter, comme en ses vers, les rythmes et les images d'auteurs fameux, elle avait suivi la grâce de ses impressions. C'était l'histoire d'une petite fille, saisie par la légende de sainte Madeleine que les anges enlevaient une heure, tous les jours, entre leurs mains, au-dessus de la Sainte-Baume, et nourrissaient de leur musique. Elle aussi s'était mise en route pour aller vivre parmi les anges, dans une grotte alpestre. Mais elle rencontrait un vieux berger qui la persuadait de regagner le logis maternel. Cet épisode menu se déliait sur des paysages d'une ténuité quelque peu mièvre, naïve pourtant.

Lorsqu'Eliza partit, Séverin s'avoua qu'il aurait une peine étrange à se déprendre d'elle maintenant ; une seule objection lui interdisait encore le pas irrévocable :

— Si je lui parle, saurai-je me faire écouter ? S'exposera-t-elle au péril d'être assurée que je l'aime, en essayant de vivre comme s'il n'y avait rien entre nous ?

Séverin eût été, par un penchant de son indolence, un homme irrésolu ; mais ses années de commande-

ment lui avaient imposé l'habitude, en tout, des vives décisions. Son amour, sophiste ironique, l'incitait à en chercher une, contre son propre désordre, « pour y mettre fin ».

— Je veux élucider ce qu'éprouve Eliza ; si elle ne correspond pas à mon sentiment, la question est tranchée ; nous cesserons de nous voir, et je l'oublierai.

Sans qu'il eût appris les règles de la stratégie galante, il savait le grand point de toute offensive : choisir l'instant. Après une lecture, une conversation où elle avait brillé, Eliza s'émoustillait dans une ébriété d'intelligence ; satisfaite d'elle-même, elle devait être alors plus facile à toucher.

Ce fut à un de ces moments qu'il se déclara. Un certain soir d'octobre, tandis que Mme Lhostis reconduisait des visiteurs jusqu'au vestibule, ils demeurèrent seuls, à l'intérieur du petit salon, debout, l'un contre l'autre, en face d'une aquarelle qui représentait, sous des nuages d'un gris nacré, au milieu du port de Brest, le vieux *Borda*, posé de biais, tendant son beaupré mélancolique, avec ses fenêtres blanches et sa coque noire, semblable à un pompeux catafalque.

— Sur ce ponton, dit-il tout d'un coup, ai-je compté les heures avec ennui ! Et, cependant, j'étais, en ce temps-là, maître de moi comme de l'univers...

— Mais vous l'êtes bien plus à présent ! répliqua-t-elle sans calculer son imprudence.

— J'ai cru l'être, reprit-il en soutenant cette parole d'un regard de tendresse craintive, jusqu'à ce que je vous ai connue...

— Moi ! fit-elle avec un léger éclat de rire, à quoi pensez-vous ?

Comme Séverin, en silence, prolongeait sur sa personne l'enveloppement d'adoration de ses yeux trop véridiques, elle détourna la tête, devint très pâle, et sa voix, sérieuse, un peu frémissante, s'abaissa :

— Vous êtes marié. Votre femme est mon amie. Je ne veux plus entendre ce langage.

— Mon amitié vous fait peur? releva-t-il, enhardi, car elle n'avait joué ni la surprise ni un vertueux courroux. Vous n'êtes donc pas sûre de vous-même?

— Oh ! si, très sûre. J'ai la certitude, d'avance, que toute folie se terminerait en désillusion. J'ai toujours été sage et je le serai.

Il avait osé prendre entre ses doigts sa main dégantée qui devint soudainement froide, comme glacée par une angoisse. Elle la retira d'un air d'impatience, mécontente de ce qu'il pût surprendre son trouble.

— Eh bien! poursuivit-il, puisque vous êtes en paix pour votre cœur, ne vous offensez pas d'une affection que vous savez sans espérance. Permettez-la...

— Je ne permets rien, brusqua-t-elle en s'échappant, et elle disparut dans le vestibule à la rencontre de Marie, dont le pas alerte résonna sur le dallage.

Cette fuite prévue ne déconcerta guère Séverin ; il n'apercevait qu'une chose : sa confidence avait agité manifestement Eliza ; donc elle l'aimait, ou n'était pas loin de subir sa domination. Un espoir terrible incendia ses veines ; et, cessant de se débattre contre le démon qui le mordait, il n'aspira qu'à se laisser dévorer.

Depuis plus d'un jour Eliza s'attendait à une explication. Elle la redoutait, et, pourtant, quelque chose

en elle l'espérait. L'assaut, quoique respectueux, devait la secouer d'autant plus qu'elle le voyait venir. Quand son ami proféra les paroles tentatrices, elle ne sut pas totalement se maîtriser. Mais, jusqu'à cette minute, elle demeurait en droit de se conduire comme si elle eût ignoré. Dorénavant, un seul parti pouvait être son salut : rompre avec Séverin. D'abord elle s'y décida, estimant que, si elle écoutait ses douceurs une autre fois, elle serait déloyale envers Marie. Ensuite, un embarras spécieux dévia son bon vouloir.

— Quelle raison donnerai-je à cette pauvre Marie pour ne plus aller chez elle ? Je ne peux pas lui mettre au nez : « Votre époux me fait la cour. Voilà pourquoi je me brouille avec vous. » Et puis, qu'ai-je tant à craindre? Il croit m'aimer plus qu'il ne m'aime. Jamais il ne m'entraînera plus loin qu'où je voudrai. Songe-t-il à mal faire? Il est trop clairvoyant, trop généreux.

Sa présomption se dupait sur les dangers ; mais tous les motifs d'éluder une rupture masquaient une vérité pernicieuse : elle était confusément éprise de Séverin. Maintenant qu'il la cherchait d'amour, cet attrait la sollicitait par une aimantation déjà plus forte à son insu que ses défiances intimes. Une curiosité, qu'attisait un esthétisme pervers, l'engageait dans l'imprévu d'une amitié anormale où, tout à la fois observatrice et agissante, elle côtoierait l'expérience d'émotions inédites.

Après avoir, une semaine, sous prétexte qu'elle était souffrante, cessé de paraître chez les Lhostis, elle revint comme auparavant. Séverin guetta les plus furtives occasions de lui redire ses transports et de l'y apprivoiser. Seulement, il n'aurait pu multi-

plier ces tête-à-tête sans des ruses et des impostures, et une accointance illicite se resserrait entre eux. Leurs entretiens perdaient aussi les nuances paisibles des premiers mois. Tantôt Eliza devenait sévère, capricieuse, taquine, « telle qu'une pelote hérissée d'aiguilles », tantôt elle se laissait fléchir à des concessions enivrantes. Lorsqu'elle le quittait, il s'affligeait de n'avoir pu échanger que des phrases vaines. Il se défendait de lui écrire ; cette imprudence d'écolier eût risqué de tout perdre. Elle, à son tour, se trouvait malheureuse de ne le voir que par intervalles. Leur faim de se connaître et de se pénétrer restait plus sentimentale que sensuelle, mais déjà insatiable autant qu'un besoin de possession démente. Les journées qui séparaient leurs possibilités de rencontre pesaient à Séverin horriblement. Il se penchait sur les heures, comme un cocher furieux sur de mornes haridelles insensibles au fouet.

Si Eliza arrivait, en présence de Marie, de Mme Lougrée, de jeunes femmes volontiers malicieuses, il fallait se contraindre, simuler l'indifférence ou une sympathie banale, se garder d'une œillade fulgurante, d'une inflexion de voix qui les aurait trahis. Le perpétuel qui-vive de ces mensonges était plus un supplice qu'une volupté.

En novembre, Séverin n'hésita pas à lui proposer des rendez-vous hors de la villa. La souplesse démoniaque des conjonctures servit son impatience. Durant la partie d'échecs, tous les soirs, il se promenait sans donner lieu au moindre soupçon. Eliza, deux soirées par semaine, avait l'indépendance de ses mouvements : le mardi et le samedi, Mme Lougrée se rendait en tapinois dans un cercle de spirites et ne rentrait que vers minuit. Sa vieille domestique

montait, de bonne heure, se coucher. Eliza descendait ordinairement chez une voisine, une jeune fille bossue, douée pour le dessin de facultés merveilleuses, et prenait avec elle des leçons qu'elle prolongeait, écourtait selon sa fantaisie.

Séverin lui arracha, non sans peine, la promesse de le rejoindre au bas de l'avenue Duquesne, en sortant de chez la bossue. « Ils feraient quelques pas », sous les palmiers du boulevard, désert et sombre à ces heures, et pourraient enfin causer librement.

Le premier mardi de ces équipées, il l'emmena, le long du quai, jusqu'à un tournant d'une singulière sauvagerie nocturne qu'il appelait « la jungle ». A cet endroit, entre la route et le surplomb à pic de la côte, des palmiers, en masse profonde, confondaient les lignes courbes de leurs tiges pendantes ; dans les nuits sans lune, l'ombre, parmi leurs fûts, était si dense qu'on n'aurait pu distinguer un homme d'un tronc d'arbre. Eliza, bien que les passants fussent rares, tremblait d'être reconnue ; cependant, cette promenade romanesque l'enlevait au delà du possible, vers les confins de pays irrévélés où elle s'évadait avec l'Elu qui, pour l'instant, lui appartenait.

Elle oubliait son lyrisme de poétesse et ses affectations, jasait tout bas comme une amoureuse enfant. Dans cette solitude son abandon lui semblait moins coupable. Séverin n'en effarouchait la sécurité par aucune caresse indiscrète. Elle s'appuyait à peine sur son bras ; souvent il s'emparait de ses doigts et les portait à ses lèvres. Il aurait voulu ne jamais aller plus loin, comprenant que son faux bonheur tenait au fil d'un songe qu'un geste pouvait briser.

Quelquefois une telle douceur les oppressait qu'ils faisaient silence, s'écoutant marcher et vivre. A leur droite, la mer diffuse, presque invisible, se taisait infiniment. Nulle étoile ne luisait. Les feux d'un navire s'éloignaient vers le brouillard du large. La roue flamboyante du phare se projetait hors des ténèbres et s'y renfonçait à temps égaux. Le monde s'évaporait sous la nuit, tel que leurs âmes souhaitaient qu'il fût, comme si, dans le sommeil docile des créatures, eux seuls eussent respiré, aimé.

Eliza consentit à renouveler ces rendez-vous dont elle ne s'effrayait plus. Mais, en décembre, le boulevard était fréquemment balayé par des tempêtes et des pluies furieuses. Séverin devant être au logis à dix heures, elle le raccompagnait dans les chemins de la Mitre, mieux abrités, et assez noirs pour que personne ne pût, sous son capuchon, la dévisager. Un samedi, comme ils approchaient de la mer et de la villa, une épouvantable averse creva sur leur dos. La porte du jardin était à trente pas ; Séverin lui dit, peut-être sans arrière-pensée :

— Nous n'avons qu'une chose à faire, nous réfugier dans le pavillon.

— Non, pas là, répondit-elle d'abord. Un pressentiment la retenait, et l'indécence d'entrer comme une voleuse, chez Mme Lhostis, en compagnie de Séverin. Mais l'ondée se précipitait ; Séverin, l'entraînant, insista :

— Venez vite ; qu'avez-vous à craindre ? Votre tante, demain, se demanderait où vous fûtes trempée.

Ce : *qu'avez-vous à craindre ?* la convainquit. Elle céda plutôt que de paraître avoir peur. Ils pénétrèrent sans bruit dans le jardin, et à l'intérieur du pavillon. Eliza restait debout devant la porte entr'ou-

verte, regardant l'air opaque et la pluie qui vibrait sur le sol vague ; impatiente de ressortir, comme abasourdie par le vacarme du déluge, elle ne parlait plus. Sévérin, dans l'isolement de cette obscurité, sentait monter en sa chair l'inquiétude d'une convoitise. Il attira son amie vers le divan, commença témérairement à lui baiser les paupières et la bouche. Elle se rebiffa contre ses privautés; il ne poussa point ses avantages...

Mais, après le départ de la jeune fille, son désir, aiguisé, s'exaspéra. Il eut beau se honnir, s'objecter une fois de plus les contre-coups probables de son crime, sa traîtrise à l'égard de Marie, et la fin vulgaire d'une amitié qu'ils avaient rêvé toute spirituelle; la somme des impulsions luxurieuses débordait sa volonté lasse de les contraindre. Il ne songeait qu'à brusquer sa victoire, de crainte d'en perdre l'occasion. Il ne se laissait plus un seul moyen d'éviter l'acte irrémédiable, et, selon son mot, faisait « comme les pècheurs de nacre qui, avant de plonger, se nouent aux chevilles une lourde pierre pour descendre au fond sûrement ».

Eliza s'était juré de ne capituler jamais. Le troisième soir où un orage les ramena dans le pavillon, elle succomba. Ce furent de tristes délires dont les minutes étaient comptées. Séverin, l'homme si calme, se dévoila un amant vertigineux. Roulée dans cette frénésie, Eliza perdit la tête. Mais le châtiment allait être, en un sens, plus prompt que la chute. Deux mois après, elle s'aperçut que leurs dérèglements auraient des suites ; elle devrait s'éclipser bientôt, si elle ne voulait pas qu'aux regards les moins soupçonneux son opprobre fût manifeste.

Une autre aurait cherché quelque solution perverse,

mais commode. Chez Eliza l'effervescence imaginative coexistait avec une surprenante candeur pratique. Au premier instant de sa découverte, l'issue immédiate lui parut de se jeter à la mer ou d'avaler un poison foudroyant. Séverin la vit consternée, elle révéla son tourment ; il surmonta la commotion qu'il reçut, réconforta la malheureuse en lui faisant promesse de ne la délaisser « pour rien au monde ». Cet engagement rendit à Eliza la vaillance de vivre ; elle s'attachait à Séverin d'une passion presque dépouillée de littérature et éperdument douloureuse ; mais le lien qui aggravait leur intimité lui ouvrait un avenir de sourdes et folles espérances.

Ils décidèrent qu'en mars elle partirait d'une façon mystérieuse, gagnerait Barcelone et s'y tiendrait cachée jusqu'à sa délivrance.

La nuit même du 19, où il l'attendait sous l'ouragan, elle se disposait à prendre un express dans la direction de l'Espagne ; elle disparaîtrait, laissant sur sa cheminée, pour sa tante, une lettre qui donnerait le champ libre aux hypothèses les plus contraires, sauf à celle d'un suicide.

Séverin sentait-il, en ce moment, l'horreur certaine du lendemain qu'avait préparé sa faiblesse ? Tandis qu'il cheminait le long de la falaise, plus haut que la villa, reprenant le soliloque interrompu par la fièvre du rendez-vous, il prononça en lui-même ces mots :

— *Ce qui est fait est fait.*

Parole pesante comme l'enclume où est battu le fer rouge de toutes les expiations, rigide sentence sculptée en lettres de bronze sur la porte du Paradis que l'archange barrait avec son épée de flamme ! Quand un homme a fait une chose, l'omnipotence des

Trois Personnes de la Trinité Sainte serait impuissante à faire qu'elle ne soit pas. Le poids d'un acte est, par là, incommensurable. Mais, dans l'esprit de Séverin, cette phrase ne rendait pas un son de remords ; le remords suppose une âme déjà extérieure à sa faute, en état de la réprouver. Lui, le romanesque de sa liaison ne cessait pas d'étourdir sa conscience ; son cœur demeurait trépidant d'une avidité charnelle. S'il avait pitié d'Eliza, sa plus grande torture était de se voir arrachée une maîtresse dont il ne pouvait s'assouvir. « Ce qui est fait est fait » voulait exclure la menace d'un remords prochain :

« Laissons le passé ; il fut ce qu'il lui était difficile de ne pas être, jetons-le derrière notre dos, et faisons face virilement au destin. »

Il se retourna, ses yeux tendus distinguèrent une forme grise, agile, qui s'avançait contre le mur de la villa, un manteau qui battait au vent. C'était Eliza. Il redescendit en courant, s'élança jusqu'à elle, la saisit à pleins bras. Ils poussèrent avec précaution la porte de bois ; l'ombre du jardin les engloutit...

Et, pendant ce temps, sous l'indiscernable masse des nuées ruisselantes, sur la forêt échevelée des vagues, les colères de la tempête redoublaient. Des hordes de démons semblaient pourchasser, à travers l'obscur bouillonnement des étendues, une proie impossible à saisir. La mer heurtait ses clameurs, comme les cymbales d'une orgie. Convulsées et titubantes, les lames se poussaient vers la côte, à tâtons, effrénément ; elles enserraient les rocs avec leurs bras d'écume, s'agrippaient aux buissons des pentes, et retombaient, épuisées, dans le chaos des remous où elles se dévoraient. Le tonnerre du ressac, les gicle-

ments des embruns sur les talus mouillés criaient la furie ténébreuse d'une force qui broyait en ignorant qu'elle broyait. Mais dans les plaintes confondues des flots et des rafales passaient tout ensemble les ivresses pleurantes d'étreintes sans apaisement, les palpitations de voluptés meurtries, d'un amour désespéré, les agonies d'un adieu qui ne voulait pas finir.

II

UN CRI SUR LES BRISANTS

Le cartel du petit salon marquait dix heures moins cinq, la bataille des échecs allait se terminer par la défaite de Marie. Dehors, en ce moment, au plus sombre de la tourmente, Séverin reconduisait Eliza. Dans les folies suprêmes il n'avait point perdu la notion du temps : on l'attendait à son foyer, et le train d'Eliza partait à onze heures vingt. Or, du Mourillon, pour atteindre la gare, elle devait franchir à pied le long boulevard de Bazeilles, des terrains vagues détrempés comme des cloaques, la sinistre esplanade du port de la Rode, et, passé les grilles de la place, une grande file de rues solitaires. Elle ne pensait pas au danger d'une mauvaise rencontre ; la douleur de quitter son amant et ses affres devant l'inconnu submergeaient toute autre crainte.

Serrée contre lui, elle marchait, s'abandonnant encore, brûlante des joies terribles dont elle se séparait. La mer, le vent, les arbres avec les torrents de pluie sur les cailloux, faisaient un tel tumulte qu'elle entendait à peine Séverin lui réitérer, dans l'oreille, de douces recommandations pour son voyage et son arrivée à Barcelone ; elle ne retint qu'un détail, qu'elle avait d'ailleurs noté, l'adresse de l'homme

chez qui elle pourrait, chaque semaine, lui écrire, un marin en retraite, nommé Gourvennec, ancien quartier-maître que Séverin avait connu sur le *Nisus*. Gourvennec était « à sa dévotion » et d'une fidélité plus d'une fois mise à l'épreuve ; lors d'une escale dans les parages de Diego-Suarez, il était tombé en eau profonde, et il ne savait pas nager ; Séverin s'était précipité, risquant d'être happé par des requins, il l'avait repêché, déjà sans souffle, raide comme une pierre.

Eliza accrochait son attention au mot : Gourvennec, ainsi qu'un naufragé empoigne une informe épave. La violence des péripéties excédait sa lucidité. Elle avait peine à croire que cette misère fût possible, qu'elle allait s'embarquer pour une ville inconnue où pas un vivant ne l'attendrait, qu'elle y languirait des mois, sous un faux nom, se donnant pour la veuve d'un enseigne mort du typhus au Sénégal, qu'elle y enfanterait dans l'humiliation et l'angoisse, et reviendrait chargée d'une pauvrette créature, dont l'avenir l'épouvantait...

Ils arrivèrent à l'angle de la muraille, au coin d'un sentier qui s'enfonçait entre les villas. Ce tournant protégeait contre la tempête un étroit espace, d'autant mieux qu'à droite se levait une plate-forme herbue, enclose d'une barrière, et où dormait un gros canon.

Eliza reprit haleine, considéra la mer indistincte, hérissée de remuements blanchâtres et les buissons noirs de la falaise qui se renversaient, flagellés, sous les bourrasques.

— Je voudrais, dit-elle, me convaincre que notre aventure est une fiction, comme au théâtre, et pourtant c'est *vrai*. Décidément, ce monde est un gouffre

de terreur. Pardonne-moi, Séverin, d'être faible, tu sais que je ne fléchirai pas. Toi, quand la mer s'agite, tu respires plus largement, tu es joyeux, tu la sens frémissante, une cavale qui se cabre et jette de l'écume sur son mors. Moi, elle m'accable, il me semble qu'elle vient contre moi pour m'écraser. Et, cependant, je ne lui en veux point ; elle m'appelle, pour me délivrer. Si je l'écoutais, si je ne songeais à toi, je traverserais la route ; un léger mouvement, je glisserais, les choses seraient finies.

— Le savons-nous si elles seraient finies? répliqua Séverin avec une lenteur songeuse.

— Oh! tu penses à Dieu? protesta-t-elle d'un ton découragé. Pourquoi, si Dieu était, cette souffrance de tout? Pourquoi les êtres n'atteignent-ils jamais ce qu'ils cherchent? Pourquoi ne peux-tu m'appartenir à moi seule?

Ses dents claquaient, le sang bouillait sous ses tempes. Les lèvres de Séverin écartèrent les cheveux de sa maîtresse, il baisa la cicatrice d'une blessure d'enfance qu'elle portait au côté gauche du front. Ses enfantines objections de pessimiste révoltée couvraient un froissement de femme jalouse ; il le sentit et se hâta de répondre :

— Tout peine et tout gémit parce que tout espère. Tant qu'on aime, la plus affreuse des vies est splendide à vivre.

Au même instant que résonnèrent ces phrases, la fulguration du phare fendait le mur opaque de la nuit, comme une vaste main semant de la lumière aux quatre vents.

— Tu vois ce signe? poursuivit-il en lui entourant le cou de son bras, et emporté d'une soudaine véhémence. Tu t'en souviendras, si quelquefois le déses-

poir te vient. Notre amour ne défaillira pas plus que cette clarté. Je t'aime à cette heure comme je ne t'ai pas encore aimée. Ma chair et mon âme ne sont plus en moi, mais en toi. Rien ne peut faire que nous cessions d'être, l'un à l'autre, notre *tout*. Une seule idée me serait horrible, celle de ne plus être aimé de toi, ou de te chérir moins, ma pauvre amie...

Dans l'aberration de sa tendresse, au terme d'un lugubre adieu, il ne maîtrisait plus son égarement ; il semblait oublier qu'une autre femme, celle qui gardait sur sa personne tous les droits, l'attendait en sa maison, près de la chambre où leurs enfants dormaient.

Après le silence d'un baiser long et vorace, Eliza murmura :

— Ne m'appelle donc point « ta pauvre amie ». Je me croirais aimée seulement par compassion. Ce que tu as dit de nous deux, pour moi c'est trop vrai. Sans toi, que serais-je ? J'aurai bientôt deux cœurs qui battront pour toi. Je me consumerai comme une cire dans un caveau. Hélas ! je ne t'ai que trop adoré. Je voudrais te donner plus d'amour que tu n'en peux recevoir, et j'en exige plus que tu ne m'en peux donner. Mais toi, quand je ne serai plus là, et surtout, si, par malheur, *on* venait à savoir ce qu'il y a entre nous, auras-tu la force de me défendre en toi, de ne pas répudier notre affection ? Lorsque tu m'évoquais Dieu, tu n'as pas compris quel mal tu me faisais. C'est comme si je t'avais entendu m'avouer : « D'ici quelques semaines, d'ici quelques mois, le devoir me reprendra ; tu ne seras plus rien dans ma mémoire qu'un doux fantôme distant. Résigne-toi d'avance à me perdre. »

— Je t'en conjure, interrompit Séverin. Nous n'avons plus qu'une minute à nous ; ne me contrains

pas de te déchirer par de dures paroles. Comment doutes-tu de moi ? Quand tu m'as confié : « J'ai peur d'être *prise* », ai-je douté de toi ?

— Non, je ne doute pas, reprit-elle d'une voix indiciblement brisée et câline ; tu es bon autant et plus qu'il t'est permis de l'être. Mais peux-tu te faire l'illusion que je suis le *tout* de ta vie ? Si je te demandais de me le prouver, de partir ce soir avec moi, qu'est-ce que tu me répondrais ? Je ne te demande rien, pas même de venir là-bas, au moment où je souffrirai le plus d'être seule. Et, pourtant, si je l'exigeais, cette humble promesse, me jurerais-tu ?...

— J'irai à Barcelone, dit-il gravement, si on ignore que je t'y rejoins. Quant à partir ce soir avec toi, ce ne serait ni ton bonheur ni le mien, puisque d'autres en demeureraient inconsolables.

Eliza fit, dans l'ombre, une moue d'ironie souffrante et résignée. Elle pardonnait à Séverin de l'aimer moins qu'elle ne l'aimait ; l'absolu de son attachement semblait une supériorité qu'elle prenait sur lui ; et son infortune achevait, devant ses yeux, sa destinée d'âme exquise vouée au privilège d'excessives tribulations.

— Tu es plus à plaindre que moi, réfléchit-elle, les yeux à demi baissés, en tourmentant la pointe d'une fourrure qui s'échappait hors de son manteau ; moi, je puis au moins être tienne, tout entière, sans une réserve.

Cette remarque, où elle soulageait son orgueil et faisait toucher à son amant l'insuffisance de sa passion, devait irriter Séverin ; mais l'effusion enlaçante des derniers mots le laissa plus enamouré. Il l'attira contre sa poitrine presque rudement et s'écria :

— Ainsi, lorsque tu prétendais m'avoir cédé pour

n'y plus penser, parce que résister ne servait à rien, tu démentais tes vrais sentiments ! Tu avais l'air de te repentir...

— Oui, je me repens, appuya-t-elle, de ce que... tu n'es pas resté sage. Si tu avais eu pour moi une autre amitié, il ne faudrait pas nous quitter, à cette heure, affreusement. Et quand, de quelle manière nous reverrons-nous?

— Veux-tu que je te le dise? continua-t-il d'une intonation mordante, mais infiniment tendre. Tu fais de la tristesse ton pain et ton vin. Tu inventerais la douleur, si elle n'était pas née avant toi. Dans ce moment où je te parle, au fond de cette nuit qui roule sur nos têtes, comme le vent siffle sur ces buissons — et il les atterre sans les arracher, — crois-tu qu'il puisse exister deux êtres en qui l'univers se sente désirer et comprendre autant qu'en nous? Pourquoi te torturer d'un avenir dont l'issue s'éclaircira? A quoi bon gâtes-tu d'un regret la seule joie que nul ne peut nous ôter, parce qu'elle est en nous, celle de nous redire : « Je l'aime, il est à moi, elle est à moi »? Ne te repens pas. Moi seul, j'ai des torts ; laisse-moi l'entière amertume d'avoir failli. Ce que tu as fait pour moi, tu ne le referas pour aucun autre. On ne se donne totalement qu'une fois. Et moi, je ne me suis jamais donné, je ne me donnerai à aucune femme, comme à toi, ma toute bien-aimée. Tu m'as demandé une promesse. A ton tour, promets d'être forte, oui, d'être gaie jusqu'au bout, n'oublie pas que tu portes... une espérance.

Avant de répondre, elle l'embrassa :

— J'essaierai, soupira-t-elle. Et leurs bouches, une fois de plus, se joignirent. Elle pleurait sans bruit ; ses larmes chaudes descendaient sur ses joues, arro-

sant les lèvres de Séverin. Elle tira, pour essuyer ses yeux, d'un petit sac, son seul bagage, un mouchoir odorant ; puis, à travers le hoquet d'un sanglot qu'elle réprima :

— Allons ! il est temps de me mettre en route.

— Je t'accompagne, dit Séverin, la gorge serrée, aussi ferme qu'il pouvait l'être dans son déchirement. La contagion de cette détresse étourdissait jusqu'au vertige sa volonté de se maintenir, malgré tout, raisonnable ; le mystère de la fragile et double existence où la sienne se continuait, l'idée de l'enfant dont ils parlaient à peine, plus encore qu'un élan sensuel, le liait au malheur d'Eliza. Si elle eût été plus audacieuse et pervertie, peut-être l'aurait-elle entraîné à la suivre.

Ils descendirent dans le chemin qui passait derrière la villa. Une trombe de vent les poussa, comme si toutes les meutes de l'abîme se fussent lâchées à leur poursuite. Un mortel silence les opprimait, le silence des séparations, lorsque celui qui reste voit l'autre déjà lointain et sent inutile tout ce qu'il pourrait lui dire encore. Il écoutait les pas légers d'Eliza, dans la boue, tapotant, s'accorder aux siens, plus martelés. Sa tristesse s'aggravait, comme si, pour eux deux, ce fût désormais fini de marcher ensemble sur la terre aux routes obscures, et il se rappelait ce qu'on éprouve en suivant des funérailles, derrière les chevaux qui traînent le cercueil. Mais, presque aussitôt, il rebondit hors de ce mutisme accablé.

— Dans tes lettres, reprit-il, parle-moi de toi longuement, insatiablement. J'ai faim de te connaître. Est-ce que je te connais ? Notre amour n'est-il pas issu d'un désir de comprendre ? Ce que j'atteins de ton âme, ce n'en est que l'ombre ; le plus intime me fuit.

Et ton corps même, est-ce que j'ai pu le connaître ?...

Elle se hâta d'interrompre, car les allusions trop vives à leur intimité amoureuse la blessaient :

— Toi aussi, quand tu m'écriras, ouvre-moi tout grand le livre de ton existence ; ne me cache rien.

Ce : *rien* tomba entre eux comme le froid d'une lame affilée. Elle avait touché le point cuisant de leur liaison, son antinomie avec la paix familiale qui, dans un moment, le ressaisirait. Ils passèrent devant la porte de la villa ; Eliza eut un frisson : elle se représenta Marie, montée dans sa chambre, regardant la pendule et songeant tout d'un coup : « Pourquoi ne rentre-t-il pas ? » A l'image de la femme qu'elle ne pouvait supplanter, une jalousie l'étouffait ; mais son intelligence, s'aidant d'un reste d'amitié, atténuait cette rage d'une sorte de résignation attendrie.

Au tournant du chemin, la flamme d'un vieux reverbère, brouillée par la pluie, obnubilée par les tourbillons, se couchait, comme agonisante, puis s'étirait, et l'ombre de la lanterne se tordait avec elle contre le mur crépitant d'eau. Séverin s'était dit : « J'irai jusque-là ». Il comprenait que, plus il suivrait loin sa maîtresse, plus lui manquerait le courage de revenir en arrière. Eliza, le devinant, s'arrêta d'elle-même avant le reverbère ; sous cette clarté misérable les yeux de Séverin burent une suprême fois le charme endolori du visage dont il croyait ne s'être pas assez pénétré. Son regard entra sous les cils battants, dans la profondeur humide, tendre des prunelles et redescendit aux froncements des lèvres pétries par les siennes, où il avait, des mois, guetté l'aveu lent à sortir. Près du menton, au creux d'une fossette qu'il

avait connue moqueuse, une tristesse s'était incrustée. Il remarqua, autour du nez diaphane et des sourcils, de menus points brunâtres, le commencement du masque qu'en plein jour une couche de fard dérobait.

Il serra entre ses paumes ardentes, comme pour les y fondre, les mains délicates et transies. Elle renversa la tête sous son baiser; ils s'étreignirent désespérément; puis, dans un souffle, elle dit : « Au revoir ! » et s'en alla, seule, d'une marche résolue. Il la vit s'effacer, avec son capuchon, telle qu'une forme vaine, parmi les rais troubles de la pluie.

Au bout du chemin, à l'instant de disparaître, elle se retourna, fit un grand signe d'adieu; il étendit les bras pour y répondre. Mais, déjà, l'énorme nuit l'avait absorbée, les épouvantes de l'ouragan déferlaient sur la voyageuse invisible. Il demeura, une minute, inerte, hébété par sa désolation ; ensuite il se ressouvint de l'heure, considéra sa montre et songea : « Qu'est-ce que Marie va dire ? »

Pendant qu'à longues enjambées il regagnait la maison, nulle idée continue n'occupait son cerveau. Tout ce qu'il avait senti ce dernier soir bourdonnait à travers sa pensée tumultueuse, en faisait ressortir des images évanouies. Une rencontre de l'autre été lui revint, sans qu'il sût pourquoi : Eliza, en robe blanche, appuyant contre son épaule une ombrelle mauve ouverte, s'avançait à petits pas, dans une allée du jardin; le sable scintillant renvoyait jusqu'à ses narines une flambée vermeille ; ses doigts balançaient négligemment une amaryllis orangée, un lys du Japon. Comme il était arrivé devant elle à l'improviste, elle avait rougi et laissé tomber la fleur qu'il ramassa. Ce frivole incident s'exagéra pour sa mémoire. Il aurait voulu se perdre dans l'éblouisse-

ment des joies défuntes, engourdir la menace des jours qui allaient nouer sur sa maîtresse et lui le sévère filet des conséquences. L'exaltation amoureuse dont il frémissait encore refoulait au fond de son être « l'amertume d'avoir failli », et le départ d'Eliza ne l'affectait point à la façon d'une chose pleinement réelle : sa barbe retenait le parfum de ses contacts, son oreille restait pleine du timbre de ses paroles. Mais la préoccupation du voyage où elle s'embarquait dériva son esprit vers une anxiété plus immédiate et matérielle :

— Pourvu qu'elle se débrouille avec son argent !

Il lui avait confié dix mille francs ; elle devait, à Marseille, les faire changer en or et en billets espagnols ; il craignait que son allure distraite n'incitât quelque voleur à la dépouiller subtilement ou qu'on ne la prît elle-même, dans les banques, à cause de sa gaucherie bizarre, pour une voleuse.

Une rafale bouscula son idée et ralentit sa hâte. Il passait au coin de la rue qui débouchait sur la corniche de la Mitre, et à l'autre bout de laquelle, tout à l'heure, il avait épié l'approche d'Eliza.

Le vent du large s'y précipitait comme un taureau furieux.

Au milieu de ses meuglements, Séverin entendit, venant de la mer, par-dessus le vacarme des eaux incohérentes, un cri humain, formidable et affreux, lancé par plusieurs voix d'hommes à la fois, l'appel de marins en détresse, jetés à la côte et sombrant. Cette clameur avait certainement éclaté tout près de la terre ; sans quoi, elle n'eût pas été perceptible. Il franchit, en courant, la ruelle, et, du haut de la falaise, héla aussi fort qu'il put. Aucune voix articulée ne lui donna réponse. Il écouta rugir les vagues et l'air

gronder avec des claquements de lourde toile crevée qui tressaute aux bourrasques. Son œil, fait à scruter les ténèbres marines, plongeait dans l'incertain des surfaces mouvantes, presque sans forme : lames sur lames, tournoiements sur tournoiements, les flots chaviraient les flots, les écrasaient. La réflexion des feux du port et l'espèce de lueur qu'agitait l'écume lui laissaient discerner des têtes de récifs émergeant, succombant, reparaissant ; ils semblaient bouger eux-mêmes dans l'universelle vacillation. Séverin, s'il n'en avait pas connu la place exacte, aurait pu les prendre pour des naufragés qui flottaient.

Il héla encore, se faisant de ses mains un porte-voix. Le vent arrachait les sons au sortir de sa gorge et les dispersait en lambeaux. Le hurlement de la mer, seul, lui répondit.

— Ceux qui ont crié là, conclut-il, ne crieront plus jamais.

Il ne soutint pas sans horreur la certitude qu'à vingt brasses de lui peut-être des vivants achevaient de mourir, et que, pour les tirer du gouffre, il ne pouvait rien. Témoin fortuit de leur naufrage, cette catastrophe anonyme le troubla d'une anxiété religieuse ; du fond de son âme se levèrent, comme le glas d'une absoute, les mots liturgiques :

— Requiescant in pace...

Mais, aussitôt, il s'étonna d'oser, lui, homme de peu de foi et impur, proférer sur ces morts inconnus des paroles sacerdotales.

Cependant, la lune avait surgi derrière les nuages, et elle imbibait l'espace d'un brouillard de clarté jaunâtre, tel que le demi-jour d'un falot traversant une vitre dépolie et sale. Séverin, tout d'un coup, distingua, près d'un brisant, le bordage d'une barque à

demi submergée. Sa ligne noire, selon le va-et-vient des vagues, se soulevait ou s'enfonçait, toujours à la même place. Manifestement, elle s'était éventrée sur la pointe d'un récif. Dans son esprit le naufrage s'élucida : des pêcheurs de la rade, pris au loin par le gros temps, et regagnant en pleine nuit le port des Vignettes, avaient manqué la passe ; la violence du vent d'est avait drossé leur barque au milieu des roches où elle s'était brisée. Avaient-ils atterri à la nage ? S'étaient-ils tous perdus ? Rien d'impossible à ce que l'un d'eux survécût là, quelque part, cramponné, sous le choc des lames, aux broussailles de la falaise. Il décida de s'en assurer, en explorant le creux des anses, avec une lampe électrique et des cordes. Pour s'en munir, il reprit sa course jusqu'à la villa, réfléchissant au surplus que la conjoncture de cet humble désastre justifierait devant Marie son retard invraisemblable.

Soudain, à sa poursuite, approchèrent des pas fébriles, et il sursauta, car il reconnut la voix même de Marie qui l'appelait, hachée par les rafales, stridente d'une impérieuse exaspération. Au coup de onze heures, comme il ne rentrait pas, inquiète, elle était sortie à sa recherche, doucement, afin d'épargner au commandant une fâcheuse alerte, et accompagnée d'Aline, sa précieuse femme de chambre. Elles avaient longé la mer, — son chemin habituel — et, ne l'ayant point aperçu, Marie s'en revenait affolée. La servante, qui haussait une lanterne, avait peine à la suivre.

Dès qu'il l'entendit, Séverin se retourna, se porta délibérément vers elle, et, avant qu'elle l'eût interrogé :

— Mais, d'où viens-tu, Marie ? Je ne te reconnais

plus, toi, la femme forte. Tu devais bien penser que, si je m'attardais, j'avais une raison.

— Une raison ! Quelle raison ? Me l'avais-tu dite ? Alors, si j'étais seule, à minuit, sur les routes, avec des temps pareils, sans t'avoir prévenu, tu m'attendrais en dormant ?

La précipitation de sa marche essouffla dans le vent sa réplique acerbe. Rarement Séverin l'avait vue si près d'être en courroux. Le caractère de Marie, par sa limpidité constante, rappelait ces fortes eaux fluviales qui glissent, d'une seule nappe azurée, entre des berges planes, mirant des arbres stables, des arches de ponts et des tours d'églises, tranquilles comme tout ce qui s'achemine à des fins certaines. L'humeur quinteuse de son père, parce qu'elle en prévoyait les accidents, n'altérait point la sienne. La fugue de Séverin déconcerta pourtant, dans son cours égal, une existence ordonnée selon des règles de joie ; la tempête, le sourd frôlement de malheurs proches, et surtout la rebuffade d'un injuste accueil achevèrent de l'encolérer. Séverin sentit son tort : pourquoi n'avait-il pas au moins paru touché de ce qu'elle s'était mise en quête de lui ? Mais son premier geste savait mal être hypocrite :

— Calme-toi, ma chère, lui dit-il, radouci. Tu vas me comprendre.

Et, s'adressant à la femme de chambre qui le dévisageait avec une insistance friponne, comme si elle devinait quelque chose :

— Aline, vous savez l'armoire où je mets ma lampe électrique et mon harpon. J'en ai besoin, allez vite.

— Le harpon ? se fit répéter Aline. Monsieur veut pêcher ?

— Oui, le harpon, réitéra-t-il assez durement, et deux grosses cordes. Allez vite, courez. Nous arriverons peut-être à temps.

Il insinua son bras sous l'aisselle de Marie, comme en signe de reprise affectueuse, et, tandis qu'il la ramenait vers le lieu du sinistre, il la mit au fait, selon sa manière concise, non sans laisser entendre qu'un moment considérable avait filé pour lui, à écouter et à chercher, jusqu'à ce qu'il découvrît la barque.

— Tiens, l'aperçois-tu, là, qui bouge contre une roche ? Peut-être les hommes ont-ils surnagé. *Longtemps*, j'ai cru démêler, dans les bruits des lames, des appels de détresse.

— Ils ont dû atterrir, la côte est si près, opina Marie, disposée en toutes choses à la confiance. Elle oubliait déjà ses transes et le revêche abord de Séverin. Une compassion, renforcée de curiosité, la sollicitait, elle aussi, vers le mystère de ce naufrage.

Un paquet de mer qui fit explosion à l'angle du talus projeta sur les troènes du chemin une perche, enduite de vase et d'algues, dont le bout était brisé. Séverin la saisit, et, comme Aline revenait avec sa lanterne, il put lire, tracés en lettres pourpres autour du bois peint en bleu, ces deux mots : *Elisa, Toulon*. La coïncidence du nom déchiffré sur ce débris le transperça d'une angoisse ; le présage était cruel. Aline, peu tendre pour Eliza, s'en divertit :

— Mlle Lougrée verra demain son épave, elle en fera des vers, elle qui fait flèche de tout bois...

— Taisez-vous, Aline, enjoignit Mme Lhostis ; vous danseriez sur des cadavres ; vous êtes insupportable.

Le double sens du persiflage d'Aline heurta

Séverin et l'inquiéta ; il ne parut pas y prêter attention ; mais, ayant examiné la perche, il la mit sur son épaule.

— Je connaissais, dit-il avec un émoi bizarre, Pormieu, le patron de cette barque, un ancien du Mourillon, et les trois qui l'accompagnaient, Soulas, Jaïne, Vanino le mousse. Jaïne, s'il a péri, laisse huit enfants.

— Huit enfants ! s'écria Marie, pour qui ce chiffre était énorme. Il faudra nous occuper d'eux.

Séverin alluma sa lampe et l'exploration commença. Les naufragés n'avaient pu gagner la terre qu'entraînés dans le sens du vent. Il suivit donc la falaise en remontant vers l'intérieur de la rade, du côté des vieux bastions.

Il marchait au bord du gouffre et inclinait l'œil éclatant de son petit phare, tantôt sur le sable des criques, tantôt sur les gradins des pentes broussailleuses. Marie s'avançait à sa droite, vigilante, prête à le retenir, car, aux tournants obscurs, le sol rocheux, martelé par les ruissellements de tempêtes millénaires, tout en creux et en bourrelets, poisseux d'embrun, était glissant comme un rouleau frotté de savon.

Mais Séverin avait dans son pas une sécurité de somnambule. Il allait insoucieux des jets d'écume qui lui balayaient, par instants, les jambes ou se déchargeaient, comme de gargouilles, sur son capuchon. Aline, venant derrière et rasant les murs pour être moins arrosée, l'admirait tacitement. Il avait tant de fois défié le vertige des eaux bouillonnantes qu'il regardait à peine, au-dessous de lui, les lourdes vagues émerger de l'ombre, bomber leur dos, étirer leur crête, sauter à la gorge des roches goitreuses,

où elles rejaillissaient pulvérisées en averses de gouttes étincelantes, dans des chocs et des contre-chocs si voraces que celle qui surgissait ne se distinguait plus de celle qui refluait.

Le contact, le fracas, l'odeur de cette mêlée électrisaient ses muscles et son cerveau d'un nouvel afflux d'énergie. Il accueillait, comme un surcroît de vigueur, la turbulence des éléments. Eliza l'avait bien dit : la mer orageuse était, pour lui, en idée, une cavale qu'il empoignait par la crinière, qu'il eût aimé pouvoir chevaucher à cru. Pendant que ses yeux s'acharnaient à découvrir quelque chose qui eût la ressemblance d'une forme humaine, son esprit s'espaçait hors de l'action présente ; elle lui semblait à demi fictive et rêvée ; en même temps des faits lointains devenaient, dans sa vision, soudainement actuels. Il se représentait une manœuvre nocturne de débarquement qu'il avait faite, un hiver, aux environs de Brest, entre Très-Hir et Portzic. La mer était rude ; un de ses camarades, derrière lui, sautait de la chaloupe sur un ponton ; il entend la chute d'un corps au milieu des clapotis du ressac ; il se retourne ; le marin avait disparu. L'horreur muette de cette noyade, quand il y ressongeait, lui laissait un froid dans le dos.

— On se croirait un peu en Bretagne, exprima-t-il à Marie, sous la brume et le pulvérin des falaises tonnantes.

— Tu ne vois rien ? demanda-t-elle, tendue vers le sort des pêcheurs naufragés.

— Non, rien.

Ils avaient dépassé la villa, le pavillon, la porte du jardin et l'extrémité du mur à l'abri duquel s'était prolongé l'adieu. Son malaise fut singulier de reve-

nir au même endroit, avec Marie, une heure après. Il tira sa montre et pensa :

— Minuit moins vingt-cinq. *Elle* est en route.

Et, pesante comme la chaîne d'une ancre, la mélancolie de la séparation retomba sur sa poitrine.

Au delà du tertre que le gros canon dominait, allongé sur son affût, dans sa gaine de cuir, tel qu'un homme à plat ventre, la côte se redressait brusquement, commandait de très haut la mer, et on ne pouvait plus descendre à portée du flot, sauf au hasard d'un mauvais sentier, obstrué de ronces, où la pluie dévalait en cascades. Marie, attirant Séverin par le bras, lui dit, joue contre joue :

— Mon ami, nous n'allons pas continuer plus loin. Ces pauvres gens sont bien perdus. Rentrons.

Mais aussitôt elle se recula, offusquée d'une surprise :

— C'est drôle, fit-elle à mi-voix ; tu sens le parfum d'Eliza, le jasmin double.

Les autres soirs, après ses rendez-vous, il effaçait, par une minutieuse toilette, comme un criminel prudent, tout vestige de ses désordres ; cette fois, il était pris. Mais l'inopiné de l'alerte le trouva prompt à la défense.

— Tu t'en aperçois ? éclaircit-il aisément. J'ai lu tout à l'heure des poèmes qu'elle m'a prêtés, *le Triomphe de la vie*, d'Olivier Montendre ; elle y avait mis un signet ; je m'en suis caressé la barbe.

L'explication n'était qu'une moitié de mensonge. Marie l'avait vu feuilleter le livre et fleurer le signet. Le calme de son effronterie supposait pourtant une maîtrise inquiétante dans l'art de tromper, et il en fut honteux lui-même. A l'étage supérieur de sa conscience quelqu'un maugréait d'être engagé en de

misérables cautèles ; mais, plus bas, une autre partie de son Moi se tenait sur un qui-vive de guerre, pour sauver le secret d'une passion et le bonheur de deux femmes.

Marie accepta sans peine la réponse de son époux. Si un doute frôla sa pensée, elle l'écarta d'une chiquenaude : pouvait-elle admettre tout d'un coup la trahison d'une amie et l'infidélité d'un homme en qui sept années de tendresse avaient corroboré sa foi, exacte et pure comme l'alliance ajustée à son doigt?

D'ailleurs, une immédiate diversion dissipa cette idée sinistre. Séverin se disposait à la convaincre qu'il fallait s'obstiner dans la recherche des survivants possibles, lorsque la voix grasse d'Aline, dont l'accent provençal bombait les mots hyperboliquement, à quelques pas en arrière, interpella :

— Oh! madame, regardez donc!

Elle désignait le coin de l'adieu, l'angle protégé du vent où flottait encore, pour l'illusion de Séverin, le manteau gris d'Eliza. Et, là, une chétive lanterne vacillait, qu'une main suspendait dans la pluie noire. Séverin dirigea sur l'apparition le jet de sa lampe : une vieille femme se tenait debout, montrant une de ces figures en ruines que des siècles de misère semblent avoir laminées et peu à peu tatouées de cruels hiéroglyphes. Un long nez sans chair partageait ses joues mornes, tailladées, contrepointées de rides. Des mèches de sa chevelure, d'un gris plâtreux, se tordaient hors du fichu de laine qu'elle ramenait sous la salière de son menton. Ses mains paraissaient effrayantes, étant énormes, comme si toute la force de son être s'y fût concentrée; les cordes de grosses veines y entrenouaient leurs sail-

lies brunes ; les doigts étaient fendillés dans leur longueur, et jusqu'aux ongles, par des crevasses sanguinolentes. Elle n'était vêtue que d'un jupon verdâtre, d'un caraco bleu ; une méchante serpillière défendait, tant bien que mal, ses épaules d'où l'eau dégouttait. Mais elle avait l'air insensible au froid, à la tempête, à la pluie. Une anxiété visible crispait ses yeux tendus vers la rade ; ses cils tremblaient au bord de ses larges paupières fripées.

Elle détourna son regard sur la lampe de Séverin qui s'approchait, et dévisagea, la bouche entr'ouverte, cet inconnu, suivi de deux femmes, rôdant à pareille heure, dans cette nuit maudite. Entre ses lèvres violâtres, comme teintes de lie pâle, deux dents étranges brillaient.

S'effarait-elle de la rencontre ? Séverin déchiffra, au contraire, en son attitude, une satisfaction d'avoir trouvé, sur cette falaise déserte, des gens à qui parler.

— Vous cherchez quelqu'un ? prévint-il en l'abordant avec douceur.

— *Si*, répondit-elle d'un ton rauque, mais d'une langue zézayante et gauche, à la façon d'une Italienne ou d'une Corse qui articulait mal le français. Je suis la grand'mère à Giulio Vanino, le mousse de l'*Elisa*. Leur canot est parti hier matin. On attendait, ce soir, le petit. Je lui ai trempé la soupe, je lui ai coupé ses tartines. A onze heures, quand j'ai vu que rien ne rentrait, j'ai dit à Battistina : « Couche-toi, ma fille, hein ! Moi, je n'y tiens plus, je descends au port, il me faut des nouvelles. » Elle voulait m'arrêter : « Je ne veux pas que tu vas, qu'*i* me disait ; tu es folle, pauv'mémé. Est-ce que tu la feras rentrer, sa barque ? Tu mouilleras ta chemise et tu ne

sauras rien. » Et batacli, et bataclan. Mais, voyez-vous, quand j'ai une idée, je l'ai. Mon petit, je l'aime trop. Je n'ai que lui pour me câliner, hein ! Les autres, c'est dur comme de la caillasse. Lui, c'est comme un enfant de quatre ans. Si un malheur arrivait, ah ! pauvre de nous ! j'en deviendrais folle, comme elle disait. Je suis descendue au boulevard, le gardien du fort m'a dit qu'on ne savait rien de l'*Elisa*. Où qu'ils sont, bon Dieu ? Elle est une sans pitié, la mer. Je cracherais dessus. J'ai passé par ici, pour voir si je verrais quelque chose. Vous autres, vous ne savez rien, non plus ? J'ai tant prié saint Antoine ! Si c'était lui qui m'a menée sur votre route, hein ?

Elle avisa la perche brisée que Séverin appuyait à son épaule ; mais sa vue affaiblie ne discerna point, dans la pénombre, l'inscription. Tandis qu'elle mêlait ses doléances aux mugissements des rafales, Séverin et Marie se rencontraient dans une pensée : peut-être l'enfant sur qui elle s'attendrissait roulait-il, cadavre déchiré, au travers des brisants. Marie la pressa de venir jusqu'à la maison où elle boirait une tisane chaude avant de regagner, tout en haut de la rue Saint-Jules, les mansardes qu'elle appelait baroquement sa « kasbah ». Mais la pluie cessait ; la pauvresse refusa de s'attarder davantage. Séverin et Marie l'accompagnèrent quelques pas dans le chemin ; et, comme Séverin l'interrogeait sur sa vie, avec sa loquacité méditerranéenne elle en déroula, sans se faire prier, l'histoire.

Son père était un pêcheur de Bastia, émigré au Mourillon où il espérait gagner davantage. Il l'avait placée, à neuf ans, pour être polisseuse de marbre, chez un entrepreneur de monuments funèbres. Le

travail, en hiver, « n'était pas un régal », il fallait tenir dans l'eau froide, du matin au soir, ses mains toutes crevassées. Elle avait eu vingt sous de salaire, par journée, jusqu'à cinquante ans ; maintenant elle en obtenait trente. Elle avait épousé un portefaix, « une pâte d'homme ».

« Et il était fort, expliquait-elle. Ce n'était pas un homme, c'était un lion. Quand il avait cogné quelqu'un, on pouvait dire : « Celui-là, le poil ne lui sortira plus. » Moi, il ne m'a jamais *touchée*. Il allait dans les foires lutter avec des hercules, pas pour de l'argent, pour montrer son honneur. »

Mais Vanino le père était « porté sur la boisson » ; le métier voulait ça. Il avait succombé à quarante-cinq ans, « usé de l'estomac, usé de tout ». Des cinq fils qu'il avait eus, quatre étaient morts, avant d'être élevés, d'une méningite. Le plus jeune « faisait le savetier », parce qu'il clochait d'une jambe. Il s'était marié, trois enfants lui étaient venus ; mais il n'avait pas atteint ses trente ans qu'une angine l'emportait ; sa femme l'avait suivi sept mois plus tard, laissant sur les bras de la grand'mère deux filles et un marmot à peine sevré.

« Nous sommes quatre chez nous, continua-t-elle, et le loyer qui fait cinq ». Les deux filles travaillaient « dans la couture » ; mais elles ne pensaient qu'à rire, à s'attifer, à danser; « du cœur, pas plus que sur ma main ».

Elle revint aux qualités de son Giulio, un si beau petit, et si doux, *qui avait de l'amour*. Par malheur, il avait voulu être marin : « On l'avait placé comme serrurier, ça ne lui allait pas; comme ébéniste, ça ne lui allait pas. « Je veux être marin, je veux être marin ». — De ce temps, le v'là frais dans la marine.

Si la secouée de cette nuit pouvait le guérir! Le reverrons-nous seulement? Ah la! la! bonnes gens, il faut s'en voir. A des moments, tout s'en mêle. J'en ai ramassé des peines et de la fatigue, dans mes soixante-huit ans. Il est le plus fort lutteur, le Bon Dieu. Que pouvons-nous contre? Il n'y a que se jeter à Lui. Tout de même, je lui en dirais, s'Il me prenait mon petit. De quoi qu'Il nous jalouse? Pour qui souffrons-nous? »

Elle s'éloigna, ses bottines clapotant dans la boue, l'échine courbée en avant sous la serpillière effrangée ; hâtive et nerveuse, malgré son âge, une de ces créatures de combat qui sont bâties pour tenir longtemps, « crucifiées de travail », et plus fortes que leur misère, après s'être colletées soixante ans avec elle.

Séverin la regarda s'enfoncer entre les deux murs du chemin, au delà du reverbère, ainsi qu'il avait vu disparaître Eliza. Son dernier mot : *Pour qui souffrons-nous?* lui laissait dans les fibres comme une épine. De la catastrophe probable qui allait écraser l'unique bonheur terrestre d'une vieille indigente à la vie d'esthète qu'il s'était assurée, à ses enivrements de luxurieux, il perçut tout d'un coup une relation incertaine, mais poignante. Fallait-il donc que les uns pâtissent pour que les autres fussent heureux? Durant les minutes mêmes où il avait étreint Eliza une dernière fois, les pêcheurs désemparés s'en allaient à une mort sauvage. Le désastre de ces hommes expiait-il ses transgressions? Une telle hypothèse était trop accablante; il la bouscula. Cependant, un trouble descendit dans sa conscience, plus profond que le tourment d'avoir quitté sa maîtresse.

Il rentra sans mot dire, vaincu par une sorte de stupeur. Une soif véhémente le brûlait. Il s'arrêta

dans la salle à manger, voulant avaler un verre d'eau fraîche. Une ombre que sa lampe déploya au plafond lui fit lever la tête ; il découvrit, collant sur la moulure de la rosace ses pattes membraneuses, un gecko, un lézard à tête plate, dont les gros yeux, surpris par la lumière, se dilataient d'une horreur vague. Cette bête inoffensive s'était réfugiée là pour dormir au chaud. Mais son aspect hideux lui déplut, comme un mauvais présage.

Monté, il traversa sur la pointe des pieds la chambre où dormaient Albert et Ferdinand. De leurs lits candides, pas un bruit de souffle ne s'élevait ; pourtant, la douceur d'une présence vivante habitait l'air tranquille et tiède. Au sortir des rafales et de ses commotions passionnées, ce calme, cette pureté allégea son être.

Dans sa chambre, Marie l'avait devancé ; elle s'était mise à genoux et disait tout bas sa prière du soir. Il esquissa, selon son habitude, un rudimentaire signe de croix, marquant par là, que, sans être dévot, il se joignait à elle d'intention.

Pendant qu'elle se déshabillait en son cabinet de toilette, il s'approcha d'une des fenêtres dont les volets n'étaient pas clos et appuya son front contre la vitre gondolée sous le vent glacial. Il l'ouvrit, se pencha pour examiner encore le littoral et la mer. L'immense gémissement des espaces orageux s'engouffra dans la maison.

Le disque tronqué de la lune décroissante échancrait d'une clarté fauve le cercle des nuages courant sur elle, pareils à des oiseaux affolés. Elle faisait saillir les têtes ruisselantes des récifs. La barque, toujours au même endroit, dansait, bondissait et retombait, comme disloquée, entre les lames.

Ses yeux embrassèrent instinctivement le désert lumineux de l'horizon. Au bord du ciel bleui des étoiles diamantaient la mer. Miroitante, plus haute et formidable, elle gonflait son dos luisant et noir comme la peau d'un congre; des éclairs de glaive brisaient la crête des vagues, de l'or en ébullition roulait dans leurs cascades d'écume. Sous le vol rompu des nuages, la jetée brune du petit port, coupant le brasier lunaire, le promontoire qui, en face de la Mitre, tranchait les flots comme l'étrave d'une carène, s'éclairaient ou s'assombrissaient. Les pulsations du phare, les nuées en lambeaux et l'astre lui-même, tout semblait emporté par une giration délirante. Combien souvent, éperdu de violence, Séverin s'était-il approprié l'orbe houleux, empli de lune, des eaux sans bornes! Mais cette nuit, leur agitation magnifique lui paraissait vide, insuffisante à noyer sa tristesse. La pensée d'Eliza débarquant, seule, à Marseille, parmi la cohue des voyageurs anonymes et la pitié pour les pêcheurs perdus heurtaient en son cœur un flux et un reflux d'amertume.

Comme, au bout d'un instant, il refermait la fenêtre, un baiser chatouilla son cou, et Marie, en chemise, les cheveux dénoués, lui dit à mi-voix, sur un ton de légère impatience :

— Eh bien! Qu'attends-tu pour te coucher! A quoi rêves-tu?

— Je songe, répondit-il, aux marins de la barque. Est-ce lamentable, cette impuissance de l'homme pour l'homme! Ils sombraient à cinquante pas de nous, et nous n'en savions rien!

— J'y songeais aussi, fit-elle plus sérieusement; j'ai prié pour leur âme. Je me demande, Séverin, si

nous n'avons pas trop de bonheur, quand d'autres en ont trop peu...

Il se dévêtit sans hâte et se coucha, mais ne put s'endormir, alors que Marie, paisible, s'abandonnait au sommeil entre ses bras.

La pluie avait recommencé; au-dessus de leur tête, l'eau d'une gouttière battait régulièrement le plafond, comme si un marteau eût cloué un cercueil. Il se leva, monta au grenier, empila des linges sous le point de chute afin d'amortir le bruit. Recouché, il s'étonna d'être si nerveux. Peu à peu, les vibrations fiévreuses de ses tempes s'assourdirent ; une torpeur détendit ses membres. Les fracas du dehors se perdaient en sa somnolence, semblables au brouhaha d'une grande ville ou à la rumeur d'une bataille lointaine.

Mais le cri des agonisants s'obstinait à résonner contre ses oreilles, le cri des hommes qui, peut-être, étaient morts parce qu'il avait voulu trop vivre.

III

LE PAVILLON D'ÉMERAUDE

Lorsque le canon de l'arsenal, à l'aube, secoua les murs de la villa, Séverin s'éveilla une première fois, puis se rassoupit, bercé par la cloche dolente, dont les tintements, à lents intervalles, tels qu'un glas, avertissent, dès six heures, les ouvriers du Mourillon. Cette cloche lui rappelait celle de l'église des Carmes, de sa paroisse d'enfance, à Brest, et les matins langoureux où, après l'Angélus, il se rendormait délicieusement.

Le soleil, un peu plus tard, touchant de biais une vitre, ricocha jusqu'à ses paupières. Mais il n'ouvrit les yeux que vers huit heures, car il répugnait à sauter sans transition du pays des songes dans l'état de veille. Distinguait-il tout à fait en quels moments il cessait d'être un dormeur ? Sa passion brouillait les limites de l'imaginaire et du vrai ; sous les apparences d'une vie frénétique, il demeurait engourdi, lié d'un sommeil qu'il ne pouvait plus dissiper.

En se retrouvant debout sur le tapis de sa chambre, il sentit son âme morne comme le vestibule d'un mauvais lieu, à l'aurore, quand un silence de lassitude succède à l'orgie nocturne et que les odeurs stagnantes s'aigrissent dans l'air glacé. La perver-

sion, l'ignominie secrète d'une existence *à double jeu* l'avait maintes fois écœuré de lui-même. L'éloignement d'Eliza allait le mettre en face de son dégoût, libérer ce qui restait sain au fond de sa substance morale. Néanmoins, l'idée fixe oppressait encore sa volonté. Un fumeur, après une nuit d'opium, a beau se voir prostré, amoindri ; la somme des jouissances antérieures est plus forte que sa lassitude ; il sait qu'il recommencera.

Séverin se croyait simplement triste d'être privé d'Eliza. Sa mémoire reprenait une à une les circonstances de leur dernier rendez-vous. Il se redisait les phrases de sa maîtresse selon la puérilité inlassable de l'amour maniaque, ou continuait avec elle un dialogue fictif; des sursauts de tendresse l'élançaient vers l'absente, et il se consternait de penser qu'avant six mois ou plus il ne la reverrait point.

Ces réminiscences et ces remous de sentiment se prolongeaient dans les zones diffuses de sa vie mentale; sa première réflexion lucide fut de constater : « J'ai dormi comme une brute. » Il se reprocha cette sécurité animale de son repos ; Eliza n'avait-elle pas dû traîner une nuit atroce ? Confusément, il éprouvait, malgré tout, un plaisir à vérifier la belle résistance de sa machine corporelle.

Marie, levée bien avant lui, avait entre-bâillé, en sortant, les deux fenêtres. Séverin les ouvrit toutes larges et respira, comme un parfum, la splendeur du jour nouveau. La terre humide elle-même sentait bon. Aux émanations des eucalyptus et des pins s'amalgamait l'haleine mâle du flot s'ébrouant sur les algues. Sans le départ d'Eliza et les menaces qu'il impliquait, Séverin se fût donné à toute l'illusion du matinal printemps.

Les lauriers, les houx du jardin pétillaient de soleil; le tronc lisse d'un sycomore brillait comme argenté. Entre les feuilles tendres d'un arbuste bougeaient de menues fleurs cramoisies. Une fraîcheur ambrée tremblait autour des tiges d'un palmier, infléchies comme des jets d'eau qui retombent. Il y avait, sur le front grave des pins, presque un sourire. Le ciel, rincé par des heures de pluie, semblait fait d'un azur neuf et lustral. La mer, encore troublée, verte au large ainsi qu'un vaste pré frissonnant, dépliait contre la Mitre ses volutes de cristal d'où rebondissaient des fulgurations. Il reconnut, au flanc d'une roche, le bordage bleu de l'*Elisa*, toujours échouée; elle regimbait sous le fouet des lames, à la façon d'une jument qui rue entre les brancards et ne peut pas avancer.

— Je vais savoir, pensa-t-il, si j'eus tort d'espérer et de chercher.

Devant la terrasse, les enfants jouaient à la paume, criaient. La voix pétulante et dominatrice d'Albert couvrait celle de Ferdinand, douce comme une voix de fille. Mais Ferdinand, le premier, aperçut à la fenêtre Séverin ébouriffé :

— Voilà petit père. Bonjour, papa; as-tu bien dormi?

— Bonjour, papa, reprit Albert. Tu sais, nous sommes allés voir le bateau de cette nuit.

— Est-ce que tu nous permets, continua Ferdinand, de monter t'embrasser?

— Tout à l'heure, quand je vous appellerai.

Il passa dans son cabinet de toilette, et, mis en train par une douche vigoureuse, il envisagea résolument les péripéties à prévoir : quelle conduite Mme Lougrée tiendrait-elle après la fugue de sa nièce?

Elle avait la lettre en main. Irait-elle clabauder partout son indignation? Ou son amour-propre social l'induirait-il à couvrir d'un prétexte honnête ce départ clandestin? Si elle venait, à Marie et à lui, poser la question : « Avez-vous des indices, vous, ses intimes, ses confidents, sur les motifs de sa fuite? Savez-vous où elle est? » c'était là qu'il faudrait jouer serré, se défendre contre les méfiances de la redoutable spirite et prévenir, chez Marie, l'éveil de soupçons désastreux.

Il revint dans sa chambre pour finir de s'habiller. La chambre du ménage Lhostis superposait à la simplicité familiale de meubles antiques les goûts fantaisistes d'un marin nomade et d'un dilettante incertain. Derrière le lit de chêne, singulièrement large, étaient tendues des étoffes persanes où des soldats multicolores, coiffés de turbans, brandissaient des piques et des sabres; au milieu de cette draperie pendait un petit crucifix d'ivoire. Un Bouddha, les yeux baissés vers son nombril, occupait la cheminée qui avait, au lieu de glace, une tapisserie japonaise à fond bleu figurant un magot brodé en jaune, accroupi contre un encensoir. Les ferrures d'une armoire bourguignonne se miraient obliquement dans une pompeuse glace Empire, couchée en long sur la paroi, face au lit. Une chiffonnière en bois des Iles, qui appartenait aux Lhostis, comme le cartel du bas, depuis le règne de Louis XV, portait la corbeille à ouvrage de Marie; sur les murs voisinaient des cadres composites : une gravure d'un Christ du Vinci et une Bacchanale de Poussin ; un moine mort de Vélasquez et une danseuse dessinée par Degas. Séverin sentait peu l'incohérence de tels assemblages : en se claquemurant sous la discipline d'un seul principe il aurait cru

se diminuer. Mais, tandis qu'il fuyait, en désir, avec Eliza, vers une Espagne où rien ne les empêcherait d'être heureux, une réaction de contraste ranimait pour son esprit les choses familières d'un intérieur dont il s'était abstrait longtemps. Sa maison paraissait lui dire : « Moi aussi, j'existe. » Et sa vue faisait le tour des objets dont sa chambre était pleine, comme s'il eût reconnu d'anciens amis, négligés et fidèles.

Il repensa aux enfants qui attendaient un signe de lui. Avant qu'ils montassent, Marie elle-même entra, et, l'ayant embrassé, lui dit :

— J'ai envoyé Aline au port. On n'a aucune nouvelle des pêcheurs ni du mousse. Ils ont sûrement péri.

L'évidence de la catastrophe replongea Séverin dans l'hypothèse qu'il avait éludée : quelle invisible chaîne liait ces quatre morts et ses folies secrètes? Tout désordre, si une Justice est l'axe du monde, doit être contrepesé par un équivalent de souffrances. Sa logique n'aurait su arguer d'absurde cette loi divine. Mais, gêné par des conclusions qui l'appréhendaient lui-même au collet, il se garda d'y réfléchir. Il proposa seulement à Marie d'aller voir les familles des naufragés, de leur distribuer le nécessaire, et, si les cadavres reparaissaient, d'assurer des obsèques décentes. Dans l'exaltation de sa générosité s'insérait ce désir obscur : compenser le mal dont il pouvait être la cause. Marie, n'ayant point les mêmes motifs, pondéra son mouvement :

— Nous ferons ce qu'il est raisonnable de faire.

Tous deux descendirent; les enfants se précipitaient sur l'escalier, à leur rencontre; Séverin vit Albert, plus empressé que d'habitude, lui sauter le premier au cou :

— Papa, sais-tu ce qu'il m'a dit Ferdinand? Il m'a dit : « Quand la mer est grosse, les poissons, comment dorment-ils? *Ils doivent se boucher les oreilles.* » Est-ce que les poissons ont des oreilles? Avec quoi veux-tu qu'ils se les bouchent?

— Pourquoi ils n'en auraient pas? protesta Ferdinand, humilié d'avoir pu articuler une sottise.

Dans la salle à manger, tout en déjeunant, Séverin leur expliqua de quelle manière étaient faits les poissons. Ils l'écoutaient, debout contre la table, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, leurs prunelles nettes et avides collées aux siennes, attentifs à ses enseignements, comme s'ils entendaient parler la Sagesse.

Ils s'égalaient presque par la taille, bien qu'Albert eût deux années d'avance sur Ferdinand.

Large déjà d'épaules, avec des mollets basanés, Albert se développait plus en force qu'en longueur. Ses cheveux étaient bruns, comme ceux de son père, et drus. Mais il reproduisait les yeux azurés de Marie et le type bressan des Burdéron : les lignes ovales du visage, la rectitude des lèvres et du nez, la mâchoire énergique. Quelque chose de franc, de délibéré, on pouvait dire de militaire, s'annonçait dans ses attitudes.

Ferdinand, plus élancé, avait, comme Séverin, des yeux vert de mer, dont la nuance semblait changer selon le ciel, les arbres, les rideaux qu'ils réfléchissaient. Ses bras effilés, la souplesse un peu molle de ses membres, sa bouche menue disaient une complexion plus féminine que robuste. Des cheveux abondants, d'un blond d'ostensoir, ondulaient en mèches fluides autour de sa tête longue au front très bombé — le front des Lhostis; — la blancheur de son teint était lumineuse, et il rougissait au moindre

émoi. De cet enfant affectueux, sensible à l'excès, Marie disait, entre intimes, qu'il tenait à elle, « comme si le cordon n'avait pas été coupé ».

La venue d'Aline, apportant le courrier, détourna Séverin de son exposition.

— Mais, papa, qu'est-ce qui a fait les poissons? s'enquit Albert, allant, selon l'instinct de l'enfance, jusqu'au terme métaphysique de sa curiosité.

— Es-tu bête? s'écria Ferdinand qui saisit au bond une revanche à prendre sur son aîné. Le bon Dieu a fait les poissons, il a fait les oiseaux, il a fait les singes, il a tout fait.

— Et, où il est, le bon Dieu?

— Il est partout, mes chéris, vous le savez bien, intervint leur mère; elle s'était assise un instant et décachetait une lettre. Il voit les enfants qui sont sages, et, les hommes qui font le mal il les voit aussi.

— Alors, interrogea Ferdinand qu'elle laissa, ainsi qu'Albert, s'établir sur ses genoux, il est dans notre chambre, il est dans le pavillon, il est dans le sucrier, il est dans le pain?

Elle essaya de leur faire entendre comment Dieu pouvait animer toutes choses, sans être limité par rien, de même que la lumière pénètre sous l'eau et ne cesse pas d'exister dans le soleil.

— C'est drôle, cette histoire de bon Dieu, fit Albert, en regardant son père qui se taisait et ouvrait un volume avec dédicace envoyé de Paris.

On entendit, au seuil du corridor, claquer les galoches du commandant. De l'allée des myrtes où il jardinait il avait vu le facteur sonner; et il n'attendait point qu'on lui portât ses lettres; en recevoir était une de ses joies quotidiennement espérées, un stimulant pour sa volonté lasse d'homme sans emploi,

qui « attelait, comme il pouvait, les matins aux soirs », se jugeant presque inutile. Il arriva, en chaussons, sa calotte noire sur la tête, mais déjà rasé, sa moustache lustrée, son gros veston à pattes net de poussière et impeccable, car il conservait en sa tenue le pli de l'astiquage, le goût d'une exquise propreté. Bien qu'il se déclarât « fini », son buste s'appliquait à ne point se voûter ; sa démarche, malgré la raideur de ses genoux, voulait se maintenir allègre. Il faisait cliqueter ses doigts à la manière de castagnettes, soit par manie, soit pour égayer ses petits-enfants.

Séverin se leva, lorsqu'il le vit entrer; ils se tendirent la main ; le gendre s'informa si la nuit de son beau-père avait été bonne.

— Pas fameuse ! Tout craquait dans la maison. Et il paraît que tu as organisé une expédition, comme qui dirait la recherche de La Pérouse sur les récifs de Vanikoro. Tu vois, on m'a déjà fait *le rapport au colonel*, ajouta-t-il en clignant de l'œil vers Albert et Ferdinand ; ils s'étaient levés aussi, et coururent, en riant, se pendre aux bras de leur grand-père.

Un faire-part de deuil était à son adresse ; il regarda le nom du mort, fronça ses sourcils tortus et grisons :

— Tiens ! Ce pauvre Caudrier ! Il était passé commandant la même année que moi. La dernière fois que je l'ai revu — en 93, — il m'a dit : « Je ne sais que faire de ma peau ; je retourne au Tonkin. Toi, tu as des raisons de rester. Moi, je n'ai que mes fusils, ma selle et mes chiens. » C'était lui qui prétendait qu'on n'est jamais malade, si on *veut* ne pas l'être : « Le moral est tout. » A quoi je lui répondais : « Quand tu as une bonne dysenterie bacillaire, va-t'en voir si le moral y est pour quelque chose. »

Décidément, conclut-il, abaissant sa voix barytonante, je verrai partir tous les plus jeunes que moi. A quand mon tour ? Je ne tarderai plus guère à changer de garnison.

Ces derniers mots composaient une de ses phrases d'habitude. Séverin, le plus souvent, se dispensait de la réfuter ; Marie s'en faisait un devoir, sachant bien qu'il tenait ce langage, pour s'entendre contredire et assurer d'une longue vieillesse :

— Quelle hâte as-tu de nous quitter? On dirait que nous te rendons la vie malheureuse.

— Oh! dit-il en se grattant l'occiput, du moment qu'on n'est plus bon à rien... Allons, mes petits, arme sur l'épaule! C'est l'heure.

Albert et Ferdinand s'élancèrent devant lui dans la chambre ensoleillée qui leur servait de salle d'étude. Chaque matin, de neuf à onze heures, le commandant se donnait à l'instruction de ses petits-fils. Séverin avait décrété qu'il les enverrait, le plus tard possible, aux écoles publiques : le surmenage qu'on exige de tendres cervelles, la promiscuité des enfants, leur agglomération immobile dans la puanteur des classes lui semblaient une des causes majeures de la débilité moderne. M. Burdéron s'était chargé de leur enseigner l'arithmétique, la géographie, — une de ses vieilles passions, — et l'histoire. Marie se réservait l'instruction religieuse, la lecture, l'orthographe. Séverin assumait les sciences naturelles, la natation et la gymnastique. Les heures de travail assidu ne dépassaient jamais trois par jour. La distance d'âge qui séparait Ferdinand d'Albert n'était point une gêne dans cet enseignement ; Albert, plus instable, ayant, comme disait son aïeul, « la rétentive moins bonne », se laissait aisément rattraper par son cadet.

Le commandant s'arrêta au milieu du vestibule, dégourdit, une minute, contre le calorifère, ses doigts rugueux. Séverin l'accompagna ; lui-même s'était fait un emploi du temps, qu'il suivait ou négligeait selon son caprice, et, ordinairement, de neuf heures à midi, dans le silence du pavillon d'émeraude, il utilisait les claires idées du matin pour avancer de quelques pages son drame : *Mélusine*, dont le second acte allait être achevé. A moins qu'il ne se perdît au fond d'une lecture ou dans ses chimères amoureuses.

— Sais-tu, lui demanda M. Burdéron, qu'Aline, en revenant du port, a ramassé un morceau de rame bleue, sans doute une autre épave de la barque ? La pauvre Eliza porte malheur même à son nom.

— Vous croyez, repartit Séverin d'un air vaguement ironique, que son nom a la moindre part en cet accident !

— Etes-vous comme moi ? observa Marie qui les avait rejoints, je trouve, depuis plusieurs semaines, Eliza toute changée. Elle pâlit, sa mine s'étire, je la sens plus morose que jamais. J'ai tenté de la confesser. Elle a eu beau me soutenir qu'elle n'avait rien, je suis sûre que, dans sa vie, des choses anormales se passent.

— Tu crois ? fit Séverin d'un ton négligent. Elle a toujours été si douloureuse ! Je le lui ai dit plus d'une fois : « Vous inventeriez la tristesse, si elle n'était pas née avant vous. »

— C'est exact, appuya le commandant. Et il s'éloigna, ponctuel à sa tâche de pédagogue, comme jadis à son bureau du quartier.

— Oh ! reprit Marie, n'insistant plus sur Eliza, je vais te montrer notre acquisition, le petit chien que m'a envoyé Mme Pradel. Je l'ai baptisé Lion ; il a la

tête d'un lionceau ; les enfants l'ignorent ; autrement, ils ne tiendraient pas en place.

Elle et lui sortirent dans le jardin ; Marie fit le tour de la villa jusqu'à l'office, où Philomène, la cuisinière, régalait Lion d'une bouillie, et revint avec le chien sous son bras. C'était un petit dogue de six semaines, dont les membres potelés, patauds et flexibles, sentaient encore le lait de sa mère. Une caresse étonnée sortait de ses yeux bleus et moites ; mais son mufle noirâtre se bossuait déjà de plissures hargneuses ; il montrait des dents pointues. Marie le déposa sur la pelouse ; il se mit à gambader, la queue en l'air, mordillant le gazon, mordillant les fleurs, et, tout d'un coup, jappa contre Séverin, puis barbota entre ses jambes et sous la robe de Marie.

Elle se divertissait de ses folâtreries ingénues ; proche elle-même des animaux par la simplicité joyeuse de sa nature, elle ressemblait, lui dit Séverin, « à une biche qui court dans les bois, au temps où l'herbe pousse ». Et il songea :

— Pourvu que jamais elle ne *sache !*

Le brillant de ses yeux, la fraîcheur hâlée de ses joues avivaient sa triomphante jeunesse. Séverin admirait le luxe ardent de la chevelure qu'elle avait, quelques heures auparavant, démêlée sur son dos nu. Il se disait que la perfection du bonheur terrestre serait de posséder deux femmes, l'une, comme Marie, capable de satisfaire son désir d'une félicité calme, ordonnée, solide ; l'autre, comme Eliza, pouvant correspondre aux raffinements de son intelligence et aux complexités de ses rêves.

Mais elle aperçut des tiges de rosiers, renversées, la nuit, par la tempête, elle se baissa pour les relever.

— Je te laisse, dit-il, je vais à mon travail.

Il pénétra seul dans le pavillon. Un poêle de faïence, allumé depuis un moment, y développait une chaleur douce qui s'ajoutait à la tiédeur du soleil. Sous le parfum âcre de cigare dont la pièce était imbibée, il reconnut les subtiles insinuations du jasmin double ; et, quoiqu'il eût remis en ordre les coussins, l'étoffe brune du divan gardait une légère empreinte du corps d'Eliza. Rentrer en ce lieu, le lendemain, c'était recommencer le déchirement de la veille.

— Quand reviendra-t-elle ici ? Jamais peut-être. Ou ce ne sera plus comme avant... Elle serait morte, quelle différence y aurait-il? *Un mort est un absent qui n'écrit pas.* Elle écrira, mais une fois toutes les semaines ; d'une lettre à l'autre, son silence ne sera pas moins lourd que si elle avait quitté les régions des vivants...

Il adressa un coup d'œil sans attrait aux livres de sa bibliothèque, à sa table de travail, une table d'une pauvreté voulue, en bois blanc, soutenue par des lattes en forme d'X. Son œuvre ne lui disait rien. A quoi d'autre penser qu'à l'absente? Malgré tout, il tenait à sauver des heures défuntes une image aussi nette que le lui permettait son chagrin. Cet effort méditatif secoua son affaissement.

Il avait cette bizarrerie d'être, par complexion, porté au vague, à l'incertain ; et pourtant il s'évertuait vers une ferme prise des réalités ou même des songes ; habitude qu'il devait, pour une part, à sa culture scientifique. Il appuyait fortement sur les idées ; son analyse s'y enfonçait comme la torsion d'une vrille dans une paroi. Il voulait étreindre les choses comme s'il ne devait plus se rencontrer avec elles.

« Tout regard, notait-il un jour, est un adieu. Il ressemble au suprême baiser qu'on donne à un mourant. L'extase où l'on voit un être d'une vue pleine et profonde est unique. »

Durant sa liaison il avait consigné, sous forme de récit impersonnel, ce que chaque moment d'amour lui révélait sur Eliza, mais en négligeant presque de noter ce qu'il éprouvait lui-même ; car il la regardait vivre en lui plus qu'il ne se regardait vivre en elle. Le manuscrit où il écrivait ce journal de sa passion était enfermé dans une petite armoire bretonne, en chêne, à deux corps, dont les panneaux antérieurs, ayant jadis meublé quelque stalle d'église ou une sacristie de campagne, montraient des figures de saints, sculptées d'un ciseau fruste. Une serrure à secret bloquait l'un des tiroirs ; il l'ouvrit, en tira les feuillets intimes, et s'assit à sa table, commença l'histoire de son dernier rendez-vous.

Tout d'abord, en déroulant les phases de cette séparation, il fut troublé au point d'entendre sourdement son cœur qui battait trop fort. Se souvenir était, pour lui, plus que posséder. Les vibrations de ses désirs s'amplifiaient au vif de sa chair, dans les circuits de sa pensée. Peu à peu, son intelligence réagit sur cette agitation, la clarifia ; et sa plume allait, tranquille, minutieuse comme celle d'un témoin qui s'attache à ne rien omettre d'essentiel. Mais, subitement, il s'arrêta, réfléchit :

— De nos soirs heureux que me restera-t-il ?

Aussitôt lui revint en mémoire l'aveu du pauvre Villon passant au crible les erreurs de sa jeunesse :

« *Que m'en reste-il ? Honte et péché.* »

Comme une voix malencontreuse, le vers du vieux poète chrétien sonna dans des profondeurs oubliées.

Séverin repoussa l'admonition, en apparence, fortuite : se laisser aller à des soliloques pénitentiels, n'eût-ce pas été un commencement de trahison envers Eliza, alors qu'il avait juré de ne la délaisser jamais ? Et il aima mieux se faire cette pitoyable réponse :

— Ce qui m'en restera ? Ces pages que nul n'aura lues, sauf moi… Si encore je ne me vois pas réduit à les détruire…

Une inquiétude plus proche traversa la mélancolie de ses notations. La cloche du portail venait de tinter ; sans doute le boulanger qui apportait le pain. Mais la tante d'Eliza n'allait-elle point venir, soit pour faire des confidences à Marie, soit pour l'interroger lui-même ? A tout hasard il prépara son attitude. C'était le moment d'appliquer la maxime de son grand-père Lhostis, le capitaine de vaisseau :

« On doit toujours avoir au côté *son petit sabre d'abordage*. »

Un second coup de cloche retentit, nerveux celui-là, presque impérieux.

— Ce doit être elle, conclut Séverin.

Par prudence, il interrompit son travail, remit dans le tiroir à secret le cahier dénonciateur. Ensuite, il ouvrit une vitrine, où des cartons logeaient, classées avec ordre, les plantes de son herbier marin. Il examinait paisiblement une phycodris sinuosa, algue à feuilles de chêne, d'un rouge brun qui, au soleil, se nuait en vert et en jaune, lorsque, sur le sable du jardin, un pas de femme se fit entendre, et Marie, bouleversée par une émotion insolite, se précipita dans le pavillon :

— Mme Lougrée est là, elle veut te voir. Il arrive quelque chose d'extraordinaire. Eliza a disparu hier, dans la nuit, sans prévenir personne. Sa tante a trouvé,

ce matin, sur sa cheminée, une lettre où elle l'avertit de ne pas se mettre en peine. Elle lui demande pardon de s'en aller brusquement, et lui expliquera, dit-elle, plus tard, sa conduite. Je ne suis qu'à moitié surprise, mais cette affaire me navre. Voilà une fille perdue dans l'opinion publique ; je ne l'aurais pas crue capable d'une sotte escapade. Mme Lougrée veut savoir si nous en soupçonnons le motif, ou avec qui elle a pu partir.

— J'y vais, répondit-il, en refermant sa vitrine, l'air péniblement étonné. Les premiers mots de sa femme, bien que prévus, l'avaient glacé dans les moelles : l'entretien à subir pouvait prendre la tournure d'une comparution devant un juge. Cependant, au fond de lui-même, il respira : de toute évidence, à la manière dont Marie lui annonçait l'événement, ni elle, ni Mme Lougrée ne le supposaient coupable.

— Pourquoi, dit-il au milieu du jardin, Mme Lougrée se figure-t-elle que sa nièce n'est point partie seule ? Nous la connaissions fantasque. L'explication de sa fugue est peut-être très simple. Elle avait assez de vivre avec cette vieille toquée. Ne trouvant pas de raison plausible pour lui fausser honnêtement compagnie, elle a fait un coup de tête...

— C'est étrange, objecta Marie, qu'elle m'ait si bien caché son projet.

Près de la cheminée du salon, assise au bord d'un fauteuil, haute et raide sous un ample manteau noir, Mme Lougrée parut à Séverin plus sinistre qu'une Erinnye. Une aigrette de jais, altière, presque menaçante, tremblait sur la capote qui pressait ses bandeaux, noirs comme sa robe — elle se vantait de n'avoir, à soixante-cinq ans, « pas un fil blanc dans ses cheveux » ; — son nez de chouette se courbait

entre ses longues bajoues pâles; deux diamants, à ses oreilles, s'irisaient de feux bleuâtres ; la solennité de ses yeux fixes était hagarde; une sorte de magnétisme démoniaque effluait de sa présence opprimante. Un observateur frivole n'aurait aperçu en elle que la majesté froide d'une personne longuement habituée à trôner. Séverin *sentit* alors comme le souffle de l'abîme où plongeait la vie occulte de cette femme, « de cette sorcière », se dit-il, et un recul d'horreur lui vint en la saluant. Il lui tendit pourtant la main avec la nuance d'effusion qui sied dans une conjoncture affligeante, mais sans oublier qu'un ex-lieutenant de vaisseau reste l'inférieur d'une veuve de contre-amiral.

— Je n'en reviens pas, fit-il à mi-voix.

— Monsieur, commença Mme Lougrée d'un ton encore plus bas, comme si elle eût deviné quelqu'un aux écoutes à la porte du salon, vous savez le coup que j'ai reçu. Je n'en soufflerai mot à personne; je ne veux pas que le nom des Lougrée soit entaché d'une ombre fâcheuse. Corentine, ma cuisinière, est à moi depuis trente ans, c'est une fille sûre: elle seule et vous, vous avez mon secret. Nous laisserons croire à tout le monde qu'Eliza est partie, brusquement rappelée auprès de son père. Je requiers donc de vous d'abord le silence absolu...

Séverin et Marie firent ensemble un signe de tête qui équivalait à une promesse de totale discrétion. Mme Lougrée poursuivit un peu plus haut, d'une voix sèche où sourdait une rancune concentrée :

— Vous étiez bons envers cette ingrate, elle semblait mettre en vous deux plus de confiance qu'en personne autre de nos relations. C'est pourquoi je veux que vous sachiez. Peut-être m'aiderez-vous à com-

prendre et à trouver. J'avais recueilli ma nièce chez moi, quand j'aurais pu la laisser gagner son pauvre pain ou pâtir sous les avanies d'une marâtre. Je l'ai gâtée, j'ai eu pour elle toutes les faiblesses. Je comptais l'avantager dans mon testament. En récompense, voilà son procédé.

Elle tira de son manchon la lettre qu'elle avait déjà communiquée à Marie. Séverin la lut lentement, quoiqu'il la connût trop bien. A contempler l'écriture de sa maîtresse, cette écriture menue, extraordinairement déliée, où les mots se terminaient par d'enlaçants jambages, une volupté amère le saisit, et il eut peur de se trahir, tandis que les deux femmes observaient son impression.

— Cette lettre, dit-il en la rendant à Mme Lougrée, est assurément déconcertante. Je conçois, madame, votre dépit. Mais à quoi bon chercher la cause d'un acte injustifiable ?...

— C'est, au contraire, interrompit Mme Lougrée, l'énigme, le Sphinx que je veux serrer à la gorge. Je veux établir avec certitude pourquoi elle est partie, où elle est, avec qui elle est.

— Une chose m'inquiète, déclara Marie que son idée préoccupait ; pourquoi m'a-t-elle, avec tant de soin, dissimulé ses intentions ?

— Mais, ma chère, répliqua Séverin, se retournant vers elle d'un air impatient, elle a probablement suivi cette règle de méfiance : « Ce qu'un sait, tous le savent. » Il est clair qu'elle aurait mieux fait de dire à sa tante et à toi : « Je pars, j'ai telle ou telle raison. » Mais vous lui auriez objecté ceci et cela, reproché son humeur changeante, rendu impossible ce qu'elle méditait. Elle a simplifié et brusqué en n'avertissant personne.

— J'avais remarqué, insista Marie, chez elle, une grande tristesse ; sa mine n'était plus la même...

— Sa démarche non plus, renforça Mme Lougrée, et d'autres indices...

Il y eut un bref et pesant silence ; pour échapper à l'angoisse dont cette enquête, en se resserrant, le torturait, Séverin se jeta lui-même au-devant de la conclusion terrible :

— Alors, madame, vous la supposeriez victime d'une imprudence amoureuse ? Elle sortait cependant très peu, seule du moins, et vous étiez là...

— Si, le soir, elle allait chez Maria Lavigne, la bossue, prendre une soi-disant leçon de dessin.

— Mais vous saviez l'heure où elle sortait, celle où elle rentrait ?

— Le temps ne fait rien à l'affaire, répliqua Mme Lougrée avec un âpre ricanement qu'elle étouffa. Oh ! ce qu'il m'est impossible de lui pardonner, ce n'est pas d'avoir aimé quelqu'un. Moi-même — je peux vous raconter cette folie, parce qu'elle fut sans conséquences — j'ai eu, dans ma jeunesse, une grande passion, une passion pour un homme qui ne s'en est jamais douté, à qui je n'ai jamais laissé voir mon sentiment. Il était marié... Il est mort, en ignorant que je l'aimais. Eh bien ! je ne me consolerais pas de ce bonheur manqué, si, depuis qu'*il* est mort, je n'étais entrée en communication avec lui...

— Oui, vraiment ? s'enquit Séverin d'un air de curiosité intense. Oserais-je vous demander par quel moyen ?

— Vous avez sans doute entendu parler de ce qu'on appelle le corps fluidique. Des effluves nerveux s'échappent de nos organes, en ondes dont l'énergie correspond à l'effort qui les émet. Ils deviennent plus

abondants, lorsque nos membres touchent le sol et, par lui, les profondeurs du monde. Leur émission est douloureuse, et, le sujet qui les produit, pour moins souffrir en agissant sur l'objet qu'il veut atteindre, essaie de s'en rapprocher jusqu'à ce qu'il le touche. C'est peut-être pour cette raison que l'amour vit de contact.

Eh bien ! si, pendant la vie d'un homme, quelque chose qui pense et qui sent peut se détacher de lui, ce quelque chose survit à la destruction de sa chair. Et alors, par l'entremise de sujets très affinés, il est possible de le voir, de l'entendre, de le palper...

Elle jetait ces théories confuses à la manière d'une illuminée, d'une sibylle sur son trépied. La blancheur anémique de ses yeux s'échauffait d'une flamme d'hallucination ; son aigrette de jais frémissait, les rides de ses bajoues se crispaient orageusement. Marie l'avait écoutée avec déférence, en essayant de comprendre, mais non convaincue.

— A vous en croire, fit-elle, des effluves électriques agglomérés qui persistent, ce serait toute notre âme. Est-ce possible ?

— L'âme, c'est un mot, chère madame ; le corps fluidique est une réalité, réfuta l'occultiste, d'une intonation foudroyante, comme si elle disait : Peut-on être sotte au point d'admettre ces vieilleries !

Je puis vous certifier un fait : grâce au concours d'un médium très remarquable, j'ai *vu* le fantôme de celui que je voulais voir, je lui ai dévoilé la douleur secrète de ma vie, et il m'a fait savoir qu'*il n'était pas heureux*... Les vivants aussi, nous pouvons les faire apparaître, les interroger, les confronter. Si vous voulez, je vous montrerai Eliza et l'amant qui l'a enlevée.

En proférant ces derniers mots, elle regardait Séverin, espérant le décider à suivre une séance de spiritisme. Il s'était assis à contre-jour, elle n'aperçut point qu'il pâlissait.

— Ce que je ne pardonnerai jamais à ma nièce, reprit-elle une main levée, l'index tendu comme en témoignage de malédiction, c'est d'avoir trompé ma confiance et de n'avoir pas cru en moi. Quant au misérable qui l'a détournée, les esprits se chargeront de le punir...

— Mais sur quoi vous fondez-vous, osa interrompre Séverin, pour assurer qu'elle n'est point partie seule ? Après tout, elle est majeure, elle est libre, elle peut aller où elle voudra.

— On ne voyage pas sans argent.

Sur cet argument conclusif, Mme Lougrée se leva en poussant un long soupir. Ni Séverin, — on s'en doute, — ni Marie ne la retinrent ; Marie lui réitéra qu'elle compatissait à son amertume ; mais cette femme lui pesait : pour se défendre contre le miasme de ses hantises, il fallait, vis-à-vis d'elle, un effort d'exclusion lassant.

La contre-amirale s'arrêta au milieu du tapis, sous le lustre dont elle éventait les basses girandoles avec la cime de son chapeau ; la glace de la cheminée mirait sa grande forme funèbre, semblable à une statue de la Nuit. Elle dévisagea brusquement Séverin, et, d'un accent de reproche dominateur :

— En somme, monsieur Lhostis, je vous quitte un peu déçue ; j'espérais en vous pour m'aider dans les ténèbres, et vous ne savez rien; ou vous ne voulez rien me dire.

— Mais, madame, répondit-il sur un ton presque brutal, vous devez bien supposer que, si votre nièce

avait ici fait des confidences à quelqu'un, c'est ma femme qui les aurait reçues.

— Eh bien ! termina-t-elle en s'avançant vers la porte, venez me voir dans quelques jours ; je vous apprendrai du nouveau.

Lorsque Séverin l'eut reconduite, il retourna dans le pavillon, et se laissa tomber sur son divan, excédé de la fausse attitude qu'il avait dû soutenir, anxieux des suites. Il ne croyait pas aux miracles du spiritisme ; et pourtant, si par une divination télépathique, elle obtenait le fin mot du mystère ?... Mais, surtout, il se voyait humilié, diminué devant lui-même, contraint à donner le change, à jouer l'innocence, à paraître un juste, quand il était « le misérable », celui que Mme Lougrée vouait aux vindictes des esprits. En vain son amour-propre tentait-il de se redresser dans cette considération : « Je m'en suis bien tiré. » La chape de plomb des hypocrites écrasait ses épaules ; il se demandait par quelle erreur il avait pu l'endosser.

Et comment, désormais, s'en dévêtir ? Le mensonge adhérait à sa vie, comme la croûte d'une lèpre. Il entendit Marie qui revenait. Vivement, il atteignit un livre et prit la pose d'un homme absorbé.

Elle s'assit à côté de lui sur le divan ; parler d'Eliza était inévitable. Mais il essaya aussitôt d'une diversion.

— Mme Lougrée est décidément absurde, je ne veux plus la voir ; je pense bien que tu ne te laisseras pas entraîner dans ce monde louche d'occultistes et de médiums.

— Tout de même, énonça Marie sans relever l'avertissement superflu, cette Eliza savait tromper. La fieffée comédienne ! Je l'entends encore, avant-

hier, me dire de sa voix la plus naturelle ou la moins factice : « A jeudi. » Ai-je été naïve de croire en son amitié !

— Elle est partie, fit-il, les yeux vers son livre. Tu n'as qu'à l'oublier, comme si tu ne l'avais jamais connue.

— Tu as l'oubli facile, répliqua-t-elle en fixant son regard sur lui avec surprise. Un point m'intéresse : si elle avait un amant, je veux savoir qui c'était.

Il n'eut pas le tourment de répondre, parce que les enfants, ayant terminé leur classe, frappèrent à la porte du pavillon. Il les interrogea, selon son habitude, sur le travail de la matinée. Albert exhiba triomphalement trois jetons d'ivoire qu'il avait mérités comme bons points.

— Moi, j'en ai quatre, dit Ferdinand, sans montrer les siens, avec une petite moue négligente.

Séverin leur découvrit la surprise dont ils allaient être émerveillés, l'arrivée de Lion, et il les emmena voir ce camarade. Marie les accompagna, elle s'efforçait de sourire à leurs transports devant le jeune chien. Mais ce n'était plus comme tout à l'heure ; l'insouciance de sa joie semblait morte.

Aux douze coups de midi on se mit à table. La salle était claire, bien qu'elle eût ses fenêtres exposées au couchant : l'émail du soleil sur la mer en fusion renvoyait le long des boiseries blondes la gaîté de ses reflets. Assis entre ses deux fils, Séverin pouvait apercevoir, par-dessus les lauriers-roses et les bambous du jardin, la pinède de Saint-Mandrier, la corbeille d'azur de la rade, le voluptueux piton de Six-Fours, Sicié sous une brume fluide et bleuâtre, tout le décor d'un songe heureux. Devant lui, pour embaumer la nappe, des violettes et des mimosas se

penchaient hors des tulipes de cristal. A travers les rayons ajourés d'une crédence bretonne, les argenteries entreluisaient. En regardant manger les enfants, il pensait aux deux vers de Victor Hugo :

> Nous mangions notre pain de si bon appétit
> Que les femmes riaient, quand nous passions près d'elles.

Mais il sentait l'ombre de sa tristesse s'étendre sur son cœur muré ; et Marie gardait un silence insolite. Il s'était infligé de feindre à l'égard d'Eliza une indifférence qui était un reniement extérieur de son amour ; or, cette simulation, au lieu de servir sa sécurité, agita Marie d'un premier doute.

— Pourquoi Séverin paraît-il si peu ému du départ de notre amie ? Il en parle à peine. *Est-il sincère ?* Mais quelle raison peut-il avoir de me cacher ce qu'il éprouve ? Serait-ce par crainte d'être soupçonné ? C'est affreux d'accueillir des pensées pareilles... et pourtant...

— Tu as eu ce matin, lui demanda M. Burdéron, la visite de l'amirale ? J'ai cru reconnaître sa voix de commandement.

— Oui, elle voulait nous annoncer que nous ne verrons plus Eliza ; Eliza est brusquement partie, rappelée auprès de son père très malade.

— Eliza est partie ! s'exclama, la bouche pleine, Albert.

— Pauvre Eliza ! soupira Ferdinand qui se retint pour ne pas pleurer.

— On peut dire : Pauvre Eliza ! émit alors Séverin, sans que nul trouble altérât la simple compassion de son langage. Elle est une de ces créatures désignées qui attirent la souffrance comme le miel attire les guêpes.

— Je trouve drôle, remarqua le commandant, qu'elle ne soit pas venue vous serrer la main.

— Elle avait, je pense, répondit Mme Lhostis, de plus intimes que nous à voir une dernière fois.

En même temps que ses lèvres décochaient l'allusion, elle considérait Séverin, occupé à détacher pour Ferdinand, sur une assiette, l'arête dorsale d'un rouget. L'attaque fut si rapide qu'il ne sut pas réprimer une vibration des cils, un léger haut-le-corps. Il eut conscience du mouvement qui lui avait échappé, et voulut le réparer, en l'aggravant ; car il plissa son front et regarda Marie d'une manière qui lui faisait entendre.

— Tu sais que nous avons promis le secret.

Mais, rendue, par la jalousie, trop clairvoyante, elle ne se laissa point prendre à l'équivoque ; elle s'épouvanta de conclure :

— Il y a quelque chose entre *eux*.

Ce fut comme si elle s'enfonçait au creux des côtes la lame d'un couteau. Ses joues devinrent pâles, puis pourpres ; ensuite, elle se ressaisit. Séverin s'aperçut qu'Aline, singulièrement intéressée par l'entretien de ses maîtres, tout en circulant pour les servir, épiait, avec une ironie silencieuse, le visage de Marie et le sien. Il s'empressa d'obliquer la conversation vers des sujets limitrophes et moins périlleux.

— Mme Lougrée, dit-il au commandant, s'est mis en tête de nous convertir au spiritisme. Elle perd sa peine. Les esprits se moquent assez de leurs dupes, sans que nous allions grossir la bande...

M. Burdéron avoua qu'il avait fait, jadis, tourner des tables ; une d'elles lui avait prédit l'âge où il mourrait, soixante-quatre ans.

— C'est de la bêtise, continua-t-il, — quoique au fond l'horoscope lui fût resté comme une menace réalisable. — Mais il y a, dans la communication des êtres à distance, des phénomènes bien curieux. Tenez, le 5 juillet 67, j'étais en garnison à Orléansville ; au retour du polygone, je m'étais étendu dans mon gourbi ; il faisait une chaleur à ne pas mettre un chien dehors, et, quand je dis un chien, c'est rigoureusement exact, un chien aurait brûlé ses pattes, s'il s'était risqué sur le pavé. Je somnolais, je flottais entre la veille et le rêve, mais je n'étais pas ce qui s'appelle endormi. Soudain, je vois, à deux pas de moi, mon frère aîné, Louis, qui se battait alors au Mexique, son shako sur la tête, la bretelle du fusil à l'épaule, noir de poussière, s'avancer vers mon lit et s'affaisser, comme évanoui. D'instinct, j'allonge la main, je le relève vigoureusement, je lui dis : « Marche ». Il disparaît... Je demeurai là, béant, tout à fait réveillé ; j'en avais une sueur froide. Puis, je me raisonnai, je supposai un trouble hallucinatoire, je ne sais quoi. Neuf semaines après, je reçois une longue lettre de Louis : il me racontait qu'allant en reconnaissance dans une région déserte, par une terrible matinée de juillet, il avait, un instant, fléchi sous la fatigue et failli perdre connaissance, se laisser tomber à terre avec le désir de ne plus se relever. Mais une main l'avait empoigné sous l'aisselle, l'avait redressé ; et il avait entendu ma voix lui dire : « Marche ! » Du coup, sa fatigue avait passé. Vous devinez que la date et le moment concordait : c'était le 5 juillet, vers onze heures du matin. Expliquez-moi ça...

L'étrange anecdote, qu'elle ne songea pas à mettre en doute, excita chez Marie une commotion faite de

peur et de curiosité ; elle se penchait au bord des mondes inconnus ; le vent de souterrains obscurs lui soufflait sur la face.

— Si, par son enquête, pensait-elle, Mme Lougrée pouvait éclaircir la fuite d'Eliza, je serais tranquillisée... Mais je ne veux pas m'arrêter à un soupçon, je ne veux pas. Non, c'est impossible, Séverin n'a rien à se reprocher. Qu'est-ce que je deviens, moi qui n'avais jamais été jalouse ? Je suis une femme injuste, une horrible femme...

Elle découpait une tranche d'ananas arrosée de kirsch, et elle portait à sa bouche sa petite fourchette d'une façon saccadée qui ne lui était pas ordinaire. Séverin, soucieux, se demandait : « Quelles idées la tourmentent ? A-t-elle deviné ou cherche-t-elle ? »

Il lui rappela leur projet d'une visite aux familles des naufragés. Elle se montra disposée à la faire aussitôt. Ils partirent seuls tous deux. Marie prit amicalement son bras, et, dès qu'ils eurent dépassé le mur du jardin :

— Je suis ennuyée, dit-elle, d'une chose qu'il me faudra déclarer à mon père. Cette séance d'échecs, tous les soirs, est un casse-tête qui m'amuse. Mais, à la longue, j'en suis lasse. J'aimerais mieux reprendre avec toi nos sorties, ne pas t'abandonner à ta solitude. Seulement, il en aura la mort dans l'âme, il en sera malade, je prévois une scène...

— Si tu veux, proposa Séverin, je prends sur moi de lui faire admettre que cette tension quotidienne du cerveau ne t'est pas bonne. Et puis, j'envisage une solution pour les soirs où nous ne sortirons pas. C'est moi, à ta place, qui jouerai avec lui.

Le dévouement était méritoire, Marie en parut touchée. Mais une induction poignante se fit jour en

elle ; sa jalousie, maintenant animée, flairait partout une piste unique.

« L'an dernier, et l'autre mois, il me poussait à cette partie d'échecs, il semblait tenir à ce qu'elle se fît régulièrement. Aujourd'hui, il s'en désintéresse, il renonce sans peine à ses promenades nocturnes. Pourquoi a-t-il changé ? »

Le vent avait sauté au plein nord. Un mistral véhément fouaillait la rade. Entre les deux colonnes blanches des phares de la passe un grand navire sortait. Les flots mousseux semblaient céder d'eux-mêmes sous la propulsion tranquille de sa masse. Sa lourde fumée se clarifiait dans le vent glorieux ; et le soleil allégeait sa coque sombre d'un frémissement doré.

— Quel est ce bateau ? demanda Marie, qui l'avait aperçu en se retournant vers le port.

— Tu ne reconnais pas la *Dévastation* ?

— Ah ! oui, la *Dévastation*, redit-elle... Sa phrase resta inachevée ; elle voulait dire :

« La *Dévastation* où était embarqué ton ami Bordes quand il nous a présenté son Eliza. » Mais ses yeux croisèrent ceux de Séverin, et il ne dissimula pas un rapide malaise sur le champ maîtrisé. Tant qu'elle ne se doutait de rien, il avait pu lui dérober l'existence de sa passion. Désormais, la pensée d'Eliza allait, à chaque minute, affleurer dans leur vie commune ; et seraient-ils capables de la taire indéfiniment, alors que leur intimité continuait, si profonde, si essentielle ?

Ils s'avancèrent en face de la barque dont le seul nom et la détresse enveloppaient pour tous deux un sens désespérant. Chargée d'eau, prise par le fond, elle continuait à osciller et gémissait contre l'arête de la roche. Les coups de mâchoire des vagues

avaient à moitié démoli son bordage. Des mouettes erraient alentour, se posaient sur la houle ou s'envolaient comme des feuilles que pourchasse le vent, et leur cri se levait au-dessus de la mer, pareil au grincement d'une girouette rouillée.

Un homme long et rude, ayant un mufle hirsute, une barbe grise bourrue et le teint brûlé de salure, debout au bord du talus, son chapeau rabattu sur les yeux, les bras croisés, examinait l'épave dans cette immobilité de fakir fréquente chez les vieux marins et les vieux bergers des montagnes qui, taciturnes, s'ankylosent au contact des solitudes impassibles. C'était un pêcheur du Mourillon, célibataire et excentrique ; mais Séverin l'avait apprivoisé en lui faisant porter quelques succulentes bouillabaisses, un hiver où ses douleurs le tenaient au lit.

— Qu'en dites-vous, Vincent ? jeta-t-il au passage. Je ne comprends pas ce qu'on attend pour *la* remettre à flot.

— Il vaudrait mieux, répondit Vincent, enclin aux sentences, qu'il y ait une barque de moins et quatre hommes de plus. La barque, on trouvera du bois pour la refaire ; les hommes, on ne les refera pas...

Lorsqu'après le tournant du promontoire, Séverin et Marie eurent devant eux la jetée des Vignettes, et la courbe fauve de la grève, ils remarquèrent, non loin des barques mises au sec, un groupe de gens penchés sur un objet invisible qui était à terre. De minute en minute, le cercle de ce rassemblement s'épaississait. Des soldats aussi regardaient du haut de la passerelle, devant les murailles à créneaux du fort dont la mer balançait l'ombre massive.

— Sans doute, dit Séverin, on vient de repêcher l'un des corps.

Ils pressèrent le pas, et, au moment où ils approchaient de l'avenue Duquesne, une vieille femme, son fichu noir au vent, agitant les bras, descendit, se précipita vers la foule amassée. Un remous se fit, un murmure courut :

— La grand'mère au mousse ! M[me] Vanino !

Les spectateurs s'écartèrent à sa rencontre ; Marie et Séverin la suivirent jusqu'au cadavre étendu sur des copeaux de varech que la tempête avait amoncelés. Du sang était collé dans ses cheveux bruns, barbouillés, comme sa face, de boue et d'herbes marines. Il portait une blessure au crâne, et avait dû être tué, à l'instant du naufrage, par la violence d'un choc ; ses traits n'indiquaient aucun vestige de terreur ni d'agonie.

L'aïeule se laissa tomber à genoux, se jeta sur lui, l'embrassant à plein corps, et, la bouche contre sa bouche glacée, elle l'appelait, l'implorait, essayait, avec ses mains crevassées et tremblantes, de soulever sa tête rigide.

— Ah ! ma belle tête, geignait-elle à bout de souffle. Est-ce toi ? Non, ce n'est pas toi ! Ce n'est pas vrai que tu es mort, mon Giulio, mon petitoun, mon beau petit Giulio ! Entends-moi, réponds-moi. C'est moi qui t'appelle, moi, ta vieille bique de mémé, moi qui t'ai nourri, moi que tu câlinais, moi qui n'ai que toi pour me fermer les yeux. Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! Aïe ! Aïe ! Non, non, voyez-vous, c'est trop !...

Son flux rauque de lamentations se perdit dans une plainte aiguë ; son désespoir s'exaltait par le son déchirant de sa voix ; elle poussait vers les cieux l'antique ululement des mères qui ne veulent pas être consolées.

D'autres sanglots répliquaient aux siens, car la

femme de Jaïne était là, maigre et jaune, entourée de ses huit enfants, dont le dernier, un marmot crépu, s'agitait sur son bras ; et, près d'elle, se tenaient le père, la mère de Soulas et son oncle maternel, un savetier italien nommé Barbero, ressemblant, avec son œil dur, ses joues creuses et son nez crochu, à un oiseau de proie qui a longtemps jeûné.

La douleur de la vieille Vanino gagnait toute la foule, Séverin lui-même avait envie de pleurer. Les cris de l'aïeule, le spectacle du cadavre irritaient ses afflictions, lui rendaient plus tangible l'imminence de calamités encore mal définies. « Pour qui souffrons-nous ? » s'était demandé la pauvresse habituée à trouver des larmes dans son pain. Et c'était bien vrai qu'elle souffrait *pour d'autres*, puisqu'elle *en* avait « plus que sa part ». Or, la même poussière étant notre substance à tous, ne souffrait-elle pas véritablement pour lui, en son lieu, alors qu'il avait été, jusque-là, un homme trop heureux ? Mais que signifiait cet équilibre des peines et des joies, analogue aux équivalences de la matière dans le monde physique ? Il jugeait superflu de sonder ces gouffres et se bornait à réfléchir : « Si je me voyais trituré par le malheur comme cette femme, je saurais pourquoi je pâtis et pour qui. »

Cependant Marie toucha l'épaule de la désespérée ; elle lui parla d'une voix qui s'évertuait à rester ferme.

— Du courage, Mme Vanino ! Votre Giulio, dites-vous qu'il doit être en Paradis.

La vieille sursauta, et, se redressant, reconnut la dame rencontrée dans la nuit. Elle cessa de gémir, la vue inopinée de Mme Lhostis desserra, pour un ins-

tant, la contention de son désespoir. Mais une horrible stupeur persistait sur son visage distendu, comme écarquillé par une grimace douloureuse. Ses joues, tuméfiées de pleurs, se tachaient de plaques violettes, deux cernes rouges enflammaient les orbites de ses yeux déments.

Marie, toujours avisée, pria l'une des femmes présentes d'aller prendre de l'eau à la plus proche fontaine. Avec son mouchoir elle lava le front du noyé, ses cheveux maculés de vase, sa poitrine et ses mains meurtries. Giulio restait, dans la mort, beau comme un lys coupé. La mort avait sculpté son masque blême, régulier malgré le pincement des narines, d'une harmonie qui faisait songer aux éphèbes de la Grèce héroïque ; un léger duvet fleurissait sa lèvre où un sourire semblait s'ébaucher, et ses paupières, bombées en coquilles, à demi closes, donnaient l'illusion d'un sommeil dont il s'éveillerait bientôt.

Cependant Séverin, entré dans le fort, en rapporta une des planches qui servaient aux soldats du poste à dresser leur lit de camp. On souleva le cadavre sur cette civière, le gardien prêta un drap pour l'envelopper ; d'une maison du boulevard, un petit enfant vint y poser des fleurs, des primevères, des fraisias et des jonquilles, qu'on lia en un bouquet, pour qu'elles ne fussent pas éparpillées au vent.

Le funèbre cortège, s'ébranlant, monta vers le Mourillon, et la vieille Vanino reprit ses clameurs de pleureuse immémoriale.

Derrière elle, presque immédiatement, marchaient Séverin et Marie ; comme les porteurs s'engageaient dans l'avenue Duquesne, Séverin se détourna, regarda, par habitude, les champs nus de la mer que

fermait un ciel de porcelaine, éperdument limpide et froid. La *Dévastation* n'était plus, au large, qu'un point fumeux, et il pensait :

« O mensonge des apparences ! L'univers semble nous dire : « Soyez en joie. » Et la mort est dans tout. L'univers se moque de nous. Au delà de cette rue où elles résonnent, que sont les déplorations de la vieille Vanino ? Moins que le bourdonnement d'un moucheron. Qui les entend dans l'infini ? Si la vie n'est pas une farce lamentable, c'est *ailleurs* qu'elle trouve un sens. »

La rencontre du cadavre et la tragédie de ce deuil avaient refoulé, pour lui et Marie, l'obsession d'Eliza. Mais, en montant, ils passèrent contre la villa qu'habitait Mme Lougrée : au fond de l'étroit jardin, par devant la terrasse exhaussée de quelques marches, des colonnettes roses soutenaient le surplomb du premier étage. La porte à claire-voie laissait distinguer, le long de cette véranda ouverte, des fauteuils de canne, et celui où s'asseyait de préférence Eliza, avec un coussin que Marie avait brodé pour elle. D'une des fenêtres, la servante bretonne, Corentine, austère et pâle comme une nonne sous sa coiffe du Folgoat, suivait des yeux le convoi du mort, et elle se signa. Séverin retombait dans ses nostalgies d'amoureux.

— A cette heure, Eliza a quitté Marseille ; elle doit traverser la Crau. Ce soir, elle va coucher à Port-Bou...

Marie, de son côté, se laissait reprendre par la cruelle morsure d'une jalousie qu'elle s'évertuait à cacher, comme l'enfant de la légende gardait sous sa robe le renard qui le déchirait.

— Evidemment, songeait-elle, depuis l'automne, Séverin a changé. Tantôt *absent*, et je le croyais

tendu vers son œuvre d'écrivain. Tantôt tourmenté d'une frénésie de tendresse. Sa façon de m'aimer n'était plus la même... Déjà auparavant, alors qu'il ne connaissait pas cette créature, je devinais dans son affection je ne sais quelle inquiétude. Il semblait attendre, convoiter au delà de ce que notre amour lui donnait... Mais non, c'est absurde. S'il m'eût trompée, ne me serais-je pas aperçue moins confusément de certaines choses?

L'humiliation, pour Marie, était trop odieuse de convenir en face d'elle-même qu'elle avait manqué de vigilance ; et le désastre de son bonheur apparaissait tellement effroyable ! Pouvait-elle l'admettre comme possible? Elle en chassait l'idée, rompait de son mieux la trame des réflexions accablantes.

— Séverin est bon, il est droit, il est l'homme du devoir, se redisait-elle à chaque minute. Je le calomnie, je suis indigne...

Malgré tout, de menus faits qu'elle avait, sur le moment, négligés dans sa confiance, remontaient à la surface de sa mémoire, s'entrenouaient.

Une après-midi de novembre, elle était assise au salon, devant une fenêtre ouverte ; Eliza, debout près d'elle, feuilletait un livre, le dos tourné au jardin ; Séverin, tout d'un coup, sortit du pavillon, elle l'aperçut dans la vitre, elle fut secouée comme d'un frisson.

— Qu'avez-vous, ma chère? s'étonna Marie.

— J'ai froid, avait-elle répondu, en allant prendre son manteau dans le vestibule, et, là, Séverin avait pu lui parler, seul à seule, un instant.

Huit jours plus tard, Mme Pradel, leur voisine de fraîche date, les avait invités avec les enfants à une partie de tennis. Séverin déclara qu'il n'avait pas le temps de s'y rendre ; Marie, qui aimait peu les allures

de Mme Pradel, voulait refuser aussi. Séverin, en termes très vifs, insista pour qu'Albert et Ferdinand eussent la joie d'un goûter en compagnie de Laure et de Germain Pradel. Elle céda, et, pendant son absence, Eliza vint justement...

D'autres épisodes auraient pu lui ouvrir les yeux, si, chaque fois, d'excellentes raisons n'étaient venues tout ajuster. Mais, sans chercher loin, hier, cette odeur dont Séverin avait la barbe saturée, la concordance de sa sortie et de l'heure probable où Eliza avait disparu... Et pourquoi sa rentrée tardive, si contraire à ses habitudes ? La recherche des naufragés n'avait l'air que d'un opportun expédient.

Toutes ces présomptions, frêles en soi, prenaient corps depuis que le même fil sombre les resserrait. Marie se perdait dans le labyrinthe des hypothèses. Cependant, chaque fois qu'au tournant de ses incertitudes, elle arrivait devant cette vérité sinistre : « Eliza est sa maîtresse, il aime une autre femme que moi », frappée d'épouvante, elle se rejetait en arrière, essayait d'étrangler ses soupçons.

— Ce n'est pas vrai, je ne veux pas y croire !

Mais, si c'était vrai ? ripostait la jalousie implacable.

Si c'était vrai ! Une sorte de fureur animale qu'elle n'avait jamais connue la transperça de son aiguillon ; une rage la souleva.

— Je saurai, il faut que je sache, et... qu'il s'explique.

Sans y prendre garde, elle marchait plus vite et laissait presque derrière elle les femmes qui soutenaient la vieille Vanino. La violence de son tourment ne lui permettait plus de penser au cadavre ni à l'affliction de l'aïeule. Soudain, elle la regarda, la vit se

traîner, trébuchante, les épaules ployées, comme une Mère de désolation montant la pente d'un Golgotha. Elle compara sa douleur à la sienne et se maîtrisa. Séverin, qui devinait son débat intime, s'inclina vers elle pour lui dire à mi-voix :

— Cette scène de mort te bouleverse ?

— Oh ! oui, murmura-t-elle. Haletante, elle appuya son mouchoir contre ses lèvres et réprima un sanglot.

— Veux-tu, fit-il plus bas, que nous nous en retournions ?

— Non, j'irai jusqu'au bout.

Dans la bouche de Marie, alors que ses attitudes se maintenaient si énergiques en temps normal et si calmes, cet aveu d'une émotion trop forte pour elle accusait un trouble prodigieux. Séverin entrevit qu'elle avait deviné, que tout était perdu.

Le cortège atteignait le boulevard Grignan, et prit un mouvement presque rapide, à la descente, vers le faubourg. A mesure qu'il en approchait, la foule bruyante grossissait. Tout le Mourillon savait la catastrophe ; on se précipitait autant et plus par curiosité que par compassion ; dans ce Midi où les gens semblent toujours attendre des spectacles extraordinaires, les convois funèbres eux-mêmes sont du théâtre ; le passage du noyé devint, en cinq minutes, un événement. Aux fenêtres, sur les trottoirs, les femmes et les enfants se pressaient, se penchaient en avant, et les voix roulaient, comme sur une grève de galets des houles déferlent.

Une personne imposante et fardée, coiffée pompeusement, sortit d'un estaminet et prit sous le bras, d'un air de protection, la vieille Vanino. C'était Mme Pormieu, l'épouse du patron de l'*Elisa*, patronne elle-même d'un bar de la Grande Rue ; elle conser-

vait, malgré son deuil certain, sur son corsage noir, une chaîne d'or à pendeloques.

On grimpa la rue Saint-Jules, jusqu'à la « kasbah » des Vanino. Les chambres où logeait, avec ses petites filles, la polisseuse de marbre, étaient deux taudis assez misérables, qu'illuminait pourtant le reflet des sites : en face des fenêtres se développait le pylône rugueux du Faron, la frise de ses rocs gris investis de soleil, et le Coudon, à droite, infléchissait la déclivité magnifique de ses flancs calcaires au-dessus des combes vertes et des villages échelonnés comme des troupeaux en marche ; ce fier horizon, coupé d'espaces arides, condensait la splendeur et la rudesse de la campagne toulonnaise.

— Mais qu'importe le paysage, se disait Séverin, puisque les yeux qui le voyaient ne le verront plus !

Deux hommes avaient enlevé le mort dans l'étroit escalier ; la vieille Vanino voulut qu'on le déposât sur son propre lit, plus honorable que la paillasse où dormait, de son vivant, Giulio ; elle arrangea les fleurs autour de sa tête, elle détacha du mur la palme bénite de l'autre année. Une voisine apporta de l'eau lustrale et des bougies. Marie, la première, aspergea le cadavre. Elle avait reconquis une apparence de sérénité. Comme les gémissements reprenaient, excités par la rumeur qui emplissait la rue et les quatre étages de la maison, elle se retourna vers les assistants, et sa voix claire obtint le silence, quand elle proféra :

— Mes amis, ce n'est pas tout de pleurer ; voulez-vous prier avec moi sur ce pauvre petit ?

Elle se mit à genoux, commença le *Pater* ; le bourdonnement des femmes lui répondit. Le mort, entre les chandeliers allumés, semblait *écouter* dans sa

paix. En arrivant au verset : *Pardonnez-nous... comme nous leur pardonnons*, Séverin, qui s'inclinait respectueusement, observa que les lèvres de Marie eurent une moue crispée où les mots divins se figèrent.

Ils s'en revinrent, après qu'il eut glissé dans les doigts de la vieille Vanino un billet de cent francs. Au retour, ils ne passèrent point devant la porte de Mme Lougrée ; ils suivirent la route de la mer, et peu de paroles furent échangées entre eux. Ce n'était pas la mort de Giulio qui les oppressait le plus, mais celle de leur félicité naïve ; Séverin l'avait suffoquée en lui, depuis qu'Eliza détenait son cœur. A présent, chez Marie, des illusions venaient de succomber et ne pourraient jamais revivre. Leur simulacre de concorde durerait-il, dans la commune volonté de sous-entendre l'unique chose à laquelle ils pensaient tous deux ?

Elle le quitta pour donner aux enfants leur leçon d'écriture. Il retourna en son pavillon où, sûr de n'être pas interrompu, il acheva son journal de la veille et commença une lettre à Eliza. Il s'était abstrait d'elle un long moment ; ses délices redoublèrent à se renfoncer dans la contemplation intérieure de son idole, comme pour lui rendre avec largesse le temps qu'il lui avait dérobé. A la nausée du cadavre succédait une fringale de jouir plus exigeante. Au lieu de laisser entrer jusqu'à son âme cette réflexion libératrice : « Si la vie n'est pas une farce lamentable, son sens est *ailleurs* », il voulait conclure en sceptique : « Si la vie nous trompe, épuisons-en les joies, pour lui prouver qu'elle ment. » Et il chassait des avenues de sa conscience le tourment dont la menace l'avait, ce matin encore, assailli : « C'est à cause de

toi, en expiation de tes fautes, que ces hommes sont morts, que ces femmes sont désespérées. » La vue de ses désordres avait été comme un éclair violet en pleine nuit, sur l'étendue d'un cloaque. Mais l'orage semblait accalmi ; et Séverin ne demandait qu'à retomber aveuglément dans sa bourbe.

Ce qu'il revoyait à cette heure, c'était les yeux d'Eliza, sa joue empourprée contre la sienne, c'était un bracelet à son poignet suave, l'intimité délicate d'un vêtement, la violence tremblante de ses caresses. Ainsi représentée comme en songe elle devenait trop désirable. Afin de se calmer, il vilipenda ses inutiles transports :

« Comment le tour d'un visage, le son d'une voix, l'odeur d'un épiderme peuvent-ils suffire à mettre un homme hors de lui ? »

Mais le charme d'Eliza allait bien au delà d'un attrait charnel. Plus que son corps, il aimait son intelligence, ses bizarreries de sentiment, même ses aberrations. La sachant faible, au loin, et dans un état périlleux, il s'abandonnait à une compassion plus exaltée. En apparence il était, plus que jamais, son esclave ; il excluait le remords de songer : « Ne suis-je pas cruel pour Marie ? Elle aussi va souffrir, et par moi. » Il s'évertuait à ne plus voir qu'Eliza ; *pour l'instant*, Eliza seule existait. La lettre qu'il lui écrivit prit sans peine l'accent d'une adoration totale. Non que son amour se déchargeât en tirades ; exagérer lui répugnait, et il disait moins qu'il ne sentait ; mais chaque mot exhalait une tristesse simple et insondable, l'impossibilité d'accueillir, loin d'elle, un atome de joie. Et son langage était sincère. Seulement il n'apercevait point la cause secrète qui exaspérait sa tendresse : sa passion se défendait contre la reprise des affections

légitimes, où la pitié, le bon sens, et sa première droiture tenteraient bientôt de le réintégrer.

Le soir, à table, bien que Marie demeurât contrainte, visiblement soucieuse, le naufrage soutint la matière d'un entretien facile.

— Cette histoire paraît t'avoir secouée à l'excès, dit à sa fille M. Burdéron.

— Oui, et j'ai la tête trop lourde pour rien faire de bon, ce soir, aux échecs.

— C'est moi, appuya Séverin, qui prendrai sa place, sinon sa revanche.

— Oh! avec toi, opposa le commandant, je suis certain d'être battu. Hier, c'était Austerlitz; tout à l'heure, je vais connaître Waterloo. Et puis, je te priverai de sortir. Non, n'en parlons plus.

Il accepta cependant, sur les instances de son gendre, d'engager la partie. Avant qu'elle commençât, les enfants étant montés, Marie, un journal entre les mains, dit à son père :

— Tu as vu l'assassinat de Mme Taru par son amie, Mme Leloir?

Trois colonnes de récit amplifiaient ce drame parisien qui allait affriander quelques jours un public vorace de scandales, surtout quand ils salissent le monde élégant.

Mme Leloir, la femme d'un chirurgien en renom, avait découvert, par une lettre anonyme, que son mari était l'amant de Mme Taru. Elle se rend, un revolver caché sous son manteau, dans la maison où ils se rencontraient. Elle monte jusqu'à la porte de leur chambre et crie : « Jacques, ouvre-moi. Taru sait tout; il vous guette... Ouvre par pitié; je viens pour vous aider. » M. Leloir ouvre à sa femme : « Jacques, reprend-elle, descends vite; Taru est en

bas ; empêche-le de monter. » Affolé, sans réfléchir que sa femme inventait la présence de Taru, lequel ignorait tout, le mari descend. Mme Leloir pénétra dans la chambre, s'approcha du lit. Sa rivale était couchée. Mme Leloir lui vomit à la face tout ce qu'elle méritait d'entendre. L'autre riposte par un regard cynique et par cette phrase : « Ton mari n'est plus à toi. » Alors, Mme Leloir tire sur elle cinq coups à bout portant, la laisse morte et sort. Au bas de l'escalier, elle croise son mari qui remontait sans avoir trouvé personne. « Monte vite, lui dit sa femme, *elle t'attend.* »

M. Burdéron, tranchant volontiers les cas scabreux *manu militari*, opina de Mme Leloir :

— Elle a bien fait.

— Je l'excuse, ajouta Marie sans quitter Séverin des yeux. Si une femme qui trompe son mari n'est digne d'aucun pardon, que dire de la voleuse qui détruit un ménage sous le couvert de l'amitié !

— J'admire ta morale, ô chrétienne, releva Séverin dont l'intonation affecta une paisible ironie. Cet après-midi pourtant, ne t'ai-je pas entendu articuler : « Pardonnez-nous... comme nous leur pardonnons ? » Etaient-ce des mots, ou crois-tu ce que tu récites matin et soir et dans la journée ?

Trop loyale pour contester l'objection, Marie n'en répliqua pas moins nerveusement :

— Prier, c'est plus facile que vivre selon sa prière. Mais quand une femme est outragée de la sorte, je conçois qu'elle se venge. Voyons ! Si je te jouais des tours avec un de tes amis, et que tu viennes à l'apprendre, tu pardonnerais de bon cœur au monsieur ?

Séverin se leva, et, d'un mouvement enjôleur, posa sa main sur l'épaule de sa femme.

— Ma chère Marie, c'est un embarras que je n'aurai jamais à résoudre. Avec toi, je suis tranquille.

Il déploya la table verte, y apporta l'échiquier, et les deux pousse-bois s'installèrent. Séverin, quoiqu'il n'eût pas joué depuis plusieurs mois, manœuvra supérieurement. Toutes les fois qu'une agitation anormale stimulait son énergie, il devenait d'une lucidité foudroyante. Entre son partenaire et lui l'inégalité de force se manifesta dès les premiers coups au point que le commandant se laissa déconfire sans résistance et ne fut même pas humilié de sa déroute.

Marie suivait avec admiration la tactique de Séverin ; elle essayait par là de se rassurer.

« S'il était coupable, conserverait-il cette présence d'esprit ? »

Sa foi agonisante en la fidélité de son époux se débattait encore contre son horrible doute. Mais, lorsqu'ils furent montés dans leur chambre, et au lit, leur lampe éteinte, ils comprirent de quel désastre la journée finie avait rompu leur bonheur confiant. Le baiser du bonsoir qu'ils se donnèrent n'eut pas le goût des autres baisers. Séverin aurait voulu s'endormir à l'instant; or, il sentait que Marie, dont le sommeil était habituellement si prompt, demeurait étendue, les yeux entr'ouverts, et qu'elle pensait. Sur leur traversin, pour la première fois, venait s'asseoir le Démon de l'insomnie. La sirène d'un navire brama au loin, dans la rade. Une chouette plaintive miaula le long des arbres. Séverin écoutait le silence de Marie, comme elle le sien ; ces deux silences étaient cruels. Les corps des deux époux se touchaient, et leurs âmes s'en allaient chacune vers des abîmes différents.

Séverin se gardait de questionner Marie : « Pour-

quoi ne dors-tu pas ? » Il souffrait cependant de sa souffrance muette, plus que si elle lui avait dit : « Tu es un infâme, j'ai la certitude qu'Eliza est ta maîtresse, je sais pourquoi Eliza dut partir. » L'un et l'autre avaient l'esprit tendu vers la seule Eliza ; et ils ne pouvaient, sans un éclat de tonnerre, prononcer son nom. Mais chacun raisonnait sur le conflit tacite, comme si l'autre fût absent, presque étranger. Tous deux s'isolaient au fond de leurs divergences hostiles, alors que le souffle de leurs poitrines se mêlait dans les courtines du lit.

Le débat que Séverin voyait insoluble prenait devant sa clairvoyance tardive une écrasante netteté. Les suites prochaines de sa faute s'écrivaient en lignes de feu sur le mur noir de son destin.

« Je suis un bourreau ; Eliza est, à cause de moi, malheureuse. Marie l'est, peut-être, encore plus. Cela ne pourra pas durer. Il faudra choisir l'une ou l'autre... »

Et sa passion lui insinuait cette fausse logique qui traîne les faibles jusqu'au bout d'un crime commencé :

« Si tu as manqué, dans un premier essai, ta vie, refais-la selon ton instinct, va où le désir te pousse. »

Mais, cette femme qui était la sienne, à qui, solennellement, il avait passé au doigt son anneau, lui promettant de l'aimer jusqu'à sa mort — et il l'aimait toujours, quand même il la trompait, — l'épouse sans reproche et la mère de ses fils, allait-il la quitter comme un voyageur s'en va d'une auberge dont il est las ?

Assurément, jamais il n'aurait l'affreux courage d'une rupture officielle et brutale. Il ne pourrait pas dire à Marie : « Je ne veux plus de toi, j'aime Eliza, je vais vivre avec elle », ni à ses enfants : « J'ai assez

de votre mère, je change de femme, et vous n'êtes plus mes fils, car bientôt j'en aurai d'autres. »

Par contre, abandonner Eliza, renoncer même à son amour, mentir en lui faisant accroire qu'il ne cessait pas de l'adorer ; ou bien la poignarder d'un aveu impitoyable, lui signifier que *c'était fini*, la vouer au désespoir, au suicide, ces alternatives le déchiraient, toutes, à ses yeux, inhumaines et monstrueuses, sans qu'il espérât une issue. Il se voyait tel qu'un assassin poursuivi par des limiers habiles et bloqué dans un couloir où il n'apercevait ni un recoin pour se blottir ni une fenêtre pour sauter.

Malgré tout, en face de cet épouvantable avenir, il gardait son sang-froid ; et, peu à peu, l'équilibre animal qui persistait en son tempérament prévalut sur ses angoisses ; il se tourna vers la ruelle, l'ébullition de son cerveau s'affaissa dans le sommeil.

Marie, jusqu'au matin, fut hors d'état de s'assoupir. Elle roulait à travers un tourbillon d'horreur ; l'insouciance radieuse de sa jeunesse, le don ingénu d'elle-même, la possession de l'homme à qui elle était, l'estime où elle le déifiait, sa dignité de mère, son illusion sur Eliza, tout cela, un seul moment l'avait culbuté, saccagé. En vain elle crispait son espoir autour de ce point d'appui fragile : « Quelle preuve *en* ai-je ? » La vérité fatale serrait son cœur entre ses pinces et le tordait dans une inconcevable détresse.

— Il ne dort pas, je sais qu'il veille ; il sait que je ne dors pas non plus ; et il se tait. S'il était innocent, il dormirait ; ou il m'interrogerait : « Marie, qu'as-tu pour ne pas dormir ? » Il ne peut m'interroger, parce qu'il comprend que je devine...

Ainsi la chose était vraie, atrocement vraie !

Elle n'envisagea point tout d'abord les conséquences

de ce naufrage, plus lamentable peut-être pour leur foyer que, pour les familles des pêcheurs, celui de la barque. Trois idées la suppliciaient, tantôt ensemble, tantôt alternant leurs tortures, et les combinant, les accouplant, les réitérant avec une férocité sans nom.

Elle se représentait le fait charnel de l'adultère, et ses instincts de femme amoureuse, son indignation d'épouse à qui on a dérobé son bien, se révoltaient contre l'image de cette étreinte ; ce fut comme si des ongles de fer rougis au feu labouraient ses membres. Un tel dégoût l'écœura qu'elle faillit s'élancer hors du lit conjugal pour ne plus sentir entre elle et Séverin la maîtresse abhorrée. Si, en cette crise, elle avait tenu à sa merci Eliza, elle l'aurait tuée probablement, elle et le fruit de malédiction que portait son ventre.

Cependant, elle réprima la furie de ses sens martyrisés. Chez elle, cette tension de haine et ce besoin de vengeance ne pouvaient être durables. Elle demeura immobile, sans pousser même un soupir.

Mais elle se désespéra plus longuement d'avoir été dupe : on s'était joué d'elle, et elle n'avait rien empêché, rien vu. Elle se détaillait mainte et mainte circonstance où les deux complices avaient, presque sous ses yeux, entrelacé leurs manèges. Quelle hypocrite, quelle pervertie, cette Eliza ! Marie la mettait au-dessous des plus abjectes prostituées. Aussi, par quelle sottise l'avait-elle introduite dans la familiarité quotidienne de son intérieur ! Pourquoi cet aveuglement ?

Plus que tout le reste, une pensée la crucifiait : Séverin ne l'aimait plus, elle ne comptait plus pour lui. Avec sa rectitude simpliste Marie ne savait admettre qu'il l'aimât et qu'il l'eût trahie. Elle s'était si déplorablement abusée sur son caractère. Si haut il

régnait dans son estime ! Elle avait cru en lui comme une voûte a foi en la colonne qui la soutient. Sans doute, depuis qu'elle le connaissait, avait-elle discerné plusieurs de ses défauts, et d'autant mieux qu'il ne visait guère à les dissimuler : elle voyait sa paresse incertaine, son dédain de l'action pratique, son impatience de tous les jougs. Mais il colorait d'une grâce élégante les côtés faibles de sa nature. Ses insuffisances rétablissaient, entre leurs deux vies, un équilibre de valeur ; elle le complétait, heureuse de sentir qu'il avait besoin d'elle, comme elle se reposait sur lui.

Maintenant il se dévoilait tel qu'un fétu de paille sur l'eau, un être sans constance, sans vertu, sans honneur même ; car un homme d'honneur ne ment pas, et il s'était complu à lui mentir, simulant de la tendresse afin de la tromper mieux à son aise.

Par quels prestiges Eliza l'avait-elle précipité en cette déchéance ? Elle n'avait pour soi que les faux brillants de son esprit. Il avait préféré une bas-bleu, minaudière et vaniteuse, à la femme qui l'aimait en toute simplicité.

— C'est la littérature qui l'a perdu. Le malheur est qu'il ait quitté la marine. Il aurait dû continuer sa carrière, modeste serviteur du pays, au lieu de se croire un artiste. Mon père avait trop raison ! Ah ! s'il savait ce malheur, Séverin passerait un moment terrible. Je veux qu'il l'ignore, tant que je pourrai le lui cacher.

En songeant à son père, elle retrouva une première éclaircie de calme et de résolution. Son bonheur n'était pas seul en cause : elle avait à défendre, pour ses enfants, et devant tous, la dignité de son ménage. Que faire pour la sauver ?

— Mon Dieu, implora-t-elle tout d'un coup, venez à mon aide. Est-ce vous qui m'humiliez, parce que j'étais trop heureuse? Que votre volonté se fasse, et non la mienne. Mais inspirez-moi quelle conduite je dois tenir, et ramenez à vous celui que j'ai mal su aimer.

Car elle l'aimait encore, d'un amour blessé, pantelant, plus profond peut-être qu'avant cette commotion. Ce n'était pas lui qu'elle jugeait le plus criminel. Dès qu'il reviendrait au devoir, elle lui pardonnerait sans une ombre de rancune. D'ailleurs, elle réfléchissait que, si Eliza l'avait totalement dominé, il n'aurait pas mis tant de soin à l'engourdir elle-même dans une paix menteuse. Elle gardait sur sa rivale cet immense avantage : Séverin vivait près d'elle; jour par jour, heure par heure, elle pouvait le reprendre, détruire en lui la présence imaginaire de *l'autre*. Seulement, que de tact, de mansuétude et de fermeté exigerait cette reconquête ! « A cheval dur, selon un mot du commandant, il faut un mors léger. » Elle le connaissait : un geste sec, un mot froissant suffirait à tout perdre avec lui. Et, tant qu'Eliza serait au loin, la victoire serait possible. Mais, quand cette misérable le reverrait...

A la vision de ce retour Marie vibrait toute d'un si âpre courroux qu'elle en écarta rudement la perspective. Elle tâcherait de rester douce et patiente, d'obtenir, à force d'affection, qu'il promît de *rompre*.

L'aurore la trouva triturant sa souffrance, s'acharnant à la broyer, pour ne pas être broyée par elle.

Séverin, au long de son sommeil, s'était retourné vers sa femme; elle le regardait dormir, dans la clarté sourde qui passait entre les volets clos. Sa joue s'appuyait sur son bras étendu. Sa figure énon-

çait un calme surprenant : avec sa barbe en pointe, son nez aquilin, ses paupières très arrondies, et ses lèvres rubicondes où ses dents entreluisaient, il ressemblait à l'Holopherne endormi dont Judith va couper la tête. Elle le sentait né pour une illusion de volupté et de puissance ; son front sans ride n'accusait ni lassitude ni souci.

— Comme la beauté d'un homme, pensa-t-elle, peut être la fausse image de son âme ! Vraiment, à le voir ainsi, qui se douterait qu'il ne m'appartient plus ?

Elle se glissa légèrement hors des draps pour aller se vêtir dans son cabinet de toilette. Une journée radieuse se levait sur le monde. Devant l'azur liquide et tremblant du matin, Marie se rappela une phrase de *Mélusine* qui l'avait enchantée comme une merveille :

« Le ciel de cette aurore est tel qu'un vase d'eau brillante qu'une jeune fille tient droit sur son épaule, et pas une goutte n'en est perdue. »

Littérature de virtuose ! se disait-elle à présent. Guitarisme creux ! A quoi bon s'exalter dans des métaphores d'extase, si l'on ne fait autour de soi que de la douleur et des ruines ?

Elle se dévisagea dans son grand miroir ovale cerclé d'ébène ; à sa mine défaite, elle mesura quelle agonie elle avait soutenue. Maintenant, la courbature de ses angoisses brisait ses muscles ; toutes les heures de la nuit tintaient dans son cerveau martelé ; la contention de l'insomnie brûlait ses yeux. Elle sonna ; comme d'habitude, Aline monta pour la coiffer.

— Oh ! s'étonna la soubrette, madame est-elle jaune ce matin ! Est-ce que madame serait souffrante ?

— Je ne suis pas très à mon aise, répondit simplement Marie, depuis l'émotion d'hier... ça n'est rien...

Pendant qu'Aline débrouillait, sur les épaules de sa maîtresse, les cheveux massifs, épandus comme une pluie vermeille, son bavardage courait assez librement; elle ne manqua pas de faire allusion au théâtral assassinat de Mme Taru.

— Si toutes celles dont les maris *fréquentent* imitaient Mme Leloir, il n'y aurait pas assez de revolvers chez les marchands de la planète. Moi, quand je me mettrai avec un homme, je lui dirai d'avance : « Tu sais, si tu me passes cette pièce, je te vois venir, hein! Mais je t'en débiterai la monnaie, trois fois pour une...

En achevant cette déclaration avec son impayable accent, elle visa Mme Lhostis de son œil narquois, non sans une nuance d'apitoiement qui signifiait :

— A votre place, et taillée comme vous êtes, je saurais rendre Monsieur jaloux.

Marie la tança de sa morale effrontée, et lui fit entendre qu'une telle conversation lui déplaisait. Aline, c'était vraisemblable, avait surpris Séverin se promenant avec Eliza; elle ne demandait qu'à être interrogée. Marie, quelle que fût sa faim horrible de savoir, répugnait à mettre dans sa confidence une servante dont elle n'avait jamais été sûre. Pourtant son coup d'œil et la malice équivoque de ses propos la laissèrent plus exaspérée. Aline semblait avoir, dans la fente de la plaie vive, fait gicler du jus de citron; et elle jouissait d'une cruauté qui se donnait des airs d'innocence.

Cette nouvelle aigreur confirma la décision de Marie :

— Ce n'est pas Aline que je questionnerai, c'est *lui*; et tout à l'heure.

Mais comment ouvrir l'irrévocable entretien ? Elle, si résolue, elle en tremblait. Où chercherait-elle de la force et du conseil, sinon là d'où elle était certaine d'en recevoir ?

— Aline, dit-elle aussitôt habillée, je vais à Saint-Flavien. Si monsieur descend avant que je sois rentrée de la messe, vous le prierez de ne pas m'attendre pour déjeuner.

En bas, elle s'arrêta au seuil de la cuisine, appela Philomène, ayant des ordres à lui donner. Philomène, attablée devant un bol épais de café à la crème, se leva sans empressement. Quadragénaire, bourguignonne d'origine, elle représentait l'espèce inféconde de la vieille fille faisant sa pelote en une maison où l'on mange bien. Son petit nez mutin assis entre des joues vernissées de graisse, rutilantes comme des pampres au soleil, correspondait à une bouche sinueuse, finement dégustatrice qui s'enfonçait dans un triple menton. Ses tournedos et ses entremets étaient mémorables ; on pouvait se mirer dans les cuivres de ses fourneaux. Seulement, elle tolérait mal les observations sur ses marchés et qualifiait « madame » de « regardante » parce qu'elle exigeait des comptes. Comme Marie lui demandait, cette fois, quel prix elle avait payé, la veille, un kilo de beurre au coquetier :

— Cinq francs, madame.

Marie s'étonna que l'approche de la semaine sainte fît renchérir pareillement cette denrée :

— Mais, madame, répliqua Philomène, piquée au vif, il y a beurre et beurre. Et puis, continua-t-elle en détachant avec colère son tablier, si c'est en moi

que madame n'a plus confiance, elle peut essayer une autre. Elle verra !

Un regard presque insolent aggrava cette menace de démission. Marie, dans les affres où elle se débattait, n'était point d'humeur à subir les bourrasques de Philomène ; elle fut tentée de la prendre au mot. Cependant elle se domina et répondit d'une voix contrainte :

— Quelle mouche vous pique aujourd'hui, Philomène ? Je vous pose une question, je ne vous accuse pas.

Ce deuxième incident, tout vulgaire qu'il fût, la contrista plus encore que la saillie d'Aline. L'attitude des domestiques est un baromètre de l'opinion, dans un quartier ou dans une ville. Dès qu'ils flairent chez les maîtres un désordre, ils battent en brèche l'autorité qu'ils détestent ; ils élargissent, comme des rats, la lézarde du mur où ils se sont insinués. Pour que Philomène prît un ton d'arrogance, il fallait qu'une rumeur eût déjà trotté, de porte en porte, sur le départ d'Eliza. Si le bruit serpentait jusqu'à Mme Lougrée, quelle mégère se déchaînerait contre Séverin !...

Marie se hâta vers l'église, dont la villa était fort loin.

Pendant son absence, Séverin s'éveilla et descendit. Aline lui communiqua « ce dont madame l'avait chargée d'avertir monsieur ». Marie ne lui ayant pas annoncé la veille son intention de sortir, il en fut inquiet, irrité.

— Sans doute se prépare-t-elle, dans la prière, au débat douloureux. Ou je parierais qu'elle est au confessionnal, à déblatérer sur moi... Cet état aigu ne peut se prolonger. Si elle accepte et se résigne, c'est bien. Sinon, il me faudra prendre un parti.

Albert et Ferdinand, qui déjeunèrent en sa compagnie, le harcelaient, comme toujours, d'insatiables « pourquoi ». Il répondait des paroles vagues, les écoutait à peine jaser. Un mauvais vent revenait sur lui; sa volonté s'inclinait vers de plus graves défaillances. L'explication avec Marie, qu'il prévoyait imminente, rebutait son orgueil, accablait toute son âme; pour l'esquiver, il aurait voulu s'enfuir au creux d'une caverne ou... dans les bras d'Eliza.

Il entendit le commandant, sur le palier de sa chambre, battre lui-même « ses effets »; car M. Burdéron n'admettait personne au soin de son vestiaire, et, à jour fixe, tous les jeudis matins, il « en passait la revue ». Cette régularité maniaque du vieux militaire, Séverin la jugeait maintenant ridicule, « agaçante », comme si elle imposait à la maison le pli d'une discipline périmée.

Seul, il traversa le jardin, et Lion, le petit dogue, gambada au-devant de lui, jappant, lui mordant les jambes. Il ne se baissa point pour le caresser; même il le repoussa du pied, tandis qu'il approchait du pavillon, son refuge.

Il y pénétra sans joie, se doutant que Marie ne tarderait pas à rompre sa solitude. Aussi se garda-t-il de reprendre son journal intime ou sa lettre à Eliza. Il feuilleta le manuscrit de sa *Mélusine*, relut les dernières pages écrites, afin de se remettre au ton du sujet. La scène qu'il avait esquissée était l'épisode de Raymondin, jaloux, qui viole son serment, et suit sa femme, au crépuscule, quand elle disparaît dans les bois. Séverin pressait l'idée de ses propres hantises, pour en extraire une émotion poétique. Ce travail, au bout d'un moment, l'apaisa, convertit sa peine en une jouissance de pensée; ce n'était plus lui qui souffrait,

mais un Moi imaginaire dont il contemplait l'anxiété. Soudain une idée l'interrompit.

— L'artiste est un monstre, si, au profit de son œuvre, il entretient ses tourments ou ceux des autres, s'il cultive des abcès pour les décrire. Je n'en suis pas là, tout à fait. Mais je ressemble au prêtre mexicain qui avait poignardé une femme, par jalousie; et, tandis qu'elle râlait, afin de couvrir ses plaintes, il chantait des psaumes en s'accompagnant à l'harmonium. Mon âme crie de détresse, et je m'évertue à ne pas l'entendre, à ne pas entendre gémir mes victimes...

Le sable de l'allée craqua sous un pas rapide. Le cœur de Séverin eut comme une pause dans ses battements. Il quitta sa table de travail; debout contre sa bibliothèque, il prit au hasard, entre ses doigts, un livre à reliure gaufrée d'or, au dos jaspé, exemplaire ancien du *Faust* de Marlowe ; il l'ouvrait, lorsque Marie poussa la porte du pavillon.

Elle entra en coup de vent, mit sa main devant ses yeux, comme éblouie par la réflexion bouillante du soleil sur la rade. Elle embrassa d'abord Séverin; ils échangèrent le bonjour de chaque matin, puisqu'ils ne s'étaient pas vus. Mais, tout de suite, elle s'assit sur le divan, dit avec un sourd étouffement dans la gorge :

— Mets-toi là; que nous causions.

Il essaya de se dérober et affecta encore une surprise.

— Quelle figure as-tu donc, Marie? Que se passe-t-il?

Elle lui prit les mains, l'attira près d'elle impérieusement, et, déjà raffermie :

— Ecoute, Séverin, commença-t-elle. J'ai une chose

à te dire qui me trouble affreusement. Il faut que je parle, j'aimerais mieux mourir que de vivre une heure de plus dans mon doute. Eliza est partie; personne ne comprend rien à son acte. J'ai foi en ton honneur; *jure*-moi simplement que tu ne savais rien de sa fuite, que tu n'y es pour rien.

A l'intonation de cette mise en demeure, solennelle et suppliante, s'adjoignit l'éperdument des yeux qui adjuraient Séverin, qui le transfixaient. A travers les prunelles de l'homme qu'ils interrogeaient, leur insistance violentait le mystère de sa faute, le lui arrachait. Marie jouait dans cette minute le tout d'elle-même et de ses enfants; la défense de Séverin allait-elle tenir contre le désespoir de son assaut?

Au lieu de répondre, il la regarda, livide, égaré. Le masque heureux de son visage s'était brusquement dissous; il avait l'air d'un cadavre; l'aveu qu'elle déchiffrait dans sa stupeur la consternait, elle aussi, la défigurait. Ils restaient, en face l'un de l'autre, comme deux ruines d'une vie dévastée.

— Alors, put-elle enfin murmurer, c'est vrai!

Il fit signe que : oui. Elle joignit les mains en les tordant, les laissa retomber. Il s'abattit sur son épaule, et, tel qu'un enfant au désespoir, il sanglota. Une sorte de râle spasmodique sortait de sa poitrine; sa douleur épouvanta presque Marie, et pourtant elle se sentait allégée.

— Ah! reprit-elle, je savais bien que tu ne mentirais pas jusqu'au bout... Mais comment, toi, toi, mon ami? Je m'en doutais, j'avais horreur d'y croire. Qu'avais-tu donc à me reprocher? Que te manquait-il dans notre affection?

Lentement, il releva la tête, enlaça Marie de son bras. Il ne pouvait encore parler; cependant, ses

sanglots diminuaient. Chez lui, les explosions du cœur étaient furieuses, mais brèves ; déjà, son intelligence rassemblait les rênes de sentiments en désarroi. Humilié, sans devenir humble, il ne consentait pas à implorer de Marie son pardon. Le pouvait-il, à moins de rompre avec sa maîtresse ? Or, il s'imaginait Eliza présente, spectatrice de sa défaite, et une honte le prenait, devant elle, d'avoir si vite capitulé. Malgré tout, il se voyait libéré, lui aussi, d'un faix terrible : il n'aurait plus à simuler la vertu, et il ne s'était point chargé d'un faux serment. Ses lèvres se desserrèrent; avec une désolation réfléchie, il articula :

— Ma pauvre Marie ! Va, je te plains, et je t'aime ; je n'ai pas vécu, un seul jour, sans t'aimer. Tu es bonne, tu es parfaite, tu es sûre comme une étoile qui n'erre jamais dans sa route. Toutes les précautions que j'ai prises, c'était pour sauver ta joie. Je voulais, à tout prix, que tu fusses heureuse, quand même. Et Dieu sait s'il m'en a coûté de mentir. Mais ne cherche pas *la cause*; j'ai été faible, j'ai été induit en tentation, rien de plus.

— Hélas! soupira-t-elle, je le vois trop. Moi qui te croyais un homme de caractère... Pouvais-tu oublier, lorsque tu étais avec l'une, ce que tu avais dit à l'autre ? Répéter les mêmes mots tendres, refaire les mêmes caresses, une heure après. C'est donc si peu l'amour d'un homme ! Mais ce n'est pas toi, le plus fautif. Elle, ce qu'elle a fait reste abominable. Sa fausseté m'indigne encore plus que sa malpropreté. Quand je pense qu'*il y a deux mois* elle osait me dire : « Vous êtes une femme chanceuse, de posséder un mari fidèle. Ma tante prétend que c'est un oiseau si rare ! »

— Marie, tu es injuste, protesta-t-il sans violence, d'un ton douloureusement convaincu. Il est fatal que tu sois injuste. Mais, je t'assure, elle avait pour toi une affection vraie. Le plus grand obstacle qu'elle m'opposait, c'était sa répugnance à trahir ton amitié. Toi-même, au début, tu la défendais contre mes préventions. Je l'ai entraînée; elle est fragile, elle a préféré son bonheur au tien. Que veux-tu! Elle m'aimait.

Marie se redressa, et haussant les épaules.

— Elle t'aimait! Tu es assez naïf pour l'avoir crue. Elle est plus fine que nous. C'est une rouée qui n'en est pas à son coup d'essai. Es-tu seulement certain que l'enfant soit de toi?

Il dégagea le bras dont il reprenait Marie, et se recula, blessé au plus intime de sa passion.

— Marie, fit-il âprement, je suis un criminel, je le sais; tu peux m'accabler, moi, jusqu'où tu voudras. Mais tu sens la limite. Prends garde de tout briser, en me brisant. Quelles raisons ai-je de croire en toi, sinon que j'y crois, parce que jamais aucun signe ne m'a dénoncé que je ne devais pas y croire? Depuis que j'ai connu Eliza, je n'ai pas surpris une seule raison de douter...

— Ah! tu l'aimes! interrompit-elle. Nous sommes bien malheureux.

Elle fondit en larmes, cacha son visage dans ses mains; les pleurs qu'elle n'essuyait pas roulaient entre ses doigts. Séverin pensait aux pleurs de l'*autre*, l'avant-veille; il assistait à ses deux œuvres, et il ne pouvait pas plus sacrifier Eliza pour Marie que Marie pour Eliza. Le silence fut, quelques instants, si dur qu'il semblait à tous deux irrémédiable.

Cependant Marie s'arrêta de pleurer; elle regardait

dans le vague, et, machinalement, chiffonnait avec ses doigts la bordure d'un des coussins; le coussin glissa sur le divan; à l'endroit de la tapisserie qu'il masquait le soleil éclaira de minces rayures, la trace d'ongles pointus qui, en se crispant, avaient presque fendu le papier. Marie, tout à coup, fut saisie par l'étrangeté de ces écorchures :

— Ah! cria-t-elle, je comprends. *C'était* ici, chez moi. Oh! l'immonde!

Elle bondit du divan, et se dirigea vers la porte; elle allait sortir. En cet instant, Séverin, avec un désespoir indicible, l'appela :

— Marie!

Elle se retourna, le considéra qui s'avançait, les bras étendus.

— Marie, supplia-t-il, pourquoi es-tu venue à moi ce matin? Etait-ce pour me dire : « Tout est fini entre nous? » ou pour me dire : « Je te pardonne? »

La poitrine de Marie se souleva, comme si son cœur dilaté voulait la rompre.

— Je te pardonne, prononça-t-elle, les yeux dans les siens, oui, je te pardonne de toute mon âme. Mais tu vois ce qu'il me faut souffrir; aie pitié de moi.

Ils s'étreignirent sans un mot de plus, ainsi qu'on s'étreint devant le cercueil d'un mort aimé. Elle se retira vivement, penchée sous son ombrelle, pour que personne n'eût le loisir d'observer ses orbites rougis, ses joues tuméfiées. Séverin s'affaissa sur une chaise, écrasé par sa misère et par la sublimité de Marie. En face du cadavre de leur premier amour il demeurait interdit, désemparé. Sa chimère de vie voluptueuse tombait aussi en pourriture, devant la vérité de sa faute. Son œil morne fit le tour de ce

pavillon d'émeraude qui avait été, pour lui, le lieu des folles délices et des méditations vaines. Au-dessus de sa table pendait contre le mur une palme de Judée, délicatement incurvée, dont les pointes roussies portaient la brûlure du soleil natal ; Séverin l'avait coupée à Jérusalem, un dimanche des Rameaux, dans un jardin proche de Gethsémani.

— De tout ce que j'ai là, pensa-t-il, cette palme est peut-être l'unique chose qui devrait ne pas mourir.

Il se leva, prit son chapeau, et descendit vers la mer, après avoir fait claquer derrière lui la porte du pavillon; car, plus jamais, il n'y voulait rentrer.

DEUXIÈME PARTIE

I

FLUCTUAT NEC MERGITUR

Elie Gourvennec, l'ancien quartier-maître, habitait, aux Favières, sur la route sauvage du Coudon, une bastide délabrée que les gens du pays surnommaient l'ermitage ; et c'était bien en effet la maison d'un ermite. Alors que les Bretons devenus Toulonnais, « les ker-mocos », s'agglomèrent, pour la plupart, dans les banlieues de Claret et de Valbourdin, il s'était approprié, comme un ascète, le refuge de ce vallon ; il n'en descendait guère que pour aller, tous les trois mois, au Trésor, toucher sa solde de retraité, ou, le matin, pour entendre la messe à l'église de La Valette et prier, au cimetière, sur les tombes de sa femme et de ses deux filles.

Il aimait vivre à sa guise, parce qu'au service il avait longtemps pâti d'être subordonné, comprimé. Mais il ne vieillissait point en solitaire par haine de ses semblables ; sa vie de marin l'avait habitué au silence et à la concentration ; il y persévérait à son insu. Son âme était celle d'un Trappiste, simple et grave; il s'isolait des hommes, pour mieux trouver Dieu.

Chaque année, aux alentours de Noël et de Pâques, il rendait visite à Séverin. La fidélité de sa gratitude persévérait dans cet hommage. Séverin aussi allait le voir quelquefois, touché de sentir « à lui » son vieux compagnon. Ils commémoraient leurs années de mer ; si distantes que fussent leurs deux vies, ils fraternisaient par des similitudes de race et de tempérament.

Lorsque la fuite d'Eliza devint une nécessité, il décida, passant outre à un scrupule, que sa maîtresse adresserait ses lettres chez le pieux Gourvennec. Cette fois encore, un mensonge s'imposa ; jamais Gourvennec n'eût consenti à servir une correspondance adultère. Séverin la présenta comme venant d'un ami réfugié en Espagne, à la suite de spéculations désastreuses, et qui tenait à lui écrire dans le secret le plus inviolable. Seulement, l'écriture aurait dénoncé une femme ; c'est pourquoi il avait remis à Eliza des adresses toutes préparées, selon le nombre des semaines probables que durerait son exil, et tracées par lui d'une écriture contrefaite.

Dès qu'il présuma parvenue à destination la première lettre, une stridente impatience le harcela de courir la prendre. Depuis son éclaircissement salutaire avec Marie, ses dispositions à l'égard d'Eliza n'étaient plus les mêmes. Il comprenait que cette liaison avait ses mois comptés ; mais il repoussait à un avenir indéfini l'acte décisif qui l'en dégagerait. Pour l'heure, n'était-ce pas un devoir de continuer son appui à celle qu'il avait mise dans un sombre embarras ? L'appel de ce devoir rendait un son d'autant plus impérieux qu'un amour vivace en soutenait les injonctions.

Un matin donc, vers la fin de mars, il partit à

bicyclette du côté de la ville; le motif avoué de sa course était un achat de titres avantageux qu'il songeait à faire au Crédit lyonnais; si, plus tard, il se voyait contraint d'expliquer la petite brèche des dix mille francs, ou même si elle restait inaperçue, il voulait l'avoir, tout de suite et correctement, rajustée. Mais la lettre d'Eliza l'intéressait plus que ses affaires. Il prit à grande allure la route de La Valette, et, la quittant aux Terres Rouges, s'enfonça vers le chemin antique de la montagne.

Le coup de neuf heures, à l'horloge du bourg, martela le silence des champs. La matinée, sans vent, sans soleil, approfondissait leur quiétude. Une buée de printemps, chaude et blanche, fumait dans le ciel vague. Séverin montait ayant à sa gauche la muraille du Faron, gigantesque, çà et là hérissée de pins, et, à sa droite, plus haut que les cyprès des collines et les bois de genévriers, le promontoire du Coudon, imposant comme une acropole mystique. Des cactus, des agaves poudreux fermaient la terrasse d'une villa brune et vétuste. Sous les touffes cendreuses d'oliviers décharnés s'égayaient des blés verts et drus, des carrés de fèves en fleurs qui sentaient la violette. Un jeune paysan, plus loin, labourait avec un cheval entre les arbres. Les clochettes d'un troupeau de chèvres cheminaient au creux d'un sentier. Une douceur italienne tempérait l'africaine austérité de cette solitude.

Le bastidon que Gourvennec louait cent francs par an avoisinait un édicule en ruines, jadis chapelle dédiée à sainte Claire où venaient des pèlerinages. Les murs de sa bicoque, d'un jaune brûlé, se discernaient de loin parmi les oliviers grisâtres. Séverin fut joyeux d'en approcher : la lettre attendue l'épe-

ronnait, et, dans son nouvel état d'esprit, le contact de Gourvennec l'attirait comme une aide libératrice.

Il l'aperçut qui rempaillait une chaise, assis contre la façade, sur un banc de pierre inégal et usé. Un livre, sans doute une Bible, était ouvert à côté de lui.

— Commandant, dit Gourvennec, s'empressant à sa rencontre, et touchant son béret bleu, vous avez deviné que j'ai pour vous quelque chose.

Il accompagna cette bienvenue d'un sourire naïf, tel qu'on en voit aux lèvres des Saints, sous des porches d'anciennes églises. Chaque fois que Séverin le revoyait, il lui trouvait une ressemblance avec les personnages en granit qu'il avait, enfant, vénérés sur les calvaires de Bretagne. D'humble stature, mais solide et trapu, avec une barbe d'un gris laineux, des yeux ronds, singulièrement bleus, et un nez camus, tant soit peu rouge, Gourvennec représentait une figure d'homme primitif, d'une animalité robuste épurée par le détachement des malices et des convoitises, établi dans une paix monastique et transcendante.

— Vous avez pris chaud en route, commandant ; que pourrais-je vous offrir à boire ?

— Un peu d'eau, Gourvennec, de votre eau merveilleuse.

Gourvennec alla chercher dans sa cuisine une des deux écuelles en bois qu'il possédait, et Séverin le suivit auprès du puits dont l'aspect excitait toujours son admiration : un lierre énorme, touffu et vaste comme l'ombrelle d'un pin parasol, en surmontait le toit arrondi ; les racines de l'arbre étaient scellées dans les pierres de la margelle, et ses feuillages accroissaient la fraîcheur du puits. Une bande d'oiseaux, « des têtes noires », pillaient les graines mûres

du lierre ; au bruit des voix, ils prirent leur vol. Séverin but avec volupté l'eau limpide et froide, tirée pour lui.

— Je ressemble, dit Gourvennec, à la pauvre Samaritaine, quand elle offrit au Maître...

— Taisez-vous, mon vieux, coupa Séverin en lui touchant familièrement l'épaule, je suis le plus ignoble des pécheurs. Mais vous, Dieu vous a béni ; vous êtes un saint et un heureux.

— Pas un saint, ne dites point ça, commandant. Heureux, oui, *d'un bord*, je le suis trop, malgré que ma pauvre femme et mes filles me manquent. Mais je sais où elles sont...

En écoutant cette réflexion : *Je le suis trop*, Séverin se rappela ce que lui disait d'analogue Marie, l'autre soir.

— Pourquoi trop ? Vous avez le bonheur impossible à perdre, la béatitude des doux et des purs qui, seuls, possèderont la terre. Priez pour moi, j'en suis loin...

Il se tut brusquement et détourna la tête. Gourvennec n'osa pas l'interroger ni s'ouvrir davantage à lui. Breton timide, peu expansif comme Séverin lui-même, il gardait, en outre, devant son chef d'autrefois, une déférence circonspecte. Il le laissa pour monter dans sa chambre et rapporta la lettre qu'il tendit bonnement, à mille lieues d'en soupçonner le contenu.

Séverin, si âpre que fût son avidité de lire Eliza, prolongea, quelques instants, sa visite. A la vue d'un tas de bois bien empilé, il s'enquit d'où Gourvennec le ramassait.

— Du lierre de mon puits. J'en ai eu, cette saison, trois cents kilos.

Gourvennec montra son potager, ses aulx, ses

tomates, ses poivrons; toute sa subsistance était là, car il ne touchait jamais à la viande, par un principe d'abstinence pénitentielle où se mêlait un respect des créatures apparentées à l'homme, image de Dieu.

A l'entrée de la salle basse, obscure parce que les rameaux d'un figuier s'abaissaient devant l'unique et étroite fenêtre, un gros chat roux et une très vieille poule se tenaient compagnie, dos contre dos. La poule avait l'air d'un squelette qu'habillaient des plumes frileuses et fripées ; sa crête exsangue pendait sur son œil inerte. Gourvennec lui jeta des miettes de pain, du pain qu'il cuisait dans son fournil ; elle se dégourdit lentement pour les atteindre ; à mesure qu'elle picorait, l'appétit de vivre se ranimait en ce fantôme de volaille ; sa crête se redressait avec de petits mouvements joyeux.

— C'est drôle comme j'aime les bêtes, observa Gourvennec ; ma poule a treize ans et je voudrais qu'elle ne meure point. Dire qu'au temps où je naviguais, j'avais mon brevet pour tuer le bœuf : je me plaisais à le tuer, et, quand il était tombé, je me régalais d'un verre de sang chaud.

Séverin eut la fantaisie de savoir quelle influence avait transformé Gourvennec, le portant vers les hauteurs de sa vie mystique.

— Vous vous rappelez, expliqua le quartier-maître, l'abbé Martureau, cet aumônier vendéen que nous avions sur le *Formidable ;* il me prenait à part quelquefois, il me révélait des choses extraordinaires, je n'ai pas pu les oublier. Et puis, voyez-vous, commandant, nous croyons nous diriger comme nous voulons. Mais le timonier nous manœuvre où il veut qu'on aille. Il y a des âmes qui font tout pour se perdre, et elles n'y parviennent jamais.

Séverin laissa tomber le propos ; la justesse inconsciente des allusions le perçait trop au vif de ses faiblesses ; il avertit Gourvennec qu'il reviendrait la semaine d'ensuite, et sauta sur sa bicyclette, en homme dont les minutes valaient de l'or.

Arrivé au tournant du chemin, il mit pied à terre, décacheta fébrilement la lettre, deux feuillets de papier pelure, écrits, selon le goût d'Éliza, avec de l'encre violette.

Ses yeux agiles la dévorèrent jusqu'au bout ; puis il la relut lentement, attendri par le son de voix qu'il percevait au travers des mots. C'était bien l'accent de désolation attendu, l'élégie de la tourterelle isolée.

« Que te dirai-je, ô mon ami ? Je t'ai juré d'être vaillante, et je veux l'être. Mais, hors de toi, le monde m'apparaît vague, comme dans un train qui roule, des fumées courant contre la portière d'un wagon. Une salle de théâtre vide durant un entr'acte, telle est, sans toi, ma vie. Tu te souviens du mot de Valentin dans *Les deux gentilshommes de Vérone* : « Est-ce que le chant du rossignol est une musique « pour moi, quand Silvia n'est pas près de moi pen- « dant la nuit ? »...

« Le peu que j'ai entrevu de l'Espagne et de Barcelone me laisse indifférente. Cette Rambla, ce défilé de carnaval tous les soirs jusqu'à trois heures du matin, tout ce tapage de fête me fatigue et me heurte. Seule, dans ma chambre, lorsque le crépuscule tombe sur moi, je crois être une noyée qui suffoque. Les idées mauvaises se relaient pour me torturer. Je voudrais m'anéantir, ou dormir jusqu'à ce que je sois délivrée, dormir comme dort la terre, dans l'attente du renouveau. »

Elle réservait quelques sommaires détails à la pen-

sion de famille où elle s'assurait un gîte provisoire, chez une Allemande, dans une rue proche de la cathédrale. Mais sa lettre était surtout un morceau de littérature plaintive. Elle prolongeait les redites de sa tristesse, de ses appréhensions, de son amour inconsolé. Séverin, huit jours plus tôt, n'eût trouvé rien de choquant à la réminiscence de Shakespeare ni à la comparaison avec « une salle de théâtre ». Alors que lui-même avait, par boutade, noté cette maxime : « Tout ce qui est intelligent est artificiel » aurait-il pu s'offusquer de voir une Muse en détresse draper d'images esthétiques des souffrances trop véritables ? Maintenant, à ces formes étudiées il opposait la simplicité de Marie dans sa douleur.

« A quoi bon, jugeait-il, orner de fausses élégances notre misère, et mettre de la littérature dans son chagrin, comme si, pour le définir, on avait besoin de citations ? »

Il se contristait davantage de la débilité morale qui s'aggravait chez Eliza ; elle dorlotait son désespoir, elle s'y prélassait. S'il lui en faisait un reproche après l'avoir suppliée d'ouvrir son âme sans réticences, elle se replierait dans un mutisme froissé. Mais quelles paroles la guériraient de la mélancolie où elle jouissait de se meurtrir ?

En fait, il la souhaitait autre qu'elle n'était, et, par là, commençait à la moins aimer. La taie de l'illusion restait sur ses prunelles, elle n'y adhérait plus ; et sa stupeur croissait d'avoir consommé un tel crime.

« Comment ai-je fait pour aller jusque-là ? Je l'ai regardée une fois avec amour et je l'ai perdue. »

S'il était descendu au fond de cette vérité, un torrent de contrition aurait balayé sa mollesse. Mais il

répugnait à prendre un parti et l'indécision qui l'opprimait n'offrait aucune issue. Il pensait pourtant au bon Gourvennec, à cet homme droit selon le Seigneur, et il aurait voulu, de même que lui, simplifier ses désirs, vivre dans l'axe d'une sainte et immuable Volonté...

En quelques minutes il regagna la ville, et au sortir du Crédit Lyonnais, il allait reprendre le chemin du Mourillon, lorsque, dans la rue d'Alger, un lieutenant de vaisseau, allant à grands pas, descendit du trottoir et s'avança vers lui, le sourire aux lèvres. Séverin fut moins satisfait qu'ennuyé d'apercevoir son ami Bordes : l'aspect de Bordes lui restituait en souvenir, quelque chose de la présence d'Eliza ; mais, sans nul doute, instruit de son départ, il le questionnerait sur elle ; de nouveaux mensonges seraient inévitables.

— Ah ! mon cher, fit Bordes exubérant comme d'habitude, quelle fortune de te rencontrer ! Je pensais à toi justement.

Il revenait des tirs de guerre qu'avait faits la *Dévastation* avec le reste de l'escadre ; les résultats l'enthousiasmaient.

— Trente-six pour cent au but ! Le ministre de la marine russe était là. Nous lui avons *bouché un coin !*

Bordes était un superbe type de Provençal brun ayant l'œil vif, le teint chaud, la moustache fière. L'harmonie classique de ses traits en faisait reluire davantage la franchise nette comme une épée au soleil. Séverin et lui s'étaient connus dès le *Borda* et attirés par leurs dissemblances. Bordes admirait ses qualités d'aristocrate, sa souplesse physique, son port élégant, la flexibilité de son esprit apte aux plus contraires travaux, le sérieux de sa nature, et même ses

profondeurs nébuleuses de Celte enclin aux nuances prismatiques des rêves informulés. Séverin estimait la vigueur de Bordes, sa rectitude ; et le pétillement de sa jovialité, toute en dehors, l'aidait à sortir de lui-même, à s'énoncer.

Bordes, ne concevant que la marine, avait carrément blâmé la démission de son ami. Malgré tout, il lui était demeuré fidèle, étant de ceux qui, après s'être donnés, ont peine à se reprendre. Mais ils ne pouvaient se rencontrer sans pincer au vif, d'ailleurs fraternellement, le point contradictoire de leur existence.

Séverin, poussant sa bicyclette, marchait à la droite de Bordes qui l'accompagna dans le sens où il se dirigeait.

— Mon cher, disait Bordes, je suis heureux comme tout. Ma femme me promet un quatrième enfant. J'aime mon métier plus que jamais. Mes hommes m'adorent, ils se jetteraient au feu pour moi ; et moi, s'il le fallait, je serais content de mourir avec eux. Mais, toi, mon vieux, que deviens-tu ? Où en est ton grand drame ?

— Il va être bientôt fini, répondit Séverin, d'un air détaché, selon sa tendance, quand il parlait de soi.

— Et où seras-tu joué ? s'enquit le méridional, visant aux conquêtes pratiques.

— Je n'en sais rien, je n'y pense pas encore.

Au bout de la rue d'Alger, ils tournèrent, d'instinct, sur le quai de la rade. C'était l'endroit de Toulon que Séverin chérissait d'une prédilection voluptueuse. En sortant des rues confinées, le plain-pied avec l'étendue marine, pressentie plus que tangible au delà des bassins, la gaîté blanche du soleil sur le mur de la darse, la nonchalance orientale des bannes flottant, comme

des voiles dégonflées, le long des boutiques, au-dessus des larges dalles tièdes, composaient pour lui un ensemble d'impressions où s'amalgamaient des enchantements apportés d'ailleurs. Le matin surtout, lorsque peu de monde y circulait, il pouvait jouir de ce lieu unique, y respirer la joie défunte de toutes les générations qui ont débarqué, rêvé ou péroré là.

Bordes lui proposa de s'asseoir devant un café et commanda deux apéritifs. Plein de ses dernières manœuvres, il les narrait avec ampleur, quand l'attitude distraite de Séverin lui rappela que son ancien camarade se désintéressait de la vie maritime. En bon garçon, il ramena l'entretien vers les choses dont Séverin paraissait préoccupé.

— Tu travailles toujours dans ton petit pavillon, du côté de la mer?

— Non, mes livres s'y piquaient, j'ai dû me réintégrer dans la maison ; je me suis établi au second étage, et je me contente d'une chambre qui donne au Nord, sur les montagnes.

— Tu t'es mis en pénitence ! fit Bordes partant d'un large rire, son verre à la main. Mais, c'est bizarre, continua-t-il, tout d'un coup sérieux. Tu as la mine fatiguée ; veux-tu que je te le dise ? Cette inaction, à ton âge, te vieillira vingt ans plus tôt.

Séverin, sous l'imprévu du choc, s'anima d'une façon brusque.

— Alors, mon cher, tu crois que je ne fais rien, parce que je ne recommence plus, à heure fixe, les mêmes gestes commandés ? Mais, en regardant la vie, je suis peut-être beaucoup plus agissant que toi. Ma mémoire synthétise des milliers de vies ; les moindres spectacles me sont matière à méditer. Ainsi, devant nous, ces gamins à plat ventre au bord de l'eau,

s'imaginant attraper des sèches avec un bout de bois, ces hommes de corvée embarquant des corbeilles de légumes sur leur canonnière, cette fille en rose, sous son ombrelle, qui leur envoie d'insidieuses œillades, ces matelots naïfs ébaubis devant les faux bijoux des vitrines, ce grand amiral flambant d'or, qui débarque en faisant des saluts ostentatoires, en saluant même les reverbères du quai, tout cela se transpose dans mes yeux, m'enrichit d'images et d'idées. Ce que tu appelles agir, c'est remuer ses membres, délier sa voix, donner des ordres ou les suivre, c'est sortir de soi. Tu consens au suicide de ta volonté libre, tu deviendras un automate, presque une machine, oh ! une exemplaire et admirable machine, parce que tu sais pourquoi tu l'es. J'aime les machines, mais j'abhorre le machinisme, et l'étatisme, et toutes les formes de la servitude, même noble comme la tienne...

Il avala une gorgée d'Alicante et offrit un cigare à Bordes qui s'agitait pour l'interrompre.

— Au fond, répliqua celui-ci avec une intonation gouailleuse, car il ne voulait point paraître vexé, Séverin Lhostis se dit en présence de son vieux Bordes : « A quoi servent les marins, sinon au plaisir de mes yeux et aux thèmes de ma littérature ? » Mais, sacrebleu ! Il y a autre chose que du spectacle dans la vie. Tu parles de servitude. Un peuple de mandarins ne ferait qu'un ramassis d'esclaves. Le jour où la France sera envahie, les manieurs de plume sauveront-ils le territoire ? En attendant, qu'est-ce qui lui maintient sur les mers un prestige, une apparence de force ? C'est nous, les machines à tuer et à se faire tuer !

— C'est cela, dit Séverin, vous défendez des *apparences*. La guerre ! Je n'y crois plus. Personne, sauf

les gros métallurgistes, ne la veut. Les nations font semblant de la préparer; elles ressemblent à ces chœurs des opéras italiens qui entonnent : *Marchons! Marchons!* sans bouger d'un pas. Je crois à une fusion croissante des races, à une Babel où nul ne voudra se battre, parce que nul n'aura plus le courage d'être lui-même.

— Mon cher, protesta Bordes, tu caresses les chimères des temps improbables. Moi, je circule dans le présent et l'immédiat. La guerre, nous y sommes! Que faisons-nous en Tunisie, au Tonkin, sur le Niger, à Madagascar? Trouve-moi une seule minute de l'histoire où la France ait pu rouiller son glaive au fourreau.

Séverin convenait à part lui que Bordes voyait juste. Avec l'entêtement du Breton féru d'une utopie il se refusa quand même à en démordre.

— L'ère future sera si différente des siècles qui s'achèvent! Nous partons vers l'inconnu d'un prodigieux détroit; la face du monde, au delà, sera toute nouvelle. Tu as raison de poursuivre ta tâche, comme si rien n'allait changer. Moi, j'opine à la manière de ce pauvre colporteur arabe qui passe là, ses tapis sur l'épaule, indolent et impassible : Etre empereur, amiral, ou faire ce que je fais, c'est kief-kief. Tout est vain.

Un autre se fût irrité de ces paroles désespérantes; Bordes y discerna simplement l'aveu d'une défaite intérieure.

— Tu voudrais me convaincre de ton scepticisme. Mais je t'ai vu à l'œuvre, homme d'entreprise, et j'ai la certitude que tu le redeviendras.

— Peut-être, dit Séverin. Il raccompagna son ami du côté de l'arsenal. En chemin, Bordes mit la conver-

sation sur Éliza. Les langues malignes prétendaient qu'elle n'était point partie seule, qu'elle faisait « un voyage de noce ». Séverin, une fois de plus, simula le doute et l'étonnement.

— Elle et sa tante, reprit Bordes, ont dû te paraître bien curieuses. Quel paradoxe de décadence, cette petite-là ! Des nerfs, des émois factices, des idées baroques ; point de muscles, point d'énergie. Une émancipée telle qu'on nous en fabrique de plus en plus. Ah ! la vie campagnarde de nos grand'mères, leurs têtes *bien cerclées,* les vieilles disciplines de la foi !

Séverin allait commettre une imprudence en soutenant Eliza contre les dédains de Bordes. Un prêtre qui déboucha d'une venelle, sa soutane gonflée par la brise, tourna la tête vers eux. Bordes le salua, et Séverin reconnut l'abbé Martureau, l'aumônier de la flotte que, jadis, dans une phase de retour mystique, il avait intimement fréquenté. Il s'en souvenait comme d'un original, d'un chouan rude en sa foi, dominateur et agressif. Mais il l'admirait, « parce que c'était *quelqu'un* » ; lui, le renanien ondoyant, il se sentait de même lignée que ce prêtre rigide par son indépendance de caractère et son « quant à soi » de Celte insoumis.

L'abbé Martureau, qu'ils abordèrent, sembla très aise de les revoir tous deux. Malade, il venait d'obtenir sa retraite et s'installait à Toulon.

La pâleur boursouflée d'un cardiaque marquait son visage d'une gravité plus austère. Il trahissait dans l'essoufflement de sa voix et la pesanteur de sa démarche une difficulté d'être. Pourtant, son sourire, d'une mansuétude paternelle, allégeait sa physionomie douloureuse. Un fond de sauvage vigueur y per-

sistait : une tête carrée, granitique, une forte mâchoire, des cheveux et des sourcils drus, un nez court, emmanché comme le plantoir d'un paysan, affirmaient des ascendants agrestes, une complexion bouillante que le sacerdoce avait eu peine à mater. Ses yeux anémiques brûlaient d'une sorte de feu blanc qui devenait, par instants, terrible. Sa barbe grise tendait ses deux pointes, comme en signe de menace. Mais une majesté pontificale apaisait cette violence ; on eût mis volontiers sur son front la mitre noire d'un archimandrite d'Orient. Tout, dans sa personne, son vaste manteau à col d'astrakan, doublé de fourrure, sa canne à bec de corbin, son chapeau à gland, aux contours épais et au poil ras, avait un air unique et inoubliable.

Bordes et Séverin n'échangèrent avec lui que des phrases sans apparente portée. Cependant, lorsque le prêtre dit à Séverin :

— Vous allez bien ? Vous êtes heureux ?

Il appuya cette question d'un coup d'œil tranchant, bien qu'amical. Séverin se déroba dans un : Oui, conventionnel ; mais il lui sembla que la pointe d'un canif avait ouvert en sa poitrine un abcès caché. L'abbé Martureau l'engagea simplement à l'aller voir, et il lui en fit la promesse vague.

Cette rencontre, après sa visite à Gourvennec et son entretien avec Bordes, le secoua d'une amère et salubre diversion. S'il souffrait de se voir déchu en face de meilleurs que lui, l'atmosphère de son Moi était changée, comme ventilée ; et les fumées de sa vie charnelle s'éclaircissaient. Néanmoins, une crise faillit le repousser en plein désarroi, jusqu'au scandale d'un éclat irréparable.

En rentrant au Mourillon, il trouva Marie dans le

vestibule ; ses yeux gonflés lui dénoncèrent qu'elle avait encore pleuré ; de ce qu'il s'attardait dehors, elle avait induit :

« Ce matin, *ils* se sont donné rendez-vous. »

Sans faire semblant d'avoir entrevu son supplice, il expliqua, en termes cavaliers, que Bordes et l'abbé Martureau l'avaient retenu sur le quai. Marie parut accepter sa justification ; il la sentit imparfaitement rassurée. Ce doute le vexa, et il se dépitait d'avoir, comme un petit garçon, à rendre compte de son temps :

— Notre existence sera-t-elle tenable ?

Il monta dans la chambre du second étage où il avait fait transporter les meubles du pavillon, sauf le divan, abandonné comme un objet de rebut. Sacrifice dont Marie lui avait su gré d'abord, qu'elle oubliait maintenant, parce qu'une femme amoureuse veut tout ou rien ; et ses menues victoires sur sa rivale lui rendaient d'autant plus cruelle la perception d'une *limite*, d'une zone prohibée entre elle et son époux.

Le courrier de Séverin l'attendait sur sa table ; il avisa aussitôt un pli où son adresse était jetée d'une main coléreuse, à gros traits désordonnés ; il la déchira et lut :

« Monsieur,

« Je sais maintenant *du fait* de qui ma nièce est dans l'embarras ; j'ai vu le personnage. Puisque vous le connaissez, je vous requiers de m'informer, avant quarante-huit heures, en quel lieu cette malheureuse croit cacher sa honte. Sinon, vous aurez de mes nouvelles.

« A. Lougrée. »

Il prévoyait un peu cette algarade; les bruits chuchotés sur son compte par Aline et d'autres servantes devaient être venus aux oreilles de l'Amirale; néanmoins la sommation l'indigna; Mme Lougrée se figurait-elle que la peur le réduirait à sa merci? Elle l'accusait « entre les lignes », comme une femme peu certaine de toucher juste; elle envoyait un coup de sonde, calculant que, s'il se taisait, son mutisme vaudrait un aveu; s'il se disculpait, elle serait quitte pour des excuses. Mais sa menace terminale tombait dans le vide : à moins de déshonorer publiquement sa nièce en clabaudant contre lui, la tante ne pouvait rien.

Il regarda la pendule; cinq minutes lui restaient avant midi; Aline, dans la salle à manger, dont les fenêtres étaient entrecloses, achevait de mettre le couvert. Il saisit une feuille de papier, écrivit :

« Madame,

« Votre lettre incompréhensible et comminatoire m'arrive à l'instant. Je n'ai qu'une réponse à vous faire : Votre nièce est majeure, donc libre de séjourner où il lui plaît. Quant à vous, madame, depuis longtemps, nous doutions de votre santé mentale. Désormais, ma femme et moi, nous ne voulons plus avoir aucun rapport avec vous.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

Comme il signait, Marie entra, dévorée d'une curiosité anxieuse; elle avait reconnu l'écriture de la lettre, mais n'avait pas osé, aussitôt, l'en entretenir. Il la lui montra et mit sous ses yeux la riposte. Elle jugea qu'ayant des torts, il n'aurait pas dû traiter l'Amirale de vieille folle : cette femme était plus redoutable qu'il ne la supposait.

— Mais, insinua-t-elle ensuite, puisqu'*on* est majeure et libre, pourquoi ce mystère sur l'endroit de sa résidence ?

— Tu voudrais, dit-il d'un ton incisif, savoir où est Eliza ; elle ne veut le révéler à personne ; les lettres anonymes et toutes les vexations hideuses la pourchasseraient. Je lui ai juré le silence et je le garderai. Je m'étonne que toi, si loyale, tu m'engages à rompre ma promesse.

— Il t'a peu coûté d'en violer d'autres, répliqua-t-elle presque violemment ; pour moi seule tu as des secrets...

— Marie, brusqua-t-il, tu dois me sentir outré ; mesure bien tes paroles, si tu veux que je mesure mes actes.

Il passa devant elle d'un air sombre et descendit à table.

Albert et Ferdinand folâtraient avec Lion dans le jardin. Mais, d'un bout à l'autre de la salle à manger, le commandant allait et venait, les mains derrière son dos, froissant un journal. Déjà il s'impatientait ; midi avait sonné ; ni sa fille ni son gendre ne paraissaient ; que signifiait cette négligence ? Tout préoccupé qu'il fût de lui-même, M. Burdéron avait observé plus d'une fois le front soucieux de Séverin et la tristesse de Marie. Celle-ci, un jour qu'il la questionnait, avait eu beau lui soutenir qu'elle éprouvait seulement quelques malaises physiques ; il s'alarmait d'apercevoir un trouble mal expliqué dans ce ménage jusque-là si paisible.

— Voyons, les petits, ordonna-t-il aux enfants avec mauvaise humeur, laissez-moi ce chien, courez vous laver les doigts. C'est l'heure et plus que l'heure.

Séverin, entre le second étage et le vestibule, avait

repris son sang-froid. Il s'excusa d'être en retard, entama le récit des manœuvres de Bordes dont pas un détail, malgré son air d'inattention, ne s'était brouillé pour sa mémoire.

— Et Marie, que fait-elle donc? interrompit le commandant.

Elle arriva, la figure encore contractée de la commotion que la menace de Séverin enfonçait dans son cœur endolori :

« Décidément, il ne m'aime plus », telle était la certitude dont elle se laissait accabler ; et sa première hypothèse revenait la meurtrir :

« Ou il l'a vue ce matin, ou il a reçu d'elle une lettre. Qui sait ce qui va s'ensuivre ? »

Elle se représentait une rupture, une séparation en forme avec leurs circonstances atroces ; et un motif d'ordre pratique aggravait son tourment : si son intérieur était brisé, par quels moyens vivre seule, élever ses fils ?

Tandis que ces possibilités funestes se développaient devant son imagination, elle s'évertuait à causer, même à sourire. Le regard inquisiteur de son père l'effrayait : du moment où M. Burdéron saurait l'inconduite de son gendre, sa mésestime et sa colère perceraient en toute occasion ; la vie commune deviendrait odieuse, impossible.

Pourtant, vers la fin du repas, elle parvint à se calmer. Séverin comprenait quel mal lui avait fait sa dure sortie ; il essayait d'en atténuer les ravages par une aménité séduisante. Ce n'était pas à elle qu'il s'adressait d'une façon directe, mais il charmait les enfants en leur contant des épisodes de ses voyages d'autrefois. Il évoquait pour eux les canaux latéraux de Patagonie, les banquises de Terre-Neuve et ses

brumes, les bois de Taïti où nul oiseau ne chante, les cocotiers de Colombo et ses vérandahs où pendent des serpents, la nuit, mêlés aux feuillages ruisselants d'étoiles. Ferdinand lui posa cette interrogation baroque :

— Papa, est-ce vrai qu'ils rament avec leurs pieds, les Chinois ?

Son père lui dessina aussitôt une curieuse barque sur laquelle le rameur, d'un bras, agitait la godille, en même temps que ses pieds manœuvraient un aviron, et que sa main restée libre préparait la bouillie de riz.

— Je veux être marin, dit Albert.

— Moi aussi, déclara par imitation Ferdinand.

Séverin leur fit une caresse à tous deux et ajouta :

— Si vous travaillez bien jusqu'aux vacances, je vous donnerai une mappemonde, vous regarderez tourner la terre entre vos doigts, vous verrez comme elle est petite.

— Crois-tu, objecta le commandant, qu'une solide vocation puisse naître de rêvasseries sentimentales ? Un bon marin, un bon soldat ne se font point avec des phrases de roman.

— Alors, selon vous, répondit Séverin, seuls seraient aptes à commander un bateau ou un régiment des cerveaux arides, des hommes sans imagination ?

— Napoléon fut un grand poète, appuya Marie, voulant donner raison à Séverin.

Aline, qui passait dextrement l'essuie-miettes entre madame et monsieur, cingla Séverin d'un de ses regards sardoniques et sournois. Elle avait saisi l'allusion froissante de M. Burdéron à la carrière manquée du lieutenant de vaisseau littérateur.

Séverin eut une forte envie de rabrouer son beau-

père ; pour ne pas affliger Marie, il se contint. Mais cette humiliation pénétra dans ses fibres, plus avant que toutes les autres ; elle l'atteignait au point originel de ses erreurs, et son amour-propre ne se laissait pas atterrer sous l'évidence de fautes multiples.

Quand les enfants eurent exécuté, devant lui, leurs exercices de gymnastique, et qu'ils furent partis en visite avec leur mère chez le curé de Saint-Flavien, il remonta dans son cabinet. Là, il relut, avant de la glisser dans le tiroir à secret, la lettre d'Eliza ; le sortilège des souvenirs le tyrannisa de nouveau, remuant en sa chair des convoitises inassouvies et assaillant sa volonté d'une tentation de suprême défaillance.

— Il faut que je *la* revoie, qu'elle soit encore à moi. Et elle est si seule, si douloureuse !

Sa pensée ruminait les aigreurs subies, depuis une semaine, se les grossissait : et nul moyen de les éluder, d'y mettre un terme ! L'ironie même d'Aline, cette chose minime et insupportable, comment la tuer ? Sous quel prétexte chasserait-il de la maison une fille dont le service ne méritait aucune critique ? Et, avec son beau-père, que de conflits quotidiens, si le commandant apprenait la vérité ? Ne détacherait-on pas de lui jusqu'à ses enfants ? Marie, tant qu'elle espérait le reconquérir, comprimait ses chagrins de femme offensée et jalouse. Mais ne perdrait-elle pas bientôt patience ? De toutes façons il ne pouvait plus la rendre heureuse. Chaque fois qu'elle et lui voudraient se redonner à l'illusion, le fantôme d'Eliza surgirait entre leurs baisers, glacerait leur amour.

— Au contraire, arguait, comme un sophiste démoniaque, sa passion, Eliza ne peut être heureuse que par toi. Veux-tu saccager l'existence de deux femmes, ou sauver au moins celle qui, sans toi, est à vau-l'eau ?

Il cédait à l'absurde fascination d'un avenir où serait aboli son passé. En se séparant de sa première femme, il lui laisserait, pour elle et ses fils, deux cent mille francs ; il s'en réserverait cent mille et chercherait en Espagne une position d'ingénieur ; Bordes ne lui reconnaissait-il pas l'étoffe « d'un homme d'entreprise ? » Au besoin, il changerait de nom, afin que, de l'ancien Lhostis, plus un vestige ne persistât.

Il écrivit à sa maîtresse une lettre folle de désir et d'abandon, une lettre qui devait l'enlever, pour une semaine, dans un tourbillon de fausse joie.

Puis son exaltation tomba et il s'affala dans un désespoir inerte. Il considérait ses manuscrits, ses livres, son armoire bretonne, sa table de travail, un petit éléphant d'ivoire, acheté à Singapour, dont il avait fait son presse-papier. Tous ces compagnons des années mortes, allait-il les quitter ou les détruire plutôt que d'endurer le reproche de leur présence ?

A gauche de sa bibliothèque, une toile assez étroite, cadeau de son ami, le peintre Olivarès, figurait, sous un pin de la terrasse, Marie assise, dans une robe de velours bleu bordée de fourrure brune, et tenant sur ses genoux Ferdinand avec Albert. Une averse de rayons traversait l'ombre bleue des branches, nimbait la tête de la mère et celle des enfants. L'efflorescence d'une paix dorée semblait sortir de Marie plus encore que descendre sur elle. Comment oublier ces images radieuses, cette vie splendide qu'il s'était construite pour la briser ?

Donc, il serait malheureux jusqu'à la fin ; et sachant qu'il l'avait bien voulu, qu'il était la seule cause de sa damnation, il n'envisageait aucune délivrance possible. La vision de sa misère devenait si aiguë qu'il souhaita de mourir. Volontiers il eût senti contre sa

poitrine le froid d'un revolver, et il imaginait, au choc de la balle, l'arrêt soudain de son cœur.

Il se leva pourtant, alluma un cigare et, de la fenêtre à la porte, se mit à marcher. Une voix qui montait de son être intime, mais dont le timbre rappelait celle de l'abbé Martureau, profonde comme la rumeur du vent sous un vieux cloître, bourdonna dans le silence de sa désolation :

— Tu ne *dois* pas laisser les tiens, tu dois être à eux, comme ils sont à toi.

— Mais, résistait-il, j'ai des devoirs aussi envers la pauvre Eliza. Mon amour est son refuge unique. La jetterai-je dans le ruisseau, telle qu'un fruit gâté ?

Une horreur le soulevait à l'idée qu'en l'abandonnant il l'exposait aux perditions vulgaires. Cette perspective le poignait d'une jalousie subite et féroce : sa maîtresse, amoureuse d'un autre homme, se livrant à lui !

— Est-ce une raison, s'obstinait la voix, si celle qui a succombé succombe encore, pour qu'elle t'entraîne dans le désordre irrémissible ? Elle peut sortir du mal et faire le bien. Toi, sois humble, prie, et ne pèche plus avec elle.

Or, Séverin ne consentait pas à s'humilier ; il se voulait fort par lui-même, et préférait être disrompu, comme écartelé entre des motifs d'agir contradictoires que de crier à Dieu merci. Prier sans répudier sa passion, c'eût été, à ses yeux, une comédie indigne. D'ailleurs, il s'était, depuis longtemps, déshabitué de la prière ; vis-à-vis des choses religieuses il se tenait en suspens, dans une incertitude bienveillante, évitant d'examiner, de crainte d'être réduit à croire fermement et à vivre en chrétien. Mais son âme demeurait imbue de la foi baptismale, et, du gouffre de sa

détresse, elle appelait, malgré lui, le Rédempteur.

A partir de l'instant où ses oreilles ne se bouchèrent plus au : *Tu dois* que sa conscience jusqu'alors faisait résonner en vain, il réagit contre les persécutions de ses désirs frénétiques. Même il résolut de ne point envoyer à Eliza sa lettre délirante, sans ajouter au bas quelques mots pondérés et graves ; pourquoi la gorger de tendresses, s'il devait ensuite les démentir ?

Il songeait encore, avec un élan douloureux, au retour de son amie. Seulement, la pire impulsion, celle de fuir en Espagne, était brisée.

Le soir venait ; Mme Lhostis, rentrée avec les enfants, recevait une visiteuse, la veuve de Jaïne, et celle-ci la remerciait d'avoir fait habiller en deuil elle et ses huit orphelins ; cinq l'avaient accompagnée : Albert, naturellement populaire et fraternel, les emmena jouer dehors, leur prêta son cheval de bois, ses échasses, sa balançoire. Ferdinand, plus sauvage, resta seul dans sa chambre.

Quand son père descendit, il était là, pensif, le front appuyé contre la vitre d'une fenêtre qui regardait le couchant. Il se retourna vers Séverin et dit d'une voix émerveillée, chantante :

— Vois, petit père ; il y a une fête dans le ciel.

Séverin s'assit en face du crépuscule et attira son fils entre ses bras. La mer, devant eux, semblait un mirage blanc et vermeil, où des barques brunes reposaient. Le feu vert et le feu rouge de la passe, ceux des navires hauts sur la rade, et d'autres lumières le long de Saint-Mandrier se faisaient signe à travers l'étendue vaporeuse, insubstantielle. Le noir piton de Six-Fours, à l'horizon, portait le bûcher pourpre de l'Occident. Mais, à mesure que l'ombre absorbait la

terre et les eaux, une immense clarté refluait dans les hauteurs violettes et roses du ciel; comme si des encensoirs y fussent balancés sous une pluie de fleurs poudroyantes qui s'embrasaient. Les yeux de Ferdinand, les mèches de ses tempes blondes réfléchissaient l'illusoire magnificence. Puis, tout, brusquement, se décolora.

Anxieux de la nuit tombante, l'enfant se serrait contre les genoux de son père; il lui toucha la barbe, et, s'étonnant de son silence :

— Petit père, tu ne dis rien, tu as l'air d'écouter comme on écoute de la musique... Quand j'aurai fini d'être sage, est-ce que j'irai au ciel? Nous irons tous, n'est-ce pas?

— Peut-être, répondit évasivement Séverin. Il embrassa Ferdinand, et un sanglot réprimé gonfla sa gorge. Cette candide nostalgie des béatitudes ranimait en lui des réminiscences de sa piété d'autrefois. Que ne pouvait-il se refaire une âme enfantine, ignorante des turpitudes terrestres, et se souvenant du Paradis, de même que si elle en descendait!

Au souper, on reparla des pêcheurs disparus, dont pas un seul, sauf le mousse, n'avait été rendu par les flots. Séverin observa :

— Pourquoi voulez-vous qu'on les retrouve? Je me souviens de ce que disait un marin de chez nous, à propos d'hommes perdus en mer : « Les morts sont bien où ils sont; il ne faut pas les déranger. »

En rapportant ce mot, où surnageait une immémoriale déification des morts, il se revoyait dans sa Bretagne pieuse et farouche, courbée sous le vent qui souffle de l'éternel abîme; et il se penchait, vêtu de noir, après l'enterrement de son père, devant une

croix en granit, entaillée, au bas, de cette inscription : *Resurgent*. Ils ressusciteront.

A la veillée, Marie déploya la table verte et reprit, en face du commandant, sa place habituelle pour la séance d'échecs. M. Burdéron ne voulait plus son gendre comme partenaire ; Séverin, deux ou trois fois, avait mené la partie de manière à être battu ; le commandant, qui pénétra son intention, en fut piqué et signifia qu'il renonçait au jeu.

— Tu me traites en vieille ganache qu'on amuse et leurre à la façon d'un enfant gâté. J'y vois clair, sacrebleu ! Et je comprends que je vous pèse. Je ne suis plus qu'un zéro pour vous. Ah ! s'il ne vaudrait pas mieux être à cent pieds sous terre !

Marie, alors, le supplia de se remettre à jouer avec elle ; il bouda quelques soirées ; ensuite, s'ennuyant et tourmenté par sa passion, il consentit.

Durant leur séance, Séverin fit un tour dans le jardin, mais ne s'y attarda guère. L'allée des myrtes, le pavillon lui déplaisaient ; c'était trop lourd d'y retrouver Eliza charmante ou Marie désespérée. Il rentra au petit salon ; l'aquarelle du *Borda* sollicita sa mémoire d'un revif d'émotions amoureuses plus déchirantes que suaves ; il lui tourna le dos et ouvrit la vitrine d'une massive bibliothèque en acajou qui détenait des livres respectables, lus et relus par trois ou quatre générations de Lhostis.

Il en tira, presque au hasard, une *Vie des Saints de Bretagne*, dorée sur tranche, qu'il avait eue en prix, l'année de sa première communion. Le bord des pages était jauni ; elles exhalaient une moisissure confinée. Pourtant un souffle de pureté fraîche sortait des légendes qu'il feuilleta. Des figures, jadis familières, s'éclairaient sous le porche des souvenirs

dévotieux : saint Renan qui guérissait les pauvres, « n'ayant rien d'autre, disait le texte, à leur donner que la santé » ; saint Magloire qui ne mangeait de poisson qu'aux grandes fêtes, et « il se réservait les plus petits » ; sainte Mélarie, pécheresse et pénitente, dont les genoux avaient creusé de leur empreinte la pierre où ils s'immobilisaient ; saint Guénaël, abbé de Landévennec, qui, les nuits d'hiver, s'enfonçait dans l'eau d'un étang et y récitait les sept psaumes de la pénitence ; « ainsi, expliquait le livre, il se maintint chaste contre toutes les tentations ».

Séverin, en sa première jeunesse, avait rêvé d'être un moine. Souffrir avec le Christ, sa fantaisie mystique n'imaginait pas de plus haute volupté. Son appétit sensitif d'une perfection cherchée par orgueil lui revenait maintenant qu'il aurait voulu se libérer de lui-même. Cette journée d'orage finissait dans un désir d'allégement. Les forces antagonistes qui se colletaient en sa conscience faisaient trêve à leur duel sans décision. On pouvait lui appliquer la devise des âmes qu'une puissance invisible porte, à travers les chutes, jusqu'au salut : *Fluctuat nec mergitur*. Il roulait de houle en houle, mais il ne sombrait pas.

Deux semaines se traînèrent, et il n'avait point encore pris un parti. Il retourna chez Gourvennec ; la seconde lettre d'Eliza, plus longue que l'autre, raviva ses perplexités. Elle commençait d'un ton plus courageux, presque gai, au retour d'une après-midi dans le cloître de la cathédrale. Eliza s'était divertie à dessiner des profils de mendiants, de pauvresses agenouillées contre les grilles des chapelles.

« Un jet d'eau chantait, des oies jabotaient sur la

pelouse ; leur cri traversait les ronflements de l'orgue et l'office des chanoines... Je suis entrée dans l'église étrangement sombre. Sur l'escalier fastueux de la crypte une femme en corsage de soie blanc était assise et s'éventait. Je me demande si elle priait ou si elle pensait, comme moi, à celui qu'elle aime. »

Séverin se laissa charmer par la vive allure et la tendresse discrète de ce début. Plus loin, elle l'entretenait d'une jeune israélite russe, Sara Melchidof, qu'elle rencontrait à la table de sa pension; cette exotique s'était prise d'amitié pour elle et lui révélait « les splendeurs de l'anarchie ».

« Tu ne peux te figurer ce qu'elle sait mettre dans un seul mot : la Révolution. Quand elle profère avec son accent rude : « C'est beau, la Révolution ! Qu'im-« porte s'il y a des morts, des millions de victimes, « puisqu'à ce prix l'humanité sera heureuse pour « tous les siècles », quand elle me débite ses tirades vertigineuses, je ne trouve rien à lui répliquer, je lui donne même raison, je comprends ces nihilistes qui offrent leur sang afin que le monde soit changé.

« Le monde actuel est immonde. Je n'en suis plus, puisque la faute d'une fille ne se répare jamais. Et je suis presque fière de n'en plus être. Si j'avais fait, comme tant d'autres, ce qu'il fallait pour *supprimer* tous les ennuis, je serais blanche et pure, une demoiselle comme il faut. Parce que j'ai eu le courage de subir les conséquences, je suis disqualifiée, déshonorée sans remède. L'hypocrisie bourgeoise me révolte : au vice qui se cache toutes les absolutions ; à la faiblesse surprise toutes les hontes. Les soi-disant chrétiennes, *tu le sais trop*, ne valent pas mieux que les autres. Il est temps que tout soit démoli. »

Le dard de l'allusion : *Tu le sais trop* visait Marie sans la nommer. Séverin concevait les causes de ses rancœurs ; les diatribes de cette Russe fanatique avaient tourné en fausse logique le fiel de sa jalousie, l'humiliation de son état, les tortures de son isolement.

— C'est bizarre, s'avouait-il, comme elle se livre aux influences violentes. La déviation mentale d'Eliza lui faisait sentir plus pesante la dette qui les enchaînait.

Il envisageait donc sa liaison reprise et prolongée sans terme défini, un double ménage auquel il subviendrait, soit par ses drames, si on les jouait, soit en se créant, dans l'industrie, une situation. Il posait comme un simulacre de vertu la stabilité de son adultère.

Et il espérait convaincre, à la longue, Marie d'accepter ce partage exaspérant. Elle gagnait sur soi d'étouffer ses plaintes ; sa résignation, peu à peu, la ploierait vers l'inévitable.

En attendant, elle maigrissait, se consumait de chagrin ; et ses rapports avec elle demeuraient affreusement tristes. Le soir surtout, dans l'intimité de leur chambre, la froideur où ils se retrouvaient était plus pénible qu'une querelle achevée en réconciliation. Souvent ils se couchaient sans mot dire. Le front dans l'oreiller, elle fondait en larmes. Il essayait de l'apaiser ; elle lui demandait pardon ne n'avoir su se contraindre. Mais une seule parole aurait pu guérir sa peine :

— Entre Eliza et moi, *c'est fini.*

Promesse qu'il croyait impossible à tenir, donc inutile et presque monstrueuse.

Une péripétie d'apparence accidentelle lui arracha, tout d'un coup, cet engagement.

Le premier jeudi de mai, leurs voisins, les Pradel, les avaient conviés à une promenade, le long de la côte, vers le cap Brun, par le sentier des douaniers. Séverin accepta, dans l'espoir que Marie serait distraite, et parce que M. Pradel le captivait.

M. Pradel possédait à Firminy de vastes forges ; il séjournait en Provence, disait-il, afin de se reposer d'une vie trop surtendue. Ayant beaucoup voyagé, principalement en Allemagne, il suivait d'un œil perspicace l'évolution industrielle de l'Europe. On s'était d'abord étonné de voir cet homme opulent s'ensevelir, avec une femme aussi fringante que la sienne, dans ce coin perdu de la Mitre. A l'entendre, deux motifs l'avaient décidé pour Toulon : il s'y trouvait moins éloigné de ses affaires qu'à Antibes ou à Monaco, et c'était la seule ville du littoral que la camelote des architectures germaniques n'eût pas encore infestée. Sa villégiature, en fait, contentait un caprice de Mme Pradel. Les domestiques murmuraient, entre deux portes, qu'elle recevait très souvent, au Mourillon, un haut personnage dont son mari avait fait la connaissance, six mois avant, à Biarritz.

M. Pradel semblait vivre dans une totale illusion sur sa femme. Elle était de vingt ans plus jeune que lui. Profondément niaise, égoïste et frivole, elle l'ensorcelait, comme au premier jour, par sa beauté. Il l'idolâtrait plus qu'une maîtresse conquise de la veille ; il l'aimait à en mourir et avait pour elle toutes les indulgences d'un amoureux vieillissant.

Les Pradel avaient noué avec Marie et Séverin des relations de voisinage ; leurs enfants venaient prendre, pour jouer, Ferdinand et Albert ; Mme Pradel recherchait Marie, n'ayant point d'autre voisine à fré-

quenter ; comme le renom de Mme Lhostis était celui d'une femme sérieuse, elle se parait de cette amitié. Marie répondait à ses avances sans empressement ; la disproportion de fortune lui imposait quelque réserve ; et, quoiqu'on n'articulât sur Mme Pradel rien de précis, elle ne pouvait guère sympathiser avec une femme qui se levait à onze heures tous les matins, qui lisait des romans jusqu'à minuit, qui se prétendait catholique et qui ne croyait pas à la Présence réelle, assez sotte enfin pour dire d'elle-même : « Je ne suis *bien* qu'en Vénus de Médicis. »

La sottise de Mme Pradel était considérable ; seulement, elle la couvrait d'un certain vernis ; sa richesse l'armait d'une assurance loquace ; elle se piquait d'esthétisme, et le peu qu'elle avait retenu de ses voyages européens lui donnait l'air de savoir beaucoup. Mme Lhostis, dont l'existence sévère faisait une provinciale, apprenait par elle des mondanités qu'elle ne dédaignait point. Au reste, Séverin lui-même plaisait à Mme Pradel non moins qu'à son mari.

Le jour convenu pour l'excursion, vers trois heures, l'automobile de M. Pradel les emmena donc tous quatre, jusqu'au boulevard de Martille, là où commence le sentier des douaniers.

Mme Pradel s'était mise simplement, comme pour descendre en son jardin. Une robe légère, d'un rose crémeux, faisait valoir son corps de nymphe et la rondeur flexible de ses lignes. Elle avait noué autour de sa capote un voile de tulle blond, sous lequel éclatait, accroché avec insouciance, un seul diamant. Sa figure mignarde rappelait ces portraits du XVIIIe siècle dont la grâce semble aujourd'hui conventionnelle : une bouche en cerise fendue, un teint d'une blancheur d'amande, relevé d'un tendre incar-

nat, des sourcils clairs parfaitement arqués, une harmonie de traits qui eût été séduisante, sans des yeux trop à fleur de tête, des yeux bleus de poupée qu'elle ne réussissait pas à rendre expressifs.

Elle paraissait la fille de son mari; M. Pradel essayait d'atténuer son âge par des artifices d'élégance; mais ses épaules maigres pointaient sous son vêtement; sa petite moustache teinte ne sauvait pas la fatigue d'un visage émacié, bistré de bile. Deux poches flasques jaunissaient au bas de ses yeux qui brûlaient d'un feu maladif. En public, il ne révélait, à l'égard de sa femme, qu'une amitié tranquille. Le fond terriblement sensuel de cet homme, accusé par le pli de ses lèvres, se dérobait sous les dehors d'un technicien curieux du mouvement inventif des sciences. Il suivait, en amateur « averti », les courants nouveaux des arts et des lettres. L'intellectuel, chez lui, masquait le passionné.

La conversation fut, au départ, d'un laisser-aller fantaisiste. Marie avait l'air de surmonter ses amertumes. Chacun des quatre personnages qui se faisaient vis-à-vis se comportait comme s'il n'eût songé qu'à oublier son âme en la cachant aux autres.

Le sentier près duquel ils mirent pied à terre était, d'abord, assez large pour qu'ils pussent fouler de front les varechs pleins de mollesse. Le soleil se voilait, de fines scintillations dansaient, par endroits, sur la mer; une brise nonchalante la plissait. Mme Pradel admira, au long de la côte, les méandres bruns des algues sous l'eau cristalline et glauque. Un espace d'un vert de sinople brillait au milieu d'une anse. Séverin ébaucha une controverse sur la notation des couleurs, beaucoup plus souple pour nos yeux de modernes que pour les peintres d'Athènes

et de Pompéi ; il en induisait une hypothèse, l'évolution de l'espèce humaine vers des états de sensibilité enrichis sans limites.

M. Pradel discuta ce rêve d'un affinement indéfini :

— On se lasse du complexe et du subtil ; on revient au fruste, même au barbare. Si nous aimons la sauvagerie des sites toulonnais, c'est parce que nous sommes des blasés.

Mme Pradel protesta qu'elle ne l'était point. Mais le colloque se rompit. Les promeneurs ne pouvaient plus avancer qu'à la file dans le sentier en corniche étroite. Il grimpait contre la croupe boisée où s'appuie l'éperon du cap, et surplombait, à leur droite, le vide au-dessus de la mer. Brusquement, il se creusait, puis rebondissait ; à des tournants, entre des murs de villas et le précipice, une plinthe effritée n'offrait qu'un scabreux passage soutenu par les racines d'un pin couché, tel qu'un pont, sur une crevasse, ou qui projetait ses grêles rameaux tordus, incliné, comme dans un vertige, vers la profondeur.

Marie marchait en avant, M. Pradel venait ensuite, et se préoccupait de garder son équilibre ; le voisinage d'un gouffre le troublait.

Séverin s'attarda derrière eux, avec Mme Pradel ; elle lui soutenait que la beauté d'une femme n'égale jamais celle d'un homme qui est vraiment beau.

— Ah ! madame, répliqua-t-il ironiquement, si, par malheur, j'étais de votre avis, quel aveugle me jugeriez-vous ?

Elle prit pour bonne cette gentillesse et s'engagea en d'étranges confidences ; elle écrivait, dit-elle, son journal intime « dans un livre à serrure », et son mari lui avait juré de ne point l'ouvrir, même si elle mourait avant lui.

— Il me tiendra parole ; mais il est tourmenté de ce mystère comme votre Raymondin, les soirs où sa Mélusine le quittait. Certaines femmes sont bien à plaindre, quand leurs maris les aiment trop.

Pourquoi dévoilait-elle, si légèrement, les arcanes de son ménage ? Que signifiait ce flirt aventureux et inepte ?

La porte mi-close d'un jardin entre-bâillait une perspective d'ombre touffue, des massifs de lentisques, de myrtes, de myoporum, d'acacias et de lauriers en fleurs. Une fournache invisible ajoutait son encens à cette folie de senteurs agglomérées.

— Je voudrais entrer là, insinua Mme Pradel, dévisageant Séverin d'une manière insidieuse, mais prudente.

Sous les feuillages sombres d'un bosquet éclataient des oranges mûres. Elle s'enfonça auprès des arbustes, et, en élevant ses mains, elle fit mine de saisir un fruit. Elle copiait le geste de la cueilleuse dans l'*Automne* de Puvis de Chavannes.

Un an plus tôt, la mimique de cette cabotine, au seuil d'un engageant décor et des classiques langueurs du renouveau méditerranéen, eût affriolé Séverin d'un vague émoi luxurieux. A présent, ses avances le trouvèrent insensible ; il ne la rejoignit point au creux du bosquet et se dispensa de voler pour elle une orange sur l'arbre d'autrui. Même, tout ce qu'elle déployait d'artifice en son équivoque attitude lui donnait la nausée.

— Votre mari, dit-il à distance, va s'étonner de votre disparition.

— Oh ! je l'ai mis au pli ; de moi rien ne l'étonne.

Elle revint tout d'un coup, et, avec une nuance de froideur, prit les devants sur le sentier.

Des roses bouillonnaient au-dessus d'une claire-voie; Séverin rompit deux tiges, pour offrir l'une à Mme Pradel, l'autre à Marie. Il chercha celle-ci du regard. Un cri anxieux lui échappa : Marie se tenait suspendue au bord d'une mince aspérité de roc; elle considérait, à soixante pieds au-dessous d'elle, l'eau assombrie par un nuage, vitreuse et plombée. Etait-ce pour défier le péril qu'elle se courbait en avant? Elle se penchait, comme prête à s'élancer.

— Marie! interpella-t-il d'une voix presque furieuse.

Elle releva son front, parut une somnambule qui se réveille, recula jusqu'au milieu du chemin, et répondit simplement :

— Que veux-tu?

En voyant la rose qu'il lui présentait elle redescendit presque souriante. Il ne l'interrogea pas alors sur son imprudence, mais démêla trop bien quelle tentation venait de la traverser : vivre sans être aimée la désespérait; elle, si chrétienne, elle avait failli se laisser mourir, ou peut-être voulait-elle éprouver Séverin, se rendre compte s'il tressaillirait d'une colère, d'un effroi à l'idée de la perdre.

Quel qu'en fût le mobile, cet acte violent le bouleversa. Il en resta, un moment, perdu comme dans un songe. Mme Pradel avait accepté négligemment la rose; elle observa l'air absent de Séverin et supposa qu'il se repentait de l'occasion manquée. La conjecture ne lui fut pas indifférente...

Au retour, ils s'assirent tout près du flot, parmi des varechs amoncelés. Une avenue de soleil se dilatait à l'ouest, sur la rade triomphale. Des collines de Saint-Mandrier, l'artillerie d'un fort canonnait un but flottant : après chaque détonation, ils apercevaient la gerbe d'écume lumineuse que l'obus, en

plongeant, faisait bondir. Alentour de Toulon gronde perpétuellement l'orage d'une attente de guerre.

M. Pradel contait à Séverin son dernier séjour en Allemagne ; le prodigieux labeur industriel de la Prusse, son outillage d'armement l'effrayaient pour la sécurité de l'Europe.

— En France, remarquait-il, dès qu'une entreprise a des fins nationales, tout conspire à sa ruine, l'étranger nous supplante et nous dépouille, nous paralyse ; nous dépendons de lui, même dans des œuvres vitales pour notre défense. N'est-ce pas absurde que notre marine commande à Fiume, en pays ennemi, les neuf dixièmes de nos torpilles ?

— Précisément, repartit Séverin, j'ai pensé bien des fois à ce paradoxal monopole de Whitehead. Si jamais j'entreprenais quelque chose, je me ferais de la torpille une spécialité. J'ai longuement étudié la question. C'est une industrie délicate, mais qui n'exige pas un puissant matériel. Et les torpilleurs avec les submersibles et les mines ont l'avenir pour eux. Je suis certain qu'en perfectionnant les engins destructifs des grosses unités, nous rendrions les guerres impossibles.

M. Pradel fut surpris qu'il ne tentât point, sans tarder, « une affaire si intéressante ». Lui-même, laissa-t-il entendre, serait disposé à la soutenir vigoureusement. Séverin objecta « les bâtons dans les roues » que les Pouvoirs publics opposeraient à la mise en train, et M. Pradel s'abstint d'insister.

Cette conversation aimanta cependant l'esprit de Séverin vers un projet qui lui avait plu au temps où la littérature n'absorbait pas ses visées, et sa volonté apathique reçut une secousse d'énergie. Mais, pour suivre une idée pareille, il devait renoncer à la jouis-

sance d'écrire, comprimer à l'arrière-plan sa vie sentimentale. Tout dépendait d'un premier et terrible sacrifice ; s'il déchirait le pacte de servitude intérieure où Eliza le retenait, le reste lui semblerait facile.

Or, cette décision poignante, l'après-midi passée avec les Pradel la lui révélait plus nécessaire qu'auparavant. La laideur secrète d'une enjôleuse comme Mme Pradel repoussait une ombre plus noire sur l'adultère et l'hypocrite qu'il ne cessait pas d'être. Le geste désespéré de Marie prolongeait pour sa mémoire de sensitif une angoisse rétrospective : sans le cri qu'il avait poussé, elle se précipitait dans l'inconnu de la mort, et à cause de lui, parce qu'elle l'aimait ! Il *touchait* la réalité de son amour ; au lieu qu'Eliza devenait plus lointaine, n'agissant plus sur ses dispositions que par des lettres intermittentes. Marie tenait donc une victoire presque assurée.

Quand ils rentrèrent ensemble et qu'elle monta dans sa chambre avec lui, il l'attira sur ses genoux, lui parla d'un ton triste et tendre, d'une plénitude d'abandon qui, entre eux, avait disparu.

— Marie, ma petite Marie, à quoi, tout à l'heure, pensais-tu, en regardant la mer au-dessous de toi ?

— Tu veux le savoir, répondit-elle, les yeux plongés dans les siens. Eh bien ! j'ai eu comme une minute d'égarement. Le vide m'attirait, je me disais : Celui que j'aime est perdu pour moi. Qu'importe que je meure et que je sois damnée, puisque, sans son amour, je n'ai plus de bonheur possible ! Est-ce ma faute si je t'aime plus que mes enfants, plus que mon père, plus que tout, plus que Dieu ?

— Tu avais tort, dit-il d'une voix très lente, tu avais tort de te décourager. Je ne veux plus que

deux soient malheureuses par ma seule faute. Je *la* préparerai doucement à l'inévitable. Toi, reste patiente et vois quelle est notre affection, puisque rien n'aura pu la rompre.

Elle avait appuyé sa joue aux lèvres de Séverin ; à ces dernières paroles, elle eut un léger recul.

— Mon ami, as-tu bien réfléchi ? Je ne veux pas que tu sois malheureux à cause de moi, ni faire de toi une victime. J'ai appris à souffrir, je peux continuer.

— Oui, déclara-t-il, je n'ai que trop réfléchi. Je sais mon devoir, je le suivrai.

Elle prit ses mains, les pressa fortement et soupira. Pour la première fois depuis six semaines, leurs lèvres se joignirent dans une pensée de réconciliation. Mais ce mot : devoir, tombant de la bouche qui l'assoiffait d'amour, refroidissait Marie. Séverin avait promis, afin de se mieux lier contre une reprise de sa passion. Seulement, il n'était pas sûr de lui-même. L'ingénuité de leur jeune tendresse était morte. Des deux anneaux bénits dont leurs doigts enlacés retrouvaient le contact, une vertu de force et de joie semblait s'être aliénée. Quelle purification l'y restituerait ?

II

L'ABBÉ MARTUREAU

Mme Lougrée avait prévenu Séverin qu'il aurait « de ses nouvelles ». La menace le troubla peu, ses tourments intimes le rendaient inattentif à tout ce qui n'était pas eux. Marie s'inquiétait davantage, évaluant les rancunes et la vengeance probable de l'occultiste.

Elle soutint l'horrible embarras de la rencontrer, plus d'une fois, dans les salons qu'elles fréquentaient l'une et l'autre. Son aversion pour Eliza retombait sur la tante, et, vis-à-vis d'elle, la faute de Séverin l'humiliait comme un opprobre familial dont elle avait sa part. L'Amirale, de son côté, s'en prenait à Marie de n'avoir pas su empêcher la chute de sa nièce. Les deux femmes, quand elles n'arrivaient pas à s'éviter, échangeaient tout juste quelques froids propos. On sut que les Lhostis ne remettaient plus les pieds chez Mme Lougrée. Les bonnes personnes de leur entourage commentèrent cette brouille. Elle donna consistance au bruit qui bourdonnait, à travers le Mourillon, sur le vrai motif du départ d'Eliza. Pourtant cette rumeur circulait, comme eussent dit nos pères, « sous le manteau ». Dans le monde de la marine, bien que Séverin en fût officiellement sorti,

un esprit de corps le protégeait contre le scandale ; et Mme Lougrée se taisait en public, muselée par l'amour-propre du nom qu'elle portait. Mais sans doute elle se revanchait, là où nulle divulgation n'était à craindre, entre spirites, les soirs de rendez-vous, toutes lumières éteintes, autour d'un médium endormi.

Séverin connut bientôt quelle vengeance elle triturait.

Vers le milieu de mai, une après-midi qu'il sortait à son heure habituelle, au tournant du boulevard, un jeune homme en faction attira sa curiosité. C'était un pauvre hère, imberbe, de mine falote, coiffé d'un feutre mou qu'il avait cabossé, à la mode piémontaise, d'un coup de poing, et rabattu sur son nez en pointe de serpe, comme pour dissimuler sa physionomie. Une veste fripée aux manches trop longues, un pantalon verdâtre achevaient sa tournure de bohème famélique. Il tenait en ses mains un petit appareil photographique, et, à l'instant où Séverin passa devant son objectif, il pressa le déclic, prit un instantané.

Séverin l'apostropha, trouvant baroque le sans-gêne de cet homme. Mais le drôle lui tourna le dos et sauta dans un tramway. Il n'eut point l'obstination de le poursuivre.

Quinze jours plus tard, comme il se promenait seul sur la terrasse du jardin, de la falaise, quelqu'un qui se cachait au ras du mur lança jusqu'à lui un paquet soigneusement ficelé. Avant de le ramasser, il courut vers le balustre, se pencha, ne découvrit personne. Le paquet déplié lui laissa voir un petit buste en cire, modelé selon sa ressemblance, et qu'avait troué, à l'endroit du cœur, la lame d'un couteau.

Mme Lougrée, avec les initiés de sa bande, avait dû convoquer les Esprits à un solennel anathème, suivi d'une exécution en effigie. Elle espérait envoûter le Breton superstitieux qui dormait au fond de Séverin, et, peut-être, le faire mourir de l'idée qu'elle voulait sa mort.

Marie, de sa fenêtre, l'aperçut examinant l'objet fatidique ; il ne put donc le lui cacher. Elle s'empressa de jeter le buste au feu, mais demeura impressionnée plus qu'elle ne le parut : si l'ennemie de Séverin voyait sa vindicte inefficace, d'autres moyens de nuire seraient mis en œuvre ; un poison expéditif attesterait, au besoin, l'infaillible puissance des Esprits.

Séverin, parce que la douleur de sacrifier Eliza l'obsédait, résista sans peine à l'obsession de l'envoûtement. Néanmoins, il sentait rôder autour de sa vie des forces maléfiques. Pour s'en préserver il pensa aux bons Anges de son enfance. L'anxiété d'un surnaturel hostile fut le premier mouvement qui le souleva vers Dieu.

Sa foi de jadis, passive et sentimentale, plus que raisonnée, semblait s'être dissoute en une sorte d'idéalisme vaporeux qu'il croyait profond. Il assistait, le dimanche, à la messe avec Marie ; mais il n'envisageait dans les rites que des symboles d'un mystère inconcevable et irrévélé. La vue d'une foule qui prie touchait son cœur ; il écoutait l'orgue et les hymnes, comme il eût écouté la mer et le vent. Le contact d'une Présence divine, perceptible dans les sacrements et les liturgies, n'atteignait plus son âme dissipée au sein des apparences instables ; et, depuis ses désordres, un malaise, une sourde rébellion l'écartait des réalités chrétiennes. Elles le sollicitaient

cependant par des rencontres incessantes : c'était une question des enfants, un signe de croix que faisait Marie avant de s'endormir, un livre feuilleté d'aventure, comme cette vie des Saints qu'il avait rouverte un soir.

Aux moments où il souffrait le plus, il souhaitait parfois une aide hors de lui. Mais à qui dévoiler toute sa détresse ? Quel humain comprendrait l'insoluble conflit de ce qu'il devait aux siens et de ce qu'il donnait à la triste Eliza ? Quelle parole de paix accueillir ? Il était seul et dénué, comme un mort dans sa fosse. La visite promise à l'abbé Martureau lui ouvrait la possibilité d'une délivrance. Il en repoussa la suggestion : « Que me dira ce prêtre, si je ne me convertis pas ? »

Au commencement de juin, par une journée brûlante, il se rendit, vers deux heures, à la grande poste de la ville, voulant y porter le pli hebdomadaire qu'attendait son amie. Il venait de la pressentir sur les intentions d'existence qu'elle formait pour son retour à Toulon. L'interroger de la sorte, c'était lui laisser entrevoir qu'il ne vivrait pas avec elle. Il regarda, le cœur pressuré, sa lettre glisser dans la boite, et se reprochait de l'avoir écrite, recevait en idée le choc de la blessure dont ses phrases allaient déchirer Eliza.

Il s'en revint, sombrant dans sa détresse et si abattu qu'il aurait voulu ne plus être un homme, mais la feuille grillée du platane qui roule sous les pieds des chevaux, et qui ne sent rien. Au bout des ruelles ombreuses la clarté dure de la rade fatiguait ses yeux. Un vieil Italien, à l'angle d'une place étroite, tournait la manivelle d'un orgue aux jeux usés :

— Musique, instrument, se dit Séverin, moins

pauvres que ma vie de songe-creux inutile ! Ce gueux, avec ses ritournelles, fait plaisir à d'autres gueux. Moi, je n'ai su créer que du désespoir...

Dans une ruelle transversale, devant un bar louche et obscur, une fille sommeillait, affalée sur une chaise, ses bandeaux noirs collés à ses joues ; et les faux cheveux qui masquaient son front imprimaient à son profil enfariné un aspect d'idole stupide et morne. Séverin envia presque la condition de cette créature qui ne voyait plus sa déchéance ou s'y résignait.

Il arrivait au tournant du cours La Fayette et apercevait, derrière les grilles, l'espace torride du port de la Rode, ses palmiers roussis, ses terrains vagues, d'un rouge de feu sous la poussière de la bauxite que charroyaient des tombereaux. Avant de traverser l'esplanade, il éprouva le besoin d'une halte. Une église s'offrait à deux pas, il gravit les marches de l'entrée, mais, en pénétrant dans la pénombre, il tâtonna, comme un aveugle, au sortir du soleil cru.

Une mendiante, près de la porte, marmotta une supplication. Il tira de sa poche quelque monnaie qu'il posa dans la main râpeuse. Ce geste, machinal pourtant, lui fit du bien. Il s'avança au milieu de la nef et s'assit. La fraîcheur du lieu, le calme le détendirent. Il se souvint d'un mot ironique d'Henri Heine : « Le catholicisme est une religion d'été. » Cette boutade de dilettante n'eut aucune prise sur son esprit.

L'église eût été déserte, sans deux ou trois femmes perdues le long des chapelles. Une autre, sous le rideau d'un confessionnal, chuchotait. Bientôt elle se retira, et le prêtre qui la confessait, un homme d'âge, maigre et voûté, traversa le chœur d'un pas hâtif pour gagner la sacristie. Séverin eut le désir de

l'y joindre, de lui parler. Mais le dégoût d'avouer son ignominie figea cette impulsion.

Le prêtre disparut, les femmes s'en allèrent; il resta seul, et se mit à considérer l'église elle-même, reprenant son coup d'œil d'artiste curieux.

Elle ne présentait rien extérieurement qui dût lui plaire ni l'émouvoir : au-dessus de la nef, à droite et à gauche, se développait, comme dans une salle de concert, une galerie soutenue par des colonnes de marbre. Un des bas-côtés s'ornait du « monument », un tombeau en rocaille où s'exhibait un Christ mort, presque nu, dont les côtes laissaient fuir des filets de sang. La coupole du chœur était peinte en bleu, avec des étoiles d'or. Des rinceaux multicolores bariolaient des pilastres à chapiteaux dorés. Aux deux coins du maître-autel, un ange de marbre s'inclinait; un soleil de flèches d'or irradiait autour du tabernacle. Ce clinquant méridional imposait au temple une mondanité factice et vide.

Mais, en fixant le tabernacle, Séverin se dit subitement :

« Que pèse ce faux luxe et ce rococo de dorures si, les pauvres âmes qui viennent prier, quelqu'un les entend et a pitié d'elles !

« Tout est là : dans le ciboire et le calice, y a-t-il quelqu'un ou personne? S'il n'y a personne, le rêve de la foi s'évapore, les vingt siècles de christianisme furent une douce dérision, un mensonge après tant d'autres mensonges. Nous sommes tous des ombres, nous embrassons un bonheur d'ombres. Mes souffrances, celles que je cause aux autres ne sont que des cris illusoires vers une béatitude qui n'existe pas.

« Mais, s'il y avait quelqu'un?... »

Cette réflexion latente, bien des fois, avait dérangé la torpeur de son indifférence. Pour qu'elle résonnât, comme la vibration d'une cloche, le silence de son accablement était nécessaire; à bout d'orgueil, il n'espérait plus de sa force aucun secours, et, défaillant, il se tournait vers Dieu.

Il le cherchait; donc il l'avait « déjà trouvé ». Mais à peine proféra-t-il ces mots intérieurement : « Devant moi, *ici*, j'ai peut-être le Dieu de vérité », sa vue se retourna sur lui-même, il aperçut, comme jamais auparavant, l'immondice de ses fautes. Confrontant son être avec le Saint des Saints, il se découvrit plus impur que la boue des rues, si abominable que ses vêtements devaient avoir horreur de le toucher.

Il se jeta sur les dalles, à deux genoux, et, le front appuyé contre les barreaux d'une chaise, il sanglotait, abîmé dans l'humiliation indicible du remords. Après un instant de douleur sans forme, il entendit retentir au fond de sa mémoire, chargée d'un nouveau sens, la parole qu'il articulait en allant à son dernier rendez-vous :

« Ce qui est fait est fait. »

« Ma vie était droite. J'ai failli. Personne au monde ne peut faire que je n'aie point failli; et, ce qui est plus terrible, humainement il m'est impossible de réparer. Quand je sors d'une iniquité, je vais à une autre. Je ne puis satisfaire à la Justice. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez rendre pur ce qui est abject. Je vous ai négligé, j'ai douté de vous, j'ai vécu comme si vous n'étiez pas. Je n'ai mérité que votre abandon, et vous m'avez livré à mes égarements.

« Mais vous ne m'abandonniez pas, ô mon Dieu, puisque me voici à vos pieds, malgré moi, comme un

scélérat devant son Juge, et, si vous m'aviez maudit, je ne serais point revenu à vous. Je me repens, oui, vous le voyez que je me repens. Mon péché sera contre moi jusqu'à la fin. Ah ! si je me repentais parce que je vous aime ! Je ne sais plus vous aimer, je ne puis plus. Donnez-moi une goutte de votre amour ; et je serai délivré. Sauvez-moi ; mais sauvez, avant moi, la malheureuse que j'ai, moi seul, perdue... »

La porte de l'église retomba sourdement sur le tambour, des pas s'approchèrent ; une jeune fille, en face d'une chapelle, s'agenouilla. Il se releva et sortit. Sa volonté se déterminait d'aller voir l'abbé Martureau, et de se réconcilier, par ses mains, avec le Seigneur qui pardonne. Un suprême sophisme de résistance lui fit remettre cette démarche :

« Pour m'absoudre, il exigera une rupture immédiate. Au moment où se trouve Eliza, je ne consentirais pas à lui porter ce coup. »

Il rentra cependant, changé et pacifié dans son affliction. Il avait jeté derrière son dos toute une part du vieil homme ; quelles que fussent les traverses à subir, il ne perdrait plus l'espérance.

Marie, assise à l'ombre de la maison, sous un tendelet, achevait aux enfants, très sages sur des coussins en face d'elle, l'histoire de Samson enchaîné par Dalila. Le commandant, au petit salon, parcourait dans son journal la liste des récentes décorations militaires. A l'entrée de Séverin, il se leva, et lui dit, à mi-voix, d'un air indigné :

— Cette canaille de Porquaron a la croix ! C'est une infamie. Un sacripant qui a deux ménages et qui fait une vie d'enfer à sa femme !

Il eut la tentation d'ajouter : « On ne décore plus

que les gredins ! » Mais il se tut, parce que lui-même ornait soigneusement de sa rosette la boutonnière de tous ses habits.

Séverin s'appliqua l'involontaire avanie ; à s'humilier secrètement, il trouva une douceur inéprouvée.

Marie, dès qu'ils furent seuls au jardin, lui demanda :

— Qu'as-tu vu d'intéressant à Toulon ?

— Rien du tout. Les rues étaient vides ou presque. Je suis allé simplement jusqu'à la poste...

— Ah ! fit-elle, en réprimant de son mieux toute l'âpre jalousie qui s'échappait dans ce monosyllabe. Une curiosité la mordait : c'était de connaître le refuge d'Eliza. Certaine de n'obtenir jamais une confidence énergiquement refusée, elle en sous-entendait même le désir. Durant plus de deux mois, elle s'était interdit de nommer sa rivale ; ce mutisme lui pesait, et paraissait dur à Séverin. Depuis qu'il avait promis de rompre, elle se relâchait de sa rigueur ; il lui expliquait sa passion et pourquoi Eliza, peu à peu, s'était abandonnée. Tous deux parlaient aussi de l'enfant, dont elle se préoccupait sans cesse.

— En revenant, continua-t-il, je me suis reposé dans une église, à Saint-François-de-Paule...

— C'est pour bientôt *le baptême* ? s'enquit-elle par une malencontreuse association d'idées, car elle ne devinait point où il voulait en venir.

Il fut blessé de n'être pas compris, et, au lieu de s'ouvrir à elle sur son élan de conversion, il répondit évasivement :

— C'est pour la fin de septembre ou octobre.

Il était assis près d'elle, sur un pliant ; elle, dans un fauteuil d'osier, sa corbeille à ouvrage sous sa main, tricotait pour la vieille Vanino un châle en laine

grise. Son crochet d'ivoire se trémoussa plus vite, tandis qu'elle reprenait :

— Je crois que ce sera une fille. Mais que penses-tu faire de cet enfant ?

Il indiqua son projet de le mettre en nourrice, aux environs de Marseille, dans une ferme qu'il avait achetée avec la dot de Marie. Les fermiers, les Mouren, perpétuaient une famille de l'ancien temps, d'une probité, d'une bonté sans reproche ; et la ferme était sur une hauteur, dans un air merveilleusement sain.

— La chose est possible, opina-t-elle, à condition que la mère s'abstienne de se montrer. Les Mouren n'accepteraient pas, s'ils savaient...

Marie, sans hésiter, songeait à priver Eliza des joies maternelles ; elle craignait trop que Séverin ne se rencontrât avec sa maîtresse, auprès de *leur* enfant ; ses intentions vertueuses risquaient d'être balayées par un retour de folie désastreux.

— Je le donnerai, dit-il, comme orphelin, si Eliza y consent. Mets-toi à sa place ; tu jugerais cruelle une pareille exigence.

— Oh ! tu verras que son enfant, une fois séparé d'elle, comptera peu dans ses rêves. Les Muses n'ont guère les dons de la maternité.

Elle baissa la voix ; Aline arrivait, apportant une dépêche. C'était Gourvennec qui l'envoyait.

« Très malade. Venez vite. »

A l'émotion véhémente de Séverin, Marie soupçonna que Gourvennec tenait en sa liaison un rôle d'intermédiaire irremplaçable.

Il bondit sur sa bicyclette, et atteignit, d'une course éperdue, les Terres-Rouges. Trempé de sueur, il monta, sans reprendre haleine, jusqu'à « l'ermitage ».

Gourvennec, cette fois, ne l'attendait point devant sa maison; son banc de pierre, désormais, resterait vide.

Une paysanne ridée, édentée, descendit, à sa rencontre, dans l'escalier roide, et lui raconta, tout bas, l'accident. Elle passait, dit-elle, à midi, par le chemin avec son fils et son âne chargé de luzerne, quand ils avaient aperçu Gourvennec étendu à terre, frappé *d'une conjection.* Ils l'avaient péniblement porté en haut, sur son lit. Une heure ou deux, il avait repris connaissance : il avait prononcé quelques mots. Maintenant il était près de sa fin. Son fils avait couru chercher à La Valette le médecin et le prêtre; sortis l'un et l'autre, arriveraient-ils à temps?

— Il veut vous voir, monsieur Lhostis, il a une commission pour vous.

Séverin pénétra dans la chambre du mourant; sur la couchette étroite sa grosse tête barbue se renversait, la bouche entr'ouverte par le râle de la suffocation; une pâleur cireuse marbrait ses joues et ses narines anxieusement dilatées; et ses yeux éteints semblaient insensibles déjà aux images terrestres. Ils reconnurent pourtant Séverin; une petite étincelle s'y ranima, comme une lampe, au crépuscule, passe derrière une vitre embuée et disparaît. Ses doigts serraient une enveloppe qu'il essaya de lui tendre; puis il retomba dans le mystère de l'agonie; le râle se ralentissait; un moment plus tard, son cœur ne battait plus.

L'enveloppe enfermait une lettre d'Eliza, sans doute arrivée le matin même. Le fidèle quartier-maître voulait, jusqu'au bout, assurer à son commandant le secret de la correspondance dont il s'était innocemment chargé.

Séverin aida la vieille femme qui rendit au corps les derniers soins. Il rapprocha ses pieds, joignit ses mains et glissa entre ses phalanges froides le chapelet pendu au chevet du lit. Pendant que la paysanne descendait au village chercher des cierges, il demeura seul à seul avec le cadavre de son ancien compagnon. La mort soudaine de Gourvennec, après sa grande secousse dans l'église, rompait vraiment la trame de sa vie antérieure; c'était un glas de plus pour l'amour d'Eliza. Il n'ouvrit point sa lettre en présence du mort; mais il s'agenouilla et pleura longtemps.

La figure de Gourvennec avait repris son calme, béatifiée par un sommeil de paix : ses paupières s'appuyaient doucement sur ses prunelles, ses narines s'étaient détendues ; sa bouche, faite à murmurer des prières, paraissait continuer, dans le demi-sourire de sa barbe, un mouvement d'oraison ; toute sa face portait au dedans d'elle comme une lumière. Ce trépassé disait au vivant qui le contemplait :

— Fais comme moi ; repens-toi si tu as péché, et prie.

Séverin ne savait quelle faute de jeunesse Gourvennec expia solitairement. En soulevant ses membres pour la toilette funèbre, il avait surpris, autour de ses reins, l'âpreté d'un cilice. Par quelle rigueur divine ce pénitent, devenu un saint, mourait-il sans viatique, sans un prêtre qui le consolât ?

Séverin se demandait pourquoi, à lui indigne, était réservé cet honneur de veiller un Juste. Il cherchait à se remémorer les versets du *De profundis* ; mais, depuis des années, il avait perdu la mémoire exacte du psaume, il n'en retrouvait plus que le premier et l'ultime verset; il se les réitérait, s'identifiait à l'âme en peine qui, « du profond » des ténèbres, crie vers

Dieu, espérant parce que lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.

Les suprêmes reflets du soir s'effaçaient au flanc du Coudon, lorsque M. le curé de La Valette, homme chauve et d'allure placide, vint réciter sur Gourvennec les prières liturgiques. Il se montra fort contrarié de n'avoir pu l'assister à ses derniers moments, et fit un haut éloge du défunt, « une bien belle âme ». Peu après lui vint le médecin pour constater le décès ; puis, le menuisier qui prit les mesures du cercueil.

Marie était prévenue que Séverin ne rentrerait pas, avant les obsèques, au Mourillon. Vers minuit, le prêtre était redescendu à son presbytère, la vieille voisine et son fils, partis chez eux. Il resta seul à veiller. Sur la table de Gourvennec il avait trouvé, dans un petit livre, l'office des morts ; à la clarté des bougies qui tremblotaient contre la face du cadavre il commença cette lecture, pour lui prodigieuse ; en même temps qu'à Gourvennec il s'appliquait à soi-même et à Eliza les déplorations immémoriales de Job. Qu'aurait-il gémi d'autre que ces plaintes de suppliant :

« Mon cœur est dégoûté de vivre ; je laisserai sortir ma parole, je parlerai dans l'amertume de mon âme.

« Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas ; révèle-moi pourquoi tu me juges ainsi...

« Est-ce que tu as des yeux de chair ? Est-ce que tu vois comme un homme voit,

« Pour que tu recherches mon iniquité et que tu scrutes mon péché ? »

Cependant, il s'aperçut qu'il avait faim ; car, depuis la veille, à midi, il n'avait bu qu'une tasse de lait

apportée par la paysanne ; et la fenêtre, entr'ouverte, laissait tomber sur son dos le froid nocturne ; le sommeil opprimait ses yeux. Il se mit à marcher d'un bout à l'autre de la chambre, comme il eût fait dans la cabine d'un navire. Tout, chez Gourvennec, gardait le pli du bord, un ordre strict où le moindre objet, lustré, astiqué, se fixait à une place nécessaire. Séverin se représenta la dispersion du pauvre mobilier.

— Moi aussi, je quitterai toutes les choses que j'aime ; en suis-je dépouillé autant que je devrais ?

Sa pensée s'enfonçait dans l'évidence de cette dissolution totale, afin de se mieux ployer à une rupture non moins cruelle. Il voulait dresser son corps aux jeûnes, à l'endurance du froid et de l'insomnie, pour le soumettre plus docile au détachement des voluptés.

— Je ne lui ai que trop obéi ; c'est son tour de pâtir.

Le lendemain, au retour du cimetière, le curé, qui avait en dépôt le testament du mort, l'informa de ses dispositions : Gourvennec chargeait l'ecclésiastique de distribuer aux indigents ses meubles et son linge ; il lui léguait, avec son chat et sa vieille poule, le peu d'argent qu'il avait de sa pension pour soulager de quelques messes son purgatoire. Quant à Séverin, il lui laissait un petit crucifix d'étain qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes.

Séverin accepta ce legs comme un signe du consentement exigé d'En Haut à l'abnégation de ses tendresses coupables. En chemin, pourtant, il lut la lettre d'Eliza. Au sortir du spectacle de mort où il s'était, vingt-quatre heures, cloîtré, l'écriture fine, l'odeur du papier, avant même qu'il lût ces pages, l'effleurèrent d'insinuantes persuasions. Une main de

sirène touchait en lui les deux cordes les plus accessibles, le sentiment des nuances et la pitié. Eliza racontait, non sans esprit, comment elle s'était brouillée avec l'israélite russe, Sara Melchidof.

« A tout propos elle dénigrait devant moi la France et les Français. « Les Français ! des gens de moyenne « température, inaptes aux passions fortes et aux « sublimes énergies ! La France, c'est le pays où l'on « ne mange pas une poire sans la couper en deux et « en quatre. *Nous, les Slaves*, nous mordons en plein « dans la poire, nous l'avalerions, si nous pouvions. « d'un coup. » Elle m'agaçait ; je lui ai répliqué d'un ton pointu : « J'ai grand peur que la poire ne vous reste « dans le gosier. » Elle n'a pas très bien saisi le sens de ma réponse ; mais elle a compris que je me moquais d'elle, et, depuis, elle ne me parle plus. J'en suis enchantée. »

La suite de la lettre quittait cette intonation légère, insouciante. « Chaque fois que tu m'écris, se plaignait Eliza, je te sens un peu plus loin de moi. Des espaces opaques nous séparent, et je n'ose pas m'y aventurer. Tu te souviens de cette minute, sur la falaise, où tu me disais en regardant les éclats du phare : « Notre « amour ne défaillira pas plus que cette clarté. » Pour moi, c'est vrai, oh ! oui, trop vrai. Mais toi... Tout ce qui fut ta vie d'auparavant te reprend chaque jour davantage. J'ai le tort d'être absente ; j'aurais dû braver l'opinion et la honte publique, ne jamais partir. Je ne te fais point de reproche. On aime parce qu'on aime, on n'aime plus parce qu'on n'aime plus. Le mieux serait de souffrir en silence. Mais puis-je te dissimuler à quel point je suis malheureuse ? Il faudrait alors ne plus te répéter que je t'aime et qu'en te perdant, je perdrais *tout*. »

L'accent de cette élégie ne rendait pas aux oreilles de Séverin un son très nouveau. Seulement les doléances de sa maîtresse portaient si juste, à l'instant où il les recevait, qu'à réentendre cette voix suave et lamentable un tressaut de compassion et de désir ébranla ses fibres. Une phrase, entre toutes, l'étreignait :

« Plus approche le temps où tu pourras tenir entre tes bras l'enfant de notre douleur, plus tu deviens dur pour moi. »

Or, il s'évertuait, avec des précautions infinies, à ne point aggraver les meurtrissures d'Eliza. Quel mal lui ferait sa dernière lettre ! Elle semblait, d'avance, y répondre, comme si elle percevait le changement profond de son cœur.

« Dur » elle le jugeait ; et, en effet, il voulait devenir tel, mais pour lui-même, passer outre aux commotions d'une sensibilité insoumise. Aussi résistait-il à son trouble, et sa volonté d'être inflexible s'affermit parce qu'il s'était, une fois, maîtrisé.

Il pouvait s'amender, lui ; elle, au contraire, de quelle force disposait-il pour la sauver de sa désespérance ?

— Par moi-même, je ne puis rien ; il faut prier...

La mort de Gourvennec ôtait à leur correspondance le charme d'une sécurité clandestine. Dorénavant, il devrait, comme les petites ouvrières qui donnent des rendez-vous à un matelot, aller prendre ses lettres poste restante, faire queue au guichet !

Il avait promis de la rejoindre à Barcelone, au moment le plus douloureux pour elle, si personne ne soupçonnait le motif de son voyage. Il dut lui dévoiler que Marie connaissait leur liaison. Chaque jour abattait un morceau de l'édifice romanesque qu'il avait souterrainement improvisé sur un sable fangeux.

Vers la mi-juillet, M. Burdéron partit pour sa cure habituelle à Vichy. Marie et les enfants l'accompagnèrent; Séverin ne put se dispenser de les suivre. Un mois de solitude au Mourillon aurait été une périlleuse épreuve, et Marie s'en fût alarmée.

Dès qu'il rentra de son morne séjour aux eaux, il chercha par quel moyen préparer Eliza au dénouement qu'elle pressentait, sans accepter d'y croire.

Les Lhostis comptaient, parmi leurs plus solides relations, une vieille fille, Mlle Floch, sœur d'un capitaine de vaisseau qui était le grand ami d'un oncle de Séverin. Mlle Floch, issue d'une famille toute bretonne, avait vu le jour à Papeete, son père étant gouverneur de Taïti. Il prit sa retraite à Toulon, et, quand il fut mort, elle y resta. Elle vivait retirée à Saint-Mandrier, dans un chalet fruste, en face de la pleine mer.

Une négresse antique, sa nourrice, faisait son ordinaire compagnie, avec une tortue, un perroquet siffleur du Gabon et beaucoup d'autres oiseaux. Sa vaste volière, appuyée au mur de son jardin, en occupait toute la longueur. Les oiseaux pouvaient s'y donner l'illusion d'être libres, ayant des feuillages sur leurs têtes, un canal d'eau fraîche et des arbustes où ils voletaient. Elle élevait surtout de petites perruches vertes d'Australie, dont le vacarme, pour les visiteurs, était affolant.

Le jeudi et le dimanche, elle recevait quelques intimes, une élite des plus fermées ; car, en elle, un orgueil de caste enfantin s'associait à des largeurs de vue surprenantes. Étrangement maigre, elle ressemblait, de profil, à son perroquet; un cou ridé, une mâchoire excessive, des dents éclatantes et trop longues, des cheveux gris, touffus et relevés quelque

peu en désordre composaient un paradoxe de laideur qui, chez une autre, eût semblé déplaisant. Mais la courbe de son nez demeurait spirituelle, l'acuité de ses yeux saisissait. Un air de distinction et de dignité rendait l'ensemble presque harmonieux.

Comme maintes vieilles filles, et d'autant que nul n'avait jamais soupçonné sa vertu, elle tenait volontiers des propos gaillards. Les faits-divers de la galanterie, lorsqu'ils touchaient à son monde, la divertissaient. Elle les contait, avec un accent bref et discret, vraiment inimitable. Elle se plaisait à combiner des mariages ou à tirer de cas embarrassants les jeunes femmes qu'elle voyait sur une pente dangereuse.

Séverin et Marie avaient, plusieurs fois, conduit dans son salon Éliza. Mlle Floch, si elle savait, depuis lors, ce qui s'ébruitait de la déplorable aventure, n'en laissa rien paraître.

Séverin crut sage de la prendre pour confidente, et de mettre Éliza en rapports avec elle. Il lui demanda une entrevue particulière, l'instruisit de la catastrophe où il se débattait. Elle eut assez de clairvoyance pour le plaindre encore plus qu'elle ne le condamna ; elle s'attendrit sur l'infortune d'Éliza et se déclara prête à lui venir en aide.

Cette démarche le soulagea en tant qu'elle consommait sa résolution ; il revint, malgré tout, de Saint-Mandrier, dans un état de sinistre mécontentement. A table, comme Albert jacassait, s'agitait sur sa chaise, il le gifla d'importance. Albert sanglota ; car, très rarement, son père le frappait. Marie fut consternée de cette rudesse coléreuse. Un pénible silence s'abattit sur tous, jusqu'à ce que Séverin, se dominant, relevât lui-même la conversation.

Marie se demandait si une crise nouvelle n'allait

pas le bouleverser. Tant qu'elle le sentirait amoureux d'Eliza, leur ménage serait comme un naufragé encore sur l'eau, mais qui, d'un instant à l'autre, peut aller au fond.

Le 6 octobre, un télégramme de Barcelone avertit Séverin qu'un fils lui était né. La nouvelle, toute prévue qu'elle arrivât, le submergea dans une stupeur. Le fruit de son péché devenait palpable, vivant, et, en un sens, immortel. Il accueillit la mise au monde de l'intrus avec une désolation apitoyée, mais où fermentait une sourde joie. Parce que cet enfant venait misérable et sans père connu, une prédilection l'inclinait vers lui. L'amour d'Eliza prenait sa revanche en cet élan. Séverin s'y abandonnait, ne croyant, par là, que satisfaire un besoin de justice.

Longue à se remettre, Eliza, cinq semaines plus tard, lui annonça qu'elle partait pour Marseille avec une servante et l'enfant ; à son baptême, elle lui avait choisi ce prénom un peu fade : Xavier.

Mlle Floch se chargea d'aller au-devant d'elle, puis de porter le nourrisson chez les Mouren. Elle saurait convaincre Eliza de donner son fils entre les mains de ces braves gens. Elle lui ferait aussi admettre l'impossibilité morale où se morfondait Séverin de reprendre une liaison qui deviendrait aussitôt notoire et scandaleuse. Séverin se réservait d'avoir, chez Mlle Floch, après son retour à Saint-Mandrier, une suprême entrevue avec celle dont il se séparait.

Mlle Floch reçut donc, à Marseille, au sortir du train, la voyageuse et le petit Xavier. Eliza savait que Séverin ne viendrait pas lui-même à sa rencontre ; elle avait tout deviné. Son premier accueil à Mlle Floch fut glacial et désespérant. Mortellement pâle, défaite

par une longue nuit de voyage, dans la chambre du Terminus où elles montèrent, elle s'affala au fond d'un grand fauteuil, ferma les yeux. Mlle Floch renvoya la servante en lui payant très largement ses frais de route pour Barcelone, et elle prit l'enfant sur ses bras.

— Je voudrais ne plus bouger et mourir avec lui.

Eliza ne put d'abord proférer d'autre parole. Mais la vieille fille, ayant bercé le petit qu'elle déposa dans un berceau, s'assit près d'elle et lui saisit doucement les mains.

— Ma pauvre enfant, vous n'avez plus votre mère, laissez-moi vous parler comme si je l'étais.

Elle entra dans son chagrin, lui fit sentir qu'elle comprenait toutes ses raisons, et lui certifia que Séverin était horriblement malheureux ; mais, déchiré entre deux affections incompatibles, il avait cédé, après d'incroyables luttes, au devoir évident, primordial. Quel motif honnête allèguerait-il pour abandonner son épouse et ses deux fils ?

D'accord avec elle, Séverin se proposait d'assurer à son amie une rente de deux mille francs ; il assumait, sans réserves, l'avenir de Xavier. Une seule condition était exigée, c'était que l'enfant fût, tout de suite, confié aux Mouren.

Eliza fit un geste de violent refus, et montra la porte à l'ambassadrice de son amant. Mlle Floch avait prévu ce sursaut d'indignation maternelle ; au lieu d'en être intimidée, elle insista d'un ton ferme et supérieur, mit Eliza en face des réalités : s'en irait-elle, seule avec son enfant, gagner sa vie en faisant des écritures ou quelque travail servile ?

« Faire des écritures », pour Eliza qui avait le don d'écrire, c'était un épouvantail ; et « gagner sa vie »

autrement qu'avec des vers ou de la prose lui semblait une déchéance impossible. C'est pourquoi, après avoir, des heures, pleuré et discuté, elle consentit. Mlle Floch, s'adressant à sa finesse de psychologue, lui persuada que, plus elle tarderait, plus cette séparation lui serait affreuse. Eliza embrassa longuement son fils, le noya de larmes et de caresses ; elle le contemplait, comme ne devant jamais plus le revoir : il avait une figure extraordinairement mignonne, les yeux de sa mère, sa fossette au menton, et très peu de ressemblance avec Séverin. Et, aussitôt, Mlle Floch l'emporta.

Eliza, dans un effroyable accablement, attendit son retour. Le silence du vaste hôtel faisait plus dévastée sa solitude. Les sifflets durs des trains, les gros heurts de ferrailles sous le hall de la gare lui martelaient la tête d'un vacarme brutal. Le monde, plus que jamais, lui semblait un levier de mort brandi contre elle.

Son regard s'éleva vers la fenêtre ouverte à l'Occident : au bout de la ville énorme, flagellée par un vent poudreux, sur la crête d'une colline, comme à la cime d'une vague calcifiée, la statue de Notre-Dame s'embrasait dans le ciel étincelant. Une velléité d'espérance et de prière traversa le cœur d'Eliza : quelle créature humaine descendrait, pour lui tendre la main, dans l'abîme de son délaissement ? Mlle Floch paraissait bonne, mais d'une bonté que resserraient des limites, morcelée entre des intérêts contradictoires. Eliza se souvint des dimanches de son enfance, où, toute en blanc, elle chantait dans les processions du mois de Marie ; négligée par sa mère, elle croyait en avoir une dans le paradis, et son âme lui parlait, certaine d'être toujours entendue. Ah ! pourquoi ses lectures philosophiques, à dix-huit ans, avaient-elles

dissipé cette fiction délicieuse? Elle y reposa, une minute, sa pensée lasse, comme si elle eût considéré une étoile au fond d'un puits. Mais sa raison, ankylosée par les sophismes et la souffrance, répugnait à tout agenouillement. Prier, c'eût été se reconnaître pécheresse, répudier le faux principe où elle se butait :

« Quel droit aurais-je, si je n'ai pas celui d'aimer? »

Elle incriminait des croyances qui, ravivées en Séverin, avaient pesé sur lui pour le détourner d'elle. Et sa volonté s'entêta dans une rébellion morne. Des tentations de suicide sursautaient à travers son désespoir ; une vague peur de s'anéantir, son amour-propre de Muse vaniteuse, peut-être aussi l'espoir occulte de reconquérir son amant contre-battaient ces idées funestes. Si on lui avait demandé : « Que vous reste-t-il? » elle eût fait la réplique de l'orgueil endurci :

— Moi.

Quand Mlle Floch revint, à la nuit, elle la trouva notant sur un cahier, les yeux secs, un récit impressionniste de son cruel voyage. Elle s'imagina la consoler en lui traçant un portrait admiratif de la famille Mouren ; le site de Château-Gombert l'avait charmée ; nulle part, le petit Xavier ne pourrait être mieux.

— Hélas! Chère mademoiselle, répondit Eliza sur un ton d'ironique amertume, votre dévouement à M. Lhostis est incomparable. Sans vous, aurait-il pu éviter de venir à moi? Il faut bien que je vous rende grâces ; vous mettez mon enfant dans un Eden. Mais puis-je avoir le courage de me réjouir? Ce lieu enchanteur, moi seule, j'en suis exclue. Après tout ce que j'ai souffert pour *lui*, on ne me laissera même pas la douceur d'entendre sa bouche articuler : Maman. Je n'aurai connu que ses vagissements douloureux.

Saura-t-il mon existence ? On me traite comme une réprouvée, on respirerait beaucoup plus à l'aise, si je disparaissais. Parce que je suis femme, toute honte, tout châtiment est pour moi. Avouez-le : la société soi-disant chrétienne où nous agonisons est un monstrueux engin d'injustice. Les faibles ont toujours tort ; Dieu et la morale sont avec ceux qui détiennent la force, n'est-ce pas vrai ?

Mlle Floch, au lieu de réfuter sa logique d'anarchie, lui posa cette simple question :

— Supposez que M. Lhostis soit votre époux et qu'une autre vous le prenne. Vous vous défendriez comme Mme Lhostis, ou plus durement. Elle vous tuerait ; qu'auriez-vous à dire ?

— Et je tuerais celui qui m'abandonne ; qu'aurait-elle à dire ?

La riposte d'Eliza bondit de ses lèvres avec une nervosité presque furieuse. Elle s'irritait d'être contredite par de sèches raisons d'expérience, difficiles à culbuter.

— Voyez-vous, ma pauvre enfant, reprit Mlle Floch sans s'émouvoir, votre plus grand malheur, c'est que vous n'aimez *absolument* ni M. Lhostis, ni le fruit de son amour, mais vous-même.

Elles descendirent à table ; leur discussion s'obstina, espacée hors des conjonctures intimes qu'elle sous-entendait. Eliza, s'exaspérant, outrait ses paradoxes de femme désabusée, aigrie contre « le désordre stable qui s'intitule l'ordre social ». Chez elle, les vibrations incohérentes du sentiment se transmuaient en axiomes péremptoires. Mlle Floch comprit l'inutilité de ses efforts pour la plier aux règles du sens commun. Eliza, croyant l'éblouir, se mit à célébrer les arcanes de la théosophie.

— Est-ce que, demanda Mlle Floch, l'idéal des théosophes vaut celui de l'Evangile ?

— Oh ! il est infiniment plus parfait.

— Je ne serai donc jamais théosophe, répliqua la malicieuse vieille fille, moi qui trouve déjà la perfection chrétienne tellement au-dessus de mes forces !

Le lendemain matin, elles prirent l'express de Toulon, et Mlle Floch emmena tout droit sa compagne à Saint-Mandrier. Sa générosité ne l'empêchait point de juger scabreuse la rencontre dernière, en sa présence, des deux amants. Elle y avait cependant consenti, parce que Séverin justifiait d'un motif louable sa décision de revoir, devant témoin, sa maîtresse :

— Tant que je ne lui aurai pas dit moi-même, et sans retour possible, mes volontés, le danger d'une reprise persistera pour elle, et, j'ai honte de l'avouer, pour moi.

Marie, aux premiers mots qu'il avait énoncés de son projet, s'y opposa de toute sa jalousie angoissée.

— Tu la reverras ! Elle saura te parler ; tu veux donc ta perte et la nôtre ?

Il protesta que cette visite lui serait un supplice et une humiliation ; mais il *devait* « se l'infliger ». Et il croyait bien s'y astreindre en pénitent. Néanmoins, un léger tremblement dans sa voix, certaines allures saccadées trahissaient une agitation d'amoureux. Jusqu'à ce qu'il eût prononcé les mots décisifs, savoir que son amie était là, derrière les pins de la butte qui faisait face à sa maison, qu'elle se mourait de l'attendre, que sa venue allait être pour elle une sentence de vie ou de mort, c'était un terrible danger de rechute. Un signe de lui, une dépêche de trois mots, et, comme une folle, elle volait dans ses bras. Prolongée

plusieurs jours, la tentation eût emporté toute sa résistance. Il avait hâte d'en finir, sentant sa déplorable faiblesse. Le repas de midi terminé, il se mit aussitôt en route.

Marie l'accompagna jusqu'au portail ; il ne l'embrassa point en la quittant, mais lui dit avec une gravité poignante :

— Je compte être rentré avant la nuit ; prie bien *pour nous*.

Il avait machinalement allumé un cigare ; au bout de l'avenue, une réflexion le lui fit jeter.

— A quoi rime cette vaine habitude ? Je n'ai que trop donné à mes sens. Il est temps de les mettre au pain sec. Désormais, je ne fumerai plus.

Il monta dans un tramway, absent des choses extérieures comme s'il eût envisagé à une distance infinie les humains qui, devant ses yeux, s'agitaient, verbiageaient. En face de lui, une petite femme blonde, coiffée d'une capote de velours, fraîche et niaise à la façon de Mme Pradel, approchait contre ses narines un bouquet de violettes et causait avec une autre bourgeoise d'un collier de perles que son mari voulait lui offrir. « Mais c'était un peu cher : sept à huit mille francs. » Le long du boulevard, un colonel et un lieutenant d'artillerie s'en allaient, sur leurs grands chevaux, à la caserne, et le colonel riait aux éclats d'une parole du lieutenant. Séverin fut choqué pour la première fois de l'inconscience où s'éjouit le commun des hommes, alors qu'en toutes nos minutes se joue une tragédie d'éternité.

Il méditait ce qu'il dirait à Eliza, les répliques probables qu'il aurait à subir, et son âme avait beau se tendre vers la certitude que cette entrevue concluait sa passion, était une *fin*, un point trouble subsistait :

— Je suis vaillant, parce que je raisonne hors de sa présence ; devant elle, que vais-je éprouver ?

Un feu sourd couvait en ses moelles ; il discernait l'infirmité de sa chair frémissante ; et comment mériterait-il un renfort invisible ? Son péché demeurait sur lui. Sa pensée revint à l'abbé Martureau. Seulement le prêtre sévère lui interdirait peut-être comme une occasion périlleuse sa visite à Saint-Mandrier.

— Nous verrons, conclut-il, si, en refusant de m'absoudre, il m'expose à succomber sans appui.

L'abbé Martureau habitait, rue Bonnefoy, vis-à-vis du morose et grisâtre Palais de Justice. Ses fenêtres en plein midi mettaient dans son horizon la fontaine de la place Puget et le va-et-vient de la foule affairée qui se croise, du matin au soir, à ce carrefour de la vieille ville. Mais, reclus par la maladie, s'exerçant à ce qu'une sainte appelait « la vie de mort », il ne se divertissait guère au spectacle de la rue.

Séverin, tandis qu'il se dirigeait vers sa maison, avait comme du plomb dans les jambes. Quand il avoua ses désordres à Mlle Floch, il était sûr qu'elle l'écouterait d'une oreille indulgente et curieuse. Au contraire, la rudesse de l'abbé Martureau l'inquiétait. Il se rappelait un mot de lui à un de ses camarades venant se confesser :

« Mon ami, vous en avez *salement* besoin. »

Quelle honte d'exposer, sans rien omettre, une année d'adultère ! Arrivé à son étage, il faillit, au lieu de sonner, redescendre. Une impulsion pourtant plus forte que ses craintes le décida. Qu'importait l'opprobre des aveux, s'il menait à une délivrance ?

L'abbé Martureau, en personne, lui ouvrit, et la cordialité paisible de son sourire s'accompagna d'une parole étrange :

— Je vous attendais, monsieur Lhostis. Je ne sais quoi m'avertissait que vous viendriez aujourd'hui.

La chambre où il le fit entrer contenait un autel en bois — car l'abbé célébrait la messe chez lui ; — au-dessus de l'autel une étroite veilleuse liturgique éclairait de sa flamme rouge une statue de Notre-Dame de la Salette, assise, en pleurs, la face dans ses mains. Près de la bibliothèque en chêne brillaient les cuivres d'un poêle où l'abbé, cruellement frileux, jeta deux bûches.

— Monsieur l'aumônier, dit Séverin, beaucoup plus calme, il y a trop longtemps que je vous ai promis ma visite. Si je l'ai différée jusqu'à ce jour, ce n'est pas faute d'y avoir pensé. Mais je vous réservais des confidences pénibles, tellement pénibles que, même à votre porte, j'ai eu l'envie de m'en retourner.

L'abbé avait roulé vers son visiteur un de ces vastes fauteuils recouverts d'Utrecht qui solennisent, de fondation, tout mobilier ecclésiastique. Séverin n'accepta qu'une chaise de paille, et le prêtre se mit sur un siège de cuir, assez près de lui pour qu'un entretien à voix basse fût commode.

— Vraiment ! fit-il en étirant les deux pointes de sa barbe, que se passe-t-il donc, mon cher ami ? Vous m'effrayez...

— Monsieur l'aumônier, reprit Séverin, d'une voix très ferme, je veux vous parler comme à un père, mieux qu'à un père. Seulement, me promettez-vous de m'entendre sous le sceau de la confession ?

— Je vous écoute, répondit l'abbé. Mais, s'il s'agit de faits ou de dispositions qui intéressent votre conscience, ne serait-ce pas beaucoup plus simple de vous mettre à genoux et de vous confesser, pour de bon ?

Il ne lui demanda point : « Qu'est-ce qui vous

arrête ? Avez-vous la foi ? » Il se contenta d'un geste doux et impérieux qui signifiait : « Mon enfant, n'hésitez plus. »

Séverin ploya sans effort ses deux genoux jusqu'au plancher, et, sous la bénédiction du prêtre, il s'inclina.

— Mon père, articula-t-il, la gorge serrée, je suis un être ignoble...

Et il commença le récit de ses fautes, plus facilement qu'il ne l'aurait cru. C'était l'histoire *d'un autre Séverin* que ses lèvres dévoilaient ; et, pourtant il se disait avec horreur : « C'est bien moi qui ai fait tout cela. »

L'abbé Martureau, les mains croisées, la tête penchée, recueillait en silence, comme le témoin d'un Juge infaillible, cette déposition du coupable sur son passé. Il avait entendu des pécheurs battre leur coulpe de crimes bien plus noirs que ceux de Séverin. Pourtant il soupirait à de certains aveux ; son front se baissait davantage, il semblait prendre sur soi la charge sordide des offenses non rachetées.

— Est-ce tout, mon cher ami ? interrogea-t-il d'une voix lente, lorsque l'homme à genoux eut fini de s'accuser.

— Oh ! oui, dit Séverin en relevant ses yeux sur le prêtre. N'est-ce pas assez et trop ?

— Ce que je voudrais savoir, éclaircit l'abbé avec un essoufflement où s'exhalait son émotion, c'est d'abord, si vous êtes bien résolu à ne plus jamais revoir la jeune femme que vous avez induite au mal.

— Je dois, cet après-midi, la revoir, répondit Séverin.

Et il regardait fixement l'aumônier, comme pour lui dire : « Lisez à livre ouvert en mes intentions ; elles

sont nettes. » Les sourcils épais du confesseur se rapprochèrent, la ride médiane de son front s'était gonflée, et, de ses prunelles, partit un éclair blanc :

— Mais, malheureux, *il ne faut pas!* Si vous la revoyez, votre chute est accomplie. Devant la tentation, il n'y a qu'un salut : la fuite.

— Monsieur l'aumônier, reprit Séverin, je la reverrai en présence d'une tierce personne, vertueuse et sûre, et pour qu'elle entende, de ma bouche, les mots irrévocables.

— Etes-vous donc certain de les prononcer ?

— C'est pour en trouver la force que je suis venu à vous.

L'abbé Martureau employa toute l'énergie de sa vieille expérience à détourner son pénitent de l'acte qu'il prohibait ; au lieu d'une conversation avec sa maîtresse, une lettre suffisait et serait autrement plus efficace !

— Vous lui donnez un rendez-vous ; qu'en a-t-elle déjà conclu ? Que son empire sur vos sentiments subsiste, et elle jouera, pour vous reprendre, un jeu désespéré. En admettant que vous teniez bon, la quitterez-vous en de meilleurs termes ? Fatalement, vous échangerez d'amers propos ; du peu d'amour qui survit en vous il ne restera que du fiel.

Comme Séverin s'obstinait, l'aumônier lui déclara que son entêtement couvrait un reste de présomption, de mauvaise confiance en soi, « un ferment pourri à éliminer » ; et, jusqu'à ce qu'il eût ployé cet orgueil, l'absoudre n'était point possible.

— Alors, je m'en irai comme je suis venu ! dit, les larmes aux yeux, Séverin, en se redressant.

Le prêtre comprit qu'à le rudoyer sans réconfort il risquait de le précipiter dans le désespoir qui est,

selon des théologiens, le blasphème irrémissible, parce que Dieu peut tout pardonner, sauf que l'on nie sa clémence.

— Votre confession est faite, mon pauvre enfant ; vous l'avez mise sur mes épaules ; elle y restera, tant que vous ne m'aurez pas déchargé. A vous de voir s'il vous convient de me délier en vous déliant, en vous humiliant jusqu'au bout. Le meilleur de vous-même veut se dégager ; une partie demeure stagnante, comme ces flaques d'eau, quand la mer descend, captives au creux d'une roche et qui entendent les libres vagues refluer vers l'étendue. Soumettez votre cœur, et Dieu se soumettra.

— Monsieur l'aumônier, dit Séverin, debout, quoi qu'il advienne, je vous fais le serment de revenir ce soir, ici, à mon retour de Saint-Mandrier. Je suis très indigne de votre miséricorde et même de votre intérêt. Mais vous savez mieux que moi ce que vaut le salut d'un homme. Tenez-vous, durant cette heure de bataille, comme Moïse, les bras étendus. Que votre intercession me soutienne et aussi descende sur l'âme abandonnée que je n'ai pas le courage de meurtrir tout à fait.

L'abbé Martureau, à son tour, se leva, comme malgré lui, et se gratta la tête en se mordant les lèvres dans sa barbe grise.

— Vous me peinez, monsieur Lhostis, vous me peinez durement. Sait-on jamais, lorsque le Seigneur passe, s'il reviendra ? En cette minute il vous requiert, il vous supplie par son prêtre ; et vous lui résistez. C'est grave.

— Vous refusez de prier pour moi ? dit très bas Séverin, oppressé d'une tristesse énorme, mais raidi à suivre sa volonté.

L'aumônier lui prit les deux mains, et les serrant avec un reproche plein d'effusion :

— Je vais m'agenouiller là où vos genoux étaient, et j'y serai, jusqu'à ce que vous reveniez prendre votre place...

Séverin arriva sur le quai, à deux heures, comme le bateau allait partir. Un ciel bas, la rade grise appesantissaient la mélancolie mortuaire de la traversée. Des vapeurs laineuses se collaient aux parois des montagnes ; en se tournant vers le Coudon, il se remémora, d'aventure, un proverbe toulonnais que lui avait cité la voisine de Gourvennec :

Quand Coudon a son chapeau,
Quand Faron a son manteau,
Berger, rentre ton troupeau.

Il revit Gourvennec, sur le lit funèbre, un rosaire entre ses doigts rigides, et cette pensée l'aidait contre une défaillance à craindre ; car, plus Eliza se rapprochait, plus la furie mal éteinte de son amour tentait de le dévorer. Il n'apercevait pas encore le chalet de Mlle Floch, mais, au ras de l'eau, d'humbles maisons blanches, aux volets verts, semblables à la sienne.

Saint-Mandrier, même si Eliza n'y était jamais venue, aurait eu son affection. C'est un des coins de la rade les plus agrestes, où rien ne sent le maquillage du tourisme cosmopolite : des barques de pêcheurs, des toits brûlés de salure, une auberge de campagne qu'égaient des lauriers-roses avec son jeu de boules, rendez-vous des vieux marins, des fermes éparses, une pauvre église dont la tour basse, couronnée d'un balustre de fer, porte sa cloche en plein vent.

Mais il avait conduit là sa maîtresse, et, bien qu'ils

ne fussent pas seuls, leur communauté d'illusion s'était nouée au délice de ce havre ingénu. Le ressouvenir de ses joies contrariait son ferme propos d'être inflexible. Pour ne plus être emporté à la dérive, son âme se retourna vers le prêtre qu'il avait laissé dans la posture d'un suppliant. Il passait derrière la petite église ; il en fit le tour et entra.

Le silence de cet oratoire où il ne trouva personne lui rendit un instant de paix. Dieu *écoutait*, dans une apparente solitude ; les chaises vides, les cierges de l'autel, les tableaux des murs, tout semblait attentif au mystère d'une présence sacrée ; il s'agenouilla, et, presque à voix haute, implora la compassion du Sauveur. Mais le sentiment d'une désobéissance qui aggravait son indignité gênait sa prière.

— Tu viens chercher mon aide, murmurait la Parole secrète ; et, débile, vacillant, à peine déchargé de tes souillures, tu t'exposes à les recommencer !

En vain se redisait-il que ses intentions étaient droites ; il voyait nettement le danger où il courait, et sa témérité l'affrontait, insoucieuse de la défaite possible. L'acte dont il se faisait une obligation lui parut, tout d'un coup, si contradictoire et inutile qu'en sortant de l'église, il s'arrêta, prêt à rebrousser chemin.

— Eh bien ! non, se ravisa-t-il ; l'abbé Martureau monte la garde pour moi, dans un moment je le rejoindrai ; Mlle Floch présidera notre entrevue ; et je vous atteste, ô mon Dieu, que je n'établis pas ma confiance en moi, misérable, mais en Vous. Donc, allons !

Il reprit sa marche vers Eliza, exalté d'une âpre violence, et impatient d'avoir franchi cette passe horrible. Au versant du sentier qu'il avait gravi, la mer se découvrait, inerte, noire au loin comme une

chaussée d'asphalte ; sur les galets de la côte le flot se dégorgeait avec un ruissellement bref et lourd, tel qu'un râle ; et, à gauche, au-dessus de la plage, les murs blancs du chalet éclataient entre des pins.

Il sonna ; la grosse cloche du jardin vibra longuement ; traînant ses babouches sur le gravier, Répéta, la vieille négresse, s'empressa de lui ouvrir ; un caniche aboya. Sans doute, derrière les rideaux, Eliza le regardait entrer ; il était enveloppé de son vaste manteau à pèlerine, du même qu'il portait, le soir de l'adieu.

M[lle] Floch, la tête empaquetée d'un châle, se tenait devant le vitrage de sa volière, secouant dans un crible les graines de ses oiseaux. Elle contemplait une acquisition récente, un rocco caronculé du Brésil, grand oiseau bleu, à gorgerin rouge, dont le cri expirait en un sifflement langoureux, comme s'il eût fredonné une vocalise. Dans les branches des tamaris que pliaient leurs coups d'ailes les petites perruches vertes s'égosillaient.

M[lle] Floch s'avança vivement à la rencontre de Séverin, et, d'abord, l'emmena au fond du clos, le long du mur en pierres sèches qui surplombait le chemin. Tout en marchant, elle lui narrait, à traits rapides, son voyage, l'arrivée d'Eliza et de l'enfant, et de quelle manière la jeune femme accueillait l'imminence d'un dénouement, d'ailleurs prévu.

— Elle est, pour l'instant, inconsolable. Mais elle se reprendra. Elle m'a révélé qu'elle écrivait le roman de ses infortunes. Elle a beaucoup de notes...

La vieille fille n'omit pas d'observer aussi que Xavier ressemblait peu à Séverin. Sa prudence pointait au cœur de l'amoureux quelques flèches préméditées.

Elle le fit entrer au salon et l'y laissa réfléchir pendant qu'elle montait appeler Eliza.

Le salon de Mlle Floch, d'une vétuste sévérité, convenait à une rencontre funèbre. D'épais rideaux bruns obscurcissaient les embrasures des fenêtres ; le canapé vert et les sièges Empire étaient solennels ; le feu qui flambait dans la cheminée ne parvenait pas à éclaircir les dorures ternies des glaces et des consoles. Seule, dans un angle, brillait pompeusement une harpe.

Séverin essayait d'atténuer son angoisse en considérant le portrait de M. Floch père, au temps où il naviguait, jeune lieutenant de vaisseau imberbe, joufflu et frisé, peint en habit bleu à la française, installé dans un fauteuil que semblait toucher, par derrière, sur l'horizon marin, la voilure d'un trois-mâts.

Un miroir avoisinait cette toile mélancolique ; Séverin s'y aperçut mortellement pâle. La porte s'ouvrit, et Mlle Floch fit passer devant elle Eliza, dont les yeux, comme figés de stupeur, s'abaïssaient dans le vague et ne paraissaient pas voir Séverin. Il lui tendit sa main gantée ; elle abandonna le bout de ses doigts à cette pression affectueuse, mais sans un signe de tendresse ni d'aversion. Elle était toute vêtue de noir, et son deuil de faux veuvage devenait maintenant une vérité sinistre. Un teint d'anémie, mais diaphane, épurait la délicatesse de son visage émacié ; elle avait l'air du fantôme d'elle-même, dans la pénombre du salon. Et, lorsqu'enfin elle dévisagea l'étranger qui s'inclinait silencieusement, à peine reconnut-elle le Séverin qu'elle ne cessait pas d'aimer.

— Asseyez vous, monsieur, dit Mlle Floch, essayant de rompre la gêne glaciale du premier moment.

Elle se mit sur le canapé ; Eliza, qu'elle attira près d'elle, se posa tout au bord, légère comme une ombre, éclairée cependant par le reflet du feu.

Séverin s'était assis en face de Mlle Floch ; à distance, il leva sur son amie un regard triste et humble.

— Ma chère Eliza, commença-t-il sourdement — on eût dit que le timbre de sa voix avait subi une fêlure — ma chère Eliza, depuis que nous nous sommes quittés, j'ai souffert pour toute une vie, souffert de votre absence, du mal que je vous ai fait, et des peines que j'ai causées autour de moi. Peu à peu, après m'être débattu contre moi-même plus que vous ne le saurez jamais, j'ai compris que la duplicité de mon existence devait avoir un terme. Il fallait me décider entre deux avenirs : ou bien quitter Marie et mes fils pour vivre avec vous, ou me séparer de votre amour, tout en vous aimant. Je ne vous dis pas ce qu'il m'en a coûté, vous ne pourriez plus me croire, vous ne m'écouteriez que si je vous donnais de ma sincérité le seul témoignage impossible. J'ai voulu, quand même, vous revoir une dernière fois, et non vous fuir dans le recul peureux d'une lettre. Je suis, devant vous, un grand coupable ; et, ce qu'il y a de terrible, je ne puis réparer que mes torts les plus minimes. Je viens entendre de vos lèvres ce qu'elles ont de plus dur à prononcer. Parlez, ne m'épargnez rien de vos justes indignations ; toute la violence de vos reproches sera au-dessous de mes remords.

Eliza se passa les doigts sur les tempes comme pour se réveiller d'une léthargie d'accablement.

— Mon ami, dit-elle avec une singulière apparence de calme, vous êtes venu, c'est très bien. Mais quel reproche attendez-vous ? Vos torts, vous les savez

mieux que personne. Il fut un temps où vous m'aimiez ; peut-être m'aimez-vous encore, plus assez pour être à moi. Malgré le soin que vous preniez pour me cacher votre changement, je le déchiffrais trop palpable entre chacune de vos lettres. Le plateau de la balance où j'étais perdait, tous les jours, un peu de son poids... Vous l'avouerai-je, j'ai roulé dans ma tête mainte folie pour vous ravoir. J'ai songé ensuite à une vengeance. Maintenant, je suis brisée, anéantie, je ne veux plus rien. Je constate simplement que la vie est une chose épouvantable, puisque ceux qui s'aiment n'ont pas le droit de s'aimer. Car, enfin, nous serions seuls un quart d'heure ensemble ; vous me rediriez les mêmes mots dont vous m'avez perdue, et vous les penseriez, et je vous croirais...

Elle s'était ranimée à mesure que résonnaient ses paroles ; le feu colorait ses joues d'une pourpre tremblante ; les inflexions de sa voix liaient Séverin comme en des fils ténus et soyeux. Il la retrouvait telle qu'aux moments heureux de leur intimité ; et, tandis qu'elle se déclarait sans espoir, la tentatrice surgissait.

Séverin sentit un nuage glisser sur ses yeux ; un frisson lui secoua le dos. Mlle Floch devina confusément qu'il se laissait envahir ; elle se disposait à une ferme intervention, quand, de lui-même, s'étant réfréné :

— Hélas ! non, déclara-t-il, je vous verrais seule à seule, ce ne pourrait plus être comme *autrefois*. J'ai repris conscience d'obstacles que négligeait mon égarement. Je me suis dompté sous le joug des disciplines chrétiennes dont je n'aurais jamais dû dévier. A cette heure, un saint prêtre intercède pour vous et moi, afin que je ne fléchisse pas.

Eliza poussa son pied en avant sur le tapis; elle ébaucha une moue railleuse, et, couvrant d'un sarcasme une suprême désillusion :

— O l'admirable dompteur! Vous levez contre moi toute une milice. C'est m'honorer bien trop. Je n'ai sur vous aucune visée satanique. Je ne suis qu'une pauvre femme assez sotte pour s'être fait prendre, et qui portera jusqu'à la mort la peine de sa crédulité. Mais, pour vous confesser aussi mon état d'âme, jamais je ne fus plus loin qu'à présent de vos croyances, et votre conversion suffirait à m'en dégoûter. C'est trop commode d'aller trouver un prêtre, et de se débarrasser, par la vertu d'une formule, d'une personne encombrante, en lui cédant comme partage le délaissement et la honte.

— Permettez, protesta Séverin, que cette maladroite attaque rétablit dans son sang-froid; ne redites point, ma chère amie, que je me débarrasse de vous. D'abord, Mlle Floch vous a communiqué nos dispositions pour votre sécurité matérielle et celle de Xavier. Mais, comme vous manquez sur moi de clairvoyance en supposant que je m'en tiendrai là! Toute ma vie, désormais, ne sera qu'une pénitence de mon crime, une pénitence offerte pour votre salut. Si vous ne comprenez pas, je vous plains. C'est pourtant simple : nous avons transgressé une loi divine; il faut satisfaire en pâtissant. Vous m'opposerez que votre part et la mienne ne sont pas égales...

— Comment le seraient-elles ? observa Mlle Floch; nous, les femmes, nous tenons un privilège inaliénable, celui des plus grandes douleurs. Les sept glaives de la Mère de Dieu sont notre héritage. Et puis, l'homme n'est pas né pour la femme, c'est la femme qui est née pour l'homme.

Eliza la regarda, stupéfaite de cet aphorisme, émis par une vieille fille. « Les morales d'esclave » la révoltaient.

— Vous semblez, continua Séverin, beaucoup plus malheureuse que moi. Seulement, les apparences sont peu de chose, et nous ignorons ce qui m'attend. *Tout se paie*, soyez tranquille. J'ai plus à expier que vous. Nous ne pouvons nous joindre et nous aimer que dans l'expiation. Ah ! si vous passiez avec moi la porte du Repentir, dans quelle douceur se ferait notre adieu !...

— Vous m'offrez, interrompit Eliza, un rayon de lune pour y pendre mon manteau de misère. Au moins, si vous m'aviez dit : « Nous nous rejoindrons, nous nous aimerons dans notre enfant. » Mais, à peine venu au monde, vous me l'ôtez, vous en faites un orphelin.

Séverin lui démontra aisément l'impossibilité où elle serait, à Marseille, à Paris, ou en toute autre ville, de nourrir Xavier près d'elle, en soutenant le personnage d'une fausse veuve, sans être bientôt reconnue et vilipendée. L'unique moyen de sauvegarder sa dignité sociale, c'était cette séparation.

— Ainsi, gémit-elle, c'est résolu ? Je ne reverrai plus mon fils ? Pour complaire à votre femme, vous êtes féroce envers moi.

— Mais si ! Vous le reverrez ; il sera possible de vous le conduire, au moins tous les ans. Je n'y mettrai que deux conditions : d'abord, de ne pas lui dévoiler qui vous êtes, jusqu'à l'âge où il saura comprendre et se taire ; ensuite, je le ferai élever chrétiennement ; je n'entends pas que vous détruisiez mon ouvrage.

— En d'autres termes, s'indigna-t-elle, vous le

confisquez, vous mettez sa vie hors de la mienne, ma volonté comptera pour néant dans son éducation. Le bel avenir que vous nous faites à tous deux ! Et, je le sens si bien, on serait trop content de me supprimer. Franchement, c'est abominable. Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller le prendre chez sa nourrice, de crier qui je suis, ce que vous êtes, et de courir le noyer dans la mer avec moi ?

Elle crispa ses mains entrenouées, et, s'abattant contre un coussin, fondit en sanglots. Mlle Floch la saisit entre ses bras :

— Apaisez-vous, ma pauvre enfant ; tout à l'heure, j'admirais votre énergie ; pourquoi vous comportez-vous comme une petite fille déraisonnable ?

Séverin comprit qu'il avait eu tort de venir. Cette crise d'exaspération était à prévoir ; mais il trembla, encore une fois, de succomber sous son déchirement ; et, dans sa pose de victime désespérée, Eliza était trop charmante. Il se dressa, fit quelques pas vers le canapé.

— Eliza, proféra-t-il d'une intonation douce et solennellement triste, les paroles que nous échangeons sont, je le crains, les dernières. Regardons-nous l'un l'autre, comme étant morts à ce monde tous deux. Ne nous quittons pas en ennemis. Mon amitié pour vous durera jusqu'à ma fin et au delà. Je ne garderai de votre âme qu'une image de tendresse et de résignation. Ne la défigurez pas dans mon souvenir. Je suis un grand coupable ; mais, dites, me pardonnez-vous ?

Elle s'était levée à son tour ; un si petit espace les séparait qu'ils pouvaient se toucher. Elle fit un signe de tête qui répondait :

— Oui, je pardonne.

Son regard d'amoureuse l'enveloppait; visiblement, elle frémissait de se jeter sur sa poitrine, de l'étreindre. Il lui serra les deux mains pour la repousser et s'enfuit. Inanimée, elle s'affaissa ; le silence, derrière lui, fut écrasant, comme s'il venait de murer dans un caveau une morte.

Il s'élança, en courant, jusqu'au port, et, là seulement, debout à l'avant du bateau, fouetté par l'air froid de la rade, il se ressaisit hors du vertige où il avait failli rouler.

Une fente de soupirail, dans les nuées, à l'ouest, laissait flamber, comme un feu de forge qui s'attise, le soleil déclinant. La descente des couleurs sonnait sur le pont d'un cuirassé. Du ciel en ruines, tombaient, sous l'eau crépusculaire, de rouges traînées dissoutes. Très loin encore, au ras du quai, avivées dans la nappe miroitante, les lumières de la ville répliquaient aux feux des navires. La fête immense de tous les soirs s'embrasait.

Il se ressouvint de l'abbé Martureau qui l'attendait à genoux. Sans lui, aurait-il soutenu l'effrayante épreuve ? Débarqué, il se précipita vers la rue Bonnefoy. La veilleuse, devant la statue de la Vierge en pleurs, éclairait seule, comme une ampoule de sang radieux, la chambre de l'aumônier. Sa servante, une petite boiteuse, d'une pâleur monastique, dit à Séverin en l'introduisant :

— Je ne sais s'il va vous recevoir ; depuis deux heures que je suis là, il n'a pas bougé de ses oraisons.

Séverin frappa lui-même à la porte et dit d'un ton d'humble impatience :

— Monsieur l'aumônier, c'est moi.

La voix du prêtre, profonde et lasse, mais joyeuse, répondit :

— Entrez.

Séverin le vit se relever péniblement de la place où il l'avait quitté, et plus essoufflé qu'auparavant, s'avancer, les bras étendus.

— Je devine, mon ami, que vous êtes sain et sauf.

Séverin se pencha, en pleurant, sur son épaule et ils se donnèrent l'accolade. Puis, s'étant agenouillé de nouveau, il exposa, en phrases rompues, ce qu'il avait ressenti durant cet adieu si simple et si atroce.

— Pour moi, conclut-il, je crois bien être à jamais guéri. Mais elle, oh ! elle, sans un miracle, elle est perdue. Ma conversion l'indigne, et surtout l'idée qu'en revenant à Dieu, je me libère des suites pour lui en laisser l'accablement.

— Qu'en savez-vous, si elle est perdue ? répliqua le prêtre avec rudesse ; et, l'idée qu'elle a sur vous, les suites l'en détromperont. Il y a, dans mon pays vendéen, un proverbe que vous méditerez plus d'une fois : « Quand un arbre tombe, la terre tremble. » Les paysans le disent d'un noble qui se ruine ou qui déchoit. Le temps vous dévoilera, *plus tard* peut-être, quel sera le prolongement de votre chute passagère. L'expiation est souvent lente à mûrir. La peine est boiteuse ; à quoi bon se hâterait-elle, puisqu'elle a l'éternité pour atteindre celui qu'elle doit appréhender ? Je regardais un jour, chez un orfèvre, de l'or fondu devenu tout noir dans le creuset. « Comment, demandai-je, lui rendrez-vous sa couleur d'or ? — En le passant au vitriol. » C'est ainsi que la souffrance nous restitue à notre origine. Et voilà pourquoi je ne désespère point d'une âme, tant qu'elle souffre.

Il exhorta encore Séverin à se repentir, non seulement à cause des calamités qui sortiraient de sa faute, comme le ver sort du fruit, mais pour Dieu lui-

même. L'adultère était un délit grave en soi, parce qu'il rompt et souille dans toutes les turpitudes un pacte qu'ont scellé, contresigné les Trois Personnes divines. Enfin, l'aumônier consola son pénitent et lui remit en mémoire le sublime verset du psaume : « Tu m'aspergeras avec l'hysope, et je serai pur ; tu me laveras, et je serai plus blanc que la neige ». Séverin s'abîma, dans l'ombre, sous la pluie baptismale des paroles de réconciliation ; lorsque sonnèrent à ses oreilles les mots : « Allez en paix. » devant lui sembla s'ouvrir le porche d'une église illuminée, toute blanche, pleine de voix saintes, et où il pénétrait sur ses genoux saignants.

III

UN SOIR DE CALME BLANC

A une lieue hors de Marseille, du côté de l'Orient, se lève une tour carrée jaunie par le soleil : c'est le clocher de Château-Gombert, assez gros bourg établi au milieu d'un site noblement ordonné, ample et verdoyant comme un parc. Des groupes de pins fastueux dominent des prairies d'un vert tendre, plantées de pommiers ou d'amandiers trapus. Les lignes sèches de terre grise sont coupées par des vallonnements herbeux ; tout le plateau s'enfle jusqu'à d'arides collines, dont le Pilon du Roi couronne les frises de sa crête nue et argentée.

Au printemps qui suivit la naissance de Xavier, Séverin, voulant le connaître, se rendit à Marseille. D'importantes décisions, dans l'intervalle, avaient modifié ses plans d'avenir.

D'abord, il répudiait ses espoirs d'écrivain : le manuscrit de *Mélusine*, après avoir langui des mois dans le tiroir d'un directeur de théâtre, lui était revenu, accompagné d'une lettre laudative et d'un refus. Pour tenter d'être joué, il n'ignorait pas qu'un séjour à Paris s'imposait. Or, Eliza venait de se réinstaller chez son père, depuis peu divorcé d'avec sa seconde femme ; et le risque d'une rencontre, si

improbable qu'elle fût, le préoccupait : son amour survivait obscurément à leur séparation, parce qu'une possession éphémère avait laissé, pour ses désirs, en elle, trop d'inconnu. Sa volonté de pénitence opprimait le vieil homme, sans l'exterminer.

Des glorioles du théâtre, il se consola sur-le-champ. Il pouvait publier ses drames ou écrire autre chose. Mais il se jugeait, de plus en plus, « un amateur », inapte à créer des formes neuves. Ses poèmes, quand il y rêvait, scintillaient comme des ailes de papillons dans un azur immatériel. Fixés sur une page, ce n'était plus qu'une poussière grisâtre ; il croyait n'y retenir que des bribes de sa vision, de menus riens pareils à ces brins de fil qu'un écolier tire au bout de sa plume.

Et encore, il avait jusque-là voué à son travail tout le loisir que ne gaspillait point sa passion. Désormais, la préparation d'une entreprise, des études techniques réclameraient le plus clair de son temps : il donnait corps au projet d'un atelier d'industrie où il construirait des torpilles. M. Pradel, retourné à Firminy, lui avait trouvé deux commanditaires apportant un million chacun ; lui-même engageait quinze cent mille francs. Séverin lui inspirait confiance par la précision de ses vues. Seulement, pour les essais et le réglage des torpilles, une libre étendue de mer était une nécessité. A Toulon, la côte abrupte, l'éloignement des voies ferrées rendaient, hors de la rade étroite, irréalisable l'installation d'une telle usine. Il songea au port de Brest, et, justement, fut avisé qu'une société périclitante y cherchait à vendre des bâtiments qui lui conviendraient. Après un voyage à Brest, il avait conclu l'affaire ; des commandes officielles lui étaient assurées ;

l'exode de la famille Lhostis se ferait au prochain automne.

Donc, sa crise sentimentale tournait à son salut ; il redevenait, selon l'attente de Bordes, un homme agissant. En apparence, les répercussions de sa faute demeuraient minimes auprès du châtiment qu'elle impliquait. Il ne s'abusait pas sur les temps futurs, il ne désirait même point l'impunité. Mais il allait droit devant lui, résigné et fort de son obéissance à tout ce que la Justice exigerait.

« Le monde, lui avait dit une fois l'abbé Martureau, est un système d'expiations. »

Il acceptait la loi, et, sans bondir à la recherche de souffrances inconnues, portait comme un cilice la honte de son passé.

Son existence et celle de tout lui semblait beaucoup plus réelle qu'auparavant. « Plus nous vivons en Dieu, songeait-il, plus nous nous sentons être. » Mais il subissait moins les voluptés ou les tristesses qui lui venaient de l'extérieur ; il usait des joies, comme s'il n'en usait pas. Il visait à faire son œuvre quotidienne, simplement, à la façon d'un moine, sachant que le dernier de ses jours ressemblerait aux autres, et cloîtré dans la sagesse d'une repentance infatigable.

Tandis qu'il montait à pied sur la route de Château-Gombert, la mélancolie de sa visite à l'enfant de son péché s'atténuait d'un enchantement. La douceur ombrienne du paysage, en cet après-midi d'avril, disposait son âme aux contemplations. La campagne se développait, pareille à un grand jardin. Au-dessus de la vasque ensoleillée des champs, le ciel tranquille, d'un bleu vert, se reposait sur les faîtes rocheux, taillés comme des margelles de marbre. Dans les

creux bleuâtres des collines semblaient onduler des sources.

Il franchit la traverse d'une villa. Un paysan qui piochait lui envoya, de loin, un bonjour d'ami. Près d'une étable, un valet robuste empoignait sur une charrette de foin les fourchées qu'il jetait aux mangeoires des vaches.

L'impression d'entrer chez lui excita sa bonne humeur. Tout ce qui meublait l'horizon de la ferme lui était familier, accueillant. Il aimait le chapeau de fer du clocher, l'aqueduc d'une blancheur de chaux, les peupliers et les frênes derrière une bastide blonde, le cône boisé du Collet-Redon, les cimes pyramidales d'Allauch, la pinède étalant de biais son ombre sur l'émail des prés où décourait l'eau du canal ; et les feuillages des oliviers, légers comme des souffles dans l'air limpide, ne se coloraient pas, à ses yeux, du même gris de cendre que d'autres touffes d'oliviers.

Mais il se plaisait davantage à revoir la famille des Mouren, ces ruraux patriarches, perpétuant en leur foyer la *gens* latine, magnifiée par la tradition chrétienne.

Joseph Mouren et sa femme Sophie, natifs tous deux des environs, issus l'un et l'autre de fermiers marseillais, avaient eu, durant les vingt-quatre premières années de leur mariage, quinze enfants. Neuf vivaient encore ; les aînés étaient mariés et fermiers à leur tour dans le pays. Le père était mort, quelques mois avant, d'une de ces maladies qui ne terrassent que les campagnards : il mangeait trop de pain, et l'agglomération de cet aliment, peu à peu, lui avait paralysé l'estomac.

Séverin apercevait déjà sa maison humble tournée

au midi, et le petit mur où il s'asseyait, sous la treille nouvellement feuillue. Sa veuve était dans le potager, occupée à ramasser des légumes. Aux abois de son chien, elle leva la tête, et, reconnaissant « le maître », se dirigea en hâte vers lui. Elle soutenait contre sa hanche une corbeille de salade. Petite, mais vigoureuse, malgré ses soixante-six ans, elle trottait alerte. Son visage maigre attestait une énergie tenace, avec un pli pourtant de tristesse et de fatigue. Ses prunelles, d'un gris-bleu, étaient vives sous des sourcils restés blonds. L'approche de Séverin mit à ses lèvres un sourire affable, d'une grâce naïve. Une sérieuse estime attachait les Mouren aux Lhostis, et elle se réjouissait de montrer le bel état du nourrisson. Elle s'informa familièrement des santés de Marie, de M. Burdéron et des enfants. Puis elle l'introduisit dans sa cuisine où elle s'excusa d'avoir laissé quelques épluchures sur les carreaux.

Le plus jeune de ses fils, Germain, était assis près de la cheminée, languissant d'un accès de fièvre. Il avait une transparence de teint maladive ; ses traits ascétiques et lumineux faisaient penser à ceux d'un clerc qu'un imagier aurait portraituré sur un vitrail.

— Germain, lui dit sa mère, va prévenir Thérèse ; qu'elle apporte le petiton.

Thérèse, sa fille cadette, la nourrice de Xavier, demeurait dans le voisinage, sur la hauteur. Séverin tressaillit d'un élan douloureux, pendant qu'il attendait son fils anonyme.

Mme Mouren l'entretenait de son défunt mari, dont il revoyait, à la droite de l'âtre, la tête semblable à celle d'un vieux militaire, les moustaches coupées ras sur des lèvres fermes et joviales, la figure nette et carrée qui respirait une rectitude paisible, une harmonie

d'intelligence et de décision, cette noblesse qu'un terrien reçoit de la terre, quand il regarde au-dessus d'elle.

— Pauvre papa ! soupira Mme Mouren. Voilà juste un an qu'il s'était vu touché ; il se baissait pour prendre une hache. il voit qu'il ne peut plus serrer...

Elle souleva ses mains rudes et les laissa retomber à plat sur ses genoux :

— A la volonté de Dieu ! réfléchit-elle en désignant le mince crucifix de bois accroché au-dessus du linteau de la porte. Celui qui mange sa soupe le matin ne sait pas s'il la mangera le soir...

Thérèse arriva, présentant contre son sein bombé l'enfantelet. Séverin s'approcha de lui, le baisa au front. Il s'évertuait à contenir l'afflux de tendre pitié qui gonflait son cœur.

Xavier regardait, ahuri. cette homme inconnu ; l'épingle d'or, piquée sur la cravate de Séverin, le médusait. Ses prunelles s'écarquillaient, emplissaient tout le rond de ses yeux pers ; il étendait vers l'épingle ses doigts singulièrement longs et fins. Ensuite il démena ses bras, se penchait en avant pour s'échapper et faisait le geste du plongeur qui va prendre son élan. Mais, de nouveau, l'épingle d'or le fascina.

— Boudi ! Voyez-moi ce petit air fripon, lança Mme Mouren, en lui chatouillant le menton jusqu'à ce qu'il se mît à rire. Et Thérèse le soulevait sur la paume de sa main droite, avec un air de dire : Il a bon poids !

Séverin considérait, au bas de sa joue rose, la menue fossette marquant son pli dans la blancheur lactée du teint. Il se demandait : « Qu'apparaît-il de ma chair et de mon âme en cet enfant ? »

Les doutes de Marie et de Mlle Floch revenaient le poindre confusément. Mais il examinait aussi la nourrice, cette paysanne rude et musclée, au regard probe, à la face claire, dont le sang retremperait les ascendances trop délicates de Xavier. Dans l'incognito de sa paternité il priait pour que sa faute et celle d'Eliza ne fît jamais pâtir cet enfant.

Il se rassit et voulut le caresser à son aise, entre ses bras. Xavier se renfrogna, devint rouge et poussa des cris. Mme Mouren, en le rendant à Thérèse, émit cette parole de compassion où se mêlait une curiosité :

— Pauvre de lui ! Il n'a plus ni mère, ni père, le petiton.

— Oui, répondit Séverin, sans alourdir de copieux éclaircissements le mensonge nécessaire, nous nous occupons de lui, parce qu'il est orphelin.

Mme Mouren voulait lui montrer, contre la maison, une pompe qui réclamait une mise à neuf, et le toit des porcs à moitié démoli par un coup de mistral. Il sortit avec elle, et, quand elle rentra, Germain avait disposé des verres sur la table. Sa mère tira de l'armoire un précieux flacon de Bénédictine. Cette liqueur des grands jours était réservée aux hôtes de distinction. En la servant au maître, la fermière parlait de « Mouren », une terre qui lui appartenait en propre ; elle disait : « Mouren », comme un baron d'autrefois eût nommé son domaine ; et ce langage ne choquait point ; tout, chez elle, gardait une verdeur d'ingénuité, la simplesse d'une âme que ne déformait aucun préjugé livresque, projetant sur les choses de ce monde la lumière directe qu'elle recevait de la vie même, de ses ancêtres et de sa foi.

Thérèse, assise sous la treille, allaitait le nourrisson.

Elle se rapprocha dès qu'il eut cessé de boire, et Séverin s'enquit si Xavier était goulu.

— Oh! expliqua-t-elle, quand il saute *dessus*, il voudrait tout arracher. Mais il en a vite son saoûl. Voyez-moi ça. Déjà il dort.

Xavier, en effet, s'abandonnait sur sa poitrine, comme foudroyé d'ivresse. Les paupières closes, les poings fermés, il habitait ces limbes du sommeil sans rêves où semble recommencer, au premier âge, la léthargie d'avant la naissance, dans les ténèbres de la gestation.

Le sommeil laisse ressortir d'une physionomie des similitudes imprévues, de même qu'on surprend, sous une eau tranquille, le relief des fonds. En regardant Xavier qui dormait, Séverin lui trouva une brusque ressemblance avec son propre père enfant, d'après une photographie qu'il conservait. Le fils d'Eliza était donc bien à lui! La netteté de sa découverte le libéra d'une incertitude dont le malaise aurait pu devenir une affreuse épine. Mais il souffrit d'avoir à comprimer l'explosion d'amour qui le soulevait vers ce disgracié de sa race.

Il partit, sans l'avoir embrassé une seconde fois. Une caresse légère fut tout son adieu. Il soutenait, par prudence, son rôle d'étranger, de tuteur obligeant. Thérèse remporta le nourrisson, chez elle, jusqu'à son berceau. Il la vit s'éloigner, avec une nonchalante quiétude, entre des platanes dont les ombres liquides s'allongeaient sur la terre chaudement ambrée.

O cette bonne terre provençale qui avait tendu sa mamelle à ses deux premiers fils et couvait encore le troisième de son soleil fort et joyeux, pourquoi devait-il s'en séparer? S'il avait, comme les Mouren, construit sa demeure sur le roc de toutes les fidélités,

jamais aucune conjoncture ne l'eût arraché du pays d'élection qu'il préférait au sien. Né à Brest, il envisageait un exil dans la perspective d'y retourner. C'était, pour les éléments affectifs de sa nature, un deuil pénitentiel. En s'éloignant de Xavier il renonçait davantage au souvenir d'Eliza. Sa tristesse, quand il le quitta, s'accroissait de cette cause indistincte ; mais, au lieu de s'y attarder, son esprit remuait des problèmes positifs :

« Que ferai-je de lui plus tard ? A qui déléguer le soin de son éducation ? Comment éliminer l'influence nocive d'une mère qui a des droits ? »

Vers Marseille où il redescendait, le couchant, d'un rouge de tuile, se dilatait comme sur une cuve fumante. Des chariots montaient dans la poussière de la route ; et les charretiers excitaient avec des oho ! prolongés leurs chevaux las. Par la grille d'un parc, il aperçut des petites filles habillées de blanc, sur une pelouse, qui chantaient une ronde et dansaient.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, dans l'effort, comme dans l'allégresse, la vie des apparences est trop belle. Serait-ce votre volonté qu'on y fermât les yeux ? Mais, jusqu'ici, je m'en faisais un spectacle vain, ou j'idolâtrais vos créatures, comme si elles étaient tout. Maintenant, c'est devant Vous, en Vous que je les sens vivre. Je les vois *à leur place*, et je les aime en ne les désirant plus.

A l'église d'un faubourg battit un carillon folâtre et précipité. Un tintement plus grave répondit au fond de Séverin. L'espoir où il entrait de se refaire une existence neuve s'escortait des ombres de ses années folles. Les tribulations à venir, inconnues et certaines, effrayaient peu son courage ; il les méritait et il savait que nul n'est tenté au-dessus de ses forces. Les

obstacles intérieurs lui paraissaient autrement difficiles à rompre.

— Comment équilibrer dans l'action les fins temporelles et les fins mystiques ? J'entreprends une industrie, ce n'est pas dans un dessein cupide. Et pourtant, il est inévitable que je m'enrichisse. Une maison qui ne prospère pas est une maison mort-née. Mais, faire fortune sans devenir serf de son capital, sans écraser par tous les moyens les concurrents, est-ce possible ?

Le débat que sa conscience ouvrait pouvait durer jusqu'à sa mort et ne se jamais résoudre. En fait, il assouplirait aux nécessités pratiques les maximes de l'absolue justice. L'idéal est une asymptote, et toute ligne humaine, depuis la chute originelle, reste plus ou moins courbe.

Dès son retour au Mourillon, il eut à trancher une difficulté capitale dans l'élaboration de son affaire : le recrutement des ouvriers. A Brest, il avait retenu un certain nombre de seconds maîtres, de brevetés torpilleurs qui dirigeraient son poste de réglage et une partie du montage. Seulement, pour le travail d'horlogerie qu'exigent les organes intimes d'une torpille, où trouver une équipe de mécaniciens et d'ajusteurs adroits, déjà formée ? La dresser toute lui-même supposerait un gâchage de temps et de matériaux impossible. Il n'apercevait qu'une solution, prendre dans des usines d'automobiles de la région lyonnaise ou parisienne les spécialistes nécessaires à son atelier. Il les déciderait par l'appât d'un plus gros salaire. Mais, de la sorte, il exciterait chez eux un esprit de lucre sans limite, et, surtout, il les volerait à leurs patrons. Bousculerait-il ce scrupule ? Le rigoriste abbé Martureau, lorsqu'il le lui soumit, s'opposa

résolument à l'emploi d'une manœuvre, certes usuelle, mais dont la droiture était douteuse.

— Vous ne devez pas, quelles que soient vos intentions, léser en rien la justice, dans le sens de vos intérêts. « Ne fureris », ne vole jamais. Le précepte est sans appel.

— Assurément, répartit Séverin. Mais le Sauveur, après Moïse, a dit : « Tu ne tueras point. » Or, je vous ai confié mon projet de fabriquer des torpilles, engins de tuerie incomparables ; et vous ne m'avez nullement blâmé ; loin de là, vous jugiez mon initiative méritoire. En somme, vous le savez mieux que moi, cher monsieur l'aumônier, la lettre et l'esprit sont deux choses. Il est écrit ailleurs dans l'Evangile : « N'ayez qu'une seule tunique. » Croyez-vous cependant que votre manteau doublé de fourrure soit damnable ? Nous tenons à l'Absolu par toutes nos racines, et notre quotidienne existence vacille immergée dans le relatif. C'est pourquoi elle est une perpétuelle transaction.

Piqué de la riposte, l'abbé, sur le mot « transaction », s'échauffa. Lui qui réprouvait le *distinguo* des casuistes entre le conseil et le précepte, il admettait mal qu'on lui fît sentir cette distance des principes et des actes, infirmité dont les saints eux-mêmes se désolent incessamment. Il s'éleva contre les mondains débiles dans leur foi, toujours prêts à ruser avec Dieu, et laissa entendre à Séverin que la médiocrité de sa vertu le rangeait à leur niveau.

Séverin reconnut sans peine l'indigence de sa vie intérieure. Jamais il ne serait un saint.

— Mais a-t-on vu, continua-t-il, un patron d'usine et un fabricant de torpilles canonisés ? Il faut pourtant de ces hommes-là ; dans un monde inique, il faut

résister à la force par la force. Je ne croyais plus à la guerre. A présent, l'état politique de l'Europe et l'expérience de mes fautes m'ont remis en tête l'adage de nos vieux maîtres : *si vis pacem...* Préparer la guerre, c'est y être déjà. Et, en guerre, il s'agit de vaincre avant tout. Vraiment, si j'attire à moi, pour une tâche juste et vitale, des travailleurs libres, après tout, de s'embaucher là où ils gagnent le plus, est-ce que je fais une chose illicite ?

Le prêtre eut beau jeu à réfuter le point téméraire de cette dialectique : « vaincre avant tout », maxime des arrivistes et des violents ! Mais, dans l'esprit de Séverin, se produisait un phénomène, chez lui, immanquable : avant qu'il eût consulté l'aumônier, un doute l'embarrassait ; aussitôt contredite, sa décision s'affermit, comme un bloc de pierre enfoncé dans un sol mou, et qu'une secousse y implante plus tenacement. Les morales de l'abbé Martureau devaient prolonger sur sa conduite future un ascendant mystérieux. Il n'en retint, pour l'heure, que le conseil de réduire à l'indispensable le « débauchage » des ouvriers qu'il cherchait ; il résolut de compléter son équipe en la formant lui-même avec une patiente énergie ; il tenterait cette création merveilleuse et rare : un atelier chrétien.

L'homme d'action, parce qu'il se réveillait, semblait prévaloir sur le sensitif et le mystique. Cependant, sous la cuirasse qu'il s'était forgée, les flagellations atteignaient sa chair, et il tâchait d'y ployer son amour-propre.

Dans le cercle restreint que Marie et lui fréquentaient, nul n'ignorait la chute d'Eliza et le nom du séducteur. Les gens qui, par diplomatie ou quelquefois par bonté d'âme, ménageaient les Lhostis, évi-

taient toute allusion. Mais leur silence était une gêne. Les coups de barre adroits qu'on donnait pour esquiver les récits en accusaient, à fleur d'eau, la présence. Les mères de famille se méfiaient de lui. Les maris prudents ne l'auraient plus laissé seul avec leur épouse. Les femmes coquettes le guettaient comme une proie accessible. D'autres se hasardaient à lui infliger des avanies sournoises ; sa fierté regimbait sous l'affront, et il se reprochait ensuite son peu de joie humble à être meurtri.

Au dîner de fiançailles d'un jeune aspirant, sa voisine de table, Mme Delor, femme haute en corsage et d'une exubérante dévotion, mit exprès l'entretien sur un gros scandale qui tenait en émoi depuis deux jours la société toulonnaise. Elle lui darda obliquement cette pointe grossière :

— A mon sens, un homme qui trompe sa femme est capable de toutes les infamies.

— J'en dirais autant, répliqua-t-il en la regardant au fond des yeux, d'une femme qui trompe son mari.

— Oh ! celles-là, on n'en parle pas.

— Je croyais que c'est de celles-là qu'on parle.

Il ajouta un sourire de persiflage ; Mme Delor changea de sujet. Il avait paré la botte, mais il s'en voulut d'avoir affecté l'innocence au lieu de se taire ou de trouver un mot pénitent comme la réponse de Mme de Mailly, après sa conversion, à un homme qui, dans une église, l'insultait d'une ignominieuse épithète :

— Mon ami, puisque vous me connaissez, priez pour moi.

Ces humiliations, espacées, accidentelles, ne lui éraflaient que l'épiderme. Une plus profonde fut de se voir diminué dans l'estime de son beau-père. M. Bur-

déron, jusqu'alors, n'avait rien appris. Les quelques anciens officiers qui lui rendaient visite se gardèrent de l'instruire. Une lettre anonyme le foudroya. On lui révélait que son gendre *avait* Mlle Lougrée pour maîtresse, qu'un enfant était né de cette liaison. Indigné, il se refusa d'abord à croire possible le désastre, ne l'ayant point prévu. Ensuite divers indices se représentèrent à sa souvenance, la mine altérée de Marie, ses yeux rouges, des repas taciturnes où l'air soucieux de Séverin l'inquiétait; trop occupé de ses propres maux et respectueux de l'indépendance des autres il n'avait pas exigé d'explication. Il en voulut une immédiate, et monta dans le cabinet de Séverin, lui exhiba la lettre. Elle était d'un style correct, mais d'une écriture féminine gauchement épaisse et d'une sauvage orthographe.

— Asseyez-vous, père, dit Séverin, froissant entre ses doigts l'épître ignoble.

Le commandant lui asséna un âpre coup d'œil, furieux et consterné. Séverin le dévisagea bien en face, réitéra :

— Veuillez vous asseoir, et écoutez-moi. Tout ce que vous apprend ce sale papier fut vrai, mais ce n'est plus vrai. Marie m'a pardonné, Eliza est loin; *c'est fini.* Vous, j'espérais que jamais vous ne sauriez. Il est meilleur, sans doute, pour moi d'être humilié devant vous. A vous aussi, je vous demande pardon. Si vous n'avez pas été faible, une fois dans votre jeunesse, je vous admire. Mais un vieux colonial doit savoir ce qu'est une tentation…

M. Burdéron, assis contre la table, le menton, à son ordinaire, dans la paume de sa main gauche, au lieu d'éclater en invectives cornéliennes, plissa les grosses rides de son front; il fit un mouvement d'im-

patience, comme si les derniers mots de Séverin avaient touché juste.

— C'est fini, me dis-tu ? Non, mon cher, ces histoires-là ne finissent qu'avec nous. Et encore ? Des générations en portent le contre-coup. Avais-je raison quand je voulais t'empêcher de quitter le service ? Enfin, tu as senti ta boulette, tu t'es repris. Mais, pour une dégringolade, c'en est une. Je ne t'en aurais pas cru capable. Je te croyais des poteaux solides. Comment t'es-tu laissé prendre au filet ?

Séverin dut réitérer l'essentiel de sa confession. Il la fit à traits succincts : les circonstances de ses torts, plus d'un an après, s'abrégeaient pour sa mémoire en quelques sommaires péripéties.

— Ah ! la coquine, reprit M. Burdéron avec une nuance qui, dans un autre moment, eût été comique, à moi aussi elle faisait les yeux doux ; si je l'avais reluquée... Et l'enfant ? Tu le prends à ton compte ? Tu auras plus tard de gros ennuis.

— C'est probable, répondit Séverin, mais j'ai toutes les certitudes qu'il est mien. Vous avez vu, dans l'album, mon père sur les genoux de ma grand'-mère, la ressemblance est criante... Je me résigne, pour l'avenir, aux châtiments que j'ai mérités.

— Oui, mais tu ne seras pas seul à être puni. Voilà le plus terrible, conclut le commandant. Sa joue se creusa d'une crispation amère et il se leva en tortillant sa moustache.

Séverin le supplia de taire à Marie la connaissance qu'il avait d'un orage domestique déjà lointain. Elle s'était si héroïquement contrainte afin de lui épargner cette tristesse ! Un mystère demeurait à éclaircir : qui avait écrit la lettre ? Séverin supposa une malice noire d'Aline ; Marie l'avait prévenue qu'elle n'emmè-

nerait en Bretagne, ni elle, ni Philomène. Aline manifestait de ce renvoi un dépit surprenant. Peut-être éprouvait-elle à l'égard de Séverin un attachement passionné, c'était la jalousie qui l'avait rendue si perspicace et féroce pour Eliza. Maintenant, n'ayant plus ombre d'espoir, elle avait cuisiné une basse vengeance en dictant cette ordure à une maritorne du quartier.

M. Burdéron garda auprès de sa fille le silence promis, et, pas une seule fois, depuis lors, la conversation qu'il avait eue avec Séverin ne fut reprise entre eux. Ils semblèrent l'un et l'autre avoir jeté dans un fleuve d'oubli cette heure de confidences. Leurs façons d'être mutuelles restèrent ce qu'elles étaient auparavant. Mais Séverin percevait dans la pensée de son beau-père une peur de l'avenir excitée par son désenchantement sur lui. Malgré le dégoût, pour un malade et à son âge, d'une émigration, le commandant avait d'abord favorisé les projets pratiques de son gendre ; d'ailleurs, le climat de Brest conviendrait mieux à son foie que les durs étés de Toulon. A présent, il émettait des objections incessantes, il ne croyait plus au succès. Séverin se mortifia tacitement sous cette méfiance, sans qu'elle pût le décourager : il en savait la cause, et il portait dans ses espérances industrielles l'entêtement d'une passion mystique.

En dépit de ces heurts, une grande paix réglait, comme un balancier bien trempé, les rouages de sa vie plus exacte. Il approchait d'un équilibre où la prière, l'activité du technicien, le temps qu'il donnait à ses fils et à Marie, le délassement d'observer et d'admirer s'enchaînaient en un rythme de sagesse recueillie.

Prêt à quitter Toulon et sachant qu'il n'y revien-

drait plus, il voulut incruster au fond de sa mémoire la figure d'une ville où il laissait ensevelies ses années vaines. Seulement, il se proposa d'en épurer l'impression pour la retenir à jamais. Au temps de ses fringales juvéniles, ce qu'il aimait dans Toulon, comme dans Alger, c'était l'odeur de volupté, le palais d'illusion offert au marin qui débarque. Les soirs d'hiver, au long des rues sinueuses, jusqu'au Champ de bataille et à la place de la Liberté, la foule ivre de son tapage, les boutiques étincelantes, les bars flambants de glaces, les éventaires de fruits coloniaux, tout ce Midi vulgaire, mais énergique, abreuvait ses sens d'une liesse facile et large qu'il accueillait, justement parce qu'il était un raffiné.

Par les matins languides d'avril ou de septembre, que de fois il avait suivi le marché du cours La Fayette, montant et redescendant entre les étalages! Sous les bannes fauves et les branches des hauts platanes, la campagne de Toulon dégorgeait là son abondance. A l'automne surtout, une montjoie de fruits et de légumes roulait sur les dalles : les raisins noirs suant le sucre, les figues dans des corbeilles au-dessus desquelles des guêpes voraces bourdonnaient, les pastèques semblables à des mappemondes, les concombres fuselés comme de petits obus, les patates charnues et les pommes d'amour si brillantes que leur éclat faisait un teint plus clair aux marchandes qui les déballaient. Des matelots en blanc passaient avec leur filoche; des enfants guenilleux se disputaient des côtes de melon jetées à terre; des bourgeoises, amples comme des pastèques, fardées et décolletées, chargées de chaînes d'or et de pendeloques à la manière de Mme Pormieu, circulaient pompeusement plus pour se montrer que pour ache-

ter. Au milieu de cette cohue jacassante, Séverin, étranger et distant, ressentait un bien-être. La pétulance affairée de la populace s'atténuait de ce nonchaloir méridional qui plaisait à sa paresse. Les gens se laissaient vivre au soleil, dans les molles haleines de la rade, et il badaudait de leur badauderie.

D'autres jours, il pénétrait sous l'étroite halle au poisson, emplie d'un vacarme de tempête. Il se divertissait à entendre les vendeuses, le poing sur la hanche, lui crier au passage : « Une bouillabaisse, mon joli monsieur. » Sur les tables de pierre ruisselantes, les rougets tatoués de rubis, les rascasses pourpres et roses comme du sang, les mulets nacrés, les dorades à la gueule barrée de deux bandes d'or, lui commémoraient les reflets du ciel dans la mer, les merveilles secrètes des algues et des coraux ; et les sombres poulpes visqueux, les petits crabes verts, les araignées aux pattes crochues suggéraient à sa vision le grouillement des profondeurs dans la vase chaude où bouillonne la vie primordiale.

Tout cela, c'était les flâneries du Séverin dilettante qui fut l'amant d'Eliza. Désormais, il visait à considérer les êtres selon leur sens utile et divin. Toulon n'existait plus comme un lieu de folie sensuelle et de frivoles émerveillements. Il se rappelait qu'une prédestination manifeste a constitué en ce port le boulevard de l'empire français sur la Méditerranée. De toute éternité ce pays a été fait pour la guerre. Entre les parois brûlées de l'âpre couloir d'Ollioules où le mistral se rue comme une horde conquérante et la citadelle observatrice du Coudon qui commande les routes de la mer et la descente des Alpes, Toulon comprimé ne pouvait être qu'un arsenal militaire et un nid de marins.

Un nid de marins ! L'oncle Lhostis, le capitaine de vaisseau, tout enfant, avait vu le prodigieux départ de l'escadre pour l'expédition d'Alger : l'étendue blanche de voiles jusqu'à l'horizon. Séverin songeait aussi à ces navires d'autrefois dont Puget sculpta les tableaux d'arrière, et semblables à des chars de triomphe promenés sur les vagues.

Le passé de Toulon, comme son avenir, le grand Puget l'a fixé dans ses deux cariatides, ses portefaix raidis sous la charge du balcon et s'évertuant à une impossible délivrance.

Depuis des années qu'en longeant la rade il retrouvait, contre la porte close de l'hôtel de ville, les immuables cariatides, il n'y prêtait plus attention. Les derniers mois pourtant, il prit congé de ces deux survivants séculaires, et s'arrêtait pour se pénétrer de leur inconscient témoignage. Il n'avait d'abord aperçu en eux que des hommes de peine, surpris par le sculpteur dans la vérité de leurs mouvements, sous un quintal de savon ou une masse d'étain, deux de ces gueux immémoriaux qui, des navires aux quais et des quais aux navires, courent en débarquant et en embarquant les richesses des peuples. L'un, celui de droite, entr'ouvre la bouche, haletant, presque agonisant ; une ombre couvre ses yeux, un gonflement de chair déforme son menton. Il replie son bras gauche sur sa tête pour abriter ses prunelles contre les reflets de l'eau aveuglante. L'autre ferme ses lèvres serrées par une obstination inflexible, ses yeux résistent au soleil, sa large mâchoire, garnie d'une touffe de poils hirsutes, énonce une énergie brutale ; de sa main gauche il empoigne, comme afin de le soulever, l'angle du soubassement. Son poing droit soutient sa joue dont la peau remonte ;

geste inouï de force et de désespoir! Séverin, en les contemplant, songeait :

« Qu'ils sont bien l'image de cette ville turbulente, amoureuse de fêtes et de farandoles, contrainte au travail inexorable pour battre sur son enclume le glaive que la France, comme disait Bordes, « ne rouillera pas au fourreau! » Et la France elle-même ressemble à ces deux athlètes sublimes. Elle a sur les épaules la terrible pesée des ennemis du dehors et du dedans, le poids d'une gloire de quinze siècles, de ses fautes et de ses démences ; et elle sent qu'une minute de faiblesse suffirait pour que tout s'abattît sur elle et l'écrasât sans merci. A nous de nous raidir sous le faix trop lourd, jusqu'à ce qu'un élan l'ait dégagée. »

Mais quand il voyait défiler dans les rues les ouvriers du port, indolents et gouailleurs, braillant des refrains d'émeute, petits bourgeois en bourgeron bleu, anarchistes fonctionnaires, sûrs de manger jusqu'à la fin au râtelier de l'Etat qu'ils vilipendaient, une inquiétude lui venait sur la bonne trempe de l'outil national que forgeaient ces révoltés. Il concevait l'urgence, pour les prolétaires, d'une discipline qui restituât en eux le saint amour de la tâche et du métier. Bientôt, dans son œuvre patronale, il essaierait cette éducation par l'essentielle vertu de l'exemple.

Son dégoût de lui-même, qui avait suivi sa chute, s'était dissipé. La confiance d'être un homme nouveau le réhabilitait ; sur le fond triste des choses ineffaçables croissait, au bout des épreuves pressenties, la pleine clarté d'une rédemption.

Autour de lui le calme était revenu ; Marie paraissait avoir oublié ; sans reprendre son insouciance de

jadis, elle s'orientait vers la joie. En quittant Toulon, elle allait secouer au loin la cendre des heures mauvaises ; et cependant, tout ce qu'elle avait souffert en cette ville l'y attachait d'une affection déjà rétrospective, à la veille de lui dire adieu.

Les préparatifs de l'énorme déménagement l'empêchèrent d'accompagner, ainsi que d'habitude, M. Burdéron à Vichy. Elle envoya les enfants dans la montagne aux soins d'un jeune vicaire studieux. Elle et Séverin demeurèrent donc en tête-à-tête, au Mourillon. Leur intimité s'y rénova, comme s'ils se découvraient l'un l'autre une seconde fois. Ils recommencèrent à s'aimer, mais d'un amour plus grave, allégé de ses impatiences charnelles, où la présence latente de Dieu illuminait tous les élans, et leurs âmes alors se connurent, se réfléchirent entre elles, dans le miroir paisible d'une tendresse purifiée.

Un soir de juillet, la chaleur était écrasante, Séverin dit après le souper :

— Veux-tu, Marie, que nous allions chercher au large un peu d'air ?

Il avait sur la grève, près du fort Saint-Louis, une barque à voiles et un léger canot à rames dont Albert et Ferdinand apprenaient déjà la manœuvre. Pas une bouffée de vent ne se levait pour gonfler une voile ; il s'embarqua seul dans le canot et revint, en ramant, prendre Marie.

Elle le joignit par les marches taillées au flanc du talus, les mêmes où elle s'était fait une entorse, juste à cette date, deux ans auparavant. La coïncidence traversa confusément sa mémoire, de même que, sous l'eau vermeille, elle voyait bouger des ombres glauques.

Le soleil était descendu derrière Six-Fours, en

hâte, comme un voyageur las et poudreux se plonge dans le bain qu'un hôte lui a préparé. Mais tout le brasier qu'avaient absorbé la terre et l'onde en ressortait dans une rutilance d'or brûlant. Les maisons de la côte, les sables des criques, les jetées de la passe, les coques grises des navires de guerre, les touffes même des verdures semblaient déborder d'une flamme glorieuse où leurs formes se béatifiaient. La mer, unie et dorée comme la peau d'un fruit mûr, étalait sa plénitude sous le ciel jaune comme le cœur d'un lys.

Marie, assise au gouvernail vis-à-vis de Séverin qui ramait, se retournait et regardait leur villa transfigurée. C'était l'instant de la *voir* pour s'en souvenir à jamais. Elle et Séverin saluèrent d'un regard affectueux l'ensemble de cette demeure où ils avaient connu, à tout prendre, plus de joies que d'adversités : le jardin, par devant, et le pavillon clos s'enfonçaient dans une pénombre ; le double escalier à large rampe au bas de la vérandah émergeait derrière les pins, dont les masses pendaient immobiles, si lourdement endormies qu'on les aurait crues mortes. Mais, sur le toit, entre les colonnettes, jadis rouges, du balustre de la terrasse, l'éclat du couchant s'avivait tel qu'une aurore, et ce fut pour leurs yeux un présage d'espérance.

— Dire, pensa Marie à mi-voix, que, sans *les événements*, nous aurions pu vieillir ici, en paix y mourir, et passer d'une existence parfaitement bonne aux splendeurs du Paradis !

— Tu crois ? repartit Séverin, laissant tomber ses rames dans l'eau miroitante ; mieux valait, il faut bien l'admettre, acquérir en souffrant la science du salut. Comprendrais-je ce qui me fut donné en toi si

je n'avais failli, par mon égarement, te perdre? Avant, nous étions comme deux enfants qui se laissent rouler dans les vagues de la plage et qui rient. J'aurais vieilli, c'est probable, en jouisseur paresseux et sceptique. Me serais-je converti? Aurais-je fait quelque chose d'utile? Et, maintenant, je t'aime beaucoup moins pour moi-même, beaucoup plus, parce que nous sommes, toi et moi, deux âmes allant à Dieu, parce que nous avons une tâche commune, encore loin peut-être de son terme...

Elle sourit, quand il prononça ces derniers mots, car elle espérait, pour l'année qui allait venir, un autre fils. Mais elle se retourna encore du côté de la villa.

— Je me demande, rêva-t-elle, si les lieux où nous avons eu des joies et des peines, nous en retrouverons *ailleurs* l'image, plus belle que dans les plus beaux soirs de la terre.

— Pourquoi pas? Pourquoi hors du temps et de l'espace, n'atteindrions-nous plus ce qui aura été nôtre en cette vie? Notre monde est le vestibule de l'invisible, et celui-ci est sans limites.

Il reprit ses avirons, et à coups vigoureux, prolongés, s'avança vers la pleine mer, plus loin que Saint-Mandrier. Le crépuscule tomba très vite; les pêcheurs d'une barque, se renversant pour tirer leurs filets, s'agitaient en noir sur l'Occident; entre leurs bras, le ciel mourant luisait encore d'une clarté d'opale. Les falaises porphyréennes de Sainte-Marguerite s'éteignaient au bas de la pinède brunie. Les villas du Mourillon n'avaient plus qu'une blancheur de roses fanées, et les grands monts sévères, au fond de la rade amplifiée par l'ombre, perdaient leur masse dans la buée des rocs fumants.

La nuit libératrice respira sur la mer d'où montait une fraîcheur moite. Séverin s'arrêta, essuya sa face brillante de sueur, et s'assit contre le bordage, près de Marie. Ils tournaient le dos à la terre, devant eux le phare de Giens signait l'horizon d'une croix fulgurante et douce ; la lune, déjà haute à leur gauche, était si pure que la candeur de son orbe ovale éblouissait leurs yeux. Elle faisait éclore de l'eau phosphorescente une immense fleur de lumière dont la tige ondulait en spirale jusqu'aux fonds incertains. Bientôt elle immergea dans son rayonnement la rondeur des plaines marines et les étoiles qu'elle effaçait. Séverin et Marie se voyaient flotter entre deux infinis silencieux. Ils se taisaient eux-mêmes, envahis par l'absolu d'une éternité où succombait toute parole périssable.

Séverin énonça pourtant :

— Es-tu heureuse, Marie, en cette minute, heureuse comme je voudrais que tu le fusses perpétuellement ?

Il ne songeait plus qu'un jour ses lèvres avaient posé à Eliza la même question. Les mots proférés ce soir sonnaient avec un autre sens, c'étaient d'autres mots. Il avait enlacé Marie de son bras avec ferveur. Elle répondit par un baiser ; leurs bouches s'unirent dans une simplicité presque religieuse.

— Et toi, demanda-t-elle, as-tu le vrai, le total bonheur?

Il baissa la tête avant de répondre :

— Oui, je redeviens heureux, tout en méritant de ne pas l'être. Mon bonheur est un scandale. Mais, si nous sommes venus dans cette solitude divine, n'est-ce pas Dieu qui nous y mène pour un cantique d'extase ? Je me souviens d'une parole d'un psaume :

« La nuit est mon illumination dans mes délices. » L'homme qui chanta ce verset de volupté sainte avait, comme moi, sur le cœur, des naufrages pesants. Eut-il tort, quand même, de s'enivrer d'une nuit telle que cette nuit?

— Il y a trop d'âmes, objecta Marie, qui, à cette heure, se désespèrent, tandis que nous sommes en joie. Je voudrais les comprendre toutes dans notre pitié, les délivrer.

Il l'étreignit plus tendrement, sachant à qui elle faisait allusion.

— Nous aussi, répliqua-t-il au bout d'un silence, nous aurons à souffrir beaucoup.

Il replongea ses rames dans les mailles du filet tremblant que tressait la lune sous la mer éblouie. Le canot glissait parmi les liquides étincelles. Quand il tournait sa tête vers le large, il pouvait se donner l'illusion d'aller éperdument devant lui jusqu'au limbe où l'outre-mer touchait les espaces bleus et la voie lactée infléchie comme l'arc d'un jet d'eau sans fin.

Mais, tout d'un coup, il suspendit son élan, regarda sa montre et dit :

— Rentrons. Demain, avant huit heures, je dois être, pour un lancement de torpilles, à bord du *Périscope*.

TROISIÈME PARTIE

L'USINE SUR LA RADE

Seize années déjà ; Séverin est une barbe grise, un vétéran de la douleur et du travail. Sa force, loin de décroître, s'est trempée au feu des épreuves, dans une discipline ascétique. Mais, s'il regarde en amont de sa vie, les deux berges sont bordées de tombes : M. Burdéron s'en est allé d'un abcès au foie ; les deux fils nés depuis l'exode à Brest ont péri d'accidents atroces, l'un, écrasé au coin d'une rue, un jour de tempête, par une ardoise précipitée d'un toit, l'autre, brûlé en son berceau ; Marie elle-même est morte, après neuf jours de fièvre, d'une de ces infections bizarres qui, dans les villes maritimes, prennent une violence de fléau.

L'octogénaire Mme Lougrée, encore vivante, si elle apprend tous ces deuils, peut croire que son anathème a porté ses fruits. Séverin n'a eu contre les catastrophes aucun haut-le-corps de révolte. « Ne dites jamais à Dieu : *Pourquoi ?* » l'avertissait l'abbé Martureau. Cette parole lui demeure ; il prévoyait des peines ; il est soumis, d'avance, à celles qui viendront. Mais sa part expiatrice, jusqu'ici, n'est-elle

point bénigne? Ses deux aînés, Albert et Ferdinand, ont atteint l'âge d'homme ; leur jeunesse prospère selon des fins droites. Ferdinand, studieux et mystique, est entré dans une abbaye bénédictine ; Albert, tout petit, déclarait : « Je veux être marin. » Il est enseigne, embarqué sur l'aviso *la Manche*, et sa dernière lettre, datée de Chine, annonce son retour après un magnifique voyage d'exploration jusqu'au Thibet par le Yan-Tsé.

Une hérédité plus originale a fait de Xavier, lui aussi, un marin. Huit ans nourri à Château-Gombert, chez des campagnards terriens, ensuite élevé au Mans dans l'intérieur d'un vieux chanoine sédentaire et docte, sans avoir jamais vu la mer qu'une fois ou deux au bas du port de Marseille, dès qu'on lui a demandé : « Que seras-tu plus tard? » il a répondu : « Je serai mousse sur un bateau et je ferai le tour du monde. » Il est maintenant au *Borda* et, les dimanches où il sort, il passe sa journée chez celui qu'il croit simplement son tuteur. Ses camarades le tiennent pour orphelin, puisqu'il dit l'être ; et personne ne l'a détrompé.

Eliza néglige un fils gênant ; elle est devenue, sous un pseudonyme, une femme de lettres presque célèbre. Un premier roman où elle transposait les mésaventures de sa liaison lui a valu l'amitié protectrice d'un chroniqueur à la mode. Des articles d'elle paraissent, et même en première page, dans un puissant quotidien ; son éloquence nerveuse et sophistique y réclame le droit, pour son sexe, à l'émancipation « intégrale ». Plus exactement que ses honoraires de journaliste elle reçoit du notaire de Séverin la rente promise.

Après la mort de Marie, quelque temps plus tard, Séverin s'est posé le cas de conscience : « Dois-je

offrir à Eliza le mariage en réparation? » Mais il a réfléchi que cette apparente générosité serait une reprise de son ancienne passion vaincue ; infliger à ses fils une marâtre dont ils sauraient fatalement ce qu'elle fut, c'était, pour eux, inadmissible, et, sur la mémoire de Marie, un soufflet inique. Eliza fréquentait un monde factice, anormal, où elle achevait de se pervertir; saurait-elle s'en passer, se résigner à la saine monotonie de la province, jouer le personnage d'une bonne mère de famille? Trop d'idées capitales les divisaient elle et Séverin, et, surtout la rumeur publique lui attribuait un amant ou deux. Elle était bien perdue ; humainement, il ne pouvait rien pour sa rédemption.

Il réserve donc à Xavier sa tendresse miséricordieuse et vigilante. Mais l'avenir de ce garçon le tient anxieux : d'une intelligence étonnamment flexible, avec les dons séducteurs d'Eliza, Xavier se trahit, comme elle, impressionnable, susceptible et chimérique. De précoces inquiétudes passionnées tourmentent son imagination. Il raisonne faux sur les choses religieuses, prône des utopies absurdes ou part en guerre contre les principes de conduite dont son tuteur est imbu. Séverin discerne en lui un amalgame de facultés nobles et de propensions dépravées. Il réussit mal à rectifier sa pente, et pourtant ne se décourage point de le morigéner.

Quand Albert reviendra, comment accueillera-t-il cet intrus? Lui qui hérita des Burdéron ses façons d'être carrées, autoritaires et simplistes, il s'étonnera de voir installé dans la maison paternelle ce blanc-bec ergoteur, élégant et subversif. Entre eux des duels d'opinions et des antipathies sont probables. Heureusement, une immédiate ressemblance ne dé-

nonce pas Xavier comme le fils de son père. Pourquoi Albert soupçonnerait-il le lien du sang que tous deux ignorent? Séverin les mettra en présence; son désir est qu'ils s'aiment.

Au reste, s'attarde-t-il à peser les risques de cette rencontre? Ses affaires lui imposent le qui-vive d'une perpétuelle surtension, semblable à celle du commandant d'un navire qui, du poste de son blockaus, meut tout, prévoit tout.

Les débuts de son aventureuse entreprise ont été singulièrement durs. La première année, sur les cinquante torpilles qu'il construisit à grand peine — et chacune lui coûtait une dizaine de mille francs — neuf, par suite d'erreurs infimes, furent inutilisables. Il s'était attaché, comme contremaîtres pour le réglage, deux anciens seconds maîtres torpilleurs, sortis jeunes de la marine avec l'espoir de gagner davantage dans l'industrie. Se croyant nécessaires, ces mécaniciens grossirent leurs exigences, échauffèrent la tête des ajusteurs, des dessinateurs. Il faillit, à plusieurs reprises, avoir « les bras coupés ». Une dizaine de contremaîtres suffisait au travail régulier de l'usine. Mais chacun d'eux dirigeait une tâche si délicate que, s'il manquait, l'ensemble était immobilisé. Séverin sut les maintenir moins par des concessions que par une attitude de sécurité. Il avait foi au succès, il y intéressa les plus intelligents de ses coopérateurs, leur certifiant que tous en bénéficieraient.

Sa confiance n'était pas un espoir vague d'illuminé. « Je définirais Lhostis, disait Bordes autrefois, un casse-cou méthodique. » Il fit accepter à ses ouvriers une méthode, aujourd'hui vulgaire, de labeur, sagace pour accroître le rendement des journées et le gain des hommes : au lieu de perdre des minutes utiles

en circulant d'un bout à l'autre de l'atelier, en apportant les pièces sur le plateau, en les remportant, chaque équipe reçoit de manœuvres alertes la matière qu'elle doit travailler et l'envoie à la suivante. Il mesure aux ouvriers pour une tâche un temps normal, et s'ils la finissent plus tôt, leur alloue une prime proportionnelle au temps gagné.

Ces innovations minutieuses, la mise au point des outils, le dressage des jeunes ajusteurs à l'emboîtement des parties motrices et du mécanisme d'horlogerie impliqué dans les organes d'une torpille, tout cet effort initial eût excédé l'énergie de Séverin, si un ange secourable n'avait conduit à sa porte le chef d'atelier, l'homme essentiel sur qui repose la bonne exécution des ordres : Jean Trébaol, officier mécanicien, avait démissionné par un coup de tête à la suite d'une querelle avec le commandant de son bord ; il voulait se marier et cherchait un emploi stable, hors des cases de l'Etat. Séverin se l'acquit, et, avec son aide, gagna ses premières batailles. Trébaol était un breton chatouilleux dans son amour-propre, mais précis, tenace, d'une probité sans ombre, capable de collaborer aux hardiesses pratiques de son patron.

Maintenant, l'usine a doublé sa production annuelle, et la torpille Lhostis libère, selon son humble part, la France d'une périlleuse servitude vis-à-vis des constructeurs étrangers.

Séverin, pourtant, cherche, sans se lasser, du nouveau ; d'année en année il perfectionne son outillage, ses tours et ses fraiseuses, la trempe de ses aciers ; ce matin même, il va faire sur la rade, en présence d'un délégué d'une commission officielle, l'essai d'une torpille dont la vitesse de propulsion dépasse ce qui fut réalisé jusqu'ici. Et il voudrait aux

torpilles adjoindre les mines; la mine, moins compliquée, moins coûteuse, ouvre à sa curiosité inventive un champ riche en inconnu.

Un autre problème domine ses ambitions techniques : le moral de son atelier. Son rêve d'une usine monastiquement disciplinée demeure à l'état d'ébauche; il a dû prendre, avant tout, des ouvriers adroits et laborieux; jamais il n'exigera, pour les admettre, un billet de confession. Tous savent ce qu'il pense, quelle est sa vie; et, pour tous, son équité veut être irréprochable, afin que nulle hypocrisie ne les incline à simuler ses croyances. Trois ou quatre de ses contremaîtres lui sont venus d'une école industrielle où l'esprit frondeur et anarchique est de tradition; leur demi-culture gonfle leur vanité; ils font parade d'idées violentes, d'autant plus qu'ils s'estiment très au-dessus du commun des prolétaires. Séverin paraît fermer les yeux sur leur conduite au dehors, dans les réunions publiques et les estaminets. Mais il se préoccupe d'annihiler leur influence; car c'est trop peu d'avoir interdit, à l'intérieur de l'usine, les propagandes pernicieuses. La contagion circule par les ouvriers du port qui braillent : « A bas la guerre ! » tandis que leur gagne-pain est de la forger.

Séverin utilise, pour prémunir son personnel, toutes les formes d'antisepsie mentale dont il dispose : une bibliothèque est constituée à l'usage des travailleurs sérieux; et il en a exclu les livres anodins, inoffensifs, comprenant que d'énergiques réactions, seules, ont chance d'arracher à l'erreur des esprits faussés. Trébaol institue des conférences historiques ou morales faites, le soir, sous sa direction, par de jeunes ouvriers instruits; un petit restaurant coopératif est annexé à l'usine; une maternité, une crèche sont

ouvertes. La maison Lhostis vient d'acheter à Kermor des terrains où s'aligneront, enclos de leur jardinet, les logis des familles embourgeoisées.

Ces œuvres de sagesse préventive resteraient, par elles-mêmes, des moyens de fortune, des sacs de sable opposés au débordement d'une crue. Les impatiences du prolétariat sont irritées par le bien-être ; ce qu'a fait le patron n'est rien auprès de ce qu'il pourrait faire. La force défensive d'un organisme part non de l'extérieur, mais du dedans, des cellules agissantes qui résistent.

Dans l'usine de Séverin la présence du maître établit une atmosphère de santé et de vérité. Trébaol et d'autres communiquent ses impulsions. Il est aimé de son équipe, parce qu'il commande toujours avec une netteté calme des choses utiles ; il est craint aussi. L'ouvrier, qui, d'une minute à l'autre, peut être mis sur le pavé, bride sa langue et ses gestes, si la contenance de révolte n'est pour lui qu'une pose devant les camarades.

Malgré tout, Séverin voit sur les temps proches un brouillard d'incertitude. Qui l'emportera demain, des puissances d'ordre ou du chaos, de la bombe incendiaire ou du feu loyal de la forge ? Le vieil abbé Martureau, l'œil tendu vers l'horloge de la Justice divine, prophétise des cataclysmes inouïs. Séverin, embarqué dans une industrie en marche, ne songe ni à stopper, ni à virer de bord. Il organise l'avenir, comme si le présent en répondait. Peu à peu, il groupe autour de ses machines des contremaîtres jeunes, issus de milieux sains, et il les marie avec des jeunes filles solidement chrétiennes. C'est d'eux qu'il espère une rénovation.

Plus encore, il la sollicite du Maître omnipotent

des âmes. Les peuples vont où Dieu les mène, il le sait ; et, de leur mission prévue dès avant les siècles nulle Volonté mauvaise ne peut les faire longtemps dévier. Ce qui persiste en eux de meilleur doit vaincre les germes virulents.

Séverin croit à la victoire du mieux sur le pire, il semble porter la victoire dans la ligne de sa vie. Ce matin d'avril, en s'habillant, il pense au miracle heureux de sa transformation. Que d'hommes s'agitaient au fond de l'homme qu'il fut ! Pourquoi ne resta-t-il point un rêveur, un ironiste, un charnel ? Il se représente cet instant où le désir d'un bonheur absurde l'entraînait à rejoindre en Espagne Eliza ; une voix plus forte que sa convoitise l'a retenue ; l'aurait-il écoutée sans une décisive prédestination ?

Le Séverin d'il y a dix-huit ans n'est pas tout à fait mort. Mais, à son âge, le pli qu'il a pris le détermine dans un sens qui paraît invariable. Le fouet des conjonctures, d'acte en acte, le pousse en avant. Son vouloir est construit comme le parapet d'une jetée au-dessus des lames ; si la marée d'une seconde jeunesse remontait de ses vieux instincts, elle se briserait contre une digue d'austérité.

Et sa vertu n'a rien de rugueux ni d'ostentatoire ; il se souvient d'avoir été faible. Par moments, s'il s'abandonnait, sa nonchalance d'autrefois le lierait de ses mains câlines. Tout à l'heure, quand Reine, sa cuisinière, a frappé doucement pour l'éveiller, qu'il eût trouvé bon de se rendormir !

« Je ne sais plus quel mystique, s'est-il rappelé dans un demi-sommeil, enseignait qu'on doit s'élancer hors de son lit, comme si le feu y était. Ah ! j'en suis loin. »

Il s'est levé, il achève hâtivement sa toilette, devant

assister, en l'église des Carmes, au service anniversaire qu'il fait célébrer pour un des hommes du poste de réglage, tué par l'explosion d'un réservoir d'air comprimé.

Il a ouvert ses fenêtres qui dominent la Penfeld, près du grand pont. Poète et contemplatif tant qu'il vivra, il a besoin d'exalter ses yeux dans l'ampleur d'un puissant horizon. Vers la gauche, plus loin que les bastions rudes et le mur brun du château, il atteint la rade indéfiniment changeante, presque illimitée sous la brume. Recouvrance, en face de lui, charge la pente de toits inégaux, et, plus à droite, commencent au flanc des deux rives les bâtisses de l'arsenal dont il n'aperçoit pas la fin. Ici, de même qu'à Toulon, le site fut constitué pour l'œuvre séculaire des hommes. La dureté géométrique des casernes, des fonderies, la façade pompeuse de l'ancien bagne, la toiture de la corderie interminable ont beau écraser la colline. L'ensemble est là tel qu'il doit être et rend gloire à la continuité des générations dans la grandeur maritime d'un peuple. L'Océan exigeait un port digne de sa majesté, et l'arsenal de Brest répondit aux destinées de la France, reine de l'Océan. Il est difficile à Séverin, lorsqu'il regarde vers l'arsenal ou la rade de ne pas sentir cette fière harmonie des lieux et de l'histoire humaine; et la grue géante, sous les nuages qui roulent de l'Ouest, érige sa noire plateforme ajourée, telle qu'un pont prodigieux ébauché dans l'espace pour les travaux futurs d'une ère en gestation.

Mais, plus près, sur le pont tournant, le long de la sinueuse Penfeld, s'excitent ici, dès l'aube, toutes les rumeurs de la ville. Entre le faubourg et la rue de Siam, la plèbe des travailleurs se hâte, ouvriers, sol-

dats, marins, femmes des usines, foule gesticulante, d'une exubérance presque méridionale. Des maraîchers s'injurient; les charrettes traversent au pas derrière les tramways; en bas, la passerelle du pont Gueydon s'écarte devant des remorqueurs mugissants; des vedettes de navires accostent, d'où sautent allègrement sur les pontons les matelots qui vont aux vivres.

Les premiers temps de son séjour à Brest, Séverin, fait à la sèche limpidité du ciel provençal, avait souffert d'apercevoir les maisons grises et les passants sous la taie nébuleuse de l'atmosphère bretonne. Maintenant, son œil s'est rhabitué au prisme de l'air natal; c'est la part de l'indéfini dans la rigide précision de ses travaux.

En sortant de chez lui, il remonte vers le quartier que son père, administrateur de la marine, habita jusqu'après sa retraite. La maison de son enfance subsiste au coin de la rue Neptune et de la mélancolique rue Voltaire où s'entonne, les jours de pluie, le Suroit brutal, où les façades ont l'air funèbre et suintent l'ennui.

Il arrive à la sombre église des Carmes; il prend place vers le haut de la nef, à droite du catafalque illuminé. Son crâne chauve brille comme un point de ralliement. La famille du mort, le plus grand nombre des contremaîtres et des ouvriers sont venus au service et se massent autour de lui. Telle est, en Bretagne, la force immémoriale du culte des trépassés que les mécréants eux-mêmes n'éludent pas une messe chantée à la mémoire d'un camarade malheureux; et le patron, ici, n'est plus le patron, mais le père. Il obtient, pour un moment, cette concordance plénière qu'il voudrait stable.

Pendant que les prêtres entonnent le *Dies irae*, Séverin médite sur l'agrandissement d'infini que le christianisme assure aux vies les plus humbles. Le pauvre mécanicien pour qui est offert le solennel Sacrifice abrège dans le mystère de son être immortel toute l'humanité vouée à la douleur ou restituée à la gloire ; ses jours terrestres ne furent que l'apprentissage de cette chose impossible à imaginer, l'au-delà sans terme.

— Et moi aussi, réfléchit-il, mes jours vont à leur fin. Quand vous me cherchiez, Seigneur, « vous vous assîtes, n'en pouvant plus ». Après quel inénarrable Purgatoire serai-je admis à voir votre Face ? Mais j'ai confiance que je La verrai, et qu'importe le reste ! Dans une église, avant la Communion, s'il y a foule, ceux qui sont au fond avancent lentement, mais ils avancent vers la Table sainte, et leur tour arrive de s'agenouiller pour manger votre Pain...

Au sortir de la cérémonie, il descend vers le port, accompagné de Trébaol et d'un jeune dessinateur, nommé Cahagnon, qui travaille sur ses plans directs. Trébaol est grand, massif, carré d'épaules, rasé ainsi qu'un Anglais, avec un teint d'un rose pâle comme le dessous des pattes d'un homard et des yeux d'un vert d'algue ; flegmatique, il écoute, le front penché sous sa casquette à large visière, beaucoup plus qu'il ne parle. Malingre, boiteux, Cahagnon est si brun que ses épais sourcils font une ombre sur le bleu caressant de ses prunelles. D'une vivacité subtile, singulièrement prompt à suivre une idée jusqu'au bout, il se perdrait dans l'irréel, si le patron ne lui imposait ses données strictes. Il s'est entêté de faux rêves démocratiques ; et, lorsqu'on crève d'un mot ses billevesées, il se perd en tirades diffuses d'où surnagent

de molles abstractions. Sa mysticité bretonne dévierait aisément jusqu'à l'anarchie. Il entretenait un ménage irrégulier, amant d'une veuve dont il avait deux filles ; Séverin l'a décidé au mariage, et la femme lui en sait gré, elle le soutient, dans son intérieur, contre les paradoxes biscornus du boiteux.

Séverin, en marchant, se sent de belle humeur aujourd'hui. Il aura un temps radieux pour le lancement de sa nouvelle torpille. A travers les ormes du cours d'Ajot, le grand souffle du soleil fait de la rade un gouffre d'or blond. Les arêtes des coteaux verdissent de neuves frondaisons. Par delà les jetées, l'eau bleue, coupée de veines blanches, est brillante comme le ciel moite où se déplient au loin, pareilles à des voiles immenses, les vapeurs matinales qui vont s'effacer.

Chemin faisant, Cahagnon s'aventure à mettre le patron dans l'embarras par une question insidieuse.

— Vous allez me trouver drôle, monsieur Lhostis. Mais, à l'église, je me demandais comment vous, qui êtes chrétien — car vous l'êtes, c'est évident, — vous employez vos capitaux et vos journées à une œuvre d'épouvantable destruction.

Séverin lève son regard étonné, mais paisible ; sa figure, qu'a vieillie la fatigue, porte un signe de lumière, l'irradiation des certitudes intérieures et de la paix acquise ; et sa voix sonne avec une simple autorité :

— Le jour où une escadre allemande bombardera la Pointe espagnole, vous comprendrez, Cahagnon, pourquoi notre œuvre était juste. Précisément parce que je suis chrétien, je sais la guerre inévitable, et je travaille dans cette prévision.

— Quand des loups, appuie Trébaol, reniflent

autour d'une étable, le berger, s'il n'a pas mis des pièges à loup, se fait le complice des loups.

Cahagnon se tait, sans être convaincu, gardant pour Trébaol une accablante réplique. Ils ont suivi, dans la poussière, la rampe qui dévale, à gauche, vers les quais du port de commerce. Des camions les dépassent; le soleil se brise gaiement sur les colliers de cuivre des percherons.

— Voilà nos réservoirs, dit Séverin en reconnaissant, avec un de ces gros attelages, les caisses qu'il attendait.

Ses réservoirs d'air comprimé lui sont expédiés, tout prêts, de Firminy, des forges Pradel. M. Pradel est mort, il y a trois ans, férocement délaissé par sa femme; celle-ci, dont la sottise croît avec l'âge, a jeté par-dessus bord toute vergogne; elle s'est affichée comme la maîtresse d'un homme de sport, président d'une société hippique; quelques mois de bonheur ont fatigué ce cavalier, pourtant peu difficile, d'un tel ennui qu'il a signifié à son adoratrice un congé irrévocable. Mme Pradel, au désespoir, s'est alors claquemurée dans un château, à la campagne; on prétend qu'elle y mène une vie crapuleuse, et ses domestiques la ramassent ivre-morte, à minuit, sous la table.

Son beau-frère, jusqu'ici, a géré sa fortune; mais Laure et Germain, ses enfants, majeurs tous deux, ont revendiqué l'héritage paternel; M. Pradel, par testament, réservait à sa femme, entre autres biens, les quinze cent mille francs mis en apport dans l'usine Lhostis. Séverin s'indigne parfois à l'idée que le travail de ses ouvriers et le sien alimente les débordements d'une pécore et de son entourage. Elle se fait encenser, dit-on, par une compagnie d'aigrefins qui

s'engraissent à ses dépens. Qu'arriverait-il, si des créanciers voulaient saisir les fonds nécessaires aux achats de Séverin? Il se tourmente médiocrement de cette possibilité; les capitaux de Mme Pradel ne rendraient pas en d'autres mains les intérêts juteux auxquels il dut consentir. Mais, au fond, c'est une sauvegarde, pour lui, de savoir sa position « mal assise »; le leurre d'une sécurité temporelle ne déprime jamais ses essors vers l'Immuable; et son indolence native est éperonnée sans répit.

Il laisse Trébaol et Cahagnon gagner directement l'usine; son canot automobile l'attend au bas-port du quatrième bassin, et il retourne prendre à la passerelle du pont Gueydon le lieutenant de vaisseau Du Pas, commandant du contre-torpilleur *le Poignard*, avec Hortensius Cazac, le délégué de la Commission.

Du Pas, qui est d'Hazebrouck, a la figure placide d'un homme du Nord, l'œil froid, une mince moustache pâle, un air sec et mathématique; peu loquace, il met dans son parler, en dépit d'un accent pâteux, la nette fermeté d'un homme de science, dédaigneux de toute parade.

Cazac, au contraire, courtaud, ventru, est démonstratif, exubérant; natif de Bordeaux, on le devinerait gascon à l'aspect sarrasin de son profil barbu, au ton mat de sa peau, au noir ardent de ses yeux et de ses cheveux crépus, et surtout à sa voix ronflante. Son incompétence de politicien se vernit d'une faconde où le lyrisme du touriste officiel déborde les aperçus du technicien amateur; il s'enthousiasme devant la rade comme s'il ne l'avait pas encore regardée.

— C'est étonnant, fait-il en posant sur son nez un lorgnon d'or, ce parallélisme des lignes, rompu par le vaste enfoncement vers le Sud, et qui reprend aux

passes du goulet. L'horizon se dilate et se resserre dans une alternance harmonique... Je connaissais la Bretagne comme le pays de l'éternel crachin, et je trouve un ciel de Galice, une mer azurée. Ce duvet de lumière au flanc des falaises fauves et vertes, autour des îles, et ces maisons blanches, là-bas, à Roscanvel, cette lisière de brume argentée, c'est un rêve !

Du Pas écoute, indifférent, le péroreur dégoiser ses périodes. La beauté familière des sites, pour lui, existe à peine, et la trajectoire d'une torpille l'intéresse davantage que la couleur de l'eau où elle navigue.

Séverin attire l'attention du délégué sur son usine devant laquelle ils accosteront dans un instant. Construite à l'extrémité du cinquième bassin, vers le bout du môle, elle offre, du dehors, peu d'apparence ; la toiture de sa nef est éclaircie de vitrages bleus. L'appontement du poste de réglage accède sur l'étendue de la rade, hors de la passe Est ; deux radeaux sont disposés au large, l'un à cinq cents mètres du quai, l'autre à mille. Sur chacun d'eux, un homme attend et tient un petit drapeau.

Séverin fait entrer les deux visiteurs dans le poste où s'alignent, au fond, les compresseurs et les réservoirs d'air. Une escouade d'ouvriers se tient prête ; les torpilles sont allongées sur leurs affûts, vis-à-vis des tubes-carcasses qu'on débouche. Leurs cuivres et leurs aciers reluisent comme pour une fête ; leur aspect n'impose aucune idée terrible ; elles semblent, avec leur tête conique, le poitrail de leur réservoir, et leurs queues ajourées en cage d'hélices, des bêtes puissantes et mystérieuses, captives, mais qui vont s'évader.

Séverin, d'une voix brève, donne quelques ordres. Il expose à Cazac qu'il lui montrera d'abord en exercice un engin ordinaire, puis le nouveau modèle. Deux hommes ont fait glisser à l'intérieur du tube une des torpilles.

— Amorcez, commande Séverin. Feu !...

Une faible détonation, et la torpille a bondi comme d'elle-même, pareille à un grand poisson qui saute hors d'un filet. L'eau n'a pas eu le temps de rejaillir, déjà l'automatique marsouin a pris sous la mer son élan ; deux lignes divergentes d'écume, à la surface, inscrivent son sillage véloce. En même temps que le guetteur du premier radeau la voit passer près de lui, il abaisse brusquement son drapeau. Le second fait de même à l'instant où, délestée, elle affleure et flotte immobile.

— Cinquante-neuf secondes et demie, constate Séverin.

Cazac, l'œil sur l'opulent chronomètre qu'il a tiré de son gousset, approuve d'un signe de tête.

Une vedette à vapeur est partie remorquer la torpille, elle la ramène ; on lui passe des câbles sous le ventre, deux hommes la hissent avec un palan, et elle rentre sous le hangar, comme un cheval de course en son écurie.

Séverin et ces messieurs se penchent sur un petit cylindre enregistreur où elle a noté sans mensonge les péripéties de sa route.

— Bonne trajectoire, observe Du Pas simplement.

— Très bien ! renforce Cazac. Bravo ! Bien joué ! Elle a navigué à trois mètres comme elle le devait. Elle n'a fait aucune bêtise. Rarement j'ai vu trajectoire moins sinueuse que celle-ci.

Malgré les bruits stridents des ateliers, et, der-

rière les parois, le ronflement sombre des courroies de transmission, les phrases admiratives de Cazac éclatent à la façon d'une fanfare. Séverin garde un air détaché. Les ouvriers observent un silence de discipline, mais ces louanges hyperboliques d'un potentat officiel grandissent le patron devant leurs yeux.

Séverin fait un signe ; une deuxième torpille, un peu plus longue que la première, plus renflée, aux hélices plus pleines, est insinuée dans un autre tube ; elle saute à la mer, court entre deux eaux, telle qu'un obus sous-marin ; les drapeaux des guetteurs s'abaissent à plus bref intervalle.

— Quarante-deux secondes 1/5, ont vérifié les chronomètres des trois messieurs.

Cazac remet le sien dans son gousset, observe l'air satisfait de Du Pas et il proclame :

— C'est admirable. Je parlerai de votre affaire à la Commission. Nous ne laisserons pas le Ministre tranquille jusqu'à ce qu'il ait adopté votre engin. Le prix de revient sera considérable ; n'importe ! il ne s'agit plus de lésiner. *Nous ferons tous les sacrifices.*

Séverin n'attribue pas aux promesses du personnage une valeur exorbitante ; il sait ce que sous-entend la formule : « Nous ferons tous les sacrifices, » et se contente de lui proposer :

— Voulez-vous, monsieur, que nous réitérions l'expérience ?

Le délégué s'y prête, mais cette fois, paraît suivre d'un œil blasé le lancement. Il entonne un dithyrambe à la torpille, « cette merveille organisée comme une créature vivante, infaillible comme la Justice... »

— Quarante-deux secondes 3/5, interrompt Du Pas.

— L'homme se divinise, poursuit Cazac, en déléguant aux forces qui dépendent de lui la faculté d'agir comme si elles étaient indépendantes, je dirais presque, souveraines.

— Oh ! monsieur, réplique Séverin que ce verbiage agace, ne nous payons pas de mots. Une pendule a l'air de marcher toute seule ; mais l'horloger sait bien qu'il n'a dicté leur loi ni aux rouages, ni au balancier.

Du Pas, qui s'est enfin dégelé, tend la main à l'inventeur.

— Excellents résultats, M. Lhostis. Je voudrais seulement vous prier plus tard de nous expliquer certaines dispositions du mécanisme.

Chose singulière et logique, en ce moment, aucun des trois hommes n'a la vision des effroyables effets d'une torpille atteignant un but réel, les chaudières d'un navire qui sauterait avec l'équipage. Du Pas surtout et Séverin envisagent la machine comme un problème bien résolu, et la joie intime de Séverin demeure celle d'une réussite avérée, semblable au contentement d'un artiste, lorsqu'il a terminé un difficile poème.

Cependant, Hortensius Cazac désire visiter l'ensemble de l'usine, avant que la cloche de onze heures sonne la fin du travail. Séverin lui laisse, très vite, franchir la petite salle où deux contremaîtres, les plus sûrs qu'il se soit attachés, un Lyonnais et un Breton, avec cinq ou six ouvriers, ajustent les parties des moteurs. Du Pas aimerait s'y attarder, et, peut-être, surprendrait, à quelques détails, la structure du nouvel engin. Cazac l'entraîne ailleurs, vers le reste ; l'animation des machines et des groupes d'hommes sollicite sa curiosité frivole.

L'usine ne présente pas, comme une fonderie, un aspect fuligineux, sinistre. Dans un coin sombre de la forge, sous le pilon, des ouvriers jettent à terre des pièces étampées d'un seul coup, ébauches pâteuses, chaudes encore et rouges. Mais la lumière bleue glisse doucement par les vitrages. Les courroies vibrent, les barillets tournent; les minces copeaux d'acier qui se détachent des tours s'enroulent en spirale, semblables aux vrilles d'une vigne; les fraises, aux dents brillantes comme celles d'un jeune loup, grignotent le métal, l'amenuisent en limure; les meules des machines à rectifier envoient des poussées d'étincelles, queues de comètes qui pétillent.

Une attentive rectitude préside aux portions combinées du labeur. Les ouvriers prennent agilement sur un plateau les pièces qu'un jeune manœuvre leur apporte et, l'opération finie, les jettent dans un casier qu'enlève, hâtif, un autre manœuvre. D'outil en outil, la matière façonnée se transforme avec une minutie de plus en plus stricte ; et, en sortant de la dernière machine, l'objet n'a plus qu'à recevoir un coup de lime pour être achevé.

Les travailleurs se révèlent des artisans à leur aise, paisibles et précis, de même que les musiciens d'un orchestre dans une symphonie bien exercée. Seul, un homme de peine qui balaie et ramasse les débris du métal, long, dégingandé, la moustache tombante, avec une figure poudreuse aux pommettes maigres, aux yeux fiévreux et des cheveux bruns qui bouffent sous sa casquette, exhibe hors d'un tricot pourpre des bosses de biceps difformes sur des bras anémiques, exsangues. Cazac, faisant le démagogue, l'interpelle au passage.

— Vous êtes content ? Ça marche ?

Le balayeur s'essuie du coude le front, et, ôtant sa casquette, crache dedans, puis la remet.

— Il faut souquer, dit-il en respirant, les poings sur les hanches. Y a du boulot.

Cazac, au bout des ateliers, se retourne, admire « l'organisation modèle », et approuve la méthode neuve qu'utilise Séverin pour la trempe de l'acier rapide.

— Tout est au point, conclut-il, et je perçois dans l'atmosphère de votre maison une élégante harmonie qui m'est sensible.

Séverin dirige ses visiteurs au premier étage, en son cabinet de travail; ils s'y reposeront et fumeront un cigare. Deux fenêtres doubles, plongeant l'une vers l'Elorn, l'autre, vers le goulet, se font face en cette pièce plus profonde que large, dont les murs, volontairement nus, ne portent qu'une estampe, un Christ, d'après Quentin Metsys, la bouche entr'ouverte, les yeux brouillés de sang et de larmes sous sa coiffure d'épines, excédé de tous les opprobres humains.

Le courrier de Séverin l'attend sur sa table ; il distingue une lettre qui vient de Firminy, et en deuil. Il la saisit, demande à Cazac :

— Vous permettez ?

— Faites donc, répond le délégué, accusant par cette locution sa vulgarité d'origine.

— La lettre est du frère de M. Pradel; il annonce que sa belle-sœur est morte à table — Séverin lit entre les lignes : sous la table — frappée d'une congestion. Un mouvement de chrétienne épouvante stupéfie Séverin à la pensée d'une telle mort, sans doute en pleine débauche. Mais la suite de la lettre le contriste pour une autre cause :

« Elle laisse, écrit le beau-frère, un testament bizarre. Nous et vous, nous devons prévoir de sérieux embarras. »

Ces mots indiquent apparemment qu'elle lègue la plus grosse part de sa fortune à un dissipateur ou à un fripon malpropre. Cet héritier peut exiger la disposition immédiate des quinze cent mille francs.

Ainsi donc, à l'instant où quelqu'un lui apporte une assurance de succès, d'ailleurs s'abat sur lui la menace de complications. Dieu veut qu'il reste sous sa main, comme un enfant qui tremble dehors, dans une nuit d'hiver, avec une lampe prête à s'éteindre.

Du Pas l'observe et soupçonne à son air vaguement soucieux qu'il a reçu quelque nouvelle inquiétante. Mais Cazac, à la fenêtre de l'Occident, fume et pérore.

— En vérité, monsieur Lhostis, dans ce Brest un peu vieillot, je ne découvre que vous de moderne. Quand je regarde, là-bas, sur la rade-abri, ces croiseurs démodés, et, plus près, ces misérables bassins, je constate que tout, ici, est prodigieusement en retard. Et qu'est-ce que vous avez comme bateaux dans votre port de commerce ? J'aperçois un espagnol, deux norvégiens, trois ou quatre pauvres cargos français. Est-ce piteux ? Il faut que nous bouleversions, à la fin, cette léthargie. Vous verrez qu'on y parviendra. Je me représente ce port, avant trente ans, une forêt de grues, de cheminées fumantes, l'Elorn sillonné de remorqueurs, des encombrements de charrois sur les quais ocellés, la nuit, par des centaines de lampadaires, et les bassins élargis, approfondis, continués jusqu'à Kermor, jusqu'à Saint-Marc. Seulement, que deviendra votre usine au milieu de ces métamorphoses ? Vous serez, pour vos essais de réglage, souvent gêné.

— Eh bien ! fait Du Pas qui allume lentement un cigare, je ne crois guère à cette révolution du port de Brest. Nous n'avons point d'arrière-pays qui produise, point de sous-sol minier. Que diable voulez-vous qu'on vienne chercher ici ? Et Paris sera toujours trop loin. Nous sommes la fin d'un continent, des sentinelles perdues sur un promontoire. Rien à faire contre cette loi...

— Et puis, continue Séverin, rejoignant Cazac dans l'embrasure de la fenêtre, qu'importe si, dans vingt ans, mon actuelle installation n'est plus possible ! Entreprend-on jamais autre chose que du provisoire ? Les cieux et la terre passeront... Je sais qu'avant une heure tout peut crouler ; et je travaille comme si j'avais l'éternité devant moi.

Ses yeux s'élancent dans la direction du goulet ; au bout des deux murs de falaises qui resserrent la passe impérieusement, ils atteignent le front de la pleine mer, tranquille et scintillante, si net qu'ils pourraient croire la toucher.

Onze heures sonnent ; la cloche tinte le départ des hommes avec un timbre liturgique ; les ouvriers sortent en groupe ou les uns après les autres, pressés, mais sans vacarme. Un d'eux pourtant siffle l'*Internationale* et martelle, comme en signe de manifestation, le rythme grossier du refrain.

— Ce doit être ce mauvais gas de Lanfeust, — le balayeur qui se plaignait, devant Cazac, d'être écrasé par sa besogne ; — j'ai tort, songe Séverin, de le tolérer...

Il invite Cazac et Du Pas à redescendre jusqu'à son canot pour gagner le pont Gueydon. Mais la figure bénévole du délégué change subitement. Cazac bâille ; est-ce de faim ou d'ennui ? La profes-

sion de foi mystique échappée à Séverin heurte son matérialisme de politicien, et il redoute une autre déception.

— Un rêveur, ce Lhostis, a-t-il jugé. Je le sens inféodé aux pires vieilleries d'antan. *Qu'attendre de lui ?*

Il sort, bien résolu à ne pas conseiller l'adoption de la torpille. Séverin, pour une minute de sincérité profonde, a perdu le bénéfice d'une expérience peut-être triomphale.

II

AU GRAND PARDON DU FOLGOAT

Albert, arrivant de Chine, débarqua, le 1er septembre, à Toulon. Son père, à Brest, l'attendait, frémissant de joie. Séverin n'aurait su vivre sans aimer de passion quelqu'un ; l'absence perpétuelle et claustrale de Ferdinand imposait à leurs rapports d'affection une sévérité presque abstraite. Albert et Xavier se partageaient donc le plus spontané de sa tendresse ; à son insu, entre le fils de Marie et le fils d'Eliza se renouvelait, moins douloureux, le dualisme qui l'avait autrefois agité entre les deux femmes : Albert correspondait à l'ordre vaillant et ferme de ses énergies ; Xavier, aux élans d'un cœur attiré vers le complexe, l'incertain ; et, peut-être, les ambiguïtés décevantes de cet adolescent l'inclinaient-elles à lui davantage.

Lorsque la venue d'Albert fut proche, il pesa, selon son habitude intérieure, le pour et le contre du parti à prendre.

— Dois-je mettre en présence les deux frères ? Ce que je ferai là, n'est-ce point légitimer ma faute ? Et, si Albert se doute qui est Xavier, ou Xavier qui est Albert, ils seront l'un ou l'autre, sinon tous deux, horriblement bouleversés ; l'autorité que j'ai sur leur conduite résistera-t-elle à cette épreuve ?

Une simple solution se proposait, dire à Xavier : « Mon ami, tu es assez grand pour voyager seul ; voilà cinq cents francs ; pendant ce mois de septembre tu vas faire ton tour de France en jeune homme sage. »

Mais Xavier, trop perspicace, aurait deviné qu'on l'écartait de Brest parce qu'Albert y venait ; il eût cherché pourquoi ; et il désirait connaître Albert : son tuteur le lui représentait comme un garçon de superbe allure et d'une âme chevaleresque ; une curiosité mystérieuse, une dilection mal définie l'entraînait à parler d'Albert incessamment.

— Je compte les jours, déclarait-il à Séverin, jusqu'à ce qu'*il* soit là.

Séverin, lui-même, considérait : « Tôt ou tard, ils se connaîtront. J'ai admis Xavier chez moi, la chose est acquise ; je n'aperçois aucun motif pour l'abandonner, en l'éliminant, à ses mauvais instincts. Albert lui fera du bien par son exemple. Donc, c'est le mieux, ils se verront dès à présent. »

Une fois de plus, Séverin justifiait avec des raisons morales ses impulsions. Il prétendait ployer à son rêve l'expérience inexorable ; et il cédait au besoin d'accroître sa part de douleur, étant de ceux qui font, comme nécessairement, de leur existence une tragédie.

Un télégramme d'Albert annonça qu'il serait, le 4 septembre, à Brest. Xavier accompagna Séverin au-devant de lui.

Pour se rendre à la gare, ils montèrent le long du cours d'Ajot. Séverin suivait volontiers cette promenade unique au monde par le spectacle mouvant des espaces qu'elle domine. Le soir tombait, la mer battait son plein. Au creux de la rade, vers Trébéron et

l'île des Morts, un vaste orage noyait toute la côte sous une brume de déluge. Le soleil couchant effleurait encore les jetées claires. Mais l'eau devenait verdâtre, puis se fit d'une couleur de grenaille. Les formes des navires s'appesantissaient, leurs fumées se confondirent avec le noir de poix des nuages bas, pendants comme des bâches trop lourdes. Le coup de canon de l'arsenal, à sept heures, partit au milieu des éclats du tonnerre. Une rafale se leva, la pluie commença ; une nuit subite couvrit la ville.

Le cours était désert; seul, un ivrogne, allongé sur le talus, dormait sans que l'ondée le réveillât.

— Voilà, dit Xavier en le montrant, la Bretagne de l'avenir.

Séverin ne releva point cette ironie où il reconnaissait les exagérations d'Eliza.

— Albert, dit-il, dans sa dernière lettre, me répète qu'il sera content de te connaître.

— Et moi, répondit Xavier, je le *reconnaîtrai*, comme si, dans une vie antérieure, nous nous étions rencontrés déjà.

Ils marchaient sur les feuilles molles, déjà tombées, des ormes gémissants. A l'allégresse de revoir Albert s'amalgamait pour Séverin la mélancolie des années défuntes, dont les images remuaient en sa mémoire, telles que les feux des réverbères, au bas du port, dans l'eau vacillante.

Sous la marquise de la gare, ils traversèrent une tourbe de populace réfugiée là, ouvriers sans travail, filles fardées et malpropres, gamins en haillons, aux figures flasques et vicieuses. Une petite bossue, chargée d'amples mamelles, la face rouge, visiblement ivre, circulait en criant un journal.

— Avez-vous remarqué ce portefaix? observa

Xavier ; il est beau avec sa figure de suie. On dirait un *Christ noir de charbon*.

Un certain rythme de voix marseillais que n'avait pu perdre le nourrisson des Mouren rendit plus étrange cette boutade. Séverin, habitué à ses bizarreries, s'étonna malgré tout, de sa comparaison. L'intelligence de Xavier, comme ses actes, déconcertait par ses heurts ; il dépassait en subtilité sensitive Séverin et même Eliza ; mais tout ce qu'il tenait de l'un et de l'autre s'outrait chez lui jusqu'à l'anormal.

Sur le quai, parmi la cohue des gens qui attendaient l'arrivée du train, Séverin, en regardant le fils de son péché, s'imaginait l'impression qu'aurait Albert vis-à-vis de ce cadet subreptice.

— Il va le trouver, pensait-il, trop féminin, ondoyant, quintessencié.

Mais Xavier portait son uniforme et son petit sabre au côté avec une distinction de plus en plus rare dans la jeune marine ; sa simple manière de tenir ses gants blancs entre ses doigts énonçait l'aristocrate insouciant de ses élégances, tant elles sont natives. Sa casquette blanche s'harmonisait à sa peau délicate. La fossette de son menton ajoutait au charme de son profil un accent tendre ou railleur. Ses yeux seulement inquiétaient, somnambuliques comme ceux d'Eliza ou d'une mobilité dévorante, sous des cils toujours vibrants ; et il avait parfois une façon de rester dans le vague, la bouche entr'ouverte, qui lui donnait un air stupide.

Séverin essayait de le dévisager comme le ferait Albert, et il examinait :

— A quoi peut-on soupçonner qu'il est mon fils ? Son front ressemble au mien, quelques-uns de ses gestes me copient sans le vouloir ; son écriture moule la

mienne, comme s'il s'appliquait à la contrefaire. Mais, à moins d'être prévenu, qui induira de similitudes partielles une affinité du sang?

Debout en face de Xavier, Séverin supputait les chances probables de cacher son origine. L'enfant du mensonge lui imposerait le mensonge jusqu'à la fin...

Quelqu'un lui toucha l'épaule ; il se retourna et serra la main au commandant Rosuel, ancien camarade du *Borda*, maintenant capitaine de vaisseau, et qu'il aimait à fréquenter. Rosuel, vrai loup de mer, officier énergique, recherchait Séverin, tout dissemblables que fussent leurs tempéraments, parce qu'il discernait ses supériorités, et pour une raison plus positive : il avait une fille de dix-sept ans; Albert, dans un proche avenir, lui aurait plu comme gendre. C'était un homme simple et jovial. Sa figure montrait de la rudesse ; son front rugueux, ses fortes pommettes, son nez busqué d'un rouge recuit racontaient des années de navigation sous tous les soleils, de durs commandements; mais le sourire de ses grosses lèvres, dans sa barbe d'un châtain bronzé, conservait une bonhomie accueillante. Mme Rosuel, une vendéenne, avait l'amitié de Séverin; femme d'un commerce affable, elle joignait à une vigueur parfois cornélienne de caractère une sorte de virilité dans l'esprit. Le commandant venait l'attendre, elle et sa fille Marie-Anne, à leur retour de Vendée.

Il fit à Séverin une proposition : le dimanche suivant, 8 septembre, devait avoir lieu, au Folgoat, le grand Pardon, investi, cette fois-là, d'une solennité plus éclatante : on y fêterait le vingt-cinquième anniversaire du couronnement de la Vierge en granit vénérée depuis cinq cents ans et sauvée, en 93, de la dévastation. Trente ou quarante mille Bretons afflue-

raient à ce pèlerinage, pour la grand'messe et les vêpres, célébrées à l'oratoire de l'immense pelouse où se déploierait la procession. Le difficile allait être de s'y rendre ; tous les trains seraient pris d'assaut. Or, les Rosuel disposaient d'une automobile ; Séverin, Albert et Xavier pourraient y prendre place, à l'extrême joie de tous.

S'il eût été seul, Séverin aurait décliné l'invitation ; il n'admettait guère qu'un pèlerinage fût organisé comme un pique-nique ou un rendez-vous de chasse. Celui du Folgoat, il l'avait fait avec Marie, mais à pied, sans autre bagage que l'aumône destinée au sanctuaire de Notre-Dame. Albert et surtout Xavier accepteraient-ils ce mode d'antique dévotion ? Il croyait qu'une telle journée, de toute façon, leur serait bonne par cet influx de grâce qui retrempe un peuple en ferveur. Il se rallia donc au projet des Rosuel, et Xavier ne dissimula point son ravissement.

L'express stoppait sous le hall, un torrent de matelots permissionnaires, leur sac sur l'épaule, s'engorgeait contre la barrière.

— *Le* voyez-vous ? demanda Xavier.

— Je le vois là-bas, répondit Séverin.

Albert s'avançait sous son ample manteau à pèlerine, la tête haute et les yeux tendus vers Séverin ; il considérait aussi Xavier, cet orphelin dont son père s'était, disait-il, chargé selon une promesse faite à un ami mourant. Séverin reconnaissait en son fils aîné l'homme fier et valeureux qu'il n'aurait jamais voulu cesser d'être. Albert évoquait Marie et le commandant Burdéron, moins grand qu'eux, et brun comme son père, mais avec le menton relevé en bosse de son aïeul, le nez droit et maigre de sa mère, les traits martelés d'une race de ruraux et de soldats.

Toutefois Séverin aperçut aussitôt sur sa mine quelques traces de fatigue ; après deux années en Extrême-Orient et une escale à Port-Saïd au plus dur de la canicule, la Bretagne lui serait salutaire.

— Voici, dit-il, quand ils se furent embrassés, notre ami Xavier Lougrée ; il comptait les jours dans l'impatience de ta venue.

Albert et Xavier échangèrent une franche poignée de main. Ils n'eurent pas, tout de suite, le loisir de s'examiner l'un l'autre. Derrière eux survinrent Mme Rosuel et Marie-Anne. Mme Rosuel, petite, rondelette, avait une vivacité d'allure gracieuse, et une voix enchanteresse. Marie-Anne, pour des mondains superficiels, était simplement une de ces jeunes filles que l'on qualifie « d'exquises » : un teint de fleur d'amandier, des lèvres fines, des cheveux d'un blond cendré, l'œil pur et hardi, un ensemble de naturel et de retenue. Mais Xavier, qui l'avait maintes fois approchée, admirait en son tempérament des richesses d'énergie généreuse et des manières de sentir qui la mettaient hors du commun. Albert aussi la distinguait ; il avait même dit, un soir, alors qu'elle était dans ses quinze ans :

— Marie-Anne Rosuel, si elle ne se gâte point, sera la seule jeune fille à Brest qui vaille la peine d'être regardée.

Hyperbole juvénile d'où Séverin avait conclu :

— Peut-être Marie-Anne aura-t-elle cette mission de fixer promptement la vie d'Albert dans une tendresse durable…

Au sortir de la gare, avant que les Rosuel montassent en voiture, Xavier, échangeant avec la jeune fille quelques mots familiers et gais, se complut à donner autour de lui l'impression qu'ils étaient bons

camarades. Cette fatuité enfantine n'avait guère de conséquences; Albert la discerna pourtant; elle lui déplut.

Mais son attention était moins à Xavier qu'à son père; vingt-quatre mois d'absence, et dans des pays qui semblent dépendre d'une autre planète, faisaient de son retour une date extraordinaire. Il retrouvait, comme des choses en partie perdues, les regards de Séverin, le timbre de son parler.

— Mon père a un peu vieilli, pensait-il. Qu'importe! Je ne me souvenais pas d'une gravité si belle en ses yeux. On dirait qu'il revient d'une Chartreuse.

Au premier moment, jusqu'à ce qu'ils eussent repris contact, des propos sans suite se croisèrent dans une conversation engagée sous la pluie, tandis qu'ils descendaient la rue du Château, droite et longue, obscure et balayée par le vent massif. Cependant, Xavier avait hâte d'interroger Albert sur son séjour en Chine.

— Est-ce que vous y avez fumé de l'opium?

— Tu peux tutoyer Albert, observa Séverin, comme Albert te tutoiera.

— Ah! fichtre non, répondit Albert à la question assez puérile de Xavier. J'ai trop vu où mène *la drogue*, quand elle vous tient. La victoire de l'Asie sur nous, c'est elle qui s'en chargera, si on la laisse faire.

Xavier n'osa pas dire : « Eh bien! moi, j'en ai fumé », il objecta seulement :

— Oh! pour essayer une fois ou deux, un homme solide comme tu dois l'être, que risque-t-il? Est-ce qu'on peut connaître un pays, en ignorant les sensations des gens qui l'habitent?

— Solide! répliqua un peu vivement Albert, est-ce qu'on est jamais *solide?* Je connais de plus forts que moi qui ont commencé par une pipe ou deux, et,

à présent, ce sont des hommes finis. Quant aux sensations des Chinois, je m'en... moque. Nous allons chez eux en conquérants ou en missionnaires, pour en tirer ce qu'on en peut tirer, non pour ajouter leurs vices aux nôtres.

Xavier se tut, vexé de la riposte; Séverin fit commencer au voyageur le récit de son exploration sur le Yan-Tsé, ce fleuve prodigieux, nourri par toutes les neiges des hauts plateaux, qui a des crues hautes de soixante mètres, larges de neuf lieues, et où circulent des radeaux énormes, portant des villages, des colonies de nomades.

Mais ils arrivaient à la maison. Reine vint leur ouvrir, épanouie, « avec une figure de Pâques », comme elle disait. Albert s'égaya aussi de la revoir : elle appartenait à la famille, depuis que Séverin était revenu en Bretagne ; elle avait vu grandir les deux fils de « ses bons maîtres », fait la toilette funèbre de Marie, et son attachement aux Lhostis était ennobli d'une affection désintéressée : elle possédait, par un récent héritage, en son pays, à Guingamp, des fermes; elle aurait pu vieillir, là-bas, en rentière. Mais elle demeurait une colonne du foyer veuf de Séverin. En même temps qu'elle vaquait au ménage, aidée d'une robuste fille qui se nommait Jacquette, elle alimentait de l'huile mystique des vierges prudentes la lampe familiale. Reine avait une âme supérieure; du matin au soir, elle priait; ses intuitions spirituelles se préservaient pourtant de l'illuminisme. Sainte Thérèse lui était familière ; jamais elle n'eût fini une journée sans lire son office. On ne lui connaissait qu'une imperfection, des soubresauts de colère, quand un événement dérangeait l'ordre exact de son travail. Encore s'évertuait-elle à s'amender ; et, sur son visage

d'une laideur presque masculine, malgré les poils qui parsemaient ses joues et sa mâchoire anguleuse, reposait une suavité monastique. Elle se tenait souvent penchée, l'oreille gauche tendue, étant « dure » de ce côté-là.

— Monsieur Albert, dit-elle naïvement, les cloches de joie, ce soir, devraient sonner d'elles-mêmes.

— Oh ! fit-il en apercevant, du seuil de la salle à manger, le couvert mis sous les flambeaux allumés et des corbeilles, sur la table, pleines de fruits, je vois des figues, des figues vertes de Bretagne. Vous avez pensé à moi, Reine. J'aime les figues comme mon grand-père Burdéron tenait...

— A sa pomme, termina Séverin.

— Et il nous disait : « Je ressemble à Hérode Agrippa qui ne savait pas dîner sans manger au dessert une pomme, qu'il pelait lui-même. » Un homme admirable, mon grand-père. Je le cherche en rentrant ici, et ma pauvre mère...

Il y eut un silence ; Albert entra dans sa chambre, se lava les mains et vint à table. Séverin dit tout haut le *Benedicite*.

— Ah ! fit Albert en s'asseyant, qu'il est bon de manger dans la maison de son père !

Il ne remarqua point que cette parole contristait Xavier. Mais, en bon garçon, il lui parla de ses études, du vieux *Borda* et, incidemment, voulut savoir :

— De qui es-tu le *fistot ?*

Il faisait allusion à une coutume des Bordaches, au *père* que se choisissaient les jeunes parmi ceux de la seconde année.

— Je suis, répondit Xavier, le fistot du fils d'un amiral, de l'amiral d'Hautecloque. Il est entré premier et a des chances de sortir premier.

Xavier mit dans cette explication une légère enflure vaniteuse. Albert sentit son enfantillage et n'en fut pas choqué. Le prestige des grades et des rangs d'école lui paraissait respectable.

— Ton nom de Lougrée, continua-t-il, me remémore une jeune fille que nous avons connue à Toulon, Eliza Lougrée. Ferdinand doit se souvenir d'elle, mieux que moi. Je ne pensais alors qu'à jouer du tambour et à grimper aux arbres. En passant, j'aurais voulu revoir la Pointe de la Mitre et notre villa, si elle n'a pas changé. Je me rappelle, au bout du jardin, le pavillon dont les fenêtres avaient des faïences vertes. Il y avait, à l'intérieur, un divan brun. Qu'est-il devenu, père, ce divan ?

— Nous l'avons vendu en déménageant, dit Séverin, avec d'autres choses encombrantes.

— Et Mlle Lougrée, s'est-elle mariée ? Où est-elle maintenant ?

— Je l'ai perdue de vue, depuis qu'elle quitta Toulon.

— Elle n'était point de ma famille ? demanda Xavier. Mon oncle, — c'était ainsi que Séverin lui avait appris à le désigner, — vous pourriez, sans doute, le savoir.

— Oh ! dit Séverin, j'ai, pour l'heure, d'autres soucis en tête. Cet arrangement avec les héritiers de Mme Pradel est une bien grosse affaire...

La conversation avait, un instant, pris, pour lui, une tournure affreusement pénible et dangereuse. En rapprochant Xavier d'Albert, il devait prévoir à quoi il s'exposait. Mais il dévia si à propos leur esprit vers un sujet d'une apparente gravité que sa manœuvre ne se laissa pas entrevoir. Albert surtout s'intéressait à l'état des entreprises paternelles. Il envisageait même,

dans l'avenir, si son père n'était plus là, un temps où il aurait à les prendre en main.

Séverin lui exposa ses rapports avec M. Pradel, l'épouvantable fin de la veuve et la canaillerie usurière de louches héritiers qui lui tenaient le couteau sur la gorge : « Servez-nous sept pour cent d'intérêt, ou remettez-nous le capital. »

Xavier, présent à ce récit, aurait pu être touché de la confiance, d'ailleurs imprudente, dont l'honorait son tuteur. Au rebours, une jalousie contracta ses fibres mélancoliques.

— Ce n'est pas à moi qu'il s'ouvrirait de la sorte. Tout pour Albert !

Son premier élan d'amitié se brisait déjà ; il jugeait Albert tranchant, trop simple, incapable de saisir ses finesses de sensibilité ; et l'avantage de vigueur qu'il reconnaissait chez lui l'opprimait. Il aspirait à une revanche confuse. En attendant, selon son habitude, lorsqu'une idée fâcheuse passait sur son âme « comme des ailes de chauve-souris sur une lune qui se lève », il s'enfonça dans un silence de stupeur, et ne se ranima qu'au dessert, en dégustant un entremets, « un diplomate », chef-d'œuvre de Reine, dont Albert la complimenta.

Séverin recausa du pèlerinage au Folgoat décidé avec les Rosuel.

— Je trouve, dit Albert, Marie-Anne encore embellie. Peut-être toutes les Chinoises que j'ai vues me font-elles mieux percevoir la grâce et la dignité d'une Française. Mais de quelle couleur a-t-elle les yeux ?

— De la couleur des noisettes mûres, affirma Xavier en rougissant un peu.

— Oh ! oh ! dit Albert, quelle précision de coup

d'œil ! On voit que ton tuteur t'a communiqué son sentiment des nuances.

Ils passèrent au petit salon où rien n'avait changé depuis autrefois. Albert éleva la lampe pour passer en revue, dans la bibliothèque d'acajou, les dos des vieux livres, rarement dérangés de leur sommeil.

— Je te montrerai ma bibliothèque, intervint Xavier dédaigneusement. Ici, on n'a logé que des rossignols classiques...

— Ces rossignols, protesta Séverin, ont fait mes délices.

— Et les miennes, appuya d'un ton véhément Albert. Je veux relire, ces jours prochains, le Plutarque d'Amyot, les Contes de Nodier, et voir si *Robinson Crusoë* n'est pas mort tout à fait pour moi.

De plus en plus défrisé à l'endroit d'Albert, Xavier le considéra intérieurement comme un « mufle », et n'essaya point de réformer son goût.

— Mon oncle, dit-il en se retournant vers Séverin, vous me permettez d'offrir à votre fils un cigare ?

Et il présenta un étui parfumé en cuir rouge ; des havanes de choix, avec leur bague, s'y alignaient.

Albert, en acceptant, songea :

— Est-ce mon père qui le *gâte* ainsi ? A quel titre ? Si austère pour lui-même, comment s'expliquer cette faiblesse ?

Il fit quelques pas vers la cheminée, s'arrêta près de l'aquarelle où le *Borda* retint machinalement ses yeux ; Xavier, à son tour, s'en approcha. Séverin reçut une sourde commotion en les voyant tous deux, épaule contre épaule, devant cette toile maléfique.

— Je ne sais pourquoi, dit Xavier, elle me plaît,

alors que le *Borda* réel me pèse comme une geôle...

— Laissez donc, brusqua Séverin, cette rapinade. Tu ne connais pas, Albert, l'étonnant portrait de l'abbé Martureau par Léon Colombat. Viens dans ma chambre.

L'aumônier était peint assis ; le fond du tableau était noir ; d'un manteau noir se dégageaient ses mains pâles appuyées sur les bras d'un fauteuil, et contre sa face d'une blancheur livide la veilleuse invisible laissait couler une réflexion rouge qui semblait descendre d'un vitrail crépusculaire. Le feu blanc de son regard se projetait au delà des horizons, dans l'inconnu.

— Qu'en dis-tu ? demanda Séverin, tenant sa lampe haute, à distance du cadre.

Albert, sans énoncer sur le tableau une opinion esthétique, déclara simplement :

— J'aime ce prêtre. Sa bouche et ses yeux sont des dogmes. Ils ont l'air d'affirmer : Cela est, cela n'est pas. Avec lui, on sait à quoi s'en tenir ; point de compromis.

— Moi, il m'épouvante, contredit Xavier ; sauf les lunettes et le rochet de dentelles, il m'évoque un fantôme hallucinant du Gréco, son sinistre Inquisiteur. Ces gens-là me paralysent ; pour avoir volé une rose, ils me damneraient sans rémission.

— Mon ami, ouvre tes yeux, réfuta Séverin ; ce qu'il faut lire en ce visage, c'est la révélation prophétique d'un monde supra-terrestre, les terreurs et les flamboiements d'un proche avenir...

Xavier garda le silence et tira de son cigare une bouffée, pendant qu'Albert se tournait vers le portrait de Marie où lui-même et Ferdinand étaient glorifiés avec elle. Il regarda ensuite le vaste lit de chêne dans lequel Séverin ne couchait plus.

— Ce lit, pensait-il, sera pour moi lorsque je me marierai.

Et, de cette idée qu'il ne formula point, une autre émergea qui lui fit dire :

— Tu as vu, père, les fils du commandant Rosuel. Sont-ce de vrais marins, des hommes sérieux ?

— Les fils du commandant le préoccupent, devina Xavier, parce qu'il a Marie-Anne en tête. S'il croit être aimé d'elle, il se trompe. C'est moi qu'elle préfère, j'en ai la pleine assurance. Seulement, voilà... Il a des galons, il sera riche. Moi, j'aurai ma solde, et c'est tout. Je serais, comme disent les Bretons, né au coin d'un champ de genêts, un bâtard de père et de mère inconnus, en quoi me verrais-je moins dénué ? Le matin de mes vingt et un ans, si je lui déplaisais, mon tuteur peut me flanquer dehors, ne plus savoir que j'existe...

Durant cet aigre soliloque, Albert questionnait Séverin.

— J'ai souvenance d'un Bouddha qui décorait votre cheminée. Tu ne l'as plus ?

— Que ferais-je d'un Bouddha ? répondit son père. Il n'aurait jamais dû y être. Tu le constatais tout à l'heure : l'Asie monstrueuse ne demande qu'à nous anéantir. Sachons nous défendre. Pas de compromis. Je fus jadis un pacifiste ; de plus en plus, je vis sur le pied de guerre, perpétuellement. Et, à l'égard du Bouddha j'avais un autre motif pour m'en défaire : je suis convaincu que d'une image idolâtre doit effluer dans la maison où elle habite une force démoniaque, un sortilège de mort...

Albert laissa tomber, sans réplique, l'explication inattendue. Il supposa que Séverin pensait aux deuils accumulés sous son toit. Mais le surnaturalisme

paternel dépassait la compréhension d'un jeune homme enclin à restreindre ses certitudes dans l'enclos des apparences palpables. Albert, intransigeant en matière dogmatique, restait presque fermé, beaucoup plus que Xavier, à tout mysticisme. Séverin apercevait cette contradiction, et souffrait de le sentir, par là, si distant de son âme.

Le ciel nocturne s'éclaircissait. Ils s'accoudèrent à une des fenêtres, en face de la lune, jaune comme un quartier d'orange, que l'eau morne de la Penfeld brisait dans ses miroitements. Entre des nuages mollement cardés, la lune descendait vers Recouvrance. Sur la rade, aux hunes des navires, palpitaient des signaux, alphabets de feu qui se répliquaient en vibrations fulgurantes. A droite, quelques lumières aux fenêtres faisaient saillir l'épaisseur des bâtisses, la caserne des marins, les baies vitrées des fonderies ; et le bras de la grue s'entrevoyait comme un avion géant immobile sous les étoiles.

— Je t'accompagnerai, n'est-ce pas ? demain, à l'usine, dit Albert ; je veux voir aussi les nouveaux bâtiments en fer à l'arsenal et la *Bretagne* sur sa cale. Tout me passionne dans l'évolution technique de la marine et de la vie moderne. Nous sommes à un tournant inouï de l'effort humain... Et ta nouvelle torpille est-elle adoptée ?

— Pas encore ; j'ai eu la visite d'une série de potdevinistes, tous plus sémillants les uns que les autres. Mais je fais la sourde oreille.

Xavier, au lieu de les suivre à la fenêtre, s'était allongé au fond de la chambre, dans un fauteuil, et c'était justement le fauteuil où Marie s'était une dernière fois étendue avant de se coucher pour mourir. En fumant, il rêvait ou boudait. Séverin se retourna,

fut blessé de le voir à cette place, et s'isolant comme pour dire : « Je suis ici un étranger. »

— Xavier, appela-t-il d'un ton de reproche, tu ne viens pas près de nous ?

En cet instant, le beffroi de l'arsenal, dur et lent, sonna dix heures.

Xavier se leva en sursaut, et, d'une façon désinvolte, prenant le bras de Séverin :

— Mon oncle, fit-il avec sa voix câline où sonna pour Séverin une réminiscence d'une autre voix qu'il n'entendrait plus, mon oncle, l'heure du couvre-feu est passée. J'ai sommeil, je vous quitte, si vous m'en donnez la permission. *Mar plich*[1]. Je vous laisse tous deux causer.

Il embrassa Séverin et tendit la main au fils de son tuteur, gentiment, sans effusion.

— Que penses-tu de Xavier ? demanda Séverin, quand il fut parti.

— Rien de net. Je le crois malin, mais glissant comme une anguille. Un décadent. Etait-ce par simple pose qu'il me disait à propos de sa bibliothèque : « Edgard Poë et Tolstoï sont mes dieux ? » Tu as fait une drôle d'emplette en te chargeant de lui. Mais quel était donc son père ?

Séverin, sans mentir positivement, éluda la question.

— C'était, répondit-il à mi-voix, un officier de marine démissionnaire que j'ai connu dans mon jeune temps, beaucoup, même trop...

Albert, soit discrétion, soit indifférence, ne poussa pas plus loin sa curiosité. Fatigué par deux nuits de voyage, bientôt il se retira.

1. En breton : s'il vous plaît.

Séverin s'en rendit compte : son espoir était faux d'établir une amitié entre le fils de Marie et le fils d'Eliza. Leurs deux tempéraments semblaient incompatibles. Et pourtant, prévoyait-il, lorsque Xavier sortira du *Borda*, je serai contraint de lui fournir à lui-même ses pièces d'identité ; il saura quelle est sa mère, il s'enquerra de son père. Il saura qui je suis, et ce qu'est Albert. Ses sentiments, alors, ne changeront-ils pas ? Et Albert pourra-t-il ignorer la vérité ?

Il s'humiliait, d'avance, sous la honte qui, ce jour-là, lui serait infligée devant ses deux fils. Quel soulagement, malgré tout, de se montrer alors *tel qu'il était !* Ils auraient leur part de son opprobre. Mais il le portait avec une sorte de joie, sachant qu'il se libérait de sa faute en la payant. Eux, comprendraient-ils la nécessité de faire pénitence avec lui et par lui ? Ah ! sans les intercessions lointaines de Ferdinand et l'aide obscure de Reine, il eût été, humainement, bien seul.

Une tristesse invincible comprimait ses espoirs, vis-à-vis de cette évidence : « Ni Albert, ni Xavier ne sont de vrais chrétiens. Après avoir si longtemps oublié de l'être, je méritais une telle punition, la plus dure de toutes. Et comment les guérir de l'anesthésie qui tient leurs âmes à peu près closes aux suprêmes réalités ? »

Il pria tard dans la nuit afin que le dimanche du 8 septembre, au Folgoat, déterminât en eux la secousse d'un élan vers les mondes invisibles.

L'aurore de ce dimanche s'éclaira comme une porte du Paradis. « Les vents sont hauts, dit Reine au retour de la messe ; Notre-Dame a mis son manteau des grands jours de fête. »

Un vent frais du nord jetait sur la ville, par le couloir de la Penfeld, les haleines automnales des chênes et des regains mouillés. L'azur translucide faisait penser aux prunelles d'une vierge.

Quand Xavier, à huit heures, entendit ronfler en bas l'automobile des Rosuel, il pétilla de descendre avant Albert et Séverin, pour voir le premier Marie-Anne. Il se contint cependant, soucieux du ridicule dont cette précipitation risquait de le chamarrer. Mais, en montant dans la voiture, il se trouva placé juste derrière la jeune fille ; elle était à la gauche de sa mère, comme Séverin à la gauche de M. Rosuel qui tenait le volant. Albert se mit au fond, à la droite de Xavier.

Pour celui-ci, l'immédiat voisinage de Marie-Anne fut une délectation, mais où n'entrait pas une sensualité indiscrète. Elle émettait sur ceux qui l'approchaient quelque chose de sa droiture virginale. Il s'ingénia seulement à lui plaire en parlant du lieu et de la fête où ils allaient.

— Le Folgoat n'a-t-il pas une admirable légende ?

— Vous l'ignorez ? dit M[me] Rosuel avec une pointe d'ironie. Alors, vous ne connaissez rien. Je pourrais vous la conter moi-même ; mais le récit du vieux chroniqueur est charmant. Tout à l'heure, nous ferons halte et je vous le lirai...

Ils étaient arrivés en pleine campagne, à la lisière d'un bois. Au flanc d'un coteau, des choux vigoureux se massaient près des murs grisâtres d'une ferme. Une charrette dételée, dans la cour, près de la longue meule, sommeillait, chargée de paille rude qui retombait sur les roues, jaunes de boue, comme des cheveux mal tondus sur les oreilles d'un vieux pay-

san. Au-dessus d'un pré, clair comme une eau verte, un chêne étalait sa couronne d'ombre. Un poulain trapu gambadait dans les fleurs et vint au trot contre une barrière. Un épervier planait sur un champ lointain. Dans le silence dominical, les cloches d'un village lancèrent le premier coup de la grand'messe. Mme Rosuel se pencha vers son mari.

— Veux-tu, Jean, que nous stoppions? Cet endroit sera merveilleux.

Elle tira de son livre d'Heures, un petit feuillet et lut :

« En l'année 1315, florissait en Bretagne, en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salaün, issu de parents pauvres, dont les noms nous sont inconnus, d'un village d'auprès Lesneven.

« Ce jeune enfant, croissant en âge, commença, après la mort de ses parents, à chérir les douceurs de la solitude, choisissant pour sa retraite ordinaire un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine bordée d'un très beau vert naissant. Là, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur ; et, de nuit, comme le gracieux rossignol, perché sur l'épine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

« Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds ; n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tordu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou ès environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots ; car il disait : *Ave Maria*, et puis en son langage breton : « Salaün mangerait du pain. » Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait

bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie...

« On rapporte que lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant : *O Maria!* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps...

« Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Enfin, il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure... Sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, il fit résonner l'écho de sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie ; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lis et au vermeil de la rose.

« Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite ; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

« Et l'on vit un beau lis frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur ses feuilles, en lettres d'or, ces deux mots : *AVE, MARIA*. »

Xavier avait écouté cette histoire d'un air profondément recueilli, peut-être parce que Marie-Anne, se tournant à demi vers la lectrice, livrait à ses yeux la fraîcheur de son profil. Mais Albert, pendant que l'automobile se remettait en marche, fit cette réflexion sincère et malavisée :

— Je croyais la légende du lys une fiction inventée de toutes pièces, après l'église construite.

Mme Rosuel se récria, d'ailleurs sans amertume :

— Oh ! monsieur, pourquoi troublez-vous, dès ce matin, notre créance ? Ne pouviez-vous pas attendre au moins la fin du Pardon ?

La mine heureuse de Marie-Anne se fronça, un instant, d'un déplaisir.

— C'est trop beau, observa-t-elle, pour n'être pas vrai. Salaün existe beaucoup plus qu'une multitude d'humains qui ont l'illusion de vivre.

Proférée par une autre que Marie-Anne, cette parole eût semblé une réminiscence de quelque lecture. La fille de Mme Rosuel devait à l'hérédité et à une certaine promptitude divinatrice des aperceptions surprenantes. L'aiguillon final de sa phrase n'atteignait qu'implicitement Albert. Mais Xavier se hâta d'en induire :

— Albert est un lourdaud ; Marie-Anne lui fait entendre qu'elle ne sera jamais à lui.

La voiture dépassait des charrettes bondées de pèlerins ; les campagnards à pied se rangeaient contre les talus ; des porcs qui pâturaient le long du fossé s'enfuyaient en grognant. Autour des gares, dans l'attente du train, se tassaient placidement des paysannes portant le châle noir du Léon et la coiffe sévère, qui laisse à peine, sur le front, passer le bord des cheveux.

De très loin, on aperçut la basilique du Folgoat. Au-dessus de la plaine humble où des murs de terre hérissés d'ajoncs divisaient les champs étroits, le clocher, doré vers la pointe, haussait, escortée de ses fillettes, de ses quatre clochetons, comme un baron de ses porte-lance, sa flèche d'une fierté liturgique

et féodale, telle qu'un *Magnificat* élancé vers le firmament. L'autre tour, beaucoup plus basse, coiffée d'un chapeau de fer, semblait en révérence devant lui.

— On dirait, exprima plaisamment M. Rosuel, un curé de campagne qui se fait petit auprès de son évêque.

L'automobile ralentit sa course, la foule devenait plus dense, et, parmi le deuil des châles, éclatait, dans la masse des femmes, cette opulence diaprée de couleurs dont la Bretagne seule a perpétué les harmonies. Des robes et des tabliers évoquaient le bleu vert de l'Océan, quand le soleil rit entre les nuées, d'autres, le rose des bruyères et des sarrasins mûrs, la rouge lie d'un tonneau, le violet cendré d'un ciel d'automne à l'aurore. Des tabliers de soie noire bordés de dentelles blanches avoisinaient les châles de cachemire tout blancs des jeunes filles qui portaient la longue cornette en cône. Des campagnardes riches, venues de Plouneour-Trez et de Plouider, avaient osé mettre leur costume de gala, des robes de soie cramoisies, cerclées au bas d'un triple rang de lourds galons d'or ; leurs fastueuses coiffes à fond rigide, d'où sortaient des rubans verts, enfermaient comme dans une niche leurs têtes hâlées, impassibles, d'antiques reines barbares. Elles s'avançaient avec le roulis de leur démarche paysanne, empesées ainsi que des madones espagnoles, et, sentant qu'on les remarquait, baissaient des yeux pleins d'une sauvage timidité.

— Vous voyez, dit Mme Rosuel, sur ces chars-à-bancs, ces femmes d'une même famille dont les unes ont gardé la coiffe, tandis que le reste est en chapeau, ces hommes demeurés fidèles au toc et au chupen, et ces autres, en feutre banal, en veston de camelote !

La Bretagne, même dans les solennités, ne sait plus être unanime.

— Il faudrait d'abord, appuya Séverin, qu'elle le restât dans sa foi. Combien sont-ils ceux que mène au Pardon une idée de pénitence ?

La voiture s'arrêta au bord de la grande pelouse, jalonnée de poteaux où s'agitaient des étendards et les oriflammes des paroisses. Elle s'élevait doucement, jusqu'à l'oratoire, dressé au-dessus du gazon. Le centre de cette chapelle à triple alvéole, ouverte en plein vent, abritait l'autel de la Vierge brune ; devant la statue au diadème d'or une corbeille de roses éparpillait ses pétales.

Plus bas, près de l'église, des jeux de boules, des baraques foraines retenaient un gros de paysans. Des aveugles tendaient leur tableau, pour qu'on y lût leur histoire. L'un d'eux clamait en latin le *Pater* et l'*Ave*. Un autre, dont les orbites saignants rendaient terrible la figure hirsute et cuivrée, hurlait une supplique en breton. Un enfant, assis sur un sac, tenait couché contre lui, immobile comme un cadavre, son petit frère estropié et récitait en français sa lamentation pleurarde. Une vieille, lippue, à l'œil polisson, simulait une danse de Saint-Guy qui lui secouait jusqu'au ventre, et cessait quand personne ne la regardait.

Dans l'église, le peuple, avec une rumeur contenue, pénétrait et sortait. Vue du dehors, elle paraissait étrangement profonde : derrière le flamboyant jubé, éclatait la rosace du fond, céruléenne, écarlate, sertie de nervures incurvées qui ressemblaient à des guirlandes de fleurs douloureuses. Entre la grande nef et celle de droite un prêtre se tenait au passage ; les sous qu'il recueillait sur un plateau de cuivre

faisaient un bruit dur et plus fort que le murmure des prières et le piétinement de la cohue. Au milieu de ce va-et-vient, Séverin sentait impossible une station recueillie. Il se laissait aller au flot de la foule et envahir d'ascendances mystérieuses, dans cette basilique, où des Lhostis de sa race, bien des fois, au long des siècles, avaient dû passer en pèlerins. A Brest, il retrouvait l'air ambiant de son enfance ; ici, du cœur en cendre de ses aïeux, de la Bretagne authentique remontait une énergie de ferveur qui restituait son être à sa plénitude originelle.

Sous le porche latéral il s'attarda légèrement. Le commandant et Mme Rosuel marchaient devant lui ; Albert examinait les statues des douze Apôtres, debout comme de saints mendiants pour porter au Seigneur l'aumône des oraisons. Marie-Anne et Xavier sortaient un peu en arrière ; Séverin observa que Xavier s'inclinait vers Marie-Anne et qu'elle l'écoutait d'un air sérieux. Il se demanda ce que signifiait cette intimité. Marie-Anne ne semblait guère capable d'imprudentes coquetteries. Mais, apparemment, elle considérait Xavier comme un simple camarade, étant presque de son âge ; et, volontiers, elle causait avec lui, parce que l'intelligence aiguë du fils d'Eliza résonnait au diapason de la sienne. Peut-être se faisait-elle illusion sur les qualités de cet ami charmeur et insidieux.

Tout d'un coup, Albert se retourna, vit la jeune fille et le pupille de son père dans un aparté fraternel qui respirait une sorte d'abandon.

La figure franche d'Albert s'altéra d'un rapide malaise ; Séverin comprit que Marie-Anne lui plaisait et qu'il était jaloux de Xavier.

Cette découverte gâta, sur l'instant, la joie qu'il

espérait du pèlerinage : si Albert détestait Xavier, quelle existence pour eux et pour lui ! Il résolut toutefois de mettre bon ordre aux visées amoureuses du romanesque adolescent.

Ensuite, son pressentiment pénible se dissipa dans le remous des impressions extérieures. Marie-Anne avait rattrapé Mme Rosuel, le commandant s'était retourné pour attendre Albert et Séverin ; Xavier s'en allait seul, le nez au vent. Séverin leur fit admirer à tous les petites statues au flanc de la basilique et, sur le calvaire, un évêque, une Sainte-Anne, une Mère de Douleur, un moine à genoux, d'une vérité plébéienne et robuste où le ciseau a suivi docilement le simplisme de la croyance. Alors que, dans le reste de l'Europe, la déformation païenne avait énervé tous les arts d'église, la Bretagne restait en pleine sève du moyen âge.

— Ces figures, dit Séverin, ont la rectitude absolue de la sainteté. Elles ne commandent à celui qui les regarde qu'un geste : s'agenouiller.

Ils remontèrent vers la pelouse ; le bourdon envoyait sur les champs l'annonce de la grand'messe. Des prêtres, leur surplis ballonné par les rafales, ouvraient un passage aux évêques et à l'ensemble du cortège qui gagnaient l'oratoire processionnellement. L'office commença, une partie de l'énorme assistance amplifiait le chant du clergé. Les ruraux bretons, gardant à la main le toc arrondi comme un chapeau de prêtre aux rubans enfilés dans une boucle d'argent, montraient des faces graves, rasées, d'une bonhomie plantureuse ou d'une maigreur qu'exagéraient leurs nez droits et tranchants, et ils avaient eux-mêmes des mines ecclésiastiques. Les femmes, dressées à la psalmodie latine des liturgies, enton-

naient en mesure les versets du *Gloria*. Aucun enthousiasme ne passait dans les voix impersonnelles ; hommes et femmes chantaient ainsi qu'ils eussent fait, un autre dimanche, à l'église de leur village. Ils se tenaient dans une immobilité respectueuse qu'on aurait dite séculaire. Beaucoup de paysans dévidaient entre leurs doigts un chapelet. Leurs figures grises n'énonçaient ni émotion pieuse, ni curiosité.

Et cependant la messe du Pardon signifiait, pour leurs âmes, plus qu'une ordinaire cérémonie paroissiale. Ils y venaient en quémandeurs, tendre leurs mains vers les mains pleines de grâces, ouvertes, dans un lieu de miracle, pour une pluie de bénédictions. Ils présentaient en offrande à la Vierge du Folgoat la Bretagne humblement dévote, celle qui vivrait comme Salaün d'un *Ave Maria* redit jusqu'à la mort. Plus obscurément, cette journée refaisait en eux l'unanimité d'un peuple ; la vaste foule sur la pelouse, c'était une réminiscence christianisée des synodes druidiques, autour des dolmens, au bord des sources. Séverin voyait devant lui un grand vieillard, droit comme un pilier, dont les cheveux descendaient en boucles laineuses autour de ses joues rigides, et il pensait : « Tel devait être jadis un chef de clan. »

Lorsque l'officiant lut l'évangile de la glorieuse Nativité, la généalogie du Christ selon saint Mathieu, il aperçut splendidement ce qu'enferme d'espérances la continuité des générations. Tous les patriarches, depuis Abraham, et les rois, se levaient de leur poussière, naissaient et procréaient pour que fût engendrée la chair sans tache de Marie, et, par elle, la fleur de la tige sacrée, la Lumière du monde.

— Ainsi, se disait-il, à travers la douleur et le péché des âges s'élabore la Rédemption.

Il regarda Xavier, tandis que fuyaient dans l'espace les mots du verset :

David genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. De celle qui fut à Urie ! Le fruit d'un adultère et d'un homicide parmi les ancêtres du Sauveur ! Il lisait en cette analogie, tout indigne qu'il fût de la concevoir, pour sa faute vivante devant lui, l'assurance d'un « grand pardon ».

Si au moins les larmes secrètes du fornicateur qu'il avait été valaient à ses fils le don de prier !

Mais Albert, visiblement, participait aux rites avec la déférence disciplinée qu'exige une tradition de famille. Le mystère du Sacrifice exaltait peu sa dévotion. Xavier se laissait deviner distrait et déçu : à ses yeux, l'office en plein vent perdait son ampleur et sa majesté sonore. L'étroitesse de l'oratoire resserrait les mouvements des clercs autour de l'autel. Les coups de vent hachaient les oremus des prêtres ; ils faisaient claquer comme des fouets les oriflammes contre les poteaux. L'Aquilon semblait vouloir être le triomphateur de la fète ; au *Credo*, la houle des voix rendit un son pauvre, brisée sous les déferlements des bourrasques.

Séverin, au contraire, Mme Rosuel et Marie-Anne trouvaient une douceur ingénue dans cette liturgie rustique. Près des meules gorgées d'épis, pour les laboureurs qui sèment le blé du Sacrement, le Fils de Dieu allait s'incarner sous la forme humble du Pain. Le silence de la consécration parut plus auguste qu'à l'intérieur d'une cathédrale. L'hostie se leva sur dix mille têtes inclinées. Le cercle des terres crénelées d'ajoncs, le ciel vibrant comme une

harpe de cristal communiaient à l'adoration des hommes. Le cri d'un coq monta vers le soleil proche du zénith. Les créatures s'emplissaient de l'universelle largesse.

La messe terminée, comme les Lhostis et les Rosuel, dans l'agitation des cloches et le reflux de la multitude, descendaient vers la route de Lesneven, Xavier eut un mot dont tous s'égayèrent, parce qu'il succédait à deux heures de solennité :

— On n'a oublié qu'une chose, le pain bénit.

Il faillit ajouter : « La messe au grand air a aiguisé ma faim. » Mais il mit un bœuf sur sa langue, pour ne point paraître vulgaire devant Marie-Anne.

On devait déjeuner dans une ferme des Rosuel qui s'appelait Pouldu. L'automobile, en quelques minutes, les y déposa. Un chemin creux descendait entre des haies de petits chênes, jusqu'à la cour mélancolique. La ferme, autrefois, avait été un manoir ; sa porte se décorait d'un fronton triangulaire bizarrement pompeux, vis-à-vis d'un toit d'étable moussu et délabré.

— N'est-ce pas? dit Mme Rosuel, qu'on se croirait ici à mille lieues des instabilités modernes? Ce coin semble rester ce qu'il fut un siècle et plus avant nous.

Mme Rosuel se montrait bretonnante avec d'autant plus de véhémence qu'elle n'était point née bretonne ; elle eût rêvé une Bretagne identique à elle-même, invariable en ses traditions.

— Pouldu, observa le commandant, signifie : trou noir. En hiver, avec le cloaque du purin et sous la brume, le trou justifie son nom. C'est un tombeau. Les gens eux-mêmes y sont assez gais.

La fermière sortit sur le seuil au-devant des maîtres

et de leurs hôtes. Mme Salaün — qui ne revendiquait aucune parenté avec le saint du pays — représentait la paysanne du Léon, forte et carrée d'allure, habituée quand le mari n'est pas là, au commandement, de même que la virago des temps celtiques. Son visage, malgré la dure saillie des pommettes et un nez trop large offrait une beauté agreste, un ovale régulier. Des cils noirs ombraient le bleu vif de ses yeux intelligents. Sur sa face rubiconde la mélancolie bretonne semblait n'avoir jamais eu prise. Dès les premiers mots que lui adressa Mme Rosuel en breton, elle se dilata, rit à petits coups. La venue des maîtres ne mit en son attitude aucun embarras servile, pas plus que la présence de Séverin et des jeunes gens ne l'intimida. Les uniformes de la marine lui inspiraient confiance, et, comme Séverin s'approchait, elle dit à Mme Rosuel, après avoir considéré d'un œil déférent Albert et Xavier :

— De beaux gas, les fils de monsieur.

Séverin essaya de sourire avec une vague nuance ironique en regardant Xavier et Mme Rosuel ; celle-ci se hâta d'expliquer :

— L'aîné seul est le fils de M. Lhostis, il est le tuteur du plus jeune.

Tous entrèrent à l'intérieur de la salle où Barbe, l'aînée des filles de Mme Salaün, dressait le couvert sur la longue table. Sous le manteau de la cheminée au front de laquelle les maîtres d'autrefois, en signe de ralliement à la France, avaient fait sculpter une fleur de lys, un feu vif cuisait, dans une marmite à lourdes oreilles, le *far* breton tassé en un sac de toile parmi le lard et les choux, et une « bodesse » posée sur un coffre débordait d'un mélange de lait, de farine et d'œufs préparé pour les crêpes de réjouissance.

Barbe jeta sur le foyer une brassée de sarments. Les flammes éclaircirent les boiseries brunes des lits clos, les images pieuses coloriées qui s'alignaient au-dessus, le bénitier de faïence bleue, et, vis-à-vis la porte, les assiettes à fleurs du vaisselier.

Xavier fut charmé de ce décor, presque nouveau pour lui, comme d'un milieu où il se dépaysait de ses mœurs citadines. Marie-Anne aidait Barbe à mettre, près de chaque place, une serviette bien pliée. Il regardait les doigts blancs de l'une presque mêlés aux mains rougeaudes de l'autre. Quoique Barbe, en face de Marie-Anne, parût épaisse, mal dégrossie, toutes deux se rejoignaient par un air d'ingénuité fraîche et sérieuse. Même la jeune fille du Folgoat surpassait à cet égard la demoiselle de la ville. Apparemment, jamais l'ombre d'une image sensuelle n'avait troublé sa figure poupine. Xavier, devant elle, pensa au lys de l'Innocent. Mais une autre surprise, depuis son entrée dans la ferme, se faisait jour en lui :

— Je ne suis point de ce pays, et, pourtant, ici, je me retrouve comme chez moi.

Par une concordance insoupçonnée, Séverin agitait des réflexions semblables. En passant le seuil de cet ancien manoir, il reconstituait, un moment, sa vie dans une filiation, plusieurs fois centenaire, de stabilité rurale ; car les Lhostis étaient issus du Léon où leur nom se perpétue, et le premier de la race dut être un campagnard, tel que Salaün.

Salaün arrivait à pied du Pardon ; il avait entendu la grand'messe avec ses trois filles cadettes. Il balançait à son bras gauche un panier ; plus petit que sa femme, sa courte veste dégageait son buste bien pris ; ses joues imberbes pincées de deux rides, le renfle-

ment de ses lèvres bleuies par le rasoir, un nez mince, quelque peu busqué, des yeux retirés sous d'énergiques arcades, combinaient en sa physionomie l'âpreté du paysan fait à la peine, rude au gain, et la douceur malicieuse, mais probe d'un bedeau qu'a limé, au contact des prêtres, la culture chrétienne.

Ses trois filles, avec leur petite coiffe et leur châle noir, ressemblaient en plus jeune à Barbe, comme, sur les calvaires, ces personnages qu'on imaginerait taillés du même coup de ciseau, dans le même granit. Elles se hâtèrent de s'effacer au fond de la salle obscure.

En échangeant une poignée de main avec Albert et Xavier, il les supposa, comme l'avait fait sa femme, consanguins, mais ne questionna point les maîtres au sujet de ces étrangers.

Mme Rosuel le pria de dire le *Benedicite*, et les convives s'assirent sur les simples bancs de famille. Marie-Anne avait à sa droite Albert, et Xavier à sa gauche. Le fermier se mit au bas bout; Mme Salaün et ses filles restèrent contre la cheminée ou s'empressaient autour de la table.

En même temps qu'elles servaient le far, cette épaisse bouillie de froment imbibée d'un fumet de lard et d'une saveur de choux, ses hôtes entretenaient le fermier du Pardon qui s'annonçait très beau.

— Oui, opina Salaün entre deux cuillerées de soupe, il est bien, je ne dis pas. Mais nous en avons eu d'autrement plus beaux. En 88, le matin du Couronnement, on était au moins soixante mille sur le pré de l'oratoire. Tant et tant de voitures étaient là que les garçons d'écurie se trompaient en rattelant les chevaux, et le vicaire de Trégarantec ne put

retrouver le sien. Un homme de par chez nous, qui n'était pas souvent sorti de son quartier, disait en revenant : « C'est drôle, je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de monde sur la terre. »

Salaün cita cette parole en breton où elle détenait un accent de vieil humour intraduisible.

— Quand le cardinal s'agenouilla pour mettre la couronne d'or au front de Notre-Dame, on se retenait de souffler, on aurait entendu voler une feuille morte. Et le pèlerinage des enfants, si vous aviez vu ces brouettes chargées de petits gas que les mères traînaient, quelques-unes de cinq ou six lieues ! Demain, lundi, la foule sera plus grande...

— Pourquoi donc ? s'enquit Xavier.

— C'est, ici, le jour de prier pour les morts, et c'est la foire aux chevaux.

— Est-ce vrai, voulut savoir Albert, que les marchands d'Allemagne viennent rafler ce que nous avons de mieux ?

— Ils n'en laissent guère sur le marché, répondit Salaün, sans s'émouvoir. Que voulez-vous ? Ils paient mieux que les autres.

Le commandant maugréa contre un tel trafic :

— Pourvu que nos chevaux ne reviennent pas chez nous, montés par des uhlans !

— Une guerre seule, remarqua Séverin, débouchera les yeux de nos gens. Alors, peut-être, s'apercevront-ils que les intérêts de tous sont les intérêts de chacun.

L'idée d'une guerre possible mit les propos du commandant sur le fils de la maison, Etienne Salaün, qui faisait son service, en Lorraine, dans un régiment d'infanterie ; et, déclarait son père, « il n'était pas trop bien » ; les gas « de la frontière » l'avaient,

au début, harcelé de brimades, parce qu'il était breton.

Mme Rosuel s'indigna de voir l'esprit régional d'une des plus saines provinces de France pourchassé avec une sorte de barbarie.

— Quand on pense qu'il n'y a pas vingt ans, dans une école officielle, un enfant qui s'avisait de parler breton était noté du symbole d'infamie, du sabot pendu à l'épaule, et recevait de l'instituteur une raclée !

Durant cette conversation, Xavier dit tout à coup à Marie-Anne :

— Nous ne sommes pas allés voir, au Folgoat, la fontaine aux épingles.

C'était une fontaine sainte, derrière l'abside de la basilique, où les jeunes filles, avant de s'en retourner du Pardon, lançaient une épingle, le plus dextrement qu'elles pouvaient ; si l'épingle descendait droit au fond, ce présage annonçait qu'elles se marieraient dans l'année.

— Vous devriez, continua-t-il à mi-voix en manière de badinage, emprunter une épingle à Barbe et la lancer.

Marie-Anne baissa les paupières, l'expression sévère de son profil mit entre elle et Xavier une distance tacite :

— Je ne songe pas à ces bêtises-là, répondit-elle négligemment.

Xavier laissa entrevoir un sourd dépit, mais répliqua, déviant la question :

— Vous appelez le mariage une bêtise ?

— Toute chose, rectifia-t-elle, doit venir en son temps. Admettons, bien que je n'y veuille pas croire, l'imminence d'une guerre. Avant de lancer des

épingles dans la fontaine, il sera plus urgent d'apprendre à soigner les blessés.

— C'est étrange, émit Albert, de nous imaginer, assis là, sous ces poutres pacifiques, que, dans deux, trois ans, plus tôt peut-être, nous serons, le 8 septembre, à patrouiller au-devant des croiseurs ennemis ou à faire un débarquement sur les côtes du Cameroun.

— Si la guerre arrive, observa Xavier, soudain mélancolique, bienheureux ceux qui n'en reviendront pas.

— Oh ! fit Marie-Anne, quelle humeur élégiaque vous gardez, les jours de fête !

— Je pense comme lui, dit Albert, mais pas dans le même sens. Vous vous rappelez l'antique proverbe de la ballade : « Il n'est rien tel que des os de Gaulois, que des os de Gaulois, broyés, pour faire pousser la moisson. »

Marie-Anne le regarda sans répondre ; un sursaut d'admiration lui révéla, en cette minute, le cœur magnanime d'Albert ; elle se repentit de l'avoir mal jugé. Séverin, assis en face d'eux, à la droite de Mme Rosuel, suivait, par bribes, ce dialogue ; les derniers mots d'Albert, comme il advient ordinairement d'une parole qui pèse son poids, rompirent les autres entretiens, et toutes les têtes se tournèrent vers lui. Séverin, au coup d'œil de Marie-Anne, démêla qu'Albert faisait sur elle impression, et il en eut une sourde joie.

Mais les crêpes sautaient dans la poêle, le commandant emplissait les verres d'un excellent Bourgogne apporté par Séverin ; Marie-Anne disposa sur deux assiettes des raisins clairs comme une rosée qu'elle avait elle-même choisis chez un fruitier espagnol. On

oublia les possibilités graves du lendemain. Une diversion acheva d'ébaudir les convives : un gros porc de la ferme, qui rôdait en liberté, et qu'attirait l'odeur du fricot, parut soudain devant la porte, reniflant et grognant. Les enfants le chassèrent avec des rires. Xavier rappela que, le matin, après l'*Ite, Missa est*, le cri d'un porc avait répondu comme un joyeux *Amen*.

— En Bretagne, remarqua Mme Rosuel, les animaux vivent avec les gens et avec le Bon Dieu dans une simplicité de Paradis terrestre. On dépose sur l'autel d'un saint les queues des chevaux et des vaches ; les bêtes à cornes ont leur jour de procession...

A ce mot : procession, le commandant regarda l'horloge ; deux heures moins un quart ! Il fallait se hâter, si l'on voulait revenir au Folgoat, pour le défilé, avant les vêpres.

Le retour fut lent, une foule énorme s'agglomérait aux approches de la basilique. Déjà les délégations des paroisses montaient de l'église vers l'oratoire, se frayant avec peine un chemin entre les spectateurs compacts. Les bannières se gonflaient au vent fou, comme des voiles dans un convoi de barques ; et le cantique du Folgoat résonnait, entonné par une paroisse, puis, derrière, par une autre, sans que nul ordre réglât le chant. Mais Séverin, à l'entendre, tressaillit d'un attendrissement qui semblait lui venir du fond des siècles ; et tous, autour de lui, étaient émus. Nul hymne, comme ce cantique, ne saurait concentrer en quelques notes l'être immémorial d'un pays : son rythme gaillard portait une mélodie languide, d'une tristesse compatissante et résignée. La vigueur et le reploiement du terrien breton, la monotonie pieuse

de son existence s'y racontaient dans une salutation à la douce patronne du Folgoat, Reine des pauvres et des simples. Les gorges aigrelettes des femmes, les voix cuivrées des hommes reprenaient le refrain sans lassitude ; il s'en allait sur les toits, sur les landes, avec le vent ; et le vent atténuait la discordance du motif repris en tête du cortège, tandis qu'au milieu on le terminait. La Bretagne se révélait naïvement en cette manière de chanter, chaque paroisse pour elle-même, une chose cependant uniforme et commune à toutes.

Les Rosuel et les Lhostis s'avancèrent peu à peu jusqu'auprès de la procession. Les bannières, avec de lourds claquements, passaient devant eux. Les robustes porteurs se renversaient en arrière, raidis contre le vent, presque emportés avec elles, les sentant arrachées à leurs mains.

Séverin n'était pas venu chercher un enchantement des yeux. Il admira, quand même, au passage, la luxuriance de ces bannières, signes de ralliement, gloire des villages dont le nom était brodé sur elles. Il y en avait de rouges, où éclataient les trois fleurs de lys parmi de multiples croix d'or ; d'autres, d'un velours sombre comme du sang figé. Sur d'autres une brodeuse au cœur brûlant avait jeté une crucifixion, et sa pitié pour le Christ y pleurait dans la douleur des saintes femmes. Plusieurs étaient vertes comme les vagues sous un ciel de pluie, ou du vert brun des falaises au crépuscule, ou d'un vert presque noir sur lequel s'accrochaient des ancres d'argent. Quelques-unes, fanées et très vieilles, montraient des figures de saints rudimentaires, semblables à des idoles qu'on eût exorcisées.

Par-dessus le remuement des têtes, elles se dérou-

laient en file sinueuse, palpitaient à l'infini ; les nuées éparses qui arrivaient du bout des horizons et volaient sur la cime du clocher, traversaient l'azur comme des oriflammes portées jusqu'aux trônes invisibles où remonterait bientôt la sublime révélation du Psaume :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite. »

Le bourdon amplifiait ses dernières volées, conviant aux grandes vêpres ceux qui venaient, selon le refrain du cantique,

« Des montagnes, de la plaine et de la mer,
Vous saluer, patronne du Folgoat. »

La statue s'avançait, élevée sur les épaules de jeunes filles aux cornettes pointues, dont les châles blancs s'enflaient ainsi que des ailes. Peu haute, ramassée dans sa robe à plis, les cheveux épandus derrière son cou, elle baissait les paupières, comme abîmée en une oraison sans fin. Sa figure était celle d'une dame de preux lignage, dont le recueillement aux offices impose à toute la paroisse : « Imitez-moi ». Son diadème rond et massif, d'or flambant, faisait plus sévère la vétusté noirâtre du granit de son manteau. L'enfant que soutenait son bras gauche, bien qu'il jouât avec la croix du collier maternel, gardait, lui aussi, sous son diadème, la mine impérieuse et grave d'un petit baron présenté à ses vassaux. Notre-Dame du Folgoat commémorait, devant les Bretons d'aujourd'hui, la foi des ancêtres où un respect craintif disciplinait l'amour.

A la suite, cheminaient le clergé et les évêques, qui s'arrêtaient pour bénir et laissaient baiser leur anneau. Celui de Quimper, avec ses cheveux argentés, et la fine, majestueuse douceur de son profil, marchait au

milieu de son peuple, la crosse en main, sur cette prairie, comme un vieux berger entre ses brebis qu'il aime.

Les vêpres se déroulèrent dans une grandiose simplicité. Xavier s'étonna d'entendre les femmes, sans paroissien, chanter les versets des psaumes, alternativement avec le chœur des prêtres et des paysans. Quelque chose de la prodigieuse mémoire des Celtes primitifs subsiste chez les Bretons.

Le matin, un prêtre leur avait prêché en leur langue. Maintenant, un des évêques se leva et leur parla en français. Bien qu'une partie de ses phrases, pour ceux qui n'étaient pas au pied de l'oratoire, se perdît dans le vent, les auditeurs tendaient l'oreille, friands de beau langage, et ils restaient debout, sous le soleil, patients, infatigables. De cette masse rurale en sueur une exhalaison d'étable s'évaporait. Mais la dignité des attitudes conférait au silence persévérant une noblesse presque sainte. Albert, qui songeait aux matelots bretons et à leur dévouement solide, reconnaissait à part soi :

— La source des vertus de notre race, elle est ici, dans cette formation liturgique et ce pli d'obéissance. La moelle de charité que nos hommes ont dans les os, c'est de l'Eglise qu'ils la tiennent.

Au long de la cérémonie, deux ou trois moments l'enlevèrent, lui et Xavier, dans un enthousiasme qui submergea leurs âmes, comme une onde purificatrice. Des milliers de dimanches, enfant, adolescent, Albert avait entendu ou psalmodié le *Magnificat*. Il saisit, pour la première fois, l'immensité surnaturelle de ce cantique.

— Voilà vingt siècles, pensait-il, qu'une pauvre Juive obscure prophétisa : « Toutes les générations me

diront bienheureuse. » Et, nous sommes là, devant Elle, espérant quelque chose parce qu'elle a été « la servante du Seigneur ». Dans l'histoire humaine, il n'y a rien eu, il n'y aura jamais rien de plus grand.

Avant le Salut, lorsque s'enfla, clamé par trente mille voix, l'*Ave maris stella*, Albert et Xavier chantèrent eux-mêmes, percevant à peine le son des mots qu'ils articulaient. L'alacrité des strophes se martela, formidable comme le chant de guerre d'une croisade.

Xavier regardait la Vierge au diadème d'or, « porte du ciel », étoile des mers ténébreuses ; sincèrement, il la supplia de le faire « doux et chaste », et d'affermir sa route. Des larmes humectaient ses yeux, et il lui sembla que l'ouragan du cantique allait emporter hors de sa poitrine son cœur pantelant.

Les chants, après le *Tantum ergo*, s'étaient interrompus ; tourné vers la foule, l'officiant dressa aux quatre aires de l'espace, comme un soleil d'allégresse, le Pain vivant dans la gerbe d'épis de l'ostensoir. Quand Séverin releva la tête, il vit Albert et Xavier encore inclinés et adorant. N'était-ce en eux qu'une émotion juvénile ? ou l'indice d'un changement durable ? A regarder les deux frères qui ne se savaient point frères, un instant fondus dans cette fraternité mystique, il sentit sa faute ancienne plus près d'être pardonnée. Une telle minute surpayait seize ans de silencieuse tristesse.

Les cinq évêques s'avancèrent au bord de la chapelle, solennellement ; ensemble, ils entonnèrent les paroles de leur bénédiction. Puis, ils descendirent les degrés, et le peuple immobile s'ébranla pour le départ.

— Eh bien ? dit Séverin, prenant d'une main le bras d'Albert, et de l'autre celui de Xavier.

Xavier, tout frémissant, murmura :

— C'est sublime.

Albert se contenta d'énoncer :

— Si Ferdinand était là, comme ta joie serait parfaite !

— Elle l'est, dit Séverin ; Ferdinand est avec nous, puisque nous sommes avec lui.

A quelques pas d'eux, les Rosuel s'étaient arrêtés en compagnie d'un inconnu. Une rosette bourgeonnait à sa boutonnière ; ce devait être un vieil officier de marine ; il gesticulait comme un méridional et paraissait exultant d'avoir, à l'improviste, rencontré des amis d'autrefois.

— Etes-vous satisfait de notre Pardon ? lui demandait Mme Rosuel.

— Un peu long, répondit le retraité. Une chose m'a surpris : pendant le sermon, sauf deux petits gamins devant moi, je n'ai vu personne rire ni bavarder. Ils n'entendaient rien, et ils écoutaient tout de même. Chez nous, l'auditoire aurait fait plus de bruit que le prédicateur et le vent.

La foule s'écoulait, M. Rosuel rejoignit Séverin, le pria de s'approcher ; il voulait lui faire connaître le commandant Caravelli dont il avait été le second sur le *Charles-Martel*. Le commandant Caravelli était un Toulonnais, venu par accident à Brest et au Folgoat ; son accent suffisait à donner la présence sonore du Mourillon. Petit, sec et nerveux, il se manifestait incisif, en perpétuelle alerte ; de ses lèvres rectilignes et minces, fendues entre des favoris blancs, les galéjades pétillaient comme des fusées. Au nom de Lhostis, lorsque Séverin le salua, sa bouche esquissa une moue railleuse :

— M. Lhostis ! J'ai entendu parler de vous *et des vôtres*, au Mourillon.

— Vraiment! dit Séverin, couvrant son malaise d'une attitude négligente, nous ne sommes pas encore oubliés, après vingt ans bientôt d'absence? Mon fils Albert — et il le présenta lui-même au commandant, — mon fils Albert qui revient de Chine, était alors presque un marmot.

Caravelli connaissait à fond les escales de la Chine; il entreprit Albert sur son exploration du Yan-Tsé. Mme Rosuel, passagèrement captivée, les écoutait.

Xavier, pendant ce temps, resté en arrière, s'approcha de Marie-Anne et lui dit :

— Ce pèlerinage est une des plus belles heures de notre amitié.

— Oui, concéda-t-elle spontanément. Et ses yeux se levèrent sur les siens avec une grande douceur fraternelle.

Mais, comme elle interpréta en ceux de Xavier une excessive tendresse, elle se reprit, détournant la tête, étirant sa voilette vers son menton :

— Il y a des hauteurs où l'on est certain de se rejoindre.

Albert n'avait pu entendre ce qu'ils échangeaient; mais il les aperçut causant seul à seule, et cette intimité fut, pour son irritation jalouse, un réveil exaspérant.

L'ombre du clocher s'allongeait; des files de pèlerins s'en retournaient à pied avec leurs bannières. L'*Ave maris stella* résonnait encore sur les chemins; des charrettes emplissaient la route de la ville, elles allaient grand train dans la poussière, trois de front, à perte de vue. L'automobile s'époumonait, ayant peine à se faire un passage. Et, déjà, derrière elle, le soleil envahi par les brumes de la mer descendait, comme un boulet rouge, sans rayons. Xavier qui,

depuis le Folgoat, s'était tenu pensif, presque muet, se retourna tout d'un coup, et Séverin frissonna d'entendre sa voix nonchalante proférer :

— Je ne sais pourquoi ce soleil couchant ressemble à un rond de cire chaude sur une lettre de deuil.

III

LE 13 JUILLET 1914

Séverin était assis en face de Mme Rosuel dans son salon, près du feu. Bien qu'on fût en mars, à deux heures de l'après-midi, un crépuscule coulait des profondes et doubles fenêtres, le long des murs tendus de tapisseries déteintes, dans les angles sombres des sièges à haut dossier. Il faisait « un temps bouché ». La rade, discernable entre les ormes du cours d'Ajot, perdait son étendue sous un brouillard de pluie. Les branches nues des arbres oscillaient en mugissant.

Debout contre la cheminée, M. Rosuel bourrait sa pipe et penchait la tête d'un air chagrin, qui chez lui était anormal.

— Eh bien non ! cher monsieur, disait Mme Rosuel, atténuant par des inflexions affectueuses les choses pénibles qu'elle énonçait, un projet de mariage pour Marie-Anne n'a aucune chance de succès en ce moment. Vous savez l'estime où nous tenons Albert. Accueillir votre fils comme notre fils serait une fierté et une félicité. Vous êtes le meilleur de nos amis ; vous seriez nôtre, tout à fait. C'est un beau rêve. J'ai expliqué à Marie-Anne les sentiments d'Albert ; elle s'en doutait un peu. Elle m'a répondu : « Me

marier ! quand je n'ai pas dix-huit ans ! Etes-vous donc si impatients de voir vide ma petite chambre ? Je vous en supplie, laissez-moi, trois ou quatre ans, réfléchir. »

Le commandant, sa pipe dans le coin de sa bouche, en tirait une fumée rageuse.

— Marie-Anne, grommela-t-il, est lunatique ; la tête d'une jeune fille, c'est aussi insondable que le puits de l'abîme.

Séverin s'efforçait de garder bonne contenance ; il refoula durement sa déception.

— Chère madame, je conçois que vous ne pouvez ni ne devez violenter votre fille. N'en parlons plus. La peine d'Albert va être immense. Son inclination n'était pas un de ces feux de paille qu'allume une rencontre éphémère. Depuis plus de deux ans, il pensait à Marie-Anne. Son cœur avait consulté sa raison ; les motifs d'être agréé, mis en balance avec les autres, décidaient son espoir ; présomptueux sans doute, il se croyait capable, même s'il n'inspirait pas une tendresse, de faire accepter la sienne. Ce refus lui vaudra une première expérience de la douleur. Je voudrais bien qu'il n'en sortît pas désabusé des plus pures affections, mais humble et supérieur à toutes les amertumes.

Mme Rosuel sut gré à Séverin de prendre aussi noblement une déconvenue poignante. Elle fit de son mieux pour l'amortir ; avec le temps, les dispositions de sa fille se modifieraient peut-être. Et M. Rosuel confirma :

— Retenez-en l'assurance, mon cher Lhostis. Ni ma femme, ni moi, tant qu'Albert sera libre, nous ne détournerons de lui Marie-Anne.

Sous la cordialité de ces atténuations, Séverin

démêlait un motif tacite du refus : dans les manières des Rosuel à son égard, depuis quelques mois, une réserve, une sorte de recul discret lui était perceptible. Un incident de nulle portée, en apparence, la rencontre au Folgoat, du commandant Caravelli expliquait cette demi-méfiance. Caravelli connaissait, comme une vieille histoire dont on reparlait quelquefois au Mourillon, la liaison de Séverin et d'Eliza. En dînant à Brest chez les Rosuel, entre le fromage et la poire, il avait dû, sans noirceur, cédant au plaisir de dauber sur autrui, aventurer une révélation :

— Comment ? Vous ne le savez pas !

Et les Rosuel en avaient aussitôt déduit l'identité probable de Xavier. Leur estime pour Albert demeurait intacte. Mais leur sagesse hésitait à faire entrer Marie-Anne dans une famille où la présence d'un bâtard consacrait un scandale. Aussi, quand Marie-Anne opposa une nette aversion à la perspective, même distante, d'un mariage avec Albert, Mme Rosuel n'eut garde d'insister.

Le motif de cette répugnance, M. Rosuel l'ignorait ; il s'en préoccupait : on proposait à sa fille un parti raisonnable, brillant ; elle n'en voulait point ; quelle arrière-pensée la rebiffait ?

Mme Rosuel, malgré le silence de sa fille, soupçonnait la cause de sa réponse : « Laissez-moi, trois ou quatre ans, réfléchir. » Marie-Anne aimait secrètement Xavier : elle le trouvait si fin, si *à part !* Albert, droit, simple et viril, exprimait d'un seul coup sa personnalité ; son âme se laissait lire comme une devise sur un étendard. Xavier était un livre à serrure, plein d'irrévélé et d'imprévu : elle le croyait en outre orphelin et une compassion protectrice s'insinuait dans l'attrait irraisonné. Mme Rosuel ne donnait point

tort à sa fille ; le subtil et ondoyant Xavier la séduisait, peut-être parce qu'elle était d'un tempérament tout contraire. Si elle n'avait connu sa tare originelle, elle aurait approuvé le penchant de Marie-Anne. Elle taisait à son mari, pour ne point l'irriter, ce qu'elle en avait entrevu. Le danger, d'ailleurs, paraissait minime ; Séverin avait fait entendre au jeune Bordache que Marie-Anne ne serait point pour lui, et les occasions où elle le rencontrait s'espaçaient de plus en plus.

Séverin, en cet instant, ne songeait qu'au chagrin d'Albert :

— Mon fils pâtit à cause de moi ; j'étais allé, au Folgoat, chercher un signe de pardon ; il m'est venu sous la forme d'humiliations inopinées ; et ce n'est plus moi surtout qu'elles atteignent.

Extérieurement il comprima sa tristesse, et, comme si rien de fâcheux ne s'était articulé, aiguilla l'entretien sur les redoutables prévisions de guerre qui se resserraient dès ce printemps de 1914. L'aveuglement public aggravait le péril ; l'effervescence d'une démagogie pacifiste semblait faite pour décider l'ennemi à ne plus attendre. M. Rosuel, commandant un navire alors en réparation dans l'arsenal, observait autour de lui les symptômes d'une agitation néfaste ; il s'indignait contre certains chefs obstinés à démolir les restes de la vieille discipline.

— Hénaff me soutenait hier cette théorie : « Dans un équipage, il n'y a que les fortes têtes qui m'intéressent. Quand un homme est en faute, je l'appelle ; je lui fais une remontrance et je lui donne une permission. » Hénaff oublie d'ajouter qu'en favorisant les mauvais il exaspère et décourage les bons. C'est lui qui me disait l'autre jour : « Jamais je n'admettrai qu'un

homme porte ma valise ; ce geste dégraderait sa dignité humaine. » Vous savez les tours qu'on lui joue. Un matelot était puni. Une gourgandine du dernier étage arrive à bord, se dit la sœur du matelot, insiste pour voir le commandant ; elle le supplie de laisser aller son frère à une réunion de famille très importante. Hénaff fait appeler le matelot, le sermonne, l'exhorte à bien suivre les conseils de sa sœur et de ses parents, et il l'envoie à terre avec cette femme...

— Chez vos ouvriers, demanda Mme Rosuel à Séverin, vous ne remarquez pas un état d'esprit extraordinaire ?

— Dans l'ensemble, non. Mais je serai probablement forcé de mettre à la porte un de mes dessinateurs qui se croit un flambeau d'intelligence et prédestiné à bouleverser le monde. Il distribue au vestiaire des papiers où sont prêchés le sabotage, la suppression du patronat, etc. Il a refusé à Trébaol de transmettre un ordre, sous prétexte qu'il n'a pas le droit de commander à un de ses semblables. Je vais, tout de suite, descendre à l'usine pour trancher son cas.

Séverin sortit du salon de Mme Rosuel sans que rien, dans son attitude, accusât une fâcherie ; et pourtant il sentait à demi rompu le nœud d'amitié qui le liait à cette maison. Irrémédiables, il le savait, sont les froissements sous-entendus, quand la trame d'une affection est rongée, fil à fil, par des infiniment petits.

— Que je sois plus ou moins seul, concluait-il dehors, marchant sous la pluie molle qui grésillait sur son capuchon comme si une pomme d'arrosoir l'eût déversée, c'est d'une minime conséquence. Pour

moi, il n'y a plus que Vous, ô mon Dieu ! Mais Albert et Xavier lui-même auront-ils la force de porter avec moi le châtiment jusqu'au bout ?

En arrivant à l'escalier du port de commerce il s'arrêta, par habitude, au-dessus des marches, entre les grilles, et regarda l'espace diffus. Un soleil blafard, qui ne pouvait percer, trempait au travers des nues l'air imbibé de pluie, tremblant comme une eau grise. La rade se faisait d'un gris jaunâtre d'étain ; les deux murs de la passe, les formes disséminées des navires se déliaient en noir dans la brume ; une zone de vapeurs blanches s'éclairait le long des côtes, au bord des îles. Son âme, désabusée du monde visible, céda, une seconde, à cette dissolution spectrale des apparences. Bizarrement lui revint en mémoire un vers du pauvre Villon :

Car à la mort tout s'assouvit.

De la meurtrissure que lui infligeait le refus des Rosuel à la pensée de la mort la disproportion semblait démesurée. Mais Séverin pressentait, au delà d'un mortifiant épisode, des événements inconnus et terribles. Et la morne inertie des êtres lui donnait presque la nausée de vivre : ces toits du port étaient d'une laideur écrasante ; en bas des rampes, un vieux cheval de camion, dételé, sommeillait, la tête basse, près d'une pile de planches noircies ; un ivrogne hébété, traînant les pieds dans un cloaque, s'éloignait vers les bassins. Le flot commençait à monter ; mais des barques demeuraient couchées en pleine vase, telles que des cadavres, sous la pluie.

Il secoua pourtant sa défaillance et, d'un pied allègre, descendit le long escalier. Des pêcheurs aux

galoches bruyantes arrivaient derrière lui, placides, insoucieux du temps, appuyant contre leur ciré d'un rouge de rouille des pains ronds tout chauds. Le long du quai, les vendeuses de poisson, leurs caisses de sardines sur la tête, couraient avec leur clameur âpre annonciatrice de la marée : « Elle arrive ! elle arrive ! » Si habitué que fût Séverin à ce cri des rues, il ne l'entendait guère sans un vague contentement. C'était une des harmonies ancestrales de son existence à Brest ; le chant et l'odeur de la grande mer lui parvenaient dans cet appel claironné comme un message de joie. Une pauvresse le croisa, trottant avec de mauvaises pantoufles, tête nue, les épaules ployées sous un sac de charbon. Devant la nécessité du travail dont il subissait moins grossièrement que d'autres le faix quotidien, l'idée de ses tribulations s'allégea, son esprit se rassérénait.

« Albert, pensa-t-il, est anxieux d'une réponse. Je vais lui écrire tout de suite. »

Albert était alors attaché à la défense de Bizerte, et embarqué sur un contre-torpilleur. Mais il espérait une permission, et peut-être, viendrait voir son père dans les premiers jours de juillet. Dans ses lettres, jamais il ne soufflait mot de Xavier.

— En somme, s'avouait Séverin, si Xavier n'eût pas été là, Marie-Anne n'aurait probablement point repoussé Albert. Ses parents ne l'eussent en aucune façon détournée de *nous*. J'ai sacrifié le meilleur de mes fils à l'autre. Le mal est fait. C'est trop tard. Mais, d'ici quelques mois, Xavier aura quitté le *Borda ;* il sera vite oublié...

La porte brune de l'usine était devant ses yeux ; il reprit contact avec les tâches qui l'attendaient, envisagea la conduite à tenir vis-à-vis de son dessinateur

anarchiste, de Garcin, quand, tout à l'heure, il le ferait appeler.

La gravité de cette affaire dépassait les suites immédiates d'une propagande qui se heurtait au sens pratique d'une partie des ouvriers. Elle correspondait à une fermentation de révolte dévastatrice où la haine du patronat, des furies irréligieuses, un besoin sauvage de détruire sans savoir ce que l'on reconstruira s'amalgamaient comme une combinaison d'explosifs. Les mesures militaires débattues au Parlement servaient de prétexte à une campagne d'insultes contre l'armée, éventuel rempart de l'ordre social. Un argent louche sustentait les démagogues. Ceux qui niaient la patrie s'enrageaient de même à renverser la notion du Dieu qui a sculpté, sur les tables indestructibles de sa Loi, le commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère. » Quelques mois auparavant, un immonde agitateur était venu à Brest, revomir, devant trois mille ouvriers, ses vieilles tirades blasphématoires, frénétiquement acclamées. Séverin ne s'était pas montré à cette conférence ; mais Trébaol lui en avait exposé la physionomie et retenu une phrase effroyable entre toutes : « Ou la matière existait hors de Dieu, et il ne l'a pas créée ; ou elle existait en lui, et alors, c'est qu'il avait une quantité colossale de matière à évacuer. » Tel s'offrait le pain nourricier dont les émancipateurs du peuple le gavaient.

D'une façon plus précise, Séverin savait l'existence d'un club occulte, à visées révolutionnaires, où Garcin avait sa place, parmi des travailleurs du port et quelques marins. Les dirigeants de ce groupe étaient deux personnages suspects, M. Bonamy et Mlle Preusslig.

Bonamy, licencié en philosophie, pédagogue infime, avait une trentaine d'années. Petit homme barbu, avec des cheveux trop longs, on le voyait, aux heures de ses cours, l'air furtif et ahuri, penché en avant, passant comme une ombre, portant sous son bras une serviette bourrée de livres et de notes; ses yeux sournois, d'une fausse douceur mystique, se dérobaient derrière des lunettes. Une culture confuse, des doctrines subversives pillées chez les philosophes d'Allemagne soutenaient ses rancunes de prolétaire à court d'argent et qui en empruntait partout pour subvenir à un faux ménage d'une espèce peu qualifiable. Des ambitions exorbitantes, un esprit d'intrigue diaboliquement retors, une féroce ténacité dans ses projets faisaient de lui un conspirateur implacable, un de ces insectes dont la tarière n'est propre qu'aux œuvres de destruction.

Mlle Preusslig, attachée à un hôtel cossu, y remplissait l'emploi de caissière. Fille d'une juive polonaise et d'un commis-voyageur allemand, elle accusait des origines plus orientales que germaniques : des prunelles d'un noir fabuleux, la courbe harmonieuse des sourcils évoquaient une esclave de harem, provocante et soumise ; mais le bas de sa figure grimaçait d'une laideur inquiétante. Ses dehors mielleux couvraient une âme ulcérée par de secrètes infortunes ; elle élevait chez elle une orpheline qu'elle disait sa nièce ; ses intimes chuchotaient que c'était sa fille, la fille d'un homme qui l'avait abandonnée. Travailleuse et propagandiste méthodique, infatigable, elle préparait à Brest un mouvement de révolution qui devait s'étendre aux autres ports, aux arsenaux et à toute la marine. « Tenons la mer, et nous tiendrons tout », raisonnait-elle trop lucidement.

Le comité se réunissait, rue de Suffren, dans l'arrière-boutique d'une imprimerie proche d'une sombre gargote où se donnaient rendez-vous les marins en permission. De cette officine partaient les feuilles incendiaires que distribuait Garcin à l'usine Lhostis et ailleurs. L'apathie des pouvoirs publics ne laissait à Séverin aucun espoir d'exterminer le fléau. Son unique ressource était d'exclure de sa maison l'anarchiste et ceux qui l'imiteraient. Toutefois cette sévérité aurait pu se tourner à son détriment. Que ferait-il si une contagion d'indiscipline le privait de ses meilleurs ouvriers ? Sur les soixante-douze hommes que l'usine occupait, vingt lui paraissaient totalement sûrs, une quarantaine demeuraient bons parce que l'ensemble se tenait bien ; des salaires avantageux, la certitude que le patron ne consentirait pas à les accroître endiguaient chez le plus grand nombre les velléités d'insubordination. Une douzaine de gas remuants entretenaient un péril souterrain, jusque-là théorique, mais que les diatribes propagées au vestiaire pouvaient, d'un moment à l'autre, faire éclater en des actes.

Aussi, comprenant les suites d'une manœuvre brusque, Séverin voulait-il mettre dehors son dessinateur sans violence, et le décider à quitter de lui-même l'usine.

Quand il monta dans son bureau, il trouva au milieu de son courrier une lettre dont le contenu l'allégea d'un souci grave : un banquier de Lyon, M. André Marc, acceptait, à un taux raisonnable, de lui prêter quinze cent mille francs. Il allait se libérer du malpropre légataire de Mme Pradel ! Cette nouvelle le mit presque en joie, il croyait y lire un présage de bénédiction pour ses entreprises. Dans la

décision qu'il prendrait vis-à-vis de Garcin il se sentit beaucoup plus à l'aise. Les multiples bruits des ateliers emplirent ses oreilles, comme une musique paisible, une liturgie du travail.

Il descendit à la salle de dessin et trouva le jeune anarchiste, debout, incliné sur une planche, achevant la figure d'une des trente-huit pièces de l'appareil Obry.

— Garcin, lui dit-il sans aucune nuance d'irritation, dans un quart d'heure, venez à mon bureau, j'ai besoin de vous voir un instant.

Les sourcils torves de Garcin se contractèrent, il ne leva même pas les yeux de sa planche, mais répondit :

— C'est bien.

Il présentait un cou de taureau, un profil assez brutal ; sa barbe noire s'emmanchait comme une brosse à son menton carré ; un de ses yeux, plus petit que l'autre, clignotant, ajoutait à sa mine quelque chose de mauvais. Sa grosse voix enflait les syllabes, et traînait sur les phrases ; étant « arrêté de la parole », pour dissimuler son bégaiement, il appuyait ainsi avec un accent lourd, celui de ses ancêtres lyonnais, car il était de la Croix-Rousse, d'une famille de canuts révolutionnaires, et sa grand'-mère, une pétroleuse, avait été mise en prison après la Commune, dénoncée comme ayant craché à la figure du commandant Arnaud quand on le fusilla. Vers dix-huit ans, un missionnaire capucin qu'il rencontra l'avait décidé à recevoir le baptême ; Garcin était même entré dans un couvent de cet ordre ; six mois après il en sortit et devint sauvagement irréligieux. Il avait travaillé en Flandre, puis à Paris, et, de Brest, songeait à passer en Amérique,

nomade sans feu ni lieu, « citoyen du monde », ainsi qu'il le proclamait dans son style de réunions publiques ; au reste, doué pour le dessin d'un coup d'œil exact, mais paresseux, infesté de tous les lieux communs populaciers et, fou d'orgueil, rêvant l'apostolat de la révolution jusqu'au martyre, un martyre qui le grandirait devant les camarades comme un dieu des temps nouveaux.

Séverin lui avait généreusement donné un quart d'heure de réflexion ; il ne cherchait pas à l'écraser sous les griefs dont il tenait en main les preuves, mais à le convaincre que sa place n'était plus dans la maison.

Garcin, pour attester son indépendance, monta cinq minutes après le quart d'heure écoulé. Il frappa d'un doigt rude, et, en pénétrant à l'intérieur du bureau, ôta sa casquette avec effort. Séverin terminait une lettre ; Trébaol, devant un registre ouvert sur un pupitre, vérifiait un compte.

— Asseyez-vous, dit Séverin d'un ton négligent au dessinateur.

— Je ne suis pas fatigué, répondit Garcin qui resta debout. Et ses yeux se promenèrent autour de la pièce dont la nudité l'étonna. Le Christ de Quentin Metsys excita en lui une impression désagréable, mêlée d'une réminiscence.

— J'ai vu le pareil, se souvint-il, au musée de Lyon.

Mais, dans son incroyable fatuité de plébéien en révolte, il songeait :

— Je suis ici comme le Christ devant ses juges ; seulement, *ils* n'ont plus le pouvoir de me crucifier.

Séverin se leva et s'approcha de lui, d'un air cavalier, exempt de toute gravité judiciaire.

— Garcin, il y a un fait qui m'ennuie. J'ai su de divers côtés que vous distribuez aux camarades des tracts anarchistes et un journal « naturien », l'*Asmodée*, qui enseigne aux ménages pauvres la méthode pour ne pas avoir d'enfants. En faisant cette propagande dans notre maison, vous vous trompez d'adresse. Je dois vous prévenir que, si vous recommencez une seule fois, votre compte vous sera immédiatement réglé.

Il s'attendait, connaissant le hargneux caractère de Garcin, à cette réponse :

— Alors, vous pouvez me le régler.

Mais Garcin, chicanier, ergoteur, prétendait se défendre. Il se targuait d'engager avec le patron un duel oratoire pour lui démontrer son injustice.

— Monsieur Lhostis, vous m'accusez, commença-t-il, mais on cite à l'accusé les témoins de son délit ; je suis en droit de vous demander quels témoins vous avez du délit d'opinion...

— Moi, interrompit Trébaol, se retournant la plume à la main. Pas plus tard qu'hier, à la sortie de onze heures, je vous ai vu glisser dans la poche d'Eymonet le même tract que celui-ci.

Et il tendit à Séverin une des feuilles provocatrices qu'il avait assemblées dans un dossier.

— Vous pourriez, il me semble, observa froidement Séverin, avoir le courage de vos actes ; ou alors, c'est que vous les reconnaissez blâmables.

— Jamais de la vie, s'encoléra Garcin ; je ne vous dispute pas sur votre droit de penser ce qu'il vous plaît, d'aller à la messe et de faire les yeux doux à ceux qui y vont. Mais j'ai mon droit aussi ; mon droit vaut comme le vôtre, ma figure vaut comme la vôtre.

Séverin éprouva une forte démangeaison de le pousser par les épaules vers la porte. Son calme, cependant, ne se démentit point.

— Evidemment, je ne peux pas vous empêcher d'être absurde. Ce que je veux empêcher, c'est que vous ou d'autres répandent chez moi des excitations au sabotage, à l'incendie, et des raisonnements imbéciles comme j'en lis sur ce papier :

« A quoi servent les patrons ? A remplir les poches d'un seul homme avec le travail de trois cents. »

Voyons, Garcin, je vous supposais une certaine intelligence. Vous savez ce qu'est un dessin juste et bien fait. Et vous avalez des âneries pareilles, et vous les croyez ! Est-ce que l'usine existerait, si je n'avais peiné pour l'établir, pour tout mettre au point, si M. Trébaol ne m'avait aidé, suppléé, jour et nuit ? Qui vous indique les croquis à faire ? Qui peut dire aux monteurs et aux ajusteurs : Cette pièce va ici, cette autre là ? Qui a organisé autour de l'usine tout ce qui peut servir au bien-être et à la santé morale des travailleurs, de leurs femmes, de leurs enfants ? Est-ce vous, Garcin ? Nous ne pouvons rien, parbleu ! sans nos ouvriers, mais ils peuvent encore moins sans nous.

— C'est le malheur, répliqua Garcin, qui croisa les bras en manière de défi, car l'évidence des réalités l'exaspérait, c'est le malheur. Vous n'êtes pas de votre siècle, monsieur Lhostis. Il y a des choses que vous ne comprendrez jamais. Nous sommes le nombre, et vous avez l'argent. Est-ce juste ? Tenez, vous êtes un homme, j'en suis un ; deux hommes, en tant qu'hommes, se valent, nous sommes d'accord, je pense là-dessus. Eh bien ! entre nous deux, est-ce

que la partie est égale ? Quand vous me parlez, vous avez vos millions, comme des gardes du corps, à votre droite et à votre gauche ; toute la Société marche en renfort derrière vous. Moi, je suis seul, je n'ai que la Justice dans mon fourgon. Si ma tête vous *ennuie*, comme vous dites, vous n'avez qu'à remuer la vôtre, et me v'là sur le trottoir, bon à crever, si je ne trouve pas ailleurs mon pain. Voyez-vous, du travail au capital le rapport est mauvais. Un a le coffre-fort, le reste n'a que ses bras. Depuis trop longtemps que ça dure, il faut que ça change. Le Christ a voulu racheter le monde sans argent, tuer l'argent. Il a manqué son coup. L'argent est le roi du monde. Ce roi là va tomber comme les autres. *Nous* n'avons qu'à vouloir, il sera déboulonné. Votre baraque du capitalisme ne tient plus qu'à un clou. Vous auriez meilleur compte de le faire sauter vous-même sans attendre qu'on vous y aide. Attendez voir un peu ; le jour n'est plus loin ; les ouvriers diront à celui qui a besoin d'eux : « Alignez d'abord votre pognon sur la table, qu'on fasse le total, et pas de ficelles, s'il vous plaît. C'est nous qui contrôlerons les bénéfices, la répartition nous regarde. Vous, patron, vous recevrez autant que les autres, pas un rond de plus. » Ce jour-là, on pourra crier que la Rédemption du monde est en marche.

Séverin s'était rassis derrière son bureau, et, le menton dans la paume de sa main, considérait fixement Garcin qui s'avançait peu à peu, dégainant ses bras dans le vide comme un athlète de foire sur une estrade. Entre lui-même et ce chambardeur, il percevait un tel gouffre qu'il ne songeait même pas à le contredire. Sous l'enfantillage incohérent de ses

conceptions il reconnaissait le simplisme des appétits, « l'ôte-toi de là, que je m'y mette » d'une plèbe effrénée. D'un geste sec il coupa ses tirades et conclut :

— Je vous ai, Garcin, écouté, c'est beaucoup ; je vois que nous ne pouvons pas nous entendre. Vous irez, ailleurs, essayer votre système. M. Trébaol va vous conduire à la caisse, votre mois vous sera immédiatement réglé.

Garcin blémit, stupéfait de la sentence, précipité de ses chimères d'avenir en face de sa misère impuissante et sensible, malgré ses rodomontades, à la perte de sa position. Mais, à l'instant, son orgueil regimba, une ironie haineuse creusa le coin de sa bouche ; avec un regard oblique, son œil clignotant envoya sur Séverin une menace qu'aggrava sa dernière parole.

— Monsieur Lhostis, j'en avais assez de votre cassine. Si vous saviez le plaisir que vous me faites, vous me supplieriez d'y rester. Mais ne vous figurez pas dormir sur vos deux oreilles, du moment que je serai loin. Il y a tout un bataillon derrière moi. Quand les copains secoueront votre toiture, les vitriers auront ensuite de l'ouvrage, c'est moi qui vous le dis

— Assez ! Garcin, fit Trébaol, lui appuyant sur le bras sa main pesante et l'entraînant vers la porte. Vous ferez bien de vous taire. Sur vous et les gens que vous fréquentez nous avons un suffisant dossier.

Garcin ricana et sortit en silence. Séverin ne le regardait même plus ; il commençait une autre lettre, celle qu'attendait Albert et ne paraissait point se souvenir qu'un Garcin avait travaillé chez lui.

Cette déclaration de guerre, pourtant, le renfonça

dans une tristesse difficile à éliminer. Ses rapports quotidiens avec son personnel se restreignaient le plus souvent à des relations de service ; une nécessité de discipline lui imposait, comme sur un navire, au temps où il commandait, une retenue distante ; trop rares se présentaient les occasions d'atteindre librement les âmes. Garcin venait de lui ouvrir la sienne ; quelle que fût, dans ses violences, la part de l'attitude, elles accusaient un dangereux mélange d'illuminisme et de brutalité. Séverin souffrait de n'avoir pu essayer la conversion du pauvre homme ; mais de quoi eût servi une controverse, comment lui démontrer les droits de l'intelligence et la nécessité du commandement? Sur un esprit buté les objections n'ont qu'un effet : elles renforcent et fanatisent son erreur. Cette fois encore, il touchait le terrible mystère du délaissement surnaturel : par quelle disgrâce tel humain et non tel autre faisait-il des ténèbres son habitacle définitif ? Cette énigme le transperçait d'une compassion tremblante.

Au surplus, les menaces de l'anarchiste l'affectaient en tant qu'elles émanaient d'une conspiration anonyme, d'une sournoise effervescence dont il ne pouvait mesurer les suites. Sur la ligne de son horizon s'amassaient des conjonctures indécises et sombres. En exhortant Albert à recevoir d'un cœur viril la réponse de Marie-Anne, il laissa transparaître son pressentiment de calamités qui submergeraient la terre sous des douleurs inénarrables.

« Personne, dans ce torrent, ne pensera plus à peser ses larmes; il faut, dès aujourd'hui, nous tendre héroïquement, comme si l'heure avait sonné déjà. Ne nous comptons pour rien. Notre vie ne doit avoir qu'un sens : être prêts, être parés. Soyons ceux

qui attendent l'épreuve, afin de n'être point trop indignes des sublimes agonies... »

Le printemps vint, puis le clair été. A l'usine, le travail continuait dans l'ordre, sans que nul événement avérât des prévisions sinistres. Garcin avait quitté Brest, s'en était retourné à Paris. Un épisode inattendu absorba, quelques jours, l'existence intime de Séverin : Eliza lui annonça son prochain mariage avec un auteur dramatique en vogue dont la dernière pièce venait d'être jouée au moins trois cents fois. Le grand chagrin de sa jeunesse, disait-elle, après la ruine de son premier amour, avait été l'éloignement de Xavier ; elle remerciait Séverin de ses bontés constantes pour leur fils et le priait de lui attribuer la rente qu'il servait à elle-même fidèlement.

« J'ignore, terminait-elle, les circonstances de votre destinée. Votre loyauté à tenir l'une de vos promesses m'est un gage que vous seriez incapable de trahir la confiance d'une ancienne amie. Je ne veux pas jouer avec vous la comédie d'un faux bonheur pour me venger de celui que je n'ai plus. Cette lettre est un simple codicille à mon testament. C'est une morte qui vous écrit, et une morte ne ment pas. Si cruel que je vous aie connu, je crois encore en vous plus qu'en nul autre. Je n'aurai, au temps où j'étais vivante, aimé que vous, et jamais je ne me consolerai de vous avoir perdu. »

Une pitié amollie de mélancoliques délices pénétra Séverin à la lecture de ce message testamentaire. Mais il scruta l'intention qui l'avait dicté : dans cette confession « posthume » Eliza se révélait-elle tout à fait sincère ? A la veille de liquider officiellement son passé elle voulait, en femme prudente, mettre Xavier sans retour hors de sa route. Car, si elle se disait

affligée de n'avoir pas revu son fils, elle n'énonçait aucun désir de le serrer une seule fois dans ses bras. En somme, elle le remettait à Séverin comme par héritage, écartant l'intrus possible du ménage où elle allait faire peau neuve.

Il répondit en termes affectueux, mesurés, lui certifia que ses volontés seraient accomplies, mais ne protesta point d'une passion persévérante. Au contraire, il réitéra son remords de l'avoir entraînée à un désastre.

« Devant le monde, ajoutait-il, tout est désormais rajusté pour vous. Moi seul j'achèverai l'expiation.

« Devant Dieu, notre faute reste commune ; que notre repentance le soit, et notre amitié ressuscitera dans l'incorruptible Unité. »

Le mariage d'Eliza, le décisif abandon qu'elle faisait de Xavier accrurent à l'égard de l'enfant sans mère l'indulgence secrète de Séverin. En l'absence d'Albert, Xavier était choyé autant qu'un fils unique. Les jours de sortie, il commandait à Reine, pour le dimanche suivant, ses entremets de prédilection. Séverin lui permettait d'inviter au logis son fistot, Maxime Angoville, adolescent mièvre et bizarre, dont la mysticité voluptueuse était déplaisante.

Quand Albert serait là, supporterait-il de retrouver le Bordache installé comme chez lui dans la maison paternelle ? Xavier lui avait plusieurs fois écrit ; il n'avait pas répondu. Visiblement son aversion s'aigrissait. Lorsqu'il apprit le refus de Marie-Anne, avec sa franchise impétueuse il avertit Séverin :

« A mon retour, je veux tirer au net le pourquoi de cette réponse, savoir si c'est moi qui la rebute, si quelqu'un m'a dénigré auprès d'elle. »

Il comptait venir en juillet, mais ne pouvait pré-

ciser la date. Séverin devinait confusément l'imminence d'une explication où se déchireraient les restes du mensonge qui opprimait sa vie.

Le matin du 13 juillet, il s'était rendu, comme d'ordinaire, à l'usine ; vers onze heures et demie, il remonta. Au bas du port de commerce, une chaleur de four cuisait la poussière noire du quai. Sur l'eau plate, d'une blancheur pâle, le soleil, à travers la buée ardente, scintillait faiblement. Les matelots d'un torpilleur amarré frottaient d'une main paresseuse les cuivres du bordage. Une grande chaloupe, dans la rade, s'en allait vers un cuirassé. Séverin, du parapet de la jetée, suivit un instant des yeux le rythme qu'il aimait des rames en mouvement ; chaque fois qu'elles se levaient ensemble, des gouttes de lumière giclaient. Sous la tente de ce navire, il distingua deux officiers qui se promenaient ensemble, les mains derrière le dos, du même pas allongé. Il se revit lui-même, de vingt-cinq ans plus jeune, à Bizerte, à Corfou, au temps où il arpentait la plage-arrière du *Formidable*, les matins d'été, entre le brasier bleu de la mer et le brasier blanc du ciel.

Près du château, le long de la grève, des enfants nus qui se baignaient lui remémorèrent les années du Mourillon, quand Albert et Ferdinand apprenaient devant lui à nager, qu'il leur lançait un ballon et qu'ils le rattrapaient en pleine eau.

Contre le portail d'une forge trois hommes chargeaient sur un camion bas des barres de fer ; à chaque barre que soulevait leur pic ils scandaient l'effort d'un même cri haletant : « Allez o ! Allez o ! » A l'intérieur, des soufflets excitaient les flammes rouges des fourneaux ; des marteaux faisaient retentir des tôles, des tiges incandescentes résonnaient sur les

enclumes. Ces spectacles de labeur ordonné, ces bruits familiers, tout inattentif qu'y fût Séverin, confirmaient l'harmonie intérieure de son être, le détendaient dans la stabilité des heures brûlantes. Il ne sentait guère ce qu'imposaient de dur et de pesant les mornes verdures des glacis, les murailles des rampes, les chariots qui les gravissaient. Par une illusion étrange, en ce moment, il se trouvait heureux.

Au haut d'un escalier, il passa un ancien pont-levis et atteignit le cours d'Ajot. Un Bordache, l'épée au côté, les gants au bout des doigts, semblait, sous les arbres, guetter quelqu'un : c'était Xavier qui, apercevant son tuteur, s'avança vivement à sa rencontre.

— Albert est là, dit-il avec une mine effarée.

— Albert est là ! Comment ne m'a-t-il pas prévenu par dépêche ?

— Il est furieux, expliqua Xavier, il m'a fait une scène horrible, à propos de Marie-Anne ; c'est ma faute, si elle ne veut pas de lui ! Et, pour finir, il m'a déclaré : « Ou bien tu partiras de notre maison, ou je n'y reviendrai jamais. »

Séverin, consterné, baissa le front, mais, aussitôt, sa décision fut prise.

— Je vais lui parler, je pense qu'il me comprendra. Seulement, il vaut mieux que tu n'y sois pas. Va déjeuner où tu voudras — et il tendit à Xavier deux écus qu'il tira de son gousset. — Reviens ici avant deux heures ; en descendant au port, nous causerons.

Il continua sa route, dans une indicible anxiété ; il voulait *tout dire* ; la commotion que recevrait Albert l'effrayait ; il éprouvait les transes d'un coupable à l'instant de confesser son crime ; et, cepen-

dant, la perspective de l'aveu le soulageait, comme s'il allait se décharger d'un sac de plomb cousu, depuis un siècle, sur ses épaules.

Avant qu'il franchît la porte de son appartement, Reine, qui l'avait entendu monter, ouvrit, et, sur le palier, dit à voix très basse :

— Mon bon maître, M. Albert est là.

— Je le sais, répondit-il sourdement.

— Et vous savez, poursuivit-elle, qu'entre lui et M. Xavier, il y a eu des questions, une querelle, *que* j'ai cru qu'ils allaient se battre ?

— Reine, reprit Séverin avec une sorte de solennité, pendant que j'entretiendrai mon fils, priez. Ce moment est grave dans ma vie.

Il entra et marcha tout droit vers la chambre d'Albert. Celui-ci, debout, l'attendait, presque au port d'armes, sur une défensive respectueuse, mais résolu à poser des conditions irréductibles.

Séverin, dans la manière dont il l'embrassa, tempéra d'un reproche attristé son effusion.

— Assieds-toi là, mon enfant, dit-il en prenant lui-même un fauteuil, et d'abord, pourquoi arrives-tu sans t'annoncer ?

— Je l'ai fait exprès, déclara d'un ton net Albert ; je pensais bien trouver seul à la maison le petit Monsieur et lui mettre le nez dans ses malpropres manigances. Tu es assurément le maître chez toi ; mais je suis en âge d'avoir une volonté : ou ce garçon ne reparaîtra plus ici, ou c'est moi qu'on n'y verra plus.

— Quels sont donc tes griefs précis ? interrogea Séverin qui s'imposait une extrême modération ; car il craignait de pousser à bout Albert, s'il soutenait contre lui l'étranger.

— Il est cause de l'affront que j'ai subi chez les Rosuel. Je les ai observés, lui et Marie-Anne, au Folgoat et ailleurs. Je les ai surpris échangeant des coups d'œil d'intimité ; et il m'a certainement desservi auprès d'elle, comme il me dénigre auprès de toi.

— Mon pauvre Albert, articula très posément Séverin, depuis près d'un an Marie-Anne et Xavier ne se sont pas rencontrés plus de deux ou trois fois, et jamais je ne les ai laissés seuls.

— C'est donc, voulut arguer Albert, que tu les soupçonnais. Qui te prouve qu'ils ne correspondent pas ?

— Si telle est ton opinion sur Marie-Anne, alors tu n'as rien à regretter. Non, ce qu'il y a sous tes hypothèses, c'est une aversion irréfléchie à l'endroit de Xavier.

— Eh bien ! oui, répliqua durement Albert, il m'est odieux, je sens une nature fuyante, des nerfs, des émotions factices, pas un atome de franche et droite énergie. Et puis, je me demande ce qui t'attache à cet intrus, par quel art il t'enjôle, de quel droit il s'incruste chez nous.

— Des droits? Quels droits peut-il revendiquer ? Il est ici parce que je le veux bien, mais je *dois* le vouloir.

Séverin enfonça dans les yeux d'Albert un regard explicatif, espérant qu'à demi-mot il saisirait toute la vérité.

— Je ne comprends pas, murmura le jeune homme en secouant la tête, accablé d'une terrible stupeur. Je ne comprends pas, réitéra-t-il, justement parce qu'il tremblait de comprendre.

Séverin prolongea sur son fils l'insistance de ses

prunelles glauques et tristes, comme pour lui imposer l'acceptation des faits douloureux ; et il parla :

— C'est trop simple, malheureusement. Xavier est ton frère, Xavier est l'enfant d'Eliza Lougrée qui fut, quelques mois, notre voisine. Elle, je ne l'ai jamais revue ; lui, j'en ai la charge, il est mon châtiment. Je ne dois pas l'abandonner, mais, Albert, écoute-moi bien. Toi et Ferdinand, vous, les fils bénis en Dieu, mes seuls héritiers légitimes, vous êtes juges si vous pouvez reconnaître comme votre frère l'enfant certain d'une faute dont j'ai pâti, dont je pâtirai jusqu'à la fin. Votre père fut coupable ; acceptez-vous de réparer avec lui ?

— Ah ! dit Albert d'une voix éteinte, je m'en suis douté plus d'une fois. Son écriture, ses gestes, sa main... Pourtant, je ne voulais pas le croire.

— Tu sauras mieux désormais, reprit Séverin, ce qu'une minute de folie contient de douleur. Je serai diminué devant toi. Mais il y avait entre nous le mur d'une dissimulation. Maintenant, tu connais ton père tout entier. Ce qui me touche est d'une petite importance ; à mon âge, on a déjà un pied hors de ce bas monde. C'est l'avenir que je considère, c'est l'exemple que vous garderez de moi, c'est le compte qui me sera demandé de vos actes, des actes aussi de Xavier. Si tu l'expulses dans l'isolement et la détresse, tu le voues à une perdition presque fatale. En auras-tu le courage ?

Albert, cruellement agité, se leva, marcha vers la fenêtre, mais, en revenant, s'arrêta près de la cheminée, devant une photographie de sa mère, comme s'il la consultait.

— *Elle* serait vivante, dit-il brusquement ; lui poserais-tu la question telle qu'à moi tu la poses ?

Séverin s'approcha ; et, avec cette autorité mystique qui faisait parfois de lui un Voyant :

— Ta mère m'a pardonné ; là où elle est, elle me pardonne encore davantage ; loin des préjugés terrestres et des jalousies fangeuses, elle te dirait : « La seule chose éternelle, c'est le salut des âmes ; tu dois faire ce que tu peux pour sauver celle de Xavier ; il est de ton sang, et, s'il se perd à cause de ta haine, tu auras ta part dans sa déchéance. »

— Alors, objecta le positif Albert, que veux-tu exiger de moi ? Que j'assume pour la vie la tutelle d'un cadet hostile et dangereux ? Je me marierai, c'est probable ; faudra-t-il subir chez moi la présence d'un voleur de femmes ? Tu n'y peux rien ; sur les bâtards pèse une tangible malédiction ; j'en ai rencontré plusieurs ; tous ont mal tourné. Avant de naître, ils avaient le vice dans la peau.

Albert ne ménageait pas ses expressions ; Séverin s'humilia sous la rudesse blessante de son langage, et d'autant plus qu'il sentait décroître sa résistance.

— Mon ami, rassure-toi ; je ne te demande qu'un mouvement de justice et de charité. Xavier, à l'automne, s'embarquera ; il ne reviendra que par intermittences. L'essentiel sera qu'il ait un axe, qu'il ne s'en aille pas à vau-l'eau comme une torpille sans régulateur...

— Sait-il qui tu es pour lui ? interrompit Albert, admettant à contre-cœur ce « raffinement » de sollicitude.

— Il n'en a pas la moindre idée. Aujourd'hui, je le lui révélerai. Si tu veux être chevaleresque, il rentrera ce soir à la maison ; il y rentrera, sachant que tu as consenti. Laisse-moi te dire que tu te méprends sur ses dispositions. Pas une seule fois je ne l'ai

entendu proférer contre toi un mot railleur, une syllabe aigre. Je n'ai même pas observé un silence d'antipathie. Avant qu'il te connût, un grand élan d'amitié le portait vers toi. Ensuite, il a bien compris que tu l'aimais peu. Je ne crois pas qu'il t'en veuille. Il est instable, vibratile, chimérique, point méchant ; et, au fond, il a l'insouciance d'un rêveur, d'un sensitif, incapable de bâtir sa vie selon des ambitions et des vues d'intérêt. Il est de ceux dont le royaume n'est pas de ce monde...

Cette apologie, au lieu de ramener Albert à Xavier, l'irrita.

« Le fils de l'amour, pensait-il, reste et restera le préféré. »

Séverin lut sur son visage qu'une insistance serait maladroite. Cependant, il avait ému sa générosité ; quel motif noble opposerait-il pour s'entêter dans son exclusion ?

Ils passèrent à table ; Reine les regarda l'un et l'autre discrètement. Une tragédie venait, entre eux, de se dénouer ; même sans être avertie, elle aurait discerné, à l'attitude du père et du fils, que leur entretien anormal, après la querelle des jeunes gens, impliquait de sérieuses confidences ; mais l'air apaisé de Séverin lui permit d'induire :

« Tout s'est aplani. Sainte Anne en soit louée ! »

Pourtant Séverin essuyait son front trempé de sueur comme s'il venait de lever à bras tendus la dalle descellée d'un tombeau. Albert se taisait, descendant avec effroi l'obscur et fétide labyrinthe du désordre paternel. La révélation de Séverin gâtait l'image très pure qu'il s'était formée d'un père irréprochable. Sa mère l'avait donc su ! Qu'elle avait dû être malheureuse ! Albert voyait sur sa propre vie s'étendre une tache

noire indélébile. Jusqu'à ce jour, la mort de Marie et son échec auprès de Marie-Anne avaient été ses seules épreuves. Il se croyait immunisé par un privilège de robuste jeunesse contre toutes les souffrances. Son déchirement était atroce et, surtout, le débat qui se prolongeait au fond de sa volonté. Xavier lui faisait presque horreur, et c'était son frère ! S'obstinerait-il à le chasser comme un lépreux, comme un misérable ? Ou dompterait-il sa répugnance ?

Séverin démêlait son tourment, et, pour le distraire, lui narrait son conflit avec Garcin, les réunions occultes dirigées par Bonamy et Mlle Preusslig. Un amiral avait voulu intervenir, surveiller ce club louche ; en haut lieu, on lui avait donné tort. Un gros Allemand, coiffé d'un gibus, dans une solennelle redingote, l'églantine rouge à sa boutonnière, se pavanait à travers les rues de Brest, et les militants socialistes de la ville l'escortaient comme un général, lui offraient des vins d'honneur. Il était venu animer à la guerre de classes le prolétariat français, assurer les camarades que, jamais, son parti, en Allemagne, ne tolèrerait l'*autre* guerre.

Séverin raconta aussi l'installation qu'il achevait d'un atelier où il fabriquerait des engins de mines.

— Je te montrerai tout cela, dit-il en pliant, au bout du frugal repas, sa serviette. Pour l'instant, il faut te reposer de ton voyage. Moi, je vais vite à mes affaires.

Et, comme ils traversaient la pénombre intime du salon aux volets clos, il s'arrêta, prononça d'un accent doux, mais décisif :

— Tout à l'heure, mon cher ami, j'ai fait devant toi une des choses les plus pénibles qui aient pu m'être infligées. Tu m'as compris, j'en suis certain,

et tu ne voudrais pas que ton père t'eût, en vain, ouvert son passé... Quand je reviendrai ce soir, Xavier peut-il rentrer avec moi, et espérer de toi un accueil, sinon cordial, du moins tolérant?

Albert eut envie de répondre :

— Cette chose si dure tu ne l'as pas faite à cause de moi; c'est pour le fils d'Eliza que tu veux, à tout prix, conserver tien.

Mais il acquiesça d'un signe de tête, touché par les façons d'agir de son père, cédant à une habitude d'obéissance et à une sourde commisération. Il se contenta d'observer :

— Fais ce que tu voudras; seulement n'en conclus pas que j'admets Xavier dans notre famille. Cela, c'est impossible...

Sous les ormes du cours, pâle et nerveux, Xavier attendait Séverin.

— Eh bien! mon oncle? s'enquit-il, presque haletant.

— L'incident est réglé, dit Séverin. Accompagne-moi, je t'expliquerai.

Ils atteignirent, au bas des escaliers, le chemin qui longe la jetée, en avant du premier bassin. L'endroit, grillé de soleil, était désert. A leur gauche s'alignaient des murs bas d'entrepôts, presque sans fenêtres; à leur droite, le parapet noir bordait l'immensité de la rade. Quelques voiles de barques, d'un rouge de feu, se hissaient derrière le môle et dépassaient le petit phare, tendues au vent léger.

Xavier s'étonnait du silence de son tuteur, mais n'osait le rompre, sentant la gravité des minutes qu'il allait vivre. Séverin tardait à parler, retenu par une sorte de pudeur. L'aveu à l'enfant du péché lui semblait plus mortifiant que sa confession devant

Albert; et il prévoyait chez Xavier une explosion de joie ou d'amertume qui le gênait dans un lieu public.

— Albert, dit-il enfin, s'est rendu compte qu'il ne doit pas s'en prendre à toi, si Marie-Anne est mal disposée. Mais cette question est secondaire. Je l'ai entretenu d'un fait qu'il ignorait, que tu ignores aussi; et je ne peux plus te laisser dans l'ignorance. Tu te crois orphelin, mon pauvre Xavier. Eh bien! Tu ne l'es pas tout à fait. Ta mère ne fut jamais près de toi pour t'élever. Mais ton père te protège et te protègera...

Il le regarda soudain avec une tendresse si douloureuse que Xavier saisit tout; il se jeta sur son épaule, poussa un long sanglot, murmura :

— Ah! J'ai donc un père!

Il était plus bouleversé qu'heureux de ce qu'il venait d'apprendre. La douceur de se dire : « Mon père existe, je le connais, il est là, il m'aime », demeurait opprimée par l'énorme tristesse de savoir qu'il serait jusqu'au bout de sa vie un fils irrégulier, hors la loi, « né au coin d'un champ de genêts ».

Séverin lui ouvrit ses bras, l'étreignit éperdument : en cet instant, un autre fils venait de lui naître!

Ils se remirent en marche vers le phare. Xavier insinua familièrement sa main dans la main de son père.

— Mais, voulut-il savoir, où est ma mère? Qui donc est-elle?

— Ta mère vient de se marier, répondit Séverin, et tu conçois qu'il lui serait difficile de te revoir. Ton éloignement fut pour elle une nécessité sociale.

— Où habite-t-elle? A Toulon?

— A Paris.

— Et son nom?

— Tu sais le tien.

— Alors, c'est Eliza Lougrée, la poétesse dont Albert, un soir, demandait des nouvelles? Mais qui vient-elle d'épouser?

— Je te le dirai plus tard, elle ne tient pas à ce que, dès maintenant, tu saches...

— Ma mère a peur de moi! soupira Xavier, le cœur gonflé d'amertume. Comment avez-vous connaissance de ses intentions? Elle vous écrit donc?

— Elle m'a écrit une seule fois, depuis seize ans, pour m'informer qu'elle se mariait.

— Pour elle et vous, dit encore Xavier s'enhardissant, ce dut être horrible, cette séparation. Je vous ai coûté cher à tous deux. Je comprends, pourquoi vous êtes si souvent triste. Je comprends à cette heure, aussi l'affection qui m'élançait vers vous. Comment n'ai-je pas deviné? Vous étiez si froid, si grave! Je n'aurais pu me figurer qu'un père fût ainsi.

Séverin, d'une façon persuasive, lui répliqua :

— Tu es assez clairvoyant, Xavier, tu dois sentir ce qu'il y a de... particulier dans mes rapports avec toi. Je ne puis faire pour toi plus que pour les autres ; il est même nécessaire que je fasse moins. Albert et Ferdinand sont tes aînés, et mieux que tes aînés. Je mourrais demain, c'est Albert qui représenterait ma maison ; de lui dépendrait ton avenir. Ce soir donc, quand nous rentrerons ensemble, tu iras le remercier d'accepter ta présence au foyer paternel. S'il te répond sèchement ou reste silencieux, n'en sois point troublé.

La perspective de cette démarche fut pour Xavier un calice de fiel. Il apercevait la tare irrémissible de sa naissance ; le fils légitime lui permettrait, par pitié, de s'asseoir au bas bout de la table, comme le

parent pauvre dont on a honte et qu'on invite en rechignant. Il faillit dire à Séverin :

— Puisqu'Albert est le maître de la maison, le plus simple est que je m'en aille et qu'on ne m'y revoie jamais.

Pourtant il eut peur d'être pris au mot : il aimait Séverin, il l'aimait plus qu'avant, depuis qu'il savait ; au moment où il possédait un père, allait-il donc le perdre ? Aussi courba-t-il, sans protester, la tête sous les fourches caudines qu'on lui imposait.

Séverin l'emmena dans son bureau et lui donna un livre à lire, pendant que lui-même expédiait son courrier. Le lendemain étant jour chômé, l'après-midi lui apporta un surcroît de travail. Trébaol était absent, voyageait pour des achats de métaux.

Séverin descendit aux ateliers ; il se plaisait à tenir en main le complexe écheveau des forces obéissantes. Son activité tranquille dissipait la courbature des secousses qu'il avait volontairement subies.

Avant de quitter l'usine, les ouvriers une fois sortis, il dirigea l'inspection des locaux, s'assura que tout était en ordre, mais négligea d'examiner, n'y supposant rien de suspect, le poste des lampes où l'on déposait aussi, dans un coin, des bidons d'huile et d'essence, des chiffons gras.

En remontant avec le Bordache, il fit halte, à son ordinaire, au haut des escaliers, contempla une minute la rade unie comme un parquet de verre que rayait le sillage des barques. Les jetées s'embrasaient, telles que des barres de feu vermeilles. L'air était devenu si transparent que des bouquets de pins, vers la Pointe espagnole, semblaient sculptés sur le dos des falaises. Mais c'était le limbe céruléen de la pleine mer qui retenait ses yeux ravis. Le

soleil du soir, au delà des passes, foulait le tapis doré des grandes eaux.

— Demain, dit-il, nous prendrons une barque à voile et nous irons au large de Camaret. C'est bizarre, vivant à deux pas de la mer, presque jamais je ne m'y promène. Autrefois, je la chérissais autant qu'une personne. A présent, j'y vois surtout une route utile. Et cependant, je redeviendrais sans peine le rêveur que je fus trop. J'aimerais cingler jusqu'aux îles. Ouessant me fascine. Je me referais l'âme d'un goéland. Je vous envie, Albert et toi, de pouvoir naviguer.

Cet instant d'abandon — Séverin laissait entrevoir si rarement l'arrière-fond de son être ! — fondit les peines de Xavier dans une douceur sentimentale. Il trouva moins atroce qu'il ne l'aurait cru d'aller solliciter les bonnes grâces d'Albert. Aussitôt rentré, il heurta du doigt à sa porte. Enfoncé dans un fauteuil, Albert, après de longues et lourdes ruminations, s'était enfin assoupi. A la vue de son frère bâtard il se redressa, et, non sans mauvaise humeur, l'interpella :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Albert, énonça Xavier d'un ton triste et insinuant, tu sais maintenant qui je suis. Mon tuteur me l'a dévoilé à moi-même. Mon amitié pour toi se change en un devoir d'affection. Je ne te demande rien en retour, puisque je n'ai droit à rien. J'ai voulu simplement te remercier de... me souffrir ici. Je ne perdrai jamais, sois-en sûr, la conscience de mon origine malheureuse ni le respect du sang qui nous est commun.

— Ça va bien, n'en parlons plus, répondit Albert, bougon comme l'eût été son aïeul, réfractaire aux démonstrations verbales, mais intérieurement radouci par une humble attitude qu'il croyait spontanée.

— Un butor, cet Albert! pensa Xavier qui ressortit de la chambre, sans ajouter un mot. Il prenait en ce mépris sa revanche de son abaissement.

Au dîner, les deux jeunes gens se retrouvèrent ensemble, et Séverin en face d'eux. Il ne put échapper à la gêne de les voir vis-à-vis l'un de l'autre, connaissant leur lien réciproque. Lui-même, amoindri, n'était plus le père infaillible, l'homme sans reproche que ses fils vénéraient, presque à l'égal d'un saint. L'estime de Ferdinand subsistait; mais il se proposait d'aller le voir dans son monastère, à l'île de Wight, et de lui apprendre aussi qui était Xavier. Pourtant, cette apparente façon de se démolir devant les siens lui restituait une grandeur d'une autre sorte, celle du pénitent qui a eu le prodigieux courage d'exposer son fardeau de honte avec la sincérité de sa confusion. Du seul fait qu'il avait arraché de son visage les lambeaux d'un masque hypocrite, une paix amère le réconfortait. Il demeurait, au reste, trop maître de ses mouvements pour s'embourber dans un silence d'embarras.

Du ton le plus naturel il entretint Albert de la promenade en barque tout à l'heure projetée. Ce fut l'occasion d'une controverse sur l'ancienne et la nouvelle marine. Albert jugeait excellent qu'un marin moderne fût un ingénieur, un spécialiste, un usinier dans une citadelle flottante. Séverin, en veine de paradoxe, célébra l'imprévu des lentes navigations d'autrefois, la beauté des immenses voilures, les carènes en bois presque indestructibles, la tenue stricte des équipages, les traditions navales qu'il avait admirées vivantes chez son oncle, le capitaine de vaisseau.

— Mais, opposait Albert, pourquoi fabriques-tu des

torpilles ? La torpille hâtera l'évolution. Il faut prévoir une époque où les grosses unités n'auront plus de raison d'être, où on ne construira que des croiseurs légers pouvant tour à tour naviguer à la surface et devenir des sous-marins.

Xavier, jusqu'alors, avait gardé un mutisme de convenance ou d'accablement ; il leva soudain la tête :

— La guerre, dit-il, va tout changer au delà des conceptions imaginables.

Reine passait en ce moment une coupe chargée de fraises. Mêlée au parfum pacifique des fruits, la pensée de la guerre sembla une invraisemblance. Pour les jeunes marins la guerre ne suscitait aucune image affreuse, ce n'était que le grand départ vers l'inconnu, le branle-bas en pleine aventure. Néanmoins, la parole de Xavier sonna bizarrement ; Séverin eut un frisson vague, comme si, au fond de la salle, était entré quelqu'un d'invisible et de formidable, un Ange de mort, voilant une épée sous sa robe.

Albert et lui débattirent les probabilités du cataclysme ; Albert opina qu'on ferait, pour l'éluder, d'infinies platitudes ; Séverin y croyait, parce que ce ne sont pas les hommes qui mènent les événements. Il attendait la guerre avec un espoir mystique, comme l'heure où Dieu se lèverait enfin de son apparent sommeil et ferait entreluire sur les peuples un signe. Albert se préoccupait des conjonctures éventuelles ; l'Angleterre allait-elle rester neutre ? L'ennemi tenterait-il un débarquement en Normandie ou en Bretagne ? Si l'escadre du Nord essayait de lui barrer la route, quelle résistance serait possible ? Et, surtout, à l'intérieur du pays, comment se comporteraient les masses ?

— Ce matin, raconta son père, au bas des rampes j'ai croisé un détachement de coloniaux qui revenait d'une marche, musique en tête. Ces files d'hommes, enlevées d'un seul élan, baïonnettes au soleil, montaient dans la poussière, tellement irrésistibles que je me disais : « Quand ces gas-là, bien conduits, iront à l'assaut d'une position, rien ne tiendra contre eux. » Il est vrai que, dans la prochaine guerre, la mécanique essaiera de réduire à néant la valeur des énergies. Mais la force des âmes aura, malgré tout, le dernier mot. Pour moi, le plus grave péril ne viendra pas de l'Allemagne, il est au dedans.

— Est-ce que nos énergumènes, fit Albert, vont, cette année encore, hurler l'Internationale au milieu de la retraite aux flambeaux? Si tu veux, nous sortirons, je suis curieux de voir ce qui se passera.

Séverin répugnait aux manifestations de la rue ; à Brest, les liesses populaires se tournent régulièrement en orgies, en rixes, sinon en émeute. Cependant, au terme d'une pareille journée, il ne voulait point laisser Albert sortir seul ni le claquemurer au logis avec Xavier. Tous trois descendirent donc sur le quai, se dirigeant vers la rue de Siam.

La nuit approchait, mais le lent crépuscule épaississait au fond de l'Occident une rougeâtre cuvée de cidre.

Le grand pont était noir de monde. Des trompes d'automobiles, les sifflets des gamins, la voix piailleuse de la petite bossue criant les journaux, et, plus loin, dans la rue, les sonneries électriques d'un cinéma, l'orchestre d'un beuglant excitaient le vacarme d'une foule déjà grisée de son bruit et de son remuement.

L'entrée de la rue étroite, unique artère de la ville

en fête, était un vomitoire d'où se dégorgeaient, où s'engorgeaient des bandes vociférantes. Les bras ballants, le béret en arrière, des marins arrivaient, six ou sept de front, bousculant les groupes stationnaires, comme des conquérants débridés, et lutinaient les jeunes filles de Recouvrance qui, tête nue, nonchalantes et fardées, se donnant le bras, déambulaient et poussaient des rires aigus. Deux matelots titubants s'enlaçaient par la taille, clamaient :

Je suis bon, je suis bon
A m'embarquer pour Toulon.

D'un bar où d'autres matelots valsaient au rythme essoufflé d'un accordéon, Séverin entendit une femme, d'une gorge rogommée, jeter cette phrase sur sa voisine :

« Elle pense qu'à rire. Après nous, qu'elle dit, la fin du monde. »

L'aspect du peuple brestois, dans l'attente de la retraite aux flambeaux, était singulier par le mélange d'une populace hirsute et d'une bourgeoisie correcte ; des seconds maîtres, des retraités proprets, curieux, par tradition, de tout cortège militaire, se poussaient, convoyant leurs familles, au milieu d'une multitude crasseuse et guenilleuse, sortie des basses rues de Recouvrance, des venelles de Kéravel, des faubourgs de l'Annexion : portefaix mâchurés avec des barbes fauves, adolescents loqueteux qui fumaient de grosses cigarettes et crachaient hideusement, petites filles blêmes et flétries, matrones aux lèvres peintes, alcooliques somnambules se traînant le long des murs, tout ce grouillement montait, redescendait, se tassait dans des coins d'ombre ou sous la lumière brutale

des cafés. Le ciel, entre les toits, à neuf heures et demie du soir, restait bleu comme l'eau d'un puits profond.

Séverin et ses fils s'avancèrent jusqu'à la hauteur de la rue Traverse. A un certain moment, Albert se trouva, dans la cohue, séparé de son père et de Xavier. Xavier dit en confidence à Séverin :

— Ma mère a dû, autrefois, vous donner son portrait. Je voudrais tant connaître son visage !

— J'ai brûlé, répondit-il simplement, sa photographie avec ses lettres. Je ne la revois plus qu'en toi...

Cependant, une rumeur, un fracas de musique lointaine signalaient la descente de la retraite ; et, bientôt, les torches, agitées dans une brume de poussière, allumèrent contre les façades sombres une flamme de punch qui devenait, tout d'un coup, verte, puis rouge comme si les maisons flambaient.

En tête de la marche trottaient des gamins, faisant claquer leurs galoches. Derrière eux, des gendarmes à cheval, paternels et guillerets, écartaient la masse des spectateurs sur les trottoirs où elle s'alignait. C'étaient les pompiers aux casques miroitants qui haussaient les torches, devant un char pavoisé de lampions et traîné par deux mulets blancs. A l'arrière de ce chariot pétillaient et tournaient des fontaines lumineuses, dont les flamboiements multicolores rejaillissaient sur les lignes des soldats venant ensuite en ordre lâche. La musique passa dans un chaos de cuivres époumonés, de tamtam et de cymbales.

Mais, aussitôt, parmi les gendarmes à pied ahuris, inquiets, s'insinua une cohue de drôles qui dansaient et braillaient avec des cris d'animaux incohérents. Ils

formaient l'avant-garde à dessein confuse d'une colonne marchant au pas, menée par un personnage que sa chemise bouffante, sa casquette à visière brisée et son air de cynique arrogance désignaient comme un chef de malandrins. Brusquement, trois cents voix entonnèrent l'Internationale ; et cet hymne des sans-patrie, dans un défilé de soldats, retentissait à la manière d'une insulte, clairon de débâcle et de guerre civile.

Les gendarmes à cheval, qui fermaient la retraite, prirent une contenance menaçante. « Assez ! Assez ! » cria le capitaine. Du haut de sa monture il regardait sombrement, et il avançait enserré par le flot de l'émeute, les oreilles martelées du refrain sinistre. Il se pencha vers le lieutenant, le consulta, fit un signe à ses hommes. Les chevaux se mirent au trot, refoulèrent devant eux la cohorte beuglante. Elle reflua sur les trottoirs ; des cris affolés de femmes, des plaintes d'enfants qu'on piétinait, secouèrent les remous de la foule. Les manifestants tiraient de leurs poches des cailloux, les lançaient à la figure des chevaux, sur les mains et les têtes des cavaliers ; plusieurs dégainaient des couteaux. Les fantassins de l'escorte avaient mis baïonnette au canon. Séverin aperçut un soldat à qui un voyou allait pointer une lame en plein ventre saisir le poignet de l'énergumène, l'immobiliser.

A l'angle de la rue Traverse, les cavaliers obliquèrent soudainement, les uns à droite, les autres à gauche, et bousculèrent hors du cortège les assaillants. Albert, Xavier et Séverin se virent emportés par le recul de la cohue jusqu'auprès de la bâtisse informe dénommée Salle des fêtes. Là, un cordon de lampions jaunes et pourpres entourait une estrade où

un tambour, une clarinette et un piston se trémoussaient, conduisant la polka d'un bal populaire. Des couples sautillaient entre les arbres, et le glissement lourd des pieds sur l'asphalte couvrait presque la grêle musique.

Débandés, les hurleurs se rallièrent dans la rue Amiral-Linois, et ils s'élancèrent pour tenter de rompre, plus bas, la retraite qui s'éloignait.

A la même minute, un homme, surgissant de la rue Saint-Yves, traversa la place d'un pas accéléré, cria :

— Au feu ! Au feu !

— Où est le feu ? s'informa Séverin, comme il eût demandé : « Quels sont ces gens qui dansent ? »

L'homme, haletant, fit halte et répondit :

— Au port. L'usine flambe.

— L'usine ! Quelle usine ?

— La fabrique de torpilles. Voyez, ce rouge, à gauche, sur le ciel. Ça fricasse ! Et les pompiers qui sont de service dans le défilé ! Mais, c'est vous, le patron, je vous reconnais, M. Lhostis. Eh bien ! vous en avez une affaire.

— Albert, dit Séverin sans perdre la tête, va vite au poste central de secours. Demande et ramène-nous toutes les pompes disponibles. Je vais sauver ce qui pourra être sauvé.

Il bondit vers le port, et Xavier le suivit. En débouchant sur le cours d'Ajot, ils virent un rassemblement de badauds, pressés le long du parapet, debout sur le glacis. Tous considéraient, au long du cinquième bassin, un énorme nuage de fumée grasse rendue fauve par le brasier d'où elle montait. Oui, l'usine, son usine était en feu ! Dans les intervalles des poutrelles noires les flammes débordaient. Seule-

ment, il pouvait, à distance, se faire illusion sur l'étendue de la catastrophe. Elle lui avait semblé d'abord si loin du possible que l'horreur du fait n'accablait pas son esprit; il n'y croyait qu'à moitié, et ce n'était guère le moment de se perdre en désolations !

Au bas des rampes, comme Xavier et lui dévalaient d'un élan fou, une affreuse secousse les arrêta net : un des spectateurs, ivre ou poussé par un mauvais plaisant, roula du glacis, vint s'abattre à quelques pas devant eux sur la chaussée. Sa tête sonna comme un pot de grès qui se fend, son corps inerte s'étala. Séverin s'agenouilla, l'examina; un filet de sang coulait derrière le crâne, le cœur ne battait plus.

— Occupe-toi de ce malheureux, dit-il à Xavier.

Et il reprit sa course, ayant, malgré l'épouvante des conjonctures, une pensée de prière pour le mort inconnu mêlé à son désastre, victime, en apparence, fortuite de la calamité d'un autre.

Tous les gens du port qui n'étaient pas montés voir la retraite se massaient aux fenêtres du quai ou couraient au cinquième bassin. Bientôt il rencontra plusieurs de ses ouvriers, consternés du sinistre, et, pour arriver plus vite, emprunta la bicyclette de l'un d'eux.

Autour de l'incendie, des douaniers, des dockers, des charretiers ravitaillaient avec des seaux d'eau une petite pompe à bras; le feu s'était déclaré par une éruption si foudroyante que les appareils extincteurs, enfermés dans l'usine, n'avaient pu être mis en branle.

A l'instant où Séverin s'approcha, il comprit sa ruine, toute la longueur du bâtiment s'embrasait. Déjà, les vitrages de la toiture avaient fondu comme

des ruisseaux de laves. Les fers des poutrelles, rougis et tordus, s'inclinaient, et la carcasse entière, subitement, s'affaissa dans la fournaise, à la façon d'une cire qui se fût liquéfiée. Les jets des flammes semblèrent s'étirer jusqu'aux étoiles. Dans un silence de stupeur, Séverin, inattentif aux étincelles qui pleuvaient sur lui, regardait les meutes furieuses du feu dévorer son œuvre, griller sa fortune, comme si elles étaient des créatures démoniaques, lâchées pour un jeu de destruction. Elles eussent mordu ses membres, et suffoqué sa poitrine qu'il n'aurait pas cru pouvoir beaucoup plus souffrir. Et, en même temps, elles l'attiraient. L'égarement de son désespoir l'incitait à s'abîmer en holocauste dans ce bûcher d'un Moloch irrassasiable.

Mais il se retint « sur la patte de l'ancre », s'accrochant à la certitude qu'une Volonté supérieure à la sienne permettait son infortune. D'ailleurs, les hommes qui l'entouraient attendaient de sa présence une aide, des ordres. Afin de mieux voir, il monta au haut d'une échelle dressée contre un hangar, et, de là, il commanda la manœuvre, dirigea sur le centre du foyer le faible arrosage dont il disposait. L'eau, se vaporisant, fumante et sifflante, au lieu d'éteindre, paraissait exaspérer l'incendie.

Le spectacle qu'il dominait était atroce pour ses yeux : plus un vestige, ni de son bureau, ni de la salle de dessin. La toiture, en s'effondrant, avait, dans les ateliers, écrasé, disloqué le bâtis des machines ; au milieu d'un chaos de choses calcinées il discernait des pièces de bronze soudées à des fragments d'acier, une hideur semblable à celle d'un four crématoire, quand la forme d'un cadavre s'y défait.

Les étincelles, des chenilles de flammèches s'en

allaient mollement tomber dans la mer; le calme de la nuit et de la rade rendait plus effrayant ce feu d'artifice où dix-sept ans de labeur, tout l'avenir terrestre d'un homme se consumaient.

Enfin, pourtant, les pompiers et les pompes arrivèrent; Albert et Xavier étaient là, Reine aussi, qui fixait l'horrible brasier comme elle eût envisagé les flammes d'un Purgatoire à franchir.

Au bord de la jetée une foule s'amassait contenue par un piquet de soldats. Les autorités, à leur tour, survinrent, et les magistrats, inquiets de l'événement. A la veille d'une guerre probable, cet incendie pouvait paraître le premier brandon d'une furie dévastatrice, soudoyée et systématique.

Devant le procureur, Séverin questionna Jézéquel, le gardien, gendarme en retraite, très vigilant d'ordinaire, mais si affolé de la catastrophe que ses mains et tout son corps en avaient un tremblement. Jézéquel ne put fournir qu'un indice : sa femme avait aperçu, au crépuscule, un inconnu venant de l'extrémité du bassin par derrière l'usine, vêtu de bleu, maigre et petit; et il s'était éloigné, d'abord lentement, puis à grands pas.

— C'est lui, sûr, c'est lui, continua Jézéquel en s'encolérant comme pour se décharger du malheur accompli. Dix minutes plus tard, au poste des lampes, les premières flammes éclataient. Il a dû s'y cacher, et, son coup fait, grimper dans les combles, se laisser glisser sur le toit du réglage où le mur n'est pas haut. Ah! le cochon, si je le tenais, c'est moi qui l'astiquerais; je lui arracherais les oreilles, je l'aplatirais comme une crêpe sur le pavé.

Séverin haussa vaguement les épaules; puisque tout était perdu, les invectives ne servaient de rien.

Sans doute, les assurances couvriraient les dommages en argent; mais, jusqu'à ce que l'usine fût reconstruite et active, que faire de ses ouvriers?

— Mes amis, dit-il à ceux qu'il voyait, en groupe, se démenant parmi les pompiers, ce qui me fait le plus de mal, c'est que nous allons nous séparer. Mais soyez tranquilles : vous pourrez compter sur moi, tant que vous n'aurez pas du travail ailleurs.

Maintenant les pompes avaient noyé sous un déluge les débris du matériel; la foule se dissipait, les magistrats se retirèrent; les soldats devaient, toute la nuit, garder les décombres brûlants, jusqu'à ce que le Parquet eût, le lendemain, examiné les lieux.

Séverin et ses fils, seuls, remontèrent vers le cours d'Ajot. Albert et Xavier baissaient la tête, presque hébétés d'un désastre qui semblait pour les Lhostis une prophétie d'autres ruines, un présage de mort. Séverin les prit tous deux sous le bras, les secoua :

— Voyons, mes petits, n'ayez donc point cet air désespéré !

— En voilà une tape tout de même ! fit Albert selon sa rudesse habituelle.

— Si la guerre ne vient pas, continua Séverin de sa voix la plus ferme, eh bien ! nous recommencerons notre entreprise, et mieux qu'avant. Si elle vient, je reprendrai du service dans la marine ; cet incendie aura été un feu de joie que j'offre en prémices à la France pour ses victoires. Donc, tout est bien.

Albert leva les yeux sur lui, ébloui, presque effrayé d'une telle constance d'âme. Il sentait que Séverin se montrait supérieur aux calamités, non par attitude, mais par un long entraînement d'abnégation intérieure. Cette sublime découverte atténua la commotion effroyable dont il était lent à se remettre.

Ils étaient entrés dans la rue Duguay-Trouin : deux chats, derrière un mur, se battaient avec des cris féroces ; un ivrogne, plus loin, allongé en travers du trottoir, insultait un agent qui le sommait de se lever. A l'horloge d'une église minuit sonna ; et l'on entendit le crieur nocturne traîner, le long de la rue Saint-Yves, la psalmodie lugubre et fuyante :

— Il est minuit passé...

En dépit de son courage, Séverin tressaillit. La conjonction des aiguilles sur le cadran marquait dans sa destinée le commencement d'une autre existence, une étape vers l'inconnu.

IV

AU CŒUR DE L'ABIME

Le 2 août, Séverin se présenta aux bureaux de la préfecture maritime : il demandait, pour la durée de la guerre, à être réintégré dans les cadres. On aurait dû, puisqu'il avait fait ses preuves, le charger de conduire une fabrique d'obus ou de torpilles. Au rebours, il fut envoyé à bord du *Suffren*. Il ne protesta point : ses fils navigueraient, combattraient ; pourquoi resterait-il en sécurité ? D'ailleurs, l'attrait du péril se ranimait au fond de son caractère aventureux ; et la mer, sa vieille maîtresse, voulait le reprendre tout entier.

En partant, il pensa au matelot qui, le soir du 13 juillet, chantait à tue-tête :

Je suis bon, je suis bon
A m'embarquer pour Toulon.

Il revit, après dix-huit ans d'absence, la ville de sa jeunesse, mais sans l'émotion qu'il eût supposée. Toulon était le cercueil d'années qu'il n'aurait pas souhaité revivre ; et il y revenait en étranger ; « son lieu ne le connaissait plus » ; la plupart des gens qu'il avait

fréquentés étaient partis ou morts. Il retrouva cependant l'abbé Martureau, presque moribond, qui le serra contre son cœur et le bénit, certain que c'était leur dernière entrevue. Pour le prêtre, incliné de haut sur l'avenir, la guerre ouvrait des temps apocalyptiques ; après des cataclysmes inconcevables, l'Église et le monde goûteraient une phase de paix splendide.

Séverin quitta Toulon par une soirée semblable à celle où, emmenant Marie, il avait longuement ramé dans le clair de lune. Il laissa derrière lui le pylône du Faron, drapé d'une brume chaude, le Coudon encore violet, d'un violet pâle de glycine, et les villas du littoral, blanches comme des roses mortes. La sienne, à la Pointe de la Mitre, lui parut telle qu'autrefois. Seul, il avait changé, et si profondément qu'il n'éprouvait aucune joie à se remémorer les jours défunts. Sa tâche immédiate l'absorbait, et il songeait à ses deux fils plus qu'à lui-même, à tous les dangers qui les guettaient, à l'honneur aussi que leur vaudrait une belle conduite.

Il épousa docilement les duretés de la discipline reprise, la surtension des veilles, les sommes étouffants entre des parois de tôle ardente, l'obéissance à des chefs qu'il sentait, en bien des points, inférieurs à lui, le contact, au carré, de jeunes gens parfois vulgaires et farauds. Il se refit au service, comme s'il ne l'avait jamais quitté ; il se rhabitua aux splendeurs méditerranéennes, mais sans écouter les sirènes couchées dans la soie bruissante des sillages et qui rôdent alentour des langoureuses escales.

Le *Suffren* faisait route pour Alger d'où il gagna Bizerte; là, Séverin était attendu par Albert. Une concordance, dont il eut un bonheur étrange, voulut

qu'Albert fût appelé à suppléer sur le *Suffren* un enseigne devenu fou ; et, peu après, Xavier, embarqué sur le *Bouvet*, les rejoignit. A terre ils se rencontraient souvent. Albert, devant la solennité des circonstances, oublia son antipathie contre Xavier ; celui-ci, virilisé, avait pris une allure de sagesse et de décision ; les deux frères ne s'étonnaient plus d'échanger, en face des mêmes devoirs, des vues identiques.

Quand l'expédition des Dardanelles fut décidée, le *Suffren* et le *Bouvet*, avec le *Gaulois* et le *Charlemagne* se rendirent à Moudros.

Le 18 mars 1915, la flotte anglo-française reçut l'ordre de bombarder, aux Dardanelles, les puissants forts de Kidil-Bahr et de Chanak qui commandent le goulet du détroit. Les grands cuirassés anglais, de très loin, canonnèrent ces positions ; puis, la division française se porta en avant, pour attaquer à courte distance.

Ce fut un moment de gloire unique, lorsqu'à la pointe des hauts mâts, le pavillon de France s'avança, comme jadis celui des croisés, vers le Bosphore éblouissant. La mer était gaie, tranquille ; mais les marins étaient graves. Les officiers du *Suffren* et du *Bouvet* n'ignoraient pas que ces deux navires, mal construits, pouvaient succomber à un choc de mine, à l'explosion d'un projectile. Séverin, dans le blockaus du commandant, transmettait des ordres ; il était soucieux d'Albert qui dirigeait, dans un entrepont, une équipe d'incendie ; il pensait aussi à Xavier, qui venait derrière lui, avec le *Bouvet*.

Le *Suffren*, à midi 40, ouvrit le feu. Aussitôt, l'artillerie des forts riposta violemment. Un orage de fumée et d'écume enveloppa le navire en marche ;

les obus martelaient la coque; l'un d'eux culbuta la casemate d'un canon, en écrasa, déchiqueta tous les occupants; les poudres d'un parc d'approvisionnement s'incendièrent; on put craindre que le feu n'atteignît les soutes aux munitions. Le *Suffren* et le *Bouvet* furent, en moins d'une heure, si terriblement criblés que des cuirassés anglais se hâtèrent de les relever.

Les deux navires se retiraient; et cette manœuvre exigeait les plus adroites précautions, car le détroit était semé de mines dérivantes. Tout d'un coup, le *Bouvet* qui suivait à cinq cents mètres le *Suffren* s'inclina sur tribord, sans explosion, sans apparence d'avarie. D'une de ses tourelles s'échappait seulement un peu de fumée. Il resta, douze à quinze secondes, en cette position, puis chavira. Les grosses tourelles se renversèrent dans l'eau; la carène toute verte apparut, la quille, et, dans un remous farouche, l'éperon s'engloutit. Des sept cents hommes de l'équipage, soixante-six surnagèrent; des chaloupes les recueillirent. Presque tous les officiers avaient péri, et Xavier parmi eux.

Spectateur de la catastrophe, Séverin eut à peine le temps d'une épouvantable angoisse; et, tandis qu'on repêchait les rares survivants du *Bouvet*, il apprit qu'Albert venait d'être sérieusement blessé par l'éclatement d'une gargousse. Il porta sans plainte la mort de Xavier; sa résignation fut égale à sa douleur; il se rappelait l'autre naufrage, celui de l'*Elisa*, nouant à une même cause des événements où il s'attribuait une part obscure et cruelle. Mais son anxiété pour Albert se laissa voir excessive; il tremblait d'être frappé dans sa race, jusqu'au bout. Et pourtant il eût donné, pour la patrie dou-

loureuse, la vie de ses trois fils, comme la sienne.

Albert languit à l'hôpital de Moudros, plus d'un an ; mal remis d'une fièvre lente, il fut renvoyé en France, séjourna deux mois à Brest. Il revit Marie-Anne ; peut-être en souvenir de Xavier, cette fois elle correspondit à son inclination fidèle.

Séverin continua la campagne, plus soumis que jamais sous la Main éternelle qui le ployait à ses fins. Le *Suffren* revint à Toulon, retourna en Orient, et, à la suite de l'escadre, occupa Salamine. Là, les officiers descendaient, chaque jour, à terre. Séverin évoqua le temps où, simple enseigne, il écrivait sur Athènes des proses lyriques : quelle petite chose était ce prestige de la Grèce païenne auprès des batailles où la France jouait son tout !

En novembre 1916, le *Suffren* fut contraint de revenir encore pour faire réparer ses avaries. Le port désigné était Lorient. Le 14, étant à Toulon, il appareilla ; il toucha Gibraltar ; il devait naviguer ensuite à cent milles des côtes. Entre Gibraltar et Lorient, que lui arriva-t-il ? Depuis, on n'a pas eu de ses nouvelles. Personne n'a survécu.

Les Allemands se targuèrent de l'avoir torpillé ; la date qu'ils indiquent est impossible. Sauta-t-il, comme le *Bouvet*, sur une mine flottante ? Une explosion partit-elle des soutes ? Trop chargé en haut, chavira-t-il sous un coup de mer, par un gros temps ? Sans doute il sombra en moins d'une minute ; aucun signal de détresse ne lui fut permis. Etait-ce en pleines ténèbres, ou au lever du soleil, ou à la descente des couleurs ? Séverin vit-il venir la mort du haut de la passerelle, ou sur sa couchette, agonisant dans une cage d'eau glacée ? Il avait médité souvent cette parole insondable : « L'abîme appelle l'abîme. » La

mer, c'est le ciel renversé. Il s'y précipita, comme dans le sein immense de Dieu. Son épreuve temporelle était consommée ; il ne lui restait qu'à s'élancer au cœur du mystère et à disparaître, tel qu'un nuage au fond de la nuit.

1912-1919.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 28 04 05 011 4